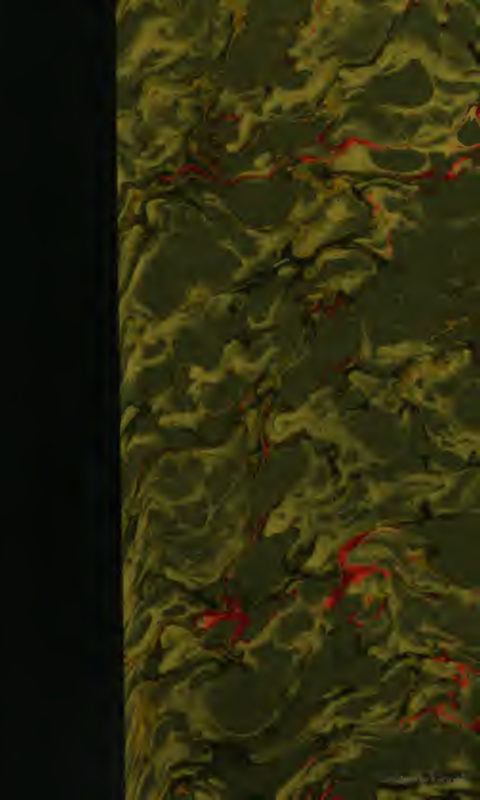






CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

TOME XII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

DE GRIMM

ET

DE DIDEROT,

DEPUIS 1753 JUSQU'EN 1790.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,
AVEC DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS,
ET OU SE TROUVENT RÉTABLIES POUR LA PREMIÈRE FOIS
LES PHRASES SUPPRIMÉES PAR LA CENSURE IMPÉRIALE.

TOME DOUZIÈME.

1784 — 1785.

A PARIS,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39;
ET LADRANGE, MÊME QUAI, N° 19.

M DCCC XXX.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.



1784.

JANVIER.

Paris, janvier 1784.

Tout ce qui est sorti de la plume d'un grand homme qui n'est plus a des droits à notre curiosité. Ses plus faibles productions conservent toujours un intérêt réel; si ce n'est plus lui-même, c'est encore un souvenir de lui qui nous est cher. Ce qui durant sa vie eût peut-être terni l'éclat de sa gloire, n'y eût rien ajouté du moins, aujourd'hui sert à nous la rappeler; on pourrait dire que c'est l'ombre d'un objet vénérable; nous ne pouvons la revoir sans éprouver un sentiment d'admiration et de respect, sans lui rendre une espèce de culte d'amour et de reconnaissance.

Quel est le grand homme dont la mémoire puisse inspirer davantage tous ces sentimens que celui de qui M. de Voltaire lui-même a dit avec tant d'énergie : « Le genre humain avait perdu ses titres; l'auteur de *l'Esprit des Lois* les a retrouvés? » Le petit volume qu'on vient de nous donner sous le titre d'*OEuvres posthumes de M. de Montesquieu* ne contient qu'un seul ouvrage qui n'avait pas encore été imprimé, *Arsace et Isménie*, conte philosophique, dans le goût des épisodes dont l'au-

teur a enrichi ses *Lettres Persanes*. On ne serait pas éloigné de croire que ce roman avait été destiné dans l'origine à en augmenter le nombre; que M. de Montesquieu jugea qu'il y tiendrait trop de place, et ne prit pas même la peine d'y mettre la dernière main. Il est impossible cependant de n'y pas reconnaître la touche inimitable de son génie, sa grace, sa précision et cette rapidité de style si piquante et si légère. Sous ce seul rapport, on doit sans doute beaucoup de reconnaissance à M. le baron de La Brede, son fils, d'avoir cédé enfin aux sollicitations qu'il éprouvait depuis trente ans pour en permettre la publication; mais nous croyons savoir d'assez bon lieu qu'il reste encore en son pouvoir des manuscrits de son illustre père, infiniment plus dignes de voir le jour que les amours d'*Arsace et Isménie.*

Voici en peu de mots le fonds de ce nouveau conte oriental. Artamène, roi de la Bactriane, avait deux filles qui se ressemblaient au point que tous les yeux devaient s'y tromper. Pour éviter les troubles auxquels une si parfaite ressemblance pouvait donner lieu, il ordonna à son premier ministre, Aspar, de faire élever l'une d'elles (Isménie) chez les Mèdes, sous un nom supposé. Là on lui fait épouser Arsace, jeune seigneur mède, que l'auteur a eu soin de parer de toutes les vertus et de toutes les qualités aimables. Arsace croit avoir donné sa main à une esclave belle et sensible. Des aventures plus que romanesques ramènent Isménie sur le trône de son père, et c'est sur ce trône qu'elle retrouve un époux qui pleurait sa mort Isménie couronne Arsace; il règne avec elle sur la Bactriane en maître absolu, et c'est dans le tableau que l'auteur fait de la félicité de leur règne qu'il a su répandre les leçons les plus utiles et les plus touchantes pour un

despote qui désire le bonheur de ses sujets et le sien.

Quelque incroyables que soient tous les incidens de cette histoire, ils passent trop promptement sous les yeux du lecteur pour lui donner le temps de la réflexion; c'est une narration tout à la fois si ingénieuse et si rapide, que, sans vous attacher, elle entraîne du moins votre attention, et ne laisse pas languir un instant votre curiosité. Tout frivole, tout usé qu'est le plan de ce petit ouvrage, la marche en est pourtant épique; l'auteur, en commençant, vous place aussi près du terme qu'il est possible: c'est Arsace, qui, désespéré d'avoir perdu son amante, s'est jeté dans l'armée des Bactriens, s'y est distingué par des prodiges de valeur, a fait enfin le roi d'Hircanie prisonnier; c'est Arsace lui-même qui, mandé à la cour d'Isménie, raconte au ministre Aspar l'histoire merveilleuse de ses infortunes et de ses amours, etc.

Ce n'est que par des citations qu'on peut essayer de donner quelque idée du charme d'un style qui rappelle à chaque instant celui du *Temple de Gnide* et les plus brillans morceaux des *Lettres Persanes*.

Il s'agit du moment où Arsace, à travers des périls infinis, enlève Ardasire (c'est le nom supposé d'Isménie). « Je croyais, dit-il, posséder Ardasire, et il me semblait que je ne pouvais plus la perdre. Étrange effet de l'amour! mon cœur s'échauffait, et mon ame était tranquille... Ardasire, malgré la faiblesse de son sexe, m'encourageait; elle était mourante, et elle me suivait toujours. Je fuyais la présence des hommes; car tous les hommes étaient devenus mes ennemis; je ne cherchais que les déserts... J'entrai dans un pays plus ouvert, et j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentait ces temps

où les Dieux naquirent, et où la Beauté parut la première; l'Amour l'échauffa, et tout fut animé. »

Une des scènes dont le développement a le plus d'intérêt et de poésie est celle où Ardasire, après avoir enlevé Arsace à la cour de Margiane, où son ambition l'avait conduit loin d'elle, le tient renfermé quelque temps dans un palais du pays des Sogdiens, comme Achille le fut dans l'île de Scyros.

« Il est attaché à la nature (ce sont les réflexions d'Arsace avant de s'éloigner de son amante) qu'à mesure que nous sommes heureux, nous voulons l'être davantage. Dans la félicité même il y a des impatiences. C'est que, comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de désirs. Quand nous sentons que notre bonheur ne peut s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition était irritée par mon amour même, etc. »

Lorsque Ardasire a levé le voile sous lequel elle n'avait que trop bien réussi à séduire son captif, « Hélas! lui dit-elle, j'avais espéré de vous revoir plus fidèle. Contentez-vous de commander ici. Punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai fait..... Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritez pas. — Ma chère Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'était-ce pas vous que j'aimais?... De grace, songez que de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la moindre... Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'était plus irritée, je le connus à sa voix mourante; je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que

l'on aime! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais amans, lorsque l'amour renaît après lui-même, lorsque tout promet, que tout demande, que tout obéit, lorsqu'on sent qu'on a tout et que l'on sent qu'on n'a pas assez, lorsque l'ame semble s'abandonner et se porter au-delà de la nature même? etc. »

S'il en faut croire l'éditeur de ce petit ouvrage, M. de Montesquieu l'avait destiné à remplir les vues du monde les plus importantes. « Après avoir pris bien de la peine (nous dit-on) pour poser des bornes entre le despotisme et la monarchie tempérée, qui lui semblait le gouvernement naturel des Français, voyant la tendance presque nécessaire de l'état monarchique vers le despotisme, il aurait voulu, s'il eût été possible, rendre le despotisme même utile... » Ne dirait-on pas que les amours d'*Arsace et Isménie* ne sont rien moins que le complément de *l'Esprit des Lois?* Sans y reconnaître des intentions aussi graves, il est assez naturel de penser que, dans une tête comme celle du président de Montesquieu, les plus simples amusemens de l'imagination ne pouvaient manquer de conserver encore l'empreinte de son génie; et, aux peintures les plus vives et les plus riantes de l'amour, on est peu surpris de le voir mêler des traits d'une philosophie profonde, des vues utiles et des maximes dignes de la hauteur habituelle de ses pensées.

Que d'excellentes leçons dans le portrait du ministre Aspar! « Il désirait beaucoup le bien de l'État et fort peu le pouvoir; il connaissait les hommes et jugeait bien des événemens. Son esprit était naturellement conciliateur, et son ame semblait s'approcher de toutes les autres. La paix qu'on n'osait plus espérer fut rétablie. Tel fut

le prestige d'Aspar; chacun rentra dans le devoir, et ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort et sans bruit, il savait faire de grandes choses... Il avait pour maxime de ne jamais faire lui-même ce que les autres pouvaient faire, et d'aimer le bien, de quelque main qu'il pût venir. Arsace l'aimait, parce qu'il parlait toujours de ses sujets, rarement du roi, et jamais de lui-même. »

Dans le nombre des maximes que le jeune roi des Bactriens s'était fait une loi de suivre, on voudra bien nous permettre encore de citer celle-ci. Il avait remarqué, dit son historien, « que de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenait à les anéantir; que les devoirs des princes ne consistaient pas moins dans la défense des lois contre les passions des autres que contre leurs propres passions; que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandait plus de sens que de génie; plus de désir d'acquérir des lumières que de grandes lumières, plutôt des connaissances pratiques que des connaissances abstraites, plutôt un certain discernement pour connaître les hommes que la capacité de les former; que la plupart des hommes ont une enveloppe, mais qu'elle tient et serre si peu qu'il est très-difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

« Arsace savait donner parce qu'il savait refuser..... Je puis bien, disait-il, enrichir la pauvreté d'état, mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe, etc. »

Le roi ayant fait la paix avec ses voisins, un des vieillards qui portaient la parole au nom du peuple, pour le remercier de sa clémence, lui dit :

« Regarde le fleuve qui traverse notre contrée; là où il est impétueux et rapide, après avoir tout renversé, il

se dissipe et se divise au point que les femmes le traversent à pied. Mais si tu le regardes dans les lieux où il est doux et tranquille, il grossit lentement ses eaux, il est respecté des nations, et il arrête les armées, etc. »

Le petit roman d'*Arsace et Isménie* est suivi d'un Discours de rentrée au Parlement de Bordeaux. Les devoirs des juges, des avocats, des procureurs, y sont rappelés avec cette éloquence forte et sévère qui convient à ce genre de discours et de solennités. Nous l'avions déjà vu imprimé dans d'autres recueils.

Les *Réflexions sur le plaisir qu'excitent en nous les ouvrages d'esprit et les productions des beaux-arts* se trouvent dans presque toutes les éditions des OEuvres de M. de Montesquieu, sous le titre d'*Essai sur le Goût dans les choses de la Nature et de l'Art;* mais ce fragment, aussi original dans son genre qu'aucun des ouvrages de l'illustre auteur, n'avait jamais été imprimé avec autant de soin et de correction. Ce sont les premiers traits d'une théorie simple et lumineuse, où la métaphysique des arts n'est pas moins approfondie que l'est celle de la législation dans *l'Esprit des Lois.*

L'*Éloge du maréchal de Berwick* avait déjà été publié à la tête des *Mémoires* de ce général, qui ont paru, il y a quelques années, sous les auspices de M. le maréchal de Fitz-James. Ce n'est que l'ébauche très-imparfaite d'un précis purement historique, et qui n'a presque rien d'intéressant ni pour le fonds, ni pour le style.

Fragment d'un Poëme sur le Printemps,

Par M. Vieilh de Boisjoslin (1).

LA TULIPE.

— Mais quelle fleur plus fière, au milieu de ses sœurs,
Oppose à leurs parfums l'éclat de ses couleurs?
Mon œil a reconnu la tulipe inodore,
Jadis nymphe des champs et compagne de Flore.
Prothée était son père, et la Fable autrefois
Consacra ses malheurs que va chanter ma voix.
A cette heure douteuse où l'ombre plus tardive
Suit du jour qui s'éteint la clarté fugitive,
La Nymphe, loin de Flore et sur un lit de fleurs,
Dans cette heureuse paix, charme des jeunes cœurs,
Aux sons mélodieux des chants de Philomèle,
Savourait du repos la douceur infidèle.
Zéphyre l'aperçoit, et d'un souffle embaumé
Caresse des appas dont son cœur est charmé.
La fille de Prothée, à cette douce haleine,
Entr'ouvre lentement sa paupière incertaine,
Et ne voit pas encor, dans son enchantement,
Que ce bruit du Zéphyr est la voix d'un amant.
Mais bientôt à l'aspect du jeune époux de Flore:
« Déesse, à tes bienfaits si j'ai des droits encore,
Dit-elle, contre un Dieu qui trompe tes amours,
J'implore ta vengeance ou plutôt ton secours... »
Tout à coup, ô prodige! une forme étrangère
La dérobe aux transports d'un époux adultère.
Son beau corps, dont Zéphyr presse en vain les appas,
En tige souple et frêle échappe de ses bras.
Ses cheveux, qui flottaient en boucles agitées,

(1) Ce poëme est actuellement sous presse. L'auteur est un très-jeune homme, élève de M. l'abbé Delille. (*Note de Grimm.*) — Ce poëme n'a point été imprimé; l'auteur s'est borné à en donner des fragmens à l'*Almanach des Muses*. M. de Boisjoslin a abandonné la littérature pour l'administration. Il est, depuis l'organisation des préfectures, sous-préfet de l'arrondissement de Louviers.

Transformés sur son front en feuilles veloutées,
L'entourent d'un calice : un doux balancement
Semble prouver encor qu'elle craint son amant.
Le Dieu veut en parfums respirer son haleine,
Ce baume de l'amour adoucirait sa peine ;
Nul parfum ne s'exhale, et ce dernier désir
Prive la fleur d'un charme et l'homme d'un plaisir.
Mais la Nymphe, héritant des secrets de son père,
De cet art consolant se fait un art de plaire,
Et sans cesse trompant le regard enchanté,
De changeantes couleurs embellit sa beauté.
Errant parmi les fleurs, Zéphyr ne cherche qu'elle,
Et s'il paraît volage, il n'est plus infidèle....

Vers de madame Delandine, de Lyon.

Je me disais à mon réveil :
Je vais commencer une année
A s'évanouir destinée
Comme les vapeurs du sommeil.
Mais, hélas ! pensée importune
Que je voudrais pouvoir bannir ;
Un jour j'en dois commencer une
Que je ne verrai point finir !

Sur le peu de succès de l'expérience aréostatique faite à Lyon par MM. Montgolfier, Pilâtre des Rosiers, etc.

Vous venez de Lyon ; parlez-nous sans mystère :
Le globe ? — Je l'ai vu. — Le fait est-il certain ?
Oui, Messieurs. — Dites-nous, a-t-il été bon train ? —
Comment ! il allait ventre à terre.

Madame Saint-Huberti, devenue la première actrice de notre scène lyrique, vient de recevoir de la part du public un hommage d'autant plus précieux que les plus

grands talens qui ont honoré ce théâtre n'en ont jamais obtenu de pareil. Elle jouait, pour la dernière fois, le rôle de Didon, dans l'opéra de ce nom, de M. Piccini, toujours plus écouté, toujours plus admiré, toujours plus vivement senti et suivi avec une affluence dont il y a peu d'exemple. Cette actrice, étonnante à chaque représentation, semble ajouter encore quelque chose à la pureté de chant, à la vérité d'expression, à la profondeur de sensibilité qu'elle y a déployées dès le premier jour. C'est, dit l'enthousiasme, c'est la voix de Todi; c'est le jeu de Clairon; c'est un modèle qui n'en a point eu sur ce théâtre et qui en servira long-temps. A la fin du second acte, que termine le *trio* si pathétique, si déchirant et si vrai, entre Énée, Didon et sa sœur, on a jeté du parterre sur le théâtre une couronne de laurier, qui, mal dirigée, est tombée dans l'orchestre; celui devant qui elle était tombée l'a posée sur le bord du théâtre; le public, à grands cris, a demandé qu'elle fût placée sur la tête de Didon; ce qui a été exécuté par la demoiselle Gavaudan, qui jouait le rôle d'Élise, au bruit des applaudissemens les plus unanimes et les plus vivement répétés. L'actrice, étonnée et presque confuse, a éprouvé un saisissement tel que l'on a craint quelques instans qu'elle ne pût achever son rôle; son émotion avait presque éteint sa voix; mais ce trouble était trop naturel, honorait trop le cœur de cette actrice, dans ce moment l'idole du public, pour ne pas lui plaire. Elle a été dans cette situation, qu'elle a jouée au moins d'après nature, aussi parfaite, aussi profonde qu'elle l'est dans le rôle même qui la comble de gloire. Cette couronne de laurier était entourée d'un ruban blanc sur lequel on avait brodé ces mots: *Didon et Saint-Huberti sont im-*

mortelles. Parmi les impromptus que ceux qui avaient préparé la couronne et le ruban ont offerts après le spectacle à cette actrice dans sa loge, l'on n'a trouvé de supportable que celui que nous ajouterons à la fin de cet article; c'est une imitation des vers qu'offrit le marquis de Saint-Marc à Voltaire lorsqu'on le couronna aux Français.

Des gens d'un bon esprit ont vu avec peine décerner à une actrice qu'ils chérissent le même hommage qu'à ce grand homme; ils ont cru que cette apothéose, consacrée une fois par l'homme immortel qui en fut l'objet, devait par cela même n'appartenir jamais à personne. Heureusement cette scène, d'ailleurs si flatteuse pour madame Saint-Huberti, et la forme prise pour couronner ses succès, n'ont paru le lendemain aux spectateurs de sang-froid qu'une espèce de parodie à laquelle l'esprit de parti avait eu beaucoup plus de part que l'admiration même qu'inspirent les talens de cette excellente actrice. Voici les vers:

Ne sois pas si modeste, et de cette couronne
A nos yeux viens te décorer.
Il est permis de s'en parer
Quand c'est le public qui la donne.

On a donné, le 28 décembre, au Théâtre Italien, la première représentation du *Droit du Seigneur*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Desfontaines, connu par d'autres ouvrages de ce genre, et surtout par *l'Aveugle de Palmire*; la musique est de M. Martini, auteur de celle de *l'Amoureux de quinze ans*.

Le sujet de cet opéra est le même que Voltaire avait traité dans une comédie jouée sans succès sous le même

titre. C'est ce droit atroce et ridicule, connu encore sous le nom de *droit de cuissage*, monument honteux de nos lois féodales, que l'on a réduit, dans les provinces où il s'est encore conservé, à un usage de forme qui n'a lieu qu'en présence de deux magistrats, et qui devient par-là même, comme tant d'autres également absurdes, un simple signe de vassalité.

Le succès de cet ouvrage a été complet. On a demandé les auteurs; le musicien a eu le bon sens de se refuser à un empressement flatteur sans doute, mais devenu presque humiliant par la manière dont le parterre le prostitue tous les jours. Le poète a cru devoir sa figure au public, il a paru.

Il y a dans le poëme quelques longueurs; le style en général a peu de grace; les vers des ariettes et des morceaux d'ensemble sont la plupart durs ou communs, mais coupés cependant d'une manière assez favorable à la musique; les situations bien conçues et dans le véritable esprit du genre lyrique.

Quant à la musique, M. Martini paraît avoir mal saisi le caractère du premier acte pour ainsi dire en entier; son chant, un peu bruyant, n'a point la fraîcheur, la simplicité, la teinte douce et sensible que la situation des personnages semblait exiger; le tableau qu'il offre est très-champêtre, la musique ne l'est point. Les vaudevilles et les rondes que le poète y a prodigués pour suppléer au défaut d'action ont paru d'un mauvais goût, ressemblant à tout; ce triste genre n'est supportable que quand le motif du chant est original, n'est pas au moins une réminiscence de nos *Pont-Neuf.* La finale qui termine cet acte a de la chaleur; mais on peut lui reprocher de manquer de clarté dans la partition. Ce

sont les peintures riantes dont ce premier acte est rempli qui en ont seules décidé le succès. Toute la musique du second, l'air que chante le jeune Comte, le chœur des paysans conduisant Babet chez le Seigneur, le dialogue de cette jeune fille avec lui quand elle veut lui raconter et ne lui raconte point le motif de ses douleurs, la finale surtout qui termine ce second acte rappellent l'auteur de *l'Amoureux de quinze ans*, et sont fort au-dessus de ce premier ouvrage; ces morceaux sont tous pleins de grace, de vérité; la mélodie en est facile; les accompagnemens, sagement distribués, annoncent l'étude que ce musicien a faite de nos grands maîtres. On peut en dire autant du troisième acte, moins riche cependant en musique que l'autre; ces deux actes ne laissent à désirer qu'un peu plus d'originalité; mais la création dans tous les arts est l'œuvre du génie, et le génie est rare. M. Martini a su mettre à la place de ce qui lui manque de l'esprit, de l'à-propos, du goût, une assez grande variété de motifs et de modulations, de l'entente du théâtre et de l'adresse dans la distribution des instrumens. Ce mérite peu commun justifie parfaitement le succès qu'il vient d'obtenir.

Ce n'est point un Éloge de M. d'Alembert que nous avons la témérité d'entreprendre; nous laissons cette tâche à des plumes plus savantes que la nôtre. C'est à la géométrie que ce philosophe doit sa plus grande réputation; il n'y a que des géomètres qui puissent lui rendre exactement la justice qui lui est due. Ce que nous avons entendu répéter plus d'une fois à des hommes faits pour décider sur cet objet la voix publique, c'est que M. d'Alembert avait atteint les plus sublimes hauteurs du cal-

cul, qu'il avait ajouté aux découvertes des Euler, des Bernouilli, des Newton, et que, quand il n'y aurait rien de neuf dans ses ouvrages mathématiques, l'évidence d'une méthode pleine de génie suffirait seule pour leur assurer une place distinguée au premier rang des ouvrages qui ont consacré dans ce siècle les progrès de la science par excellence. Ceux qui ne peuvent en juger par eux-mêmes seront du moins fort disposés à leur croire ce mérite, après avoir médité l'excellente préface de l'*Encyclopédie*, ouvrage qui, embrassant l'étendue d'idées la plus vaste, suppose l'esprit le plus lumineux, et sera regardé sans doute dans tous les âges comme un des plus beaux monumens que le génie philosophique ait élevés à la gloire des connaissances humaines.

Dans ses autres écrits, dans ses *Éloges*, et dans ses *Mélanges de Philosophie et de Littérature*, M. d'Alembert a paru fort au-dessous de la renommée qui l'avait placé très-jeune parmi les plus grands géomètres de l'Europe. On n'a trouvé dans ses morceaux d'Histoire que le ton et la tournure de l'historiette; dans ses Traductions une érudition très-superficielle, avec une manière d'écrire pénible et quelquefois précieuse; en général, dans la plupart de ses Essais de morale ou de philosophie, et surtout dans ses Éloges, une inégalité de ton extrême, des disparates peu dignes d'un grand écrivain, la morgue, le ridicule et la charlatannerie d'un chef de parti, avec une affectation fatigante à courir après la la pensée-vaudeville, après le mot plaisant, ne fût-ce qu'un calembour. Son style, presque toujours sec et froid, n'eut jamais que l'élégance de la précision et de la clarté. Il était également dépourvu d'ame et d'imagination; mais, dans l'expression des vérités même les

plus hardies, on était forcé d'admirer l'art qu'il possédait au suprême degré, l'art de conserver toujours beaucoup d'égards et de mesure.

Pour être équitable, il ne faudrait peut-être juger M. d'Alembert comme écrivain que dans les ouvrages du genre auquel il avait voué particulièrement toutes les forces et toute l'application de son génie; les autres ne devraient être regardés que comme le délassement, le jeu de ses loisirs. Homme assurément très-supérieur dans une partie où ses succès ne pouvaient avoir que peu de témoins, encore moins de juges, il a peut-être attaché trop de prix à la petite gloire que pouvaient lui offrir les suffrages et les applaudissemens de cette multitude frivole qui suit depuis quelques années les tréteaux académiques avec autant d'empressement que ceux de la Foire ou des Boulevards. Il a peut-être acheté cette espèce de vogue populaire par des complaisances trop indignes de la gravité d'un sage, très-éloignées au moins de ce goût épuré dont la philosophie prétend avoir étendu l'empire et fixé les limites.

En ne voyant dans les Opuscules de M. d'Alembert que les essais d'un homme qui, après avoir approfondi les hautes sciences, se plaisait encore à effleurer les sujets les plus piquans d'une philosophie plus commune et d'une littérature plus légère, on sentira qu'on lui doit plus d'indulgence que ne lui en ont accordé ses ennemis. Maître dans un genre, ne lui devait-on pas savoir beaucoup de gré d'être encore un amateur très-éclairé dans tous les autres? Jugé sous ce point de vue, il est bien peu de ses écrits, même les moins propres à justifier sa renommée, où l'on ne puisse remarquer des vues fines, des traits d'une érudition aimable, des obser-

vations vraiment instructives, souvent même une grace originale et spirituelle. Aucun de ses Éloges n'est un ouvrage de grand goût; mais plusieurs sont d'excellens morceaux de littérature. L'*Éloge de Montesquieu* est un chef-d'œuvre d'analyse; celui de Bossuet est d'un ton plus soutenu que les autres; on est presque tenté d'y voir de l'éloquence; il y a dans ceux de Fénélon et de Le Maître de Sacy (1) plusieurs traits d'une sensibilité douce et touchante : il faut convenir, après les avoir lus, que ce cœur philosophe s'échauffait au moins quelquefois, ou bien soupçonner son amie, mademoiselle de L'Espinasse, d'avoir eu le don des miracles; car il est clair que c'est à l'attachement qu'il eut pour elle que nous devons le tableau intéressant des liaisons de M. de Sacy et de la marquise de Lambert... Mais on connaît assez l'illustre Académicien comme philosophe et comme littérateur; on sera plus curieux d'apprendre ici quelques traits moins connus de sa personne et des habitudes de sa vie privée.

Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un *Lavater* eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure d'un nez tout à la fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard

(1) Grimm confond Louis de Sacy, avocat au Parlement de Paris, dont d'Alembert a fait l'Éloge, avec l'illustre Le Maistre de Sacy de la société de Port-Royal. Cette méprise rappelle celle d'un journaliste de ces derniers temps qui a pris le même Louis de Sacy, mort en 1727, pour M. Sylvestre de Sacy, membre de l'Institut (B).

vif; la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa nature était petite et fluette; le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire : Oui, c'est un Dieu. — *Ah! s'il était Dieu, Madame, il commencerait par se faire homme...* Son extérieur était de la plus extrême simplicité; il était presque toujours habillé, comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur; mais les jours de cérémonie et de représentations académiques il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri du ridicule, mais qui ne laisse pas d'avoir son prix, et dont l'usage est même assez commode.

Les personnes qui ont vécu le plus intimement avec M. d'Alembert le trouvaient bon sans bonté, sensible sans sensibilité, vain sans orgueil, chagrin sans tristesse, et ils expliquaient des contradictions si étranges par ce

mélange de froideur, de faiblesse et d'activité, qui caractérisait si essentiellement son ame et toutes ses habitudes. Il était juste, humain, bienfaisant, mais c'était pour ainsi dire sans trouver de plaisir à l'être. On l'accusait d'affecter très-passionnément la gloire d'être le chef du parti encyclopédiste, et d'avoir commis, pour les intérêts de cette gloire, plus d'une injustice, plus d'une noirceur littéraire. Cette accusation serait un peu longue à discuter : ce qu'on ne saurait nier, c'est que les passions qu'inspire l'esprit de parti étaient bien sûrement celles dont il pouvait être le plus susceptible ; car il n'en est point qui conviennent mieux aux ames froides ; mais on peut assurer en même temps que, comme il fit beaucoup de bonnes actions sans bonté, c'est aussi sans aucune méchanceté qu'il eut l'espèce de torts dont se plaignent les prétendues victimes de sa tyrannie et de ses petites persécutions philosophiques. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à sa mémoire l'honneur d'avoir contribué beaucoup à la considération qu'eurent long-temps les gens de lettres, d'avoir obtenu la plus grande influence dans les deux Académies dont il était membre, de l'avoir conservée pour ainsi dire jusqu'à la fin de ses jours, et d'être devenu en quelque manière le chef visible de l'illustre église dont Voltaire fut le fondateur et le soutien. Si les derniers temps de son règne n'eurent pas tout l'éclat de son aurore, on doit peut-être l'attribuer beaucoup moins à l'affaissement de son génie accablé sous le poids de ses maux, qu'à la décadence de l'Empire même dont il était le premier administrateur, décadence que la politique la plus adroite ne pouvait plus ni dissimuler, ni prévenir.

En observateur impartial, il faut pourtant avouer en-

core que cette domination philosophique dont il était si jaloux ne fut jamais universellement reconnue; qu'aux yeux de beaucoup de gens, il l'avait plutôt usurpée que conquise; qu'aux yeux même du grand nombre la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique. Ce n'est pas tout; cette politique, toute habile qu'elle était, se trouva plusieurs fois en défaut; on remarqua même qu'elle avait perdu sensiblement à la mort de mademoiselle de L'Espinasse, dont la finesse et le tact servaient merveilleusement la grande ou la petite ambition de son ami. Après avoir laissé échapper une partie de son crédit, il voulut en conserver au moins les apparences, en saisissant toujours fort à propos le moment de paraître à la tête du parti ou de l'opinion dont il prévoyait le triomphe. Le dernier essai de sa puissance fut l'élection du marquis de Condorcet; il n'y a point de conclave où l'intrigue qui le fit réussir n'eût passé pour un chef-d'œuvre. Nous avons eu l'honneur de vous en parler dans le temps.

La société de M. d'Alembert fut plusieurs années une des sociétés les plus brillantes qu'il fût possible de réunir; elle fut infiniment plus mêlée, et par-là même infiniment moins agréable après la perte de son amie. Sa conversation particulière offrait tout ce qui peut instruire et délasser l'esprit. Il se prêtait avec autant de facilité que de complaisance au sujet qui pouvait plaire le plus généralement; il y portait de la bonhomie et de la naïveté, avec un fonds presque inépuisable et d'idées et d'anecdotes et de souvenirs curieux; il n'est pour ainsi dire point de matière, quelque sèche ou quelque frivole qu'elle fût en elle-même, qu'il n'eût le secret de

rendre intéressante. Il parlait très-bien, contait avec beaucoup de précision, et faisait jaillir le trait avec une grace et une prestesse qui lui étaient particulières. Tous ses mots d'humeur ont un caractère d'originalité fine et profonde : *Qui est-ce qui est heureux? quelque misérable!* est un trait dont Diogène eût été jaloux. Le même sentiment lui faisait dire souvent que *le seul bonheur pur de la vie était de satisfaire pleinement tous les matins le plus grossier de nos besoins*, celui qui faisait souvenir Alexandre qu'il n'était pas Dieu; et qu'*un état de vapeur était un état bien fâcheux, parce qu'il nous fait voir les choses comme elles sont.* Il n'avait que vingt-un ans lorsqu'il se présenta pour être reçu à l'Académie des Sciences. Il eut pour concurrent un nommé Mayeu, pauvre géomètre, mais protégé depuis long-temps par Fontenelle. Fontenelle dit à M. d'Alembert : « Monsieur, lorsque quelqu'un se présente pour être reçu à l'Académie, nous faisons une raison composée de l'âge et du mérite. — Cela est très-juste, répondit M. d'Alembert, pourvu que la raison soit composée de la directe du mérite et de l'inverse de l'âge. »

S'il est vrai que la nature eût laissé peu de droits aux femmes sur les affections de notre philosophe, il est bien plus vrai qu'il n'en était pas moins soumis à leur empire; il fut le plus amoureux de tous les esclaves et le plus esclave de tous les amoureux. Sa réputation était déjà fort brillante (mais c'est en quelque manière le seul fonds qu'il avait alors pour subsister) (1), qu'une

(1) M. d'Alembert était déjà de toutes les Académies de l'Europe, qu'il n'avait guère que 12 à 1,500 liv. de rente. Il n'était pas beaucoup plus riche lorsqu'il refusa les 100,000 liv. de rente que lui fit offrir l'Impératrice de Russie pour se charger de l'éducation de Son Altesse Impériale. (*Note de Grimm.*)

femme aussi coquette que frivole eut la fantaisie de le subjuguer. Elle s'empara tellement de lui, qu'il négligea bientôt toutes ses études et toutes ses affaires, et peut-être l'eût-elle entièrement perdu, si madame Geoffrin, qui en fut instruite, n'avait pris sur elle de se mêler de cette petite intrigue avec toute l'adresse et toute la fermeté de caractère que peut inspirer une amitié véritable. Elle alla voir la dame en question, quoiqu'elle n'eût aucune liaison avec elle, lui représenta vivement le tort irréparable qu'elle faisait à son ami, et qu'elle lui faisait, selon toutes les apparences, sans aucun profit; se fit rendre toutes les lettres qu'elle en avait reçues, et en obtint la promesse solennelle de ne plus le voir. Rien ne peut se comparer à l'ascendant prodigieux que mademoiselle de L'Espinasse avait acquis sur toutes ses pensées et sur toutes ses actions. Pour s'être révolté quelquefois contre une tyrannie si dure, il n'en supportait pas moins le joug avec un dévouement à toute épreuve. Il n'y a point de malheureux Savoyard, à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte encyclopédique, le dictateur de nos Académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste empire, n'en faisait tous les matins pour le service de mademoiselle de L'Espinasse; et ce n'est pas encore tout ce qu'elle osait en exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangemens qui pouvaient favoriser cette intrigue; et, lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au bureau de la Grande-Poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le



plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt, etc.

Ces traits honorent bien plus l'empire d'un sexe qu'ils n'humilient la philosophie de l'autre; ils prouvent seulement combien peu nos systèmes, quelque nom qu'on leur donne, influent sur notre caractère et sur nos affections naturelles. La même disposition qui assujettissait à ce point notre philosophe aux caprices de son amie lui faisait dire, dans la frayeur que lui causaient ses souffrances et l'approche de sa mort : *Ils sont bienheureux ceux qui ont du courage; moi je n'en ai pas.* Il y a dans cet aveu une bonhomie qu'on doit préférer peut-être à l'ostentation d'un sentiment qui n'est guère dans le cœur de l'homme, et réellement beaucoup plus rare qu'on ne pense.

Finissons cet article par quelques anecdotes, faites sans doute pour mériter à M. d'Alembert l'estime de tous les cœurs sensibles, de toutes les ames honnêtes.

On sait que son premier nom fut *Jean Le Rond.* Fils naturel de M. Destouches et de madame la chanoinesse de Tencin, il fut abandonné et exposé sur les degrés de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et de là porté aux Enfans-Trouvés. Son père le tira de cet hôpital, et le mit en nourrice chez la femme Rousseau, vitrière, rue Michel-le-Comte, qui l'alaita et l'éleva très-difficilement à cause de l'extrême délicatesse de sa constitution; il était même si maliugre, qu'elle refusa d'abord de s'en charger. Il demeura chez cette bonne femme jusque après son retour de Berlin. Peu de temps avant son départ pour la Prusse, sa mère désira de le voir. Il ne se rendit à cette invitation qu'avec répugnance, et ne voulut y aller qu'accompagné de sa nourrice. L'entrevue fut très-froide de la part de M. d'Alem-

bert. Madame de Tencin, déconcertée, lui dit : Mais je suis votre mère. — *Vous, ma mère! non, la voici; je n'en connais point d'autre.....*, et il s'élança sur madame Rousseau, qu'il embrassa et qu'il arrosa de ses larmes.

A son retour de Berlin, où le roi de Prusse l'avait excédé de courses et de travaux, il revint habiter son premier domicile. Son logement était fort petit, privé d'air et très-malsain. Il y fit une grande maladie et ne dut son salut qu'aux soins de M. Bouvard. Ce ne furent que les vives instances de ce médecin qui purent le déterminer à quitter la demeure de sa nourrice et à en choisir une plus salubre. A la mort du vitrier Rousseau, ses petits-enfans firent apposer le scellé chez lui et tracassèrent inhumainement sa veuve au sujet de la succession. M. d'Alembert apprend ces procédés odieux; il accourt chez sa nourrice et lui dit : « Laissez tout emporter par ces indignes, je ne vous abandonnerai point. » Il a tenu religieusement sa parole jusqu'à la mort de cette bonne femme, arrivée il y a quelques années, etc.

Un mauvais plaisant s'est avisé de dire que les deux puissances qui perdaient le plus à la mort de M. d'Alembert étaient les deux puissances, hélas! les plus *infidèles* de l'Europe, l'empire de la philosophie et la sublime Porte. Il est vrai que dans les derniers temps il s'était déclaré pour les Turcs avec un acharnement extraordinaire et la chaleur du monde la plus ridicule, au point même de s'exposer, par l'indécence de ses déclamations presque publiques sur la terrasse des Tuileries, à une correction beaucoup plus désagréable qu'une simple admonition ministérielle. Personne ne pouvait le soupçon-

ner d'être plus Turc que de raison; mais on avait lieu de croire qu'oubliant l'honneur que Catherine II avait daigné lui faire en voulant lui confier l'éducation de son fils, il ne se souvenait plus que de la liberté qu'elle avait prise, en sa qualité d'autocratrice, de se moquer très-gaiement de la lettre apostolique qu'il eut l'indiscrétion de lui écrire en faveur des officiers français qui furent faits prisonniers en Pologne, et des superbes remontrances qu'il lui avait adressées avec le même zèle, sur le danger de recueillir dans ses États les tristes restes du célèbre institut d'Ignace de Loyola; c'était là ce qui restait *altâ mente repostum.*

Quelque témérité qu'il y ait à citer de mémoire les paroles d'une grande souveraine et d'un grand écrivain, nous ne pouvons résister au plaisir d'ajouter ici ce que nous croyons tenir d'une assez bonne source; c'est qu'au lieu de répondre directement à M. d'Alembert, Sa Majesté Impériale se contenta d'en écrire à peu près dans ces termes à M. de Voltaire : « Comment un philosophe accoutumé à n'embrasser que de vastes objets se borne-t-il à solliciter la liberté de quelques hommes sans aveu, que le ministère de France ne daigne pas même réclamer? Que ne demande-t-il plutôt la liberté de tous les confédérés?... »

Le grand jour de l'impression n'a pas ôté à M. de Bièvre l'espèce de mérite qu'on ne saurait lui refuser, celui d'avoir saisi mieux que la plupart de nos jeunes auteurs le vrai ton de la comédie, et d'avoir soutenu quelquefois les détails brillans du principal rôle de sa pièce par un style plein d'élégance, presque toujours naturel et facile; mais en comparant, loin des illusions du

théâtre, le style de cet ouvrage à celui du *Méchant*, auquel on avait osé le comparer dans l'ivresse de l'engouement qu'avait inspiré le succès des premières représentations, on est sans doute surpris que l'on ait pu se méprendre à ce point. Quelle prodigieuse distance de la pureté continue de Gresset à la facilité souvent très-négligée de M. de Bièvre, de l'énergie, de la précision piquante de l'un à la mollesse souvent très-vague de l'autre! On compterait presque les vers du *Méchant* qui ne méritent pas d'être retenus; on compterait bien plus aisément ceux du *Séducteur* qui pourraient mériter de l'être.

Nous ne voulons point revenir sur les observations que nous avons déjà faites sur le plan de cette comédie la première fois que nous eûmes l'honneur de vous en rendre compte (1); mais nous ne pouvons guère nous dispenser de parler de la manière dont l'auteur s'est chargé lui-même d'apprendre à ses lecteurs ce qu'ils doivent penser du mérite de sa pièce. Le véritable but moral qui la lui a fait entreprendre, le voici:

> Dieu, quel faible secours garantit l'innocence!
> De la séduction quelle est donc la puissance,
> Si la crainte peut seule éloigner du devoir
> Un cœur infortuné réduit au désespoir?

Nous n'entendons pas trop cela. Ce qui nous semble plus clair, c'est ce que l'auteur dit quelques lignes plus haut: « Que dans une époque où la séduction est devenue l'objet d'une étude profonde il a pensé qu'il ne serait pas inutile pour les mœurs de mettre au jour quelques-uns des secrets de cet art terrible:

(1) Voir tome XI, p. 461 et suiv.

Mais le monde est un jeu. Dans le siècle où nous sommes
Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu. »

Cette dernière pensée est assurément plus juste et plus sensible que jamais.

Après nous avoir prouvé le service éminent qu'il a rendu aux mœurs de son siècle, M. de Bièvre ne prétend pas non plus nous laisser ignorer celui qu'il a rendu en même temps au bon goût : « Il est bien étonnant, dit-il après une page entière où, à force d'être profond, il est devenu presque inintelligible; il est bien étonnant que les révolutions qui ont amené et détruit les siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X ne nous aient pas mis dans le secret de ces grands changemens, et que nous fassions tant d'efforts pour sortir du mouvement du siècle de Louis XIV. C'est aux ames fortes et vigoureuses à ramener les beaux jours des arts dans ma patrie en la forçant à retourner en arrière. J'entrerai volontiers dans cette noble conjuration, et je me ferai même un devoir de reconnaître pour chefs (quel excès de modestie!) tous ceux qui en sont plus dignes que moi. »

On a donné, le lundi 12 janvier, la première représentation de *Macbeth*, tragédie nouvelle, de M. Ducis.

C'est déjà le quatrième drame de Shakspeare que M. Ducis essaie de transporter sur la scène française; mais il n'y a que la considération que lui ont acquise ses qualités personnelles et le succès de ses derniers ouvrages, *OEdipe* et *le Roi Léar*, qui aient garanti celui-ci d'une chute presque décidée à la première représentation. Les deux premiers actes avaient été écoutés

très-favorablement; le troisième, où commencent les remords de Macbeth, n'avait éprouvé qu'un silence sévère, interrompu même encore par quelques applaudissemens donnés à l'énergie profonde et quelquefois attachante avec laquelle M. Ducis a su traiter une situation si terrible; mais ces remords, qui continuent d'occuper presque en entier le quatrième et le cinquième acte, ont fini par paraître aussi fatigans par leur continuité qu'atroces et révoltans par les couleurs même que l'auteur a cru devoir employer pour les rendre plus tragiques. Des signes de réprobation, que l'estime et la bienveillance méritées par M. Ducis à plus d'un titre réduisaient à de simples menaces, lui ont indiqué des retranchemens et des corrections considérables; il a eu le courage et la rare docilité d'obéir à ces impressions. Cette déférence, jointe à quelques changemens heureux qui motivent davantage l'action et qui en accélèrent en même temps la marche, lui a valu, à la seconde représentation, un succès d'autant plus flatteur que le public semblait jouir du triomphe qu'il lui décernait, et se plaire à le consoler de la sévérité avec laquelle plusieurs parties de cet ouvrage avaient été reçues le premier jour.

M. Ducis ne s'est écarté de son original que pour plier ce sujet, tout à la fois terrible et bizarre, aux convenances actuelles de notre théâtre; mais pour le soumettre à ces règles si simples et si difficiles à suivre, dont les Grecs nous ont laissé l'exemple et le modèle, il a fallu que M. Ducis accumulât, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événemens qui se pressent, se heurtent, et ne sauraient avoir ni la même vraisemblance, ni le même intérêt que dans le drame anglais, parce que l'unité de temps dont le poète français a été

obligé de s'imposer la loi ne lui a point permis de préparer les incidens, de développer les caractères avec cet abandon, avec cette vérité qui fait le principal mérite des chefs-d'œuvre monstrueux de Shakspeare.

Lorsque l'Eschyle anglais, sans modèle, par la seule puissance de son génie, créa la tragédie chez un peuple qui n'avait presque pour spectacles que des combats de coqs ou de gladiateurs, il dut choisir, pour plaire à une nation que ses mœurs et le climat qui les modifie rendent difficile à émouvoir, des sujets sombres et terribles, ces crimes atroces, ces événemens extraordinaires qui accablent, et qui dégraderaient l'humanité s'ils étaient moins rares. Ses spectateurs, qui ne soupçonnaient pas les règles par lesquelles, dans tous les arts, le génie parvient à représenter sous des formes agréables l'objet même le plus hideux, à choisir, à rassembler, à disposer heureusement ses conceptions pour en former un tout parfait dont les parties, unies par des liens faciles et naturels, forment ces beautés éternelles qui sont de tous les siècles et de toutes les nations, ses spectateurs, dis-je, eussent dédaigné des ouvrages dramatiques conçus et traités d'après les principes et les règles qui ont dirigé les Corneille, les Racine et les Voltaire. Il leur fallait des tableaux pris dans la nature, mais dans une nature agreste et sauvage, parce que c'était là le caractère de leurs mœurs; des événemens romanesques, des situations forcées, des caractères atroces et presque monstrueux, parce que la terreur est la sensation qui a le plus d'empire sur un peuple sombre, mélancolique, et nourri dans les révolutions. Les traditions antérieures à l'histoire écrite de l'Angleterre, celle des troubles dont elle fut long-temps agitée, et quelques

traits de l'histoire romaine, ont fourni à Shakspeare les sujets de la plupart de ses tragédies. Ses plans sont tous irréguliers, mais le sont sans être jamais ni confus, ni même invraisemblables. *Macbeth* est l'histoire même mise en action. Shakspeare a présenté sur la scène ces événemens, tirés des anciennes chroniques d'Écosse, dans l'ordre et dans l'espace de temps où ces événemens ont dû vraisemblablement se passer. Sa pièce embrasse l'histoire de plusieurs années.

M. Ducis au contraire, pour asservir ce sujet à la règle d'unité, de temps et de lieu, s'est vu forcé de renoncer à plusieurs beautés qui tenaient aux défauts même de son modèle. Il a évité quelques-uns de ces défauts; mais il est tombé dans ceux qui tiennent nécessairement à un plan forcé et à une action qui ne peut se dénouer que par un long enchaînement d'incidens extraordinaires. Il a paru sentir que les remords et le désespoir d'un grand crime avaient besoin d'être liés à un autre intérêt pour attacher le spectateur; il a imaginé de faire élever Malcom, fils de Duncan, par Seyvard, montagnard écossais, à qui ce roi l'a remis pour le sauver du fer des assassins, et d'établir en quelque sorte tous les ressorts de sa pièce sur cet héritier du trône, qui passe pour le fils de Seyvard même; mais cette fiction, qui devait reposer et varier l'intérêt d'une action continuellement terrible, n'a fourni à M. Ducis que le beau rôle accessoire de Seyvard. Malcom, qui dans le premier acte est annoncé et présenté d'une manière intéressante, ne paraît au troisième que pour apprendre qu'il est le fils de Duncan; que Macbeth l'a assassiné; et au cinquième, pour servir à la pantomime du dénouement. Il est à regretter que M. Ducis n'ait tiré qu'un si faible parti de

ce rôle, qui pouvait et devait être l'ame de l'action. Au reste, il a suppléé l'intérêt, que rien ne remplace parfaitement, par l'énergie profonde et le pathétique souvent sublime et déchiraant avec lequel il a traité le rôle entier de Macbeth. L'exposition commencée par Frédégonde et complétée par Scyvard, le récit du combat de Macbeth, son arrivée, le développement de son ambition, cette même ambition aux prises avec ses remords, ses remords détruits par les conseils de Frédégonde, et le mouvement vraiment dramatique qui le fait voler au secours de Duncan à l'instant même où il entrait dans sa chambre pour le poignarder, ont reçu du public de justes applaudissemens. Mais depuis le troisième acte l'action n'offre plus que les remords de Macbeth, et ces remords, souvent éloquens, lassent et fatiguent, parce que ce sentiment, quoique M. Ducis l'ait présenté sous toutes sortes de formes, est, par sa nature même, toujours déclamatoire et voisin de l'exagération ; parce qu'un scélérat poursuivi pendant trois actes par l'horreur de son crime et par un désespoir porté jusqu'au délire est un caractère qui flétrit l'ame au lieu de l'intéresser. Hérode dans la *Mariamne* de Voltaire, Oreste dans l'*Andromaque* de Racine, et dans l'*Électre* de Voltaire, ne présentent ces sublimes et effrayans tableaux du désespoir des grands crimes qu'avec la rapidité et l'éclat du tonnerre. Ces grands maîtres savaient qu'en prolongeant ces images terribles on en détruisait les effets, et que dans tous les arts, mais surtout dans l'art dramatique, ce sont les oppositions et les contrastes qui, ménagés et placés à propos et dans l'action et dans les caractères, leur donnent cette vie et ce mouvement d'où dépendent toute l'il-

lusion, tout le charme et tout l'intérêt dont ce genre de productions peut être susceptible.

Le succès qu'a eu la nouvelle tragédie de M. Ducis est un succès d'estime accordé à de grandes difficultés inhérentes au sujet, qu'il a surmontées en partie, mais encore plus au talent profondément tragique qu'il a déployé dans quelques scènes principales.

Vers faits, au dernier salon, sur le buste de S. A. R. le prince de Prusse.

Quand Vénus l'eut formé, Mars en parut jaloux.
« Eh bien, lui dit la reine de Cythère,
Aux plus aimables dons de plaire,
A ce front plein de grace, à ces regards si doux,
Mêlez, je le permets, le feu de votre audace.
Combattre et triompher est le sort de sa race.
Que Mars ou Frédéric disposent de ses jours!
Mais, n'en déplaise au vainqueur de la Thrace,
Ses heures de repos, je les garde aux amours. »

A l'occasion des ordres donnés par Sa Majesté pour le soulagement des Pauvres, dont la rigueur extrême de la saison augmente les besoins et la misère, par M. Roucher.

Flatteurs, ne dites plus aux rois
Qu'élevés aux-dessus des lois,
Le ciel de tout impôt affranchit la couronne.
Louis vous répondrait qu'en des jours rigoureux,
Le sacrifice entier des délices du trône
Est l'impôt que les rois doivent aux malheureux.

La reine vient d'envoyer cinq cents louis, pris sur les

fonds de sa cassette, à M. le lieutenant de police, pour les joindre aux secours qu'il avait déjà fait distribuer à Paris par ordre du roi. Elle a fait envoyer, quelques jours après, la même somme à M. l'archevêque, pour être distribuée par les curés des environs aux habitans de la campagne. Cet exemple n'a pas manqué d'exciter la bienfaisance de plusieurs sociétés et d'un grand nombre de citoyens, qui se sont empressés de répondre à la souscription ouverte au bureau du *Journal de Paris*, pour concourir à un objet d'humanité aussi respectable. On a invité, par un avertissement public, tous les manœuvres et journaliers sans ouvrage à se présenter à l'Hôtel de la Police, ou à l'entrepreneur du nettoiement des rues, qui leur donnera du travail et un salaire. On a établi en même temps, dans de vastes salles des maisons ci-devant occupées par les Célestins, les Capucins du faubourg Saint-Jacques et les Grands-Augustins, des poêles toujours allumés, où les pauvres sont admis, où ils peuvent se chauffer, travailler et recevoir des secours.

M. de La Harpe, qui depuis quelques années ne fait plus de journaux, sent aujourd'hui non-seulement toute l'inutilité d'un pareil travail, mais encore tout ce qu'il a de dangereux et de nuisible. Il prétend surtout que c'est à cette espèce de peste de l'empire littéraire qu'il faut s'en prendre du mauvais succès de tant d'ouvrages dramatiques faits pour aller aux nues, si la canaille folliculaire leur laissait le temps de prendre l'essor, au lieu de leur arracher les ailes, pour ainsi dire, au sortir du nid paternel. Si *les Brames*, écoutés tranquillement le premier jour, ont été abandonnés à la seconde représentation, n'est-ce pas encore la faute de ces maudites *Af-*

fiches, de ce maudit *Journal de Paris?* Entraîné par la force de ces réflexions, M. de La Harpe a présenté une requête à M. le garde-des-sceaux pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de Feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques qu'après un certain nombre de représentations; et, afin de donner à cette requête une plus grande importance, il a tâché d'abord de la faire signer par tous les gens de lettres qui travaillent dans ce moment pour le théâtre; il a obtenu de plus qu'elle serait appuyée de la protection prépondérante de la Comédie Française. Tant de puissans ressorts ont cependant échoué; la requête a paru ridicule. On s'est fort égayé à la cour sur l'extrême sensibilité de messieurs nos poètes. On n'a point su mauvais gré au *Journal de Paris* de s'être vengé de cette hostilité secrète par la Fable que voici : on a seulement regretté que la vengeance ne fût pas plus spirituelle.

L'ÉLÉPHANT ROI.

Un jeune éléphant de bonne race régnait, il n'y a pas long-temps encore, dans les belles forêts du Gange, sur un peuple nombreux d'animaux célèbres par leur industrie. Ce roi, juste et bienfaisant tout ensemble, persuadé que la liberté est la mère des grandes choses, permettait à chacun de ses sujets de dire, faire et écrire tout ce qui ne blessait ni les mœurs, ni les lois, ni les personnes. Aussi usait-on amplement de la permission; quelques-uns même se donnaient les airs d'endoctriner le prince, de lui dénoncer publiquement ce qu'ils appelaient les abus de son gouvernement, et le prince, né débonnaire, lisait, sans se fâcher, leurs exagérations, tout prêt à faire usage de ce qu'elles pouvaient avoir d'utile au

bien commun; car il avait lu quelque part qu'*un sot quelquefois ouvre un avis important.*

Lecteurs, vous trouvez ce prologue un peu long, vous avez tort; il était nécessaire.

Notre éléphant vit paraître un jour à son audience un chien de basse-cour à la mine rogue, un bœuf à la tête forte, un chat-huant à plumage bariolé, et un cheval d'assez bonne encolure. Ces quatre animaux s'étaient associés pour se plaindre de deux ou trois lynx, dont l'œil perçant avait surpris en eux des défauts mêlés à de bonnes qualités. Ils s'avancèrent vers le roi et lui dirent :

LE CHEVAL (1).

Des lynx ont osé publier que je courais assez bien un mille, mais que je manquais d'haleine pour fournir une route entière.

LE BOEUF (2).

Ces mêmes lynx trouvent que je ne fais point mal mon sillon; mais ils me souhaitent une marche moins pénible et moins lourde.

LE CHAT-HUANT (3).

Je sais fort bien avec tout l'univers que mon plumage a des traits caractéristiques qui n'appartiennent qu'à moi seul; mais pourquoi trouver ma voix sans douceur et sans harmonie? Il faudrait peut-être, pour leur plaire, que mon gosier devînt une flûte.

(1) M. Ducis. (*Note de Grimm.*)

(2) M. Marmontel. (*Note de Grimm.*)

(3) M. Lemierre. Il était d'autant plus injuste de le mêler dans cette affaire qu'il avait résisté constamment aux sollicitations réitérées de M. de La Harpe, et qu'il est le seul de nos auteurs dramatiques qui n'ait point signé la requête. (*Note de Grimm.*)

LE CHIEN DE BASSE-COUR.

Assurer que, fidèle gardien de la maison, je sais aboyer et montrer les dents à qui n'a pas le droit de s'y introduire, c'est me rendre justice sans doute; mais soutenir qu'en un jour de fête, quand tous les animaux sont rassemblés sur la place publique, je ne suis point né pour faire des tours qui imitent les actions des hommes, pour faire entendre un langage qui intéresse, attendrisse et fasse verser des larmes de plaisir :

C'est insulter à la nature,
Qui des plus riches dons m'a comblé sans mesure.
Sire, qu'il plaise donc à Votre Majesté
D'imposer à ces lynx un éternel silence;
Quand par le droit de la naissance
Vous reçûtes l'autorité,
Ce fut pour empêcher de dire ce qu'on pense. —
Et que répondit l'éléphant?
Il partit d'un éclat de rire,
Et puis il ajouta : « Sur moi, sur mon empire
Je vous laisse, je crois, jaser très-librement;
Souffrez donc que sur vous j'en laisse faire autant.
Sans bruit que chacun se retire,
Et retienne ce mot plein de sens et de goût :
Soyez, si vous pouvez, admirables en tout,
Si vous voulez qu'en tout on vous admire. »

Extrait d'une lettre de Francfort.

Du 30 janvier 1784.

On raconte ici un trait bien propre à caractériser la sagacité profonde du *Salomon du Nord.* Dans une petite ville de la Silésie prussienne il y a une chapelle dédiée à la vierge Marie, dans laquelle on voit exposées une multitude d'offrandes, fruit de la piété des catholiques ro-

mains. On s'était aperçu que plusieurs de ces offrandes commençaient à disparaître. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison, qui était toujours un des premiers à entrer dans l'église et le dernier à en sortir. On l'arrêta un jour qu'il allait mettre le pied dehors, on le fouilla, et l'on trouva dans ses poches deux cœurs d'argent qui avaient été suspendus devant la Vierge. Les noms de voleur, de sacrilège ne lui furent pas épargnés; mais il soutint hardiment que ces offrandes n'étaient pas volées; il assura que la Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une dévotion particulière, ayant pitié de sa pauvreté, les lui avait données en présent. Cette excuse ne put le sauver, il fut condamné à mort comme voleur d'église. La sentence ayant été, suivant la coutume, portée au roi pour être approuvée, Sa Majesté fit venir les principaux du clergé catholique de Berlin; elle leur demanda si cette aventure était possible suivant les dogmes de leur religion. « Le cas est rare et singulier, dirent-ils unanimement, mais il n'est pas absolument impossible. » D'après cet avis, le roi écrivit sous la sentence ces paroles :

« Le délinquant sera sauvé de la mort pour avoir nié constamment le crime de vol, et parce que les théologiens de sa religion ont trouvé que ce prodige arrivé en sa faveur n'était pas impossible; mais nous lui défendons, sous peine de mort, de recevoir à l'avenir aucun présent ni de la vierge Marie, ni de quelque autre saint que ce soit. »

Nous avons oublié d'avoir l'honneur de vous rendre compte dans le temps de deux comédies jouées vers la fin de l'année dernière, l'une sur le Théâtre Français, *le Bien-*

fait anonyme, en trois actes, par M. Pilles; l'autre, sur le Théâtre Italien, *l'Auteur par amour*, d'un anonyme(1).

Le sujet de la première est un trait de bienfaisance du célèbre président de Montesquieu. Il se promenait un dimanche sur le port de Marseille; il fut invité par un jeune matelot, dont la physionomie et l'air d'éducation le frappèrent, à prendre de préférence son petit batelet pour aller faire un tour sur la mer. Le philosophe questionna son petit pilote; il sut bientôt que son père avait eu le malheur d'être pris par des corsaires de Tunis avec toute sa fortune; que, sans ressource pour racheter sa liberté, sa mère et une sœur travaillaient chez une marchande de modes, tandis que lui-même, après avoir employé les jours de la semaine à travailler chez un horloger, louait tous les dimanches un petit batelet, et consacrait ce jour de repos à un travail dont le produit était destiné à la rançon de son père. Cette piété filiale était faite pour toucher l'auteur de *l'Esprit des lois;* il força ce jeune homme à accepter sa bourse, et fit racheter le père, à Tunis, par des agens qui lui gardèrent le plus grand secret. Le père racheté revint à Marseille surprendre sa famille à qui il croyait devoir sa liberté. Son fils soupçonna que ce trait de bienfaisance partait de la main qui l'avait forcé trois mois auparavant à accepter sa bourse; il ne le connaissait pas, il ne l'avait pas revu, et commandé par le besoin de le reconnaître, de le voir, d'embrasser ses genoux, il fut pendant cinq jours consécutifs se placer sur le perron de la Bourse de Marseille, persuadé que c'était là qu'il pourrait rencontrer celui à qui il devait le bonheur de

(1) La première de ces pièces fut représentée le 6 octobre 1783; la seconde le 30 janvier 1784. Grimm se trompe donc pour cette dernière.

revoir son père ; il ne quittait son poste que la nuit. Il aperçut enfin M. de Montesquieu, le reconnut ; le jeune homme, fondant en larmes et tombant à ses pieds en criant : *C'est lui ! le voilà le libérateur de mon père !...* voulut en vain le retenir ; M. de Montesquieu s'arracha de ses bras, disparut dans la foule des négocians qui les entouraient et dont il était fort connu, et repartit sur-le-champ pour Bordeaux.

M. Pilles a lié à cette action vertueuse une intrigue d'amour assez froide qui n'y tient presque pas. L'ouvrage n'a été donné qu'une seule fois.

Madame de Montesson a fait sur le même sujet une pièce intitulée *Robertia*, que nous avons vu jouer, il y a quelques années, chez M. le duc d'Orléans ; mais, quelque applaudie qu'elle ait été sur ce théâtre, nous osons douter qu'elle eût obtenu beaucoup plus de succès à la Comédie Française que celle de M. Pilles.

Le sujet de *l'Auteur par amour* est tiré du conte de M. Marmontel, *le Connaisseur* ; c'est une froide copie de *la Métromanie*. La seule scène qui ait fait quelque plaisir dans cette comédie est celle où Agathe force Célicour, son amant, à consentir que la pièce de son oncle, qui vient de tomber aux Français, passe sous son nom ; le combat de l'amour-propre et de l'amour chez Célicour a paru semé de détails assez piquans ; mais une scène, une situation originale ne suffisent pas pour soutenir une comédie, et celle-ci n'a eu qu'une seule représentation.

Supplément à la Manière d'écrire l'Histoire (1); un volume in-12, avec cette épigraphe :

> Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος, ὁμῶς ἀΐδαο πύλῃσιν,
> Ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ εἴπῃ. (2)

Je hais à l'égal des portes de l'enfer tout homme qui pense d'une façon et qui parle d'une autre.

Cette réfutation de *la Manière d'écrire l'Histoire*, par l'abbé de Mably, est de M. Gudin de La Brenellerie, auteur de la tragédie de *Coriolan*, des *Graves Observations* de l'Hermite Paul (3), des *Mânes de Louis XV*, et d'un *Poëme* manuscrit *sur la Conquête de Naples par Charles VIII*. Le plan de ce petit ouvrage est assez complet; la forme en est même généralement assez heureuse; c'est au jeune Théodon, l'un des interlocuteurs de l'Entretien de l'abbé de Mably, que sont adressées toutes les critiques, toutes les réflexions que l'on fait sur les principes et sur les jugemens de son maître. Ce mouvement pouvait donner à la discussion un tour vif et rapide; mais le ton dominant n'en est pas aussi modeste, aussi poli qu'on l'eût désiré. On aurait sans peine pardonné à l'auteur d'épargner encore moins son adversaire, pourvu qu'il l'eût attaqué d'une manière plus adroite et plus légère, surtout plus gaie et plus piquante. On est quelquefois tenté de prendre M. Gudin pour un élève de l'abbé de Mably, plutôt que pour un élève de Voltaire, et peut-être est-ce la méprise à laquelle il fallait le moins donner lieu.

Quoi qu'il en soit, ce petit ouvrage est rempli de sens

(1) Cet ouvrage, imprimé à Kehl, ne s'est vendu que sous le manteau. (*Note de Grimm.*)

(2) *Iliade*, ch. IX, v. 312.

(3) *Graves Observations faites sur les bonnes mœurs*; Paris, 1779, in-12; publiées sous le pseudonyme de Frère Paul, hermite des bords de la Seine.

et de connaissances, d'observations curieuses et d'une excellente logique. Les études préliminaires d'un bon historien y sont mieux développées, plus philosophiquement approfondies que dans la violente diatribe de l'abbé de Mably; mais nous nous dispenserons d'en faire ici l'extrait.

La partie la plus estimable du livre de M. Gudin est celle où il passe en revue non-seulement tous les historiens cités au tribunal de l'abbé de Mably, mais encore ceux qui ne méritaient pas moins de l'être et dont il n'avait pas daigné se souvenir. Il nous semble cependant que l'enthousiasme du détracteur de Voltaire pour les historiens de l'antiquité rend son vengeur injuste à son égard. Il déclare que tant qu'il les a lus sans dessein, il les a infiniment prisés; mais que lorsqu'il les a lus pour s'instruire, il les a trouvés tous fort incomplets. Si nous pouvions nous transporter à deux mille ans de nos historiens les plus estimés, à combien d'égards ne les trouverions-nous pas défectueux, à combien d'autres ne nous paraîtraient-ils pas surchargés de faits également vides d'instruction et d'intérêt! M. Gudin répète longuement les reproches faits tant de fois aux historiens de la Grèce et de Rome, sur l'invraisemblance et sur l'inutilité de toutes les harangues dont ils crurent devoir embellir leurs narrations. Il eût été plus équitable de convenir que la plupart de ces harangues n'étaient pas de simples ornemens oratoires; que dans les gouvernemens où le peuple avait conservé une grande influence, où l'on ne parvenait à le maîtriser que par le charme et le pouvoir de la parole, ces discours devenaient les vrais ressorts de la politique et de l'administration; que vouloir les passer sous silence en écrivant l'Histoire ancienne, c'eût été une omission aussi essentielle que celle que l'on fe-

rait aujourd'hui en écrivant l'Histoire moderne, si l'on négligeait d'y développer le travail et les intrigues de cabinet qui ont décidé des plus grands événemens et des plus grandes révolutions.

Nous croyons devoir en relever ce qu'il dit de l'*Histoire universelle* de Bossuet; ce n'est assurément pas une Histoire universelle, mais il y a beaucoup d'exagération à ne la trouver guère plus intéressante à lire qu'une *Table des matières.* Si la seconde partie n'est qu'une dissertation théologique assez ennuyeuse, la première est un tableau de main de maître, tracé à la vérité d'un trait rapide, mais dont la touche brillante est pleine de noblesse et d'énergie. M. de Voltaire lui-même n'a pas manqué de la compter au nombre des ouvrages qui ont conduit Bossuet à l'immortalité.

Plus on a lieu d'être content de ce que dit d'ailleurs M. Gudin sur l'Histoire de l'abbé Raynal, plus on est fâché de lui voir donner quelque confiance au soupçon ridicule qui l'accuse de n'avoir inséré, dans la dernière édition de son livre, des personnalités contre l'homme le plus puissant du royaume après le roi que pour servir une intrigue de cour.

Parmi les digressions où le sujet et la forme de l'ouvrage devaient entraîner naturellement l'auteur, il en est plusieurs qui mériteraient d'être citées; mais en voici une dont la singularité nous paraît assez piquante pour lui donner la préférence.

« C'est ainsi que parmi nous des savans, des jurisconsultes, et M. l'abbé de Mably lui-même, dans ses *Observations sur l'Histoire de France*, Tome Ier, ont conclu de l'insolence d'un soldat qui brisa un vase dans un de ces momens de licence où l'avidité du butin égare les

esprits, les porte à la sédition et fait taire l'autorité, que Clovis, qui ne l'en punit pas sur-le-champ, n'était que le général et non le souverain des Français... (Ce raisonnement est de Rapin Thoyras, que M. l'abbé pourtant ne cite pas.) »

Une autre petite anecdote que nous ne voulons point laisser perdre à nos lecteurs est celle du dîner de M. de Foncemagne, parce que cette anecdote est parfaitement sûre et très-propre à expliquer la manière dont M. l'abbé de Mably s'est permis de traiter M. Gibbon dans sa *Manière d'écrire l'Histoire*.

« Vous étiez (dit-on au jeune Théodon) chez M. de Foncemagne le jour que M. l'abbé de Mably et M. Gibbon y dînèrent en grande compagnie. La conversation roula presque entièrement sur l'Histoire. L'abbé de Mably, étant un profond politique, la tourna sur l'administration quand on fut au dessert; et comme par caractère, par humeur, par l'habitude d'admirer Tite-Live, il ne prise que le système républicain, il se mit à vanter l'excellence des Républiques, bien persuadé que le savant Anglais l'approuverait en tout et admirerait la profondeur du génie qui avait fait deviner tous ces avantages à un Français; mais M. Gibbon, instruit par expérience des inconvéniens d'un gouvernement populaire, ne fut point du tout de son avis, et il prit généreusement la défense du gouvernement monarchique. L'abbé voulut le convaincre par Tite-Live et par quelques argumens tirés de Plutarque en faveur des Spartiates; M. Gibbon, doué de la mémoire la plus heureuse et ayant tous les faits présens à la pensée, domina bientôt la conversation. L'abbé se fâcha, il s'emporta, il dit des choses dures; l'Anglais, conservant le flegme de son pays, pre-

nait ses avantages, et pressa l'abbé avec d'autant plus de succès que la colère le troublait de plus en plus. La conversation s'échauffait, et M. de Foncemagne la rompit en se levant de table et en passant dans le salon, où personne ne fut tenté de la renouer. »

Il n'y a point d'homme impartial qui n'ait été également indigné et de l'injustice et de l'insolence avec laquelle un homme de lettres, connu d'ailleurs par des ouvrages estimables, a pu s'oublier au point d'insulter aux cendres de l'homme extraordinaire, de l'homme unique, dont le génie, après avoir embrassé toutes les parties de la littérature, conçut encore la philosophie de l'Histoire sous un point de vue aussi utile qu'intéressant et nouveau, et nous donna dans ce genre des modèles admirés par des Robertson, des Hume, des Gibbon, c'est-à-dire par les historiens les plus exacts, les plus savans et les plus profonds que ce siècle ait produits, qui, ayant vu dans les auteurs originaux, non-seulement la preuve des faits auxquels il s'était particulièrement attaché, mais encore celle des conséquences qu'il en avait tirées, n'ont pas dédaigné de le suivre comme leur guide et leur maître.

FÉVRIER.

Paris, février 1784.

On a donné, le jeudi 15 janvier, la première représentation de *la Caravane du Caire*, opéra en trois actes, paroles de M. Morel, intendant des Menus-Plaisirs de MONSIEUR, musique de M. Grétry. Cet ouvrage offre du mouvement, des tableaux agréables et variés, des

scènes qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. La musique en est, par son naturel conforme au sujet, souvent très-piquante.

Cet ouvrage a complètement réussi. Les tableaux neufs et variés que présente le premier acte, les danses agréables que l'on exécute dans le Bazar, l'intérêt du dénouement et la fête brillante qui le suit, ont valu à cet opéra un succès qui, au grand scandale des Piccinistes, égale au moins jusqu'à présent celui de *Didon*. La fable du poëme est absolument romanesque, sa conduite irrégulière et souvent invraisemblable; mais la musique est presque toujours d'une grace si originale et si piquante, d'un comique si vrai, si bien saisi, que l'on oublie même, en l'entendant, toutes les négligences de style dont fourmille cet opéra, sans offrir un seul morceau digne d'être cité.

Les Comédiens Italiens se sont empressés de donner une parodie de cet opéra; ils n'ont changé que le dénouement qu'ils ont fait avec un ballon auquel est suspendue une nacelle semblable à celle dans laquelle s'élevèrent en l'air MM. Charles et Robert. Le père de Saint-Phar est censé traverser les airs avec une machine aérostatique, de laquelle, à l'aide d'une lunette, il a aperçu l'embarras où se trouve son fils. Cette plaisanterie, soutenue d'un couplet où l'on dit que

> Les pères, les dénouemens,
> A l'Opéra tombent des nues,

a fait tout le succès de cette parodie, composée d'ailleurs presque en entier d'hémistiches tirés de *la Caravane*. M. Morel a voulu s'en plaindre et faire retirer ce badinage, sous prétexte que l'auteur y avait employé tous

ses vers, licence qui n'avait jamais été tolérée; mais M. le parodiste a répondu avec tant de naïveté qu'il ignorait absolument à qui appartenaient tous ces vers, qu'il les avait reçus imprimés, et servant, selon l'usage, d'enveloppe à des bonbons d'étrennes, qu'on n'a pas cru devoir arrêter la représentation de cette plaisanterie. Il est certain que l'auteur de *la Caravane* en pouvait revendiquer avec justice les trois quarts.

Quelques partisans outrés de M. Piccini, qui ont toujours eu le talent de le servir avec ce zèle étourdi, cet enthousiasme exclusif qui suffit seul pour créer des ennemis à celui qui en est l'objet, se sont conduits à la première représentation de *la Caravane* avec tant de décence et d'adresse, que M. le lieutenant-général de police a cru devoir interdire l'entrée du spectacle à l'un d'eux, le sieur Moulgue. Les Piccinistes, tout en condamnant le procédé de ce jeune architecte, n'en ont pas moins regardé l'injonction de la police comme un attentat à la dignité du corps; et l'on a vu paraître, trois jours après, les vers que voici contre l'auteur du poëme, soupçonné d'avoir sollicité l'ordre de M. Le Noir.

Requête de M. Moulgue à monseigneur Morel.

Depuis trois jours on me condamne
A fuir les lyriques lambris,
Pour avoir, avec tout Paris,
Médit de votre *Caravane*.
Ah! monseigneur Morel, merci!
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Et plus que vous, toute la vie,
Je médirai de Piccini,
Et vous tiendrai pour un génie.

Les vers ci-dessous, adressés à M. Suard, l'un des Quarante de l'Académie Française et chargé de rédiger l'article de l'Opéra dans le *Mercure*, sont de M. Ginguené, connu par quelques pages de prose écrites en faveur de l'*Atys* de M. Piccini, qui n'en avait pas besoin, et surtout par un zèle inconsidéré et bruyant qui a manqué lui attirer plusieurs fois, de la part de la police, la même attention dont elle a honoré le sieur Moulgue. Cette épigramme relève un peu durement, mais avec assez de justice, l'extrême partialité avec laquelle l'Académicien auteur des *Lettres de l'Anonyme de Vaugirard* a toujours cherché à déprécier les ouvrages de M. Piccini pour exalter à leurs dépens ceux de MM. Gluck et Grétry.

Éloge de LA CARAVANE *par un Arabe.*

Amis, vive *la Caravane !*
Lisez l'article de Suard,
Nargue à *Didon ;* vive *la Caravane !*
Atys est l'opprobre de l'art ;
Fi de *Renaud !* vive *la Caravane !*
Oreilles à Suard pourtant ne manquent pas,
Mais oreilles qu'avait le palefroi de Jeanne,
Et que l'on vit en pareil cas
Orner la tête de Midas.
Pour ces oreilles-là, vive *la Caravane !*

L'on a parodié aussi une épigramme faite, il y a trente ans, pour MM. Marmontel, Belot et Cahusac, en changeant leurs noms en ceux de MM. Suard, Morel et Pitra, ami des deux premiers et dont le nom rime richement à opéra.

ÉPIGRAMME.

On proclame à Vaugirard
Pitra, Morel et Suard :
Le *Mercure* élève au ciel
Pitra, Suard et Morel ;
Mais on berne à l'Opéra
Suard, Morel et Pitra.

Un des trois bernés a répondu par ce quatrain, qui n'a d'autre sel que de rappeler à M. Ginguené un mandement de la police dont sa prétention d'homme de lettres a été fort humiliée :

Taisez-vous, petits Ginguenets,
Ou bien mettez dans vos pamphlets
De l'esprit ou de la malice ;
Sinon, gare encor la police!

Rien de bien piquant dans toutes ces gentillesses, et nous ne nous permettons de les transcrire ici que pour faire connaître les gaietés littéraires que se permettent encore les deux partis.

Très-humbles Remontrances à la reine des Lanturelus (1) *par leur digne orateur* (2).

O vous l'élève de Montagne,
Pleine de ses leçons et de son bon esprit,
Et qui dans un boudoir nommé votre *campagne* (3),

(1) Madame la marquise de la Ferté-Imbault. (*Note de Grimm.*) Voir tome IX, p. 230, et note.

(2) M. le comte d'Albaret. (*Note de Grimm.*)

(3) C'est un boudoir qu'elle a fait construire sur sa terrasse, et qu'elle ap-

Faites l'extrait de tout ce qu'il a dit;
Vous aimez la raison sévère
Des philosophes du vieux temps,
Et plaisantez à tous momens
Nos philosophes soi-disans,
Qui par de longs et faux raisonnemens
Veulent instruire et gouverner la terre.
Par quel bizarre changement,
A vous-même toujours contraire,
Vous mettez-vous si souvent en colère,
Pour du bruit ou pour un enfant?
De Montaigne ouvrez le grand livre
Sur l'ame et ses émotions;
Vous y verrez qu'on ne doit vivre
Que pour dompter ses passions.
Mais il suffit, je dois me taire,
Tous mes vœux seraient superflus.
Vous n'avez qu'un défaut, et votre caractère
Réunit toutes les vertus.

Depuis la révolution opérée en France dans la musique, c'est-à-dire depuis que les Gluck, les Piccini, les Sacchini nous en ont créé une, on ne cessait de désirer un établissement semblable à ceux qui existent à Naples, à Venise, sous le nom de *Conservatoires*. L'on disait et l'on ne cessait de répéter que ce n'était presque rien faire encore pour l'art que de fixer en France, par les traitemens les plus avantageux, les plus grands maîtres dont s'honore l'Italie, et les encourager à enrichir notre scène lyrique de leurs compositions, si l'on n'établissait pas des écoles où ces maîtres pussent apprendre à des jeunes élèves à les exécuter d'après l'excellence de leur méthode

pelle sa *Maison de Campagne*. C'est là qu'elle continue toujours ses extraits de Montagne et de Plutarque. Il n'y a guère moins d'un demi-siècle qu'elle s'en occupe. (*Note de Grimm.*)

et les vrais principes d'un art né, comme presque tous les autres, sous l'heureux ciel de leur pays. L'on pensait encore avec raison que le moyen le plus sûr de faire fleurir en France un art dont les jouissances presque neuves pour nous semblent l'emporter dans ce moment sur nos autres goûts, c'était de créer une chaire où les principes de cet art enchanteur fussent professés publiquement, et d'établir en même temps des maîtres de composition qui apprissent l'application de ces principes aux jeunes élèves qui annonceraient d'heureuses dispositions. Il ne paraissait pas moins nécessaire de perfectionner les drames destinés à être mis en musique, en engageant les gens de lettres d'un vrai talent à travailler pour un théâtre où la musique est tout et laisse à peine partager au poète la gloire d'un succès qu'elle n'obtient guère cependant sans le secours d'une conception vraiment dramatique et l'heureuse exécution de ses différentes parties.

M. le baron de Breteuil, qui a remplacé M. Amelot dans l'administration de l'Opéra qui tient au département de Paris, a senti qu'en encourageant et en perfectionnant les deux parties constitutives d'un opéra, la musique et la poésie, la France parviendrait bientôt, par ses ouvrages lyriques, à la même supériorité que lui ont value les chefs-d'œuvre des Corneille, des Molière, des Racine et des Voltaire. Ce ministre a fait rendre en conséquence par le roi un arrêt qui ordonne l'établissement d'une chaire et d'une école de musique. Les élèves, fixés jusqu'à présent au nombre de quinze, y seront reçus à l'âge de douze ans, et instruits au moins pendant cinq ans consécutifs. Le roi leur accorde 600 livres de traitement par année. On leur montrera le solfège, l'art du

chant, l'accompagnement et la composition. Ils auront en outre des maîtres de déclamation, de danse et d'armes, pour leur donner de bonne heure l'habitude de ces graces nobles et faciles que nos plus grands acteurs n'acquièrent ordinairement que par un long usage de la scène.

M. l'abbé Roussier, profond musicieu, qui a écrit plusieurs ouvrages excellens sur les principes et les règles de l'art, aura la chaire de professeur. M. Piccini est à la tête de l'école où l'on formera les jeunes sujets. Il aura sous lui MM. Richer, Guichard et Langlée, qui ont presque soumis à l'analyse l'art de porter la voix et d'en diriger les sons de la manière la plus avantageuse à l'expression du chant et de la parole. Molé, de la Comédie Française, est chargé d'y donner des leçons de déclamation.

Par le même arrêt, le roi a établi trois prix, qui seront donnés chaque année aux trois poëmes qui auront été jugés les meilleurs par sept membres de l'Académie Française choisis par Sa Majesté pour les juger (1). Le premier prix, de 1,500 livres, sera donné à la meilleure tragédie lyrique; le second, de 600 livres, au meilleur opéra pastoral ou comique; le troisième, de 500 livres, à la seconde tragédie lyrique. Les poëmes seront remis à la fin de décembre et jugés les premiers jours de février de l'année suivante.

Madame de Montesson vient de faire jouer, sur son théâtre, par les Comédiens Français, une nouvelle tragédie de sa composition, *Agnès de Méranie*. Ce sujet est tiré des *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, par mademoiselle de Lussan.

(1) MM. Thomas, Gaillard, Arnaud, Suard, Delille, Chamfort et Lemierre. (*Note de Grimm.*)

Cette pièce a peu de mouvement dans les trois premiers actes; l'amour d'Agnès pour Philippe est presque le seul sentiment qui les soutienne. Le quatrième est intéressant, et l'on pardonne presque l'invraisemblance de l'arrivée de Valderand en faveur du coup de théâtre, peu préparé cependant, de l'enlèvement d'Agnès, qu'empêche la générosité et le courage du prince danois. Le parti que prend Agnès de mourir au dernier acte a encore le défaut de n'être pas suffisamment motivé; pour préparer un dénouement si violent, il eût fallu que tout ce que dit Agnès avant de se frapper fût écrit avec cette énergie, cette sensibilité et ce pathétique qui pouvaient justifier une semblable catastrophe en persuadant aux spectateurs qu'un coup de poignard était vraiment la seule ressource que pût laisser un désespoir, un malheur tel que le sien.

Le style de cette pièce est en général correct, mais presque toujours faible; naturel, mais sans mouvement. On a fort applaudi la tirade où Philippe distingue la soumission qu'il doit à l'Église quant au dogme, et le peu d'égard qu'elle mérite lorsqu'elle ose prononcer au nom du ciel sur des objets purement politiques. Madame de Montesson a prouvé dans ces vers qu'elle ne connaissait pas moins bien les principes de liberté de l'Église gallicane que les règles d'un théâtre qu'elle honore par ses talens et par son goût.

Nous avons ici depuis quelque temps un jeune homme dont le talent est un de ces phénomènes extraordinaires qui tiennent à la réunion la plus heureuse de différens dons de la nature. Son nom est M. Garat, fils d'un célèbre avocat au Parlement de Bordeaux. Il est à peine

âgé de vingt ans. Il ignore jusqu'aux premiers élémens de la musique, et personne en France, peut-être même dans toute l'Italie, ne chante avec un goût aussi sûr, aussi exquis. Sa voix, espèce de *ténor*, participant du *haut-contre*, est d'une flexibilité, d'une égalité, d'une pureté dont on ne connaît point d'exemple; ses accens ont cette sensibilité que l'art ne donne point et qu'il imite à peine. Son oreille est d'une exactitude, d'une précision rare, même parmi ceux qui connaissent le mieux les principes de l'art du chant, et sa mémoire, don sans lequel tous les autres seraient perdus pour lui, est telle qu'il retient par cœur non-seulement tout ce qu'il entend chanter, mais même les parties les plus compliquées des accompagnemens et les traits d'orchestre les plus difficiles; l'harmonie commande si fort cette tête naturellement musicale, que, quand il chante sans accompagnement des airs qui en ont d'obligés, il remplit les suspensions ou les intervalles du chant par les traits que devrait rendre l'orchestre; enfin l'art du chant est tellement inné chez ce jeune homme, que MM. Piccini, Sacchini et Grétry, qui l'ont tous entendu avec enthousiasme, lui ont conseillé de ne point s'appliquer à une étude des règles dont la nature semble avoir voulu le dispenser. Il joint à ce don précieux un esprit facile, la vivacité de son pays et une figure aimable. La reine a désiré plusieurs fois de l'entendre, et M. le comte d'Artois vient de le nommer son secrétaire de cabinet. Nous l'avons entendu exécuter plusieurs fois tout l'opéra d'*Orphée*, depuis l'ouverture jusqu'aux derniers airs de danse du ballet qui le termine. Un opéra est, dans le gosier de cet être étonnant, un seul morceau de musique qu'il exécute avec la même facilité qu'un autre chanterait une

ariette. Quel dommage que l'état dans lequel il est né l'empêche d'employer un talent aussi rare à sa fortune et aux plaisirs du public!

Principes de Morale, par M. l'abbé de Mably; un volume in-12. Ces principes sont divisés en trois chapitres, ou, si vous l'aimez mieux, en trois entretiens, avec tout le talent connu de l'abbé de Mably pour le dialogue. Le premier traite des passions; on nous y enseigne comme des choses très-nouvelles que les passions sont nécessaires, qu'elles contribuent également à nous donner des vices et des vertus, que le seul moyen de les rendre aussi utiles qu'elles peuvent être pernicieuses, c'est de les modérer plutôt que de les exciter, etc. Pour égayer une théorie déjà si neuve et si piquante par elle-même, l'auteur s'est permis plusieurs digressions très-amères contre les femmes du siècle; on voudra bien nous pardonner d'en citer quelques traits sur lesquels on puisse juger de la grace, de la douceur et de la légèreté de son style.

« Je veux bien croire (dit-il) avec Montagne que les femmes ont fait de braves gens dans le temps de la chevalerie et des carrousels; mais aujourd'hui il ne pourrait s'empêcher de rire et de plier les épaules quand il verrait de petites mijaurées abîmées de luxe, d'oisiveté, de mollesse et de minauderies étudiées, se persuader bêtement, d'après la lecture de quelques mauvais contes ou de quelques mauvais vers, qu'il ne tient qu'à elles de donner de grands hommes à l'État. Je ne sais pas comment l'amour se faisait autrefois; mais j'entends dire aujourd'hui de tous côtés que les bonnes fortunes sont à si bon marché que ce n'est pas la peine d'être un héros

pour en avoir. Quoi qu'il en soit, l'amour est une passion nécessairement molle, lâche, vicieuse et libertine, qui n'appartient qu'aux sens, dès que les mœurs publiques n'en font qu'un commerce inconstant et passager de galanterie, etc. »

Le second de ces Entretiens est destiné à examiner l'ordre, la dignité et l'emploi des vertus. C'est dans cette discussion que l'abbé de Mably s'est brouillé avec nos Messieurs de la Sorbonne, en insinuant trop clairement qu'il ne regardait pas la piété comme la base de toutes les vertus. Cette disposition, quelque sainte, quelque désirable qu'elle soit, n'étant pas assez liée aux devoirs de la vie commune, aux rapports les plus essentiels de la société, pour devenir la première règle, la règle la plus convenable et la plus sûre de nos actions et de notre conduite. Il semble en effet que comme ce n'est pas avec de la métaphysique qu'on fait de bons artistes et de bons ouvriers, ce n'est pas non plus avec des motifs pris de l'autre monde qu'on peut espérer de faire les meilleurs citoyens de celui-ci. Mais la Sorbonne a sans doute de très-bonnes raisons pour condamner cette doctrine, et ces bonnes raisons pourraient bien tenir à la vertu que l'abbé de Mably nous recommande lui-même comme le fondement et l'appui de toutes les autres, la prudence. Cicéron l'avait déjà dit : *Prudentia sine quâ ne intelligi quidem ulla virtus potest.* N'eût-on pas employé une manière de s'exprimer plus philosophique et plus claire en disant tout platement que l'esprit juste, le bon sens est la première qualité que supposent toutes les vertus, la seule qui puisse en garantir constamment l'emploi le plus raisonnable et le plus utile?

Une vue un peu moins commune que toutes celles

dont on vient de rendre compte est ce que dit l'auteur dans cet Entretien sur la nécessité de modifier même les principes de morale les plus incontestables, suivant les besoins de chaque siècle et de chaque Nation. Avec la confiance, avec la prétention du moins de passer pour le Caton de la littérature, il ne craint pas de porter l'indulgence de ses maximes jusqu'à dire :

« Supposant que je tinsse dans une main toutes les vertus et dans l'autre tous les vices, ne pensez pas que je semasse toutes ces vertus au hasard, et surtout que je ne laissasse échapper aucun vice. Ainsi qu'un médecin habile emploie quelquefois des poisons dans ses remèdes pour procurer une crise favorable, de même je ne craindrais point de distribuer à propos quelque vice à un peuple pour le retirer de sa stupeur. »

On ne trouve dans le troisième livre des nouveaux *Principes de Morale* que des idées très-rebattues sur l'éducation, des lieux communs sur ce grand principe d'égalité, le principe favori de l'auteur.

C'est le jeudi 26 que M. le comte de Choiseul-Gouffier, élu par l'Académie Française à la place de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. de Tressan, y sont venus prendre séance et ont prononcé leurs Discours de réception. Soit l'intérêt inspiré par les nouveaux récipiendaires, soit la curiosité de voir de quelle manière seraient loués les deux Académiciens qu'ils remplacent, jamais séance académique ne fut plus brillante et plus nombreuse. Un homme, étonné de cette prodigieuse affluence, me dit à l'oreille : « Vous le voyez, les plus grands hommes disparaissent, le monde va toujours. »

Le Discours de M. de Choiseul était consacré tout

entier à la mémoire de M. d'Alembert. Après avoir parcouru rapidement la carrière glorieuse de ses travaux et de ses succès littéraires, la sensibilité de l'orateur s'est reposée avec complaisance sur ces réflexions si touchantes :

« Quel était cependant l'homme célèbre destiné à étendre les connaissances humaines, dont la réputation avait rempli l'Europe, et que les souverains les plus éclairés semblaient se disputer? Vous m'entendez, Messieurs, et ce qu'il est honnête de sentir, pourquoi craindrais-je de l'exprimer; pourquoi, par un silence pusillanime, priverais-je sa mémoire du tribut si touchant qu'obtiennent de toutes les ames nobles la vertu dans l'infortune et le génie dans l'obscurité? Quel était-il ? un malheureux enfant, sans parens, sans berceau, et qui ne dut qu'aux apparences d'une mort prochaine et à l'humanité d'un officier public l'avantage de n'être point confondu dans la foule de ces infortunés rendus à la vie pour s'ignorer toujours eux-mêmes, etc. »

Ce mouvement a paru de l'éloquence la plus vraie et la plus sensible, sans manquer à aucune des convenances qu'il était si facile de blesser. Tout le Discours est en général d'un ton noble et soutenu; on a trouvé seulement que M. de Choiseul aurait pu se dispenser d'y rappeler une anecdote assez douteuse sur le prétendu refroidissement que M. d'Alembert eut à supporter de la part du roi de Prusse, pour avoir défendu, contre un jugement peu favorable de ce monarque, le célèbre Euler, alors son rival en géométrie. En tout cas, la franchise du philosophe n'eut pas de grands efforts à faire, et ne changea rien au parti pris depuis long-temps sur le compte de M. Euler.

La réponse que M. le marquis de Condorcet a faite à ce Discours, en qualité de directeur actuel de l'Académie, est partagé comme de raison entre l'éloge du récipiendaire et celui de son prédécesseur. On a fort applaudi à la manière dont il a loué les Voyages de M. de Choiseul en Grèce.

« On vous a vu (dit-il), entouré des paisibles instrumens des arts, visiter les mêmes contrées que vos ancêtres n'avaient parcourues qu'en pèlerins conquéraus ; vous êtes revenu chargé de dépouilles plus précieuses aux yeux de la raison que celles qu'ils ont obtenues pour prix de leurs exploits. Tous ceux que les Lettres et les Arts occupent ou intéressent ont lu avec avidité ce *Voyage*, où la Géographie a puisé de nouvelles lumières, où les cartes marines sont perfectionnées, où tant de monumens sont décrits avec précision et dessinés avec goût, où les mœurs, observées sans enthousiasme et sans humeur, sont peintes avec tant de vérité. Un heureux emploi de l'Histoire ancienne de la Grèce y offre sans cesse des rapprochemens instructifs ou des contrastes piquans; ce style simple et noble, si convenable à celui qui parle de ce qu'il a vu, et qui raconte ce qu'il a fait, une exactitude scrupuleuse sans longueurs et sans minuties, de la philosophie sans déclamation et sans systèmes, tels sont les caractères de cet ouvrage. »

Plus d'un auditeur n'a pu s'empêcher de sourire à quelques traits des instructions qu'on donne ensuite au nouvel Académicien sur l'ambassade qui vient de lui être confiée.

« Ces mêmes peuples (lui dit-on) qui vous ont vu avec étonnement dessiner les monumens antiques que leur indifférence foule aux pieds vous reverront, trop

tôt pour nous, honoré de la confiance d'un prince, leur fidèle et généreux allié. La politique de l'Europe, du moins celle qu'on avouait, fut long-temps dirigée contre cet empire, alors redoutable; et aujourd'hui celle de plusieurs États semble chercher à le soutenir ou à le défendre. Mais, ce qui doit honorer notre pays et notre siècle, elle ne veut employer que des moyens avoués par la justice et conformes à l'intérêt général de l'humanité. Menacé par des nations puissantes et éclairées, le trône des Ottomans ne peut subsister, s'ils ne se hâtent d'abaisser les barrières qu'ils ont trop long-temps opposées aux sciences et aux arts de l'Europe.... Les lumières sont le secours le plus efficace que cet empire puisse recevoir de ses alliés; et l'art des négociations, qui a été si long-temps l'art de tromper les hommes, sera dans vos mains celui de les instruire et de leur montrer leurs véritables intérêts, etc. »

Cette politique n'est-elle pas dictée par la raison même? En effet, que nous en coûterait-il, pourrions-nous dire au Divan, de vous fournir des soldats bien disciplinés, de l'artillerie et des vaisseaux? Mais, à les examiner sans prévention, sont-ce là des moyens avoués par la justice, conformes au bien général de l'humanité? Ce sont des lumières dont vous avez besoin; en conséquence nous vous envoyons l'*Encyclopédie* et des philosophes pour vous l'expliquer, et voilà véritablement le plus grand service que vous deviez attendre d'une amitié fidèle et courageuse..... Le seul tort qu'on puisse reprocher à une vérité si sensible, c'est d'avoir tout l'air d'une mauvaise plaisanterie; elle n'en est pas moins exacte, il ne s'agit que de lui donner la tournure la plus propre à

la faire agréer aux puissances à qui l'on a quelque intérêt à la persuader.

Le tribut d'éloges que M. de Condorcet paie à la mémoire de M. d'Alembert est d'une sensibilité tout-à-fait géométrique, et qui prouve qu'il ne manque à l'orateur ni le sang-froid ni les connaissances nécessaires pour apprécier sans illusion les services rendus aux sciences par son illustre ami : comme ces éloges cependant n'offrent rien de neuf, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Il y a moins de naturel, moins de simplicité dans le Discours de M. Bailly que dans celui de M. de Choiseul; mais on y trouve aussi plus d'idées, plus de finesse et de profondeur. La manière dont il caractérise l'esprit et le talent qui distinguent les ouvrages du comte de Tressan respire toutes les graces du modèle qu'il avait à peindre.

« ..... C'est presque au bord du tombeau que vous l'avez couronné, et l'on pourrait dire que c'est le chant du cygne qui vous l'a fait reconnaître. M. de Tressan, quoiqu'il ait écrit tard, quoiqu'il n'ait fait peut-être que se laisser entrevoir, a montré un talent naturel et un style qui avaient un caractère. Ce caractère, précieux aux gens de goût, et surtout à des Français, était la Grâce. La Grace, fille de la Nature et compagne de la Vérité, réside dans le style quand il est ingénu sans effort; elle fuit la recherche et l'exagération. Ce qui est élevé doit être présenté sous une expression simple, ce qui est ingénieux doit paraître échappé à la naïveté.... Le style gaulois a de la grace parce qu'il est naïf, et il tient cette naïveté de la simplicité des mœurs antiques. M. de Tressan les étudia dans nos vieux romans, qui en sont les dépositaires; il sentit que son talent était de peindre ces mœurs; son

style en reçut l'empreinte, et il transporta dans notre langue perfectionnée le ton naïf et la grace naturelle du langage gaulois.... Malade et tourmenté de la goutte, c'est au milieu de ses souffrances qu'il entreprit la traduction de l'Arioste, achevée en moins de dix mois; le talent maîtrisait l'âge et la maladie; la gaieté française avait alors le même effet que le stoïcisme..... Il peignait les hauts faits d'armes comme un Français qui sent qu'il est né pour s'y distinguer; il peignait l'amour comme un homme qui se plaît à s'en souvenir, etc. »

M. de Tressan, long-temps avant d'être admis au nombre des Quarante, avait été reçu à l'Académie des Sciences. M. Bailly, appelé à le remplacer, et l'Académicien chargé de le recevoir, ont tous deux également l'avantage d'appartenir à cette Compagnie; notre orateur a tiré parti de ce concours singulier pour prouver les rapports intimes qui lient les Sciences aux Lettres. Si l'éclat des Lettres rejaillit sur les Sciences, les Sciences donnent à l'esprit d'une nation plus de profondeur et d'énergie pour la culture des Lettres, etc... L'expérience a presque toujours prouvé le contraire; mais en théorie rien ne paraît plus raisonnable, et, vrai ou non, c'est dans la circonstance ce qu'il était le plus à propos de dire, ne fût-ce que pour amener la tirade que voici :

« Ce que les Sciences peuvent ajouter aux priviléges de l'espèce humaine n'a jamais été plus marqué qu'au moment où je parle. Elles ont acquis de nouveaux domaines à l'homme; les airs semblent lui devenir accessibles comme les mers, et l'audace de ses courses égale presque l'audace de sa pensée. Le nom de Montgolfier, ceux des hardis navigateurs de ce nouvel élément vivront dans les âges. Mais qui de nous, au spectacle de ces su-

perbes expériences, n'a pas senti son ame s'élever, ses idées s'étendre, son esprit s'agrandir? Cette impression est le sentiment d'une nouvelle force que l'esprit humain a reçue; il la tient de l'effort et de l'élan même de l'invention, et cette force sera transmise à ceux qui dans leurs écrits célébreront ces merveilles, etc. »

Nous nous bornerons à citer une réflexion de M. de Condorcet, tout-à-fait aimable, sur les dernières occupations de la vie de M. de Tressan.

« Dans un âge où les hommes les plus actifs commencent à éprouver le besoin du repos, M. de Tressan devint un de nos écrivains les plus féconds et les plus infatigables. Il publia ces Contes où des tableaux voluptueux n'alarment point la décence, où une plaisanterie fine et légère répand la gaieté au milieu des combats éternels et des longues amours de nos paladins. Rajeunis par lui, nos anciens romanciers ont de l'esprit et même de la vérité; leur imagination vagabonde n'est plus que riante et folâtre. La vieillesse est peut-être l'âge de la vie auquel ces ingénieuses bagatelles conviennent le mieux et où l'on peut s'y livrer avec moins de scrupule et plus de succès. C'est alors qu'on est désabusé de tout, qu'on a le droit de parler de tout en badinant; c'est alors qu'une longue expérience a pu enseigner l'art de cacher la raison sous un voile qui l'embellisse et permette à des yeux trop délicats d'en soutenir la lumière; c'est alors qu'indulgent sur les erreurs de l'humanité, on peut les peindre sans humeur et les corriger sans fiel... »

Cette séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. l'abbé Delille d'un morceau de son poëme sur les Plaisirs de *l'Imagination;* il a été reçu avec tous les applaudissemens qu'on ne saurait refuser aux vers de

l'abbé Delille, encore moins au charme séduisant attaché à sa manière de les lire.

Charade adressée à madame la marquise de Villette.

Faible et nu, mon premier et dévore et digère
Sujets et rois, sages et fous.
J'aime mieux le second que vous,
Et vous savez combien vous m'êtes chère.
Aussi, malgré mon désir de vous plaire,
Entre le tout et moi, sans que je sois jaloux,
C'est ce terrible tout que votre cœur préfère.

Le mot est *Vertu*.

On a donné, le 8 février, la première représentation de *Chimène*, tragédie-opéra, paroles de M. Guillard, musique de M. Sacchini.

Le nom de l'auteur du poëme, M. Guillard, est déjà connu par le grand succès d'*Iphigénie en Tauride*, mise en musique par M. Gluck, et par *Électre*, à qui il ne manquait peut-être, pour réussir également, qu'un musicien autre que le sieur Le Moine. Ce nouvel opéra est tiré du *Cid*, ouvrage aussi consacré sur le Théâtre Français par la grande révolution dont il fut l'époque et la cause que par cette foule de beautés du premier ordre que les défauts du plan, l'inutilité de quelques personnages, les persécutions du cardinal de Richelieu et le laps d'un siècle et demi, bien plus puissant encore, n'ont pu détruire, ni même atténuer. M. Guillard n'a pas suivi en entier le plan de Pierre Corneille, il ne le pouvait pas; la musique et le besoin de servir officieusement ses procédés demandent au poète une marche rapide et

des sacrifices qui rendent peu de tragédies de la scène française propres à être transportées avec avantage sur le Théâtre lyrique. Celles dont le mérite et les beautés tiennent plus aux développemens des caractères qu'au mouvement de l'action, à la peinture et à la marche graduée des passions qu'à leur contraste, offrent le plus de difficultés à vaincre.

M. Guillard s'est cru obligé d'abandonner ces grands moyens de l'art employés par Corneille pour un plan qui, en éloignant du moment de l'action la mort du comte de Gormas, lui permit d'unir à la fin Chimène avec Rodrigue; mais cet hymen, qui choque toujours un peu les convenances, et les fêtes brillantes qui lui succèdent, ne remplace point la variété des situations et le grand intérêt que lui offrait la marche du *Cid*. Il a fait de trop grands sacrifices à ces accessoires parasites de l'opéra qu'il avait si heureusement dédaignés dans ses deux premiers ouvrages.

La musique de cet opéra n'a pas réuni tous les suffrages; malgré les beautés du plus grand ordre qu'y a répandues M. Sacchini, malgré l'élégance et la variété des airs qu'il a presque prodigués dans cette nouvelle composition, il n'a pas paru tenir tout ce qu'on s'était plu à attendre de l'auteur de *Renaud*. Ses airs, toujours brillans, toujours accompagnés d'une manière aussi variée que neuve et piquante, n'ont pas souvent, surtout dans les rôles du roi et de don Diègue, la vérité d'expression que la situation, le caractère des personnages et le sentiment offert par les paroles, semblaient exiger. Son récitatif est en général vague et peu accentué; le sens des paroles est trop perpétuellement coupé par des traits d'orchestre qui éblouissent et fatiguent l'at-

tention, et ses chœurs sont bien inférieurs à ceux qu'il nous avait fait admirer dans *Renaud.* Malgré les défauts essentiels que l'on peut reprocher à la musique de cet opéra, on est perpétuellement étonné de la fécondité inépuisable du génie de M. Sacchini, de l'élégance, de la variété de ses airs, et surtout de la sensibilité exquise qui semble être le signe distinctif de son talent, et qu'il répand sous des formes toujours nouvelles, toujours suaves, toujours pathétiques, sur toutes les situations qui peuvent en être susceptibles.

Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'Histoire et à la Littérature; par M. de La Place. Tome II. Le premier a paru il y a deux ans (1). Ce volume contient quelques morceaux assez curieux. Parmi les pièces produites au procès de Marie Stuart on trouve les lettres de cette reine infortunée au comte de Bothwell. Ce sont des monumens d'une passion effrénée, et qui ne laissent aucun doute de la part qu'eut Marie à l'assassinat d'un époux dont le poison, tenté précédemment, n'avait pu la défaire. Tous les historiens ont remarqué que l'époux de la reine était le plus bel homme de son temps; que Bothwell au contraire, d'une figure très-commune, était universellement décrié pour ses mœurs. M. de La Place ajoute niaisement qu'il avait probablement des qualités et des talens faits pour plaire aux femmes de ce temps-là.

Il y a beaucoup de minuties dans la suite du *Mémorial de M. Duclos*, et parmi ces minuties des bruits populaires adoptés avec une légèreté incroyable.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la suite de ce *Mémorial*, ce sont quelques anecdotes sur l'élection de

(1) Voir tome X ; p. 389.

l'empereur Charles VII, sur les vrais motifs de la guerre qui en fut la suite; plusieurs fragmens des lettres écrites à ce sujet au cardinal de Fleury par le roi, la reine d'Espagne et madame Infante. On ne peut rien imaginer de plus empressé, de plus caressant que toutes les sollicitations que ces deux princesses employaient auprès de Sa vieille Éminence, pour l'entraîner dans une guerre dont ses vues et son caractère devaient l'éloigner également.

Les détails sur la maladie et les vapeurs de Philippe V offrent un spectacle aussi curieux qu'affligeant.

Le fragment d'une lettre de M. le régent au roi d'Espagne méritait d'être conservé; c'est la copie d'une minute écrite de la main du prince et pleine de ratures, trouvée, en 1733, chez une beurrière. L'authenticité du morceau a été reconnue, dit-on, par MM. Melon, Fourmont, Fontenelle et Lancelot. Cette lettre, du ton le plus ferme et le plus vigoureux, retrace en peu de mots tous les malheurs attirés sur la France par les efforts faits en faveur de l'Espagne.

On ne lira pas sans intérêt une anecdote concernant la maison de Courtenay, descendante de Pierre de France, septième fils du roi Louis-le-Gros, qui, en épousant la fille de Josselin de Courtenay, prit le nom de sa femme; les réflexions historiques sur la mort de Henri IV, copiées sur un manuscrit de la main d'Augustin Conon, avocat au Parlement de Rouen, réflexions qui ne confirment que trop les soupçons formés contre Marie de Médicis et le duc d'Épernon; une lettre fort touchante de Jacques II à Louis XIV, après la malheureuse affaire de La Hogue; l'histoire chevaleresque de Raynard de Choiseul et d'Alix de Dreux; le portrait d'un contrôleur-général, par Fon-

tenelle; de fort belles instructions de Catherine de Médicis à Charles IX.

L'anecdote d'Anne Oldfields, célèbre actrice du Théâtre de Londres, qui dans ses derniers momens s'occupait avec tant d'inquiétude de la toilette qu'on aurait à lui faire après sa mort, nous rappelle un trait du même genre de madame la princesse de Charolais. Quoiqu'elle fût à l'agonie, on eut beaucoup moins de peine à la déterminer à recevoir ses sacremens qu'à ôter son rouge; ne pouvant plus résister aux instances de son confesseur, elle y consentit enfin; « mais en ce cas, dit-elle aux femmes qui l'entouraient, donnez-moi donc d'autres rubans; vous savez bien que sans rouge les rubans jaunes me vont horriblement. » *On ne peut soutenir l'idée d'être laide même après sa mort*, ce furent les dernières paroles d'Anne Oldfields.

Dissertation sur la question de savoir si les inscriptions doivent être rédigées en latin ou en français; par M. le président Roland. Brochure. L'auteur tâche de prouver qu'il y a des inscriptions françaises qui ne le cèdent pas aux latines; que nous avons quantité de vers français aussi précis, aussi énergiques qu'aucuns vers latins, qu'enfin plusieurs de nos auteurs, en s'appropriant les idées des écrivains de Rome, les ont rendues avec une précision égale à celle des auteurs originaux. L'éloquence et l'érudition de M. Roland, fussent-elles cent fois plus ingénieuses encore, ne détruiront jamais toutes les difficultés qui rendent notre langue moins propre au style lapidaire que la langue latine, parce que ces difficultés tiennent essentiellement au mécanisme même de notre langue, à la nécessité où nous sommes de marquer le cas

et le régime des mots par des articles ou des prépositions qui ralentissent le mouvement de la phrase et nous interdisent absolument l'usage des inversions les plus heureuses et les plus propres à donner de l'énergie et de la précision. L'auteur admire la simplicité sublime de l'inscription qui vient d'être placée, à Dôle, sur la statue pédestre du roi : *Louis XVI, âgé de vingt-six ans ;* elle est de M. Philippon, auteur du livre *sur l'Éducation du peuple.* On a remarqué avec raison que cette inscription eût été plus noble et plus claire en n'y changeant qu'un seul mot, au lieu de *Louis XVI âgé, Louis XVI à l'âge,* parce que, comme l'observe le marquis de Villette dans une lettre insérée dans le *Journal de Paris*, le substantif *à l'âge* présente une époque, et l'adjectif *âgé*, une chose très-indifférente.

Cécilia, ou Mémoires d'une Héritière, par l'auteur d'Évélina, traduits de l'anglais (1). Cinq volumes in-12. C'est un des meilleurs romans qui aient paru depuis longtemps en Angleterre; le pathétique des situations, l'intérêt et la variété des caractères dont la plupart sont fortement prononcés et tous très-bien soutenus, en rendent la lecture aussi touchante qu'elle peut être instructive. Quoique la marche générale en soit un peu lente, le dénouement assez romanesque et un grand nombre de détails trop minutieux, cet ouvrage suppose tout à la fois une grande connaissance du cœur humain, l'imagination la plus féconde et la plus sensible. Si, comme on l'assure, c'est une jeune personne qui en est l'auteur, c'est un vrai prodige. Nous ignorons à qui nous en devons la traduction; mais l'extrême négligence du style annonce

(1) Cette traduction est de Henri Rieu, Genevois.

qu'elle a été faite fort à la hâte, et c'est un tort qu'on a de la peine à pardonner; l'auteur de *Cécilia* méritait bien de parler notre langue avec plus de grace et de pureté.

MARS.

Paris, mars 1784.

La continuité d'un hiver des plus rigoureux ayant accru successivement la misère de la partie indigente des habitans de Paris, les acteurs des divers spectacles se sont fait un devoir de consacrer au soulagement des pauvres le produit d'une de leurs représentations, et de seconder par un emploi si honorable de leurs talens les vues de bienfaisance et d'humanité dont le roi et la reine avaient donné le premier exemple aux divers ordres des citoyens de cette capitale.

En conséquence, les Comédiens Français ont donné, le 3 mars, au profit des pauvres, la première représentation de *Coriolan*, tragédie de M. de La Harpe. L'auteur a saisi avec empressement une circonstance aussi favorable pour offrir au public cette nouvelle production. Ses vues et celles des Comédiens ont été remplies de la manière la plus satisfaisante; l'affluence du public a porté la recette à 10,330 livres, et les applaudissemens accordés à cette première représentation ont été la juste récompense d'un désintéressement si bien calculé. Tous les auteurs de nos théâtres des Boulevards se sont empressés de le suivre, et l'ont vu couronné par le même succès.

MM. de Chamfort et Rulhière s'étaient égayés d'avance

sur cette nouvelle tragédie et sur l'attention de l'auteur à la produire dans une circonstance où des motifs d'humanité, rassemblant de nombreux spectateurs, devaient encore les disposer à l'indulgence.

Voici l'épigramme de M. de Chamfort :

Pour les pauvres la comédie
Donne une pauvre tragédie ;
Nous devons tous en vérité
Bien l'applaudir par charité.

Voici celle de M. de Rulhière :

Ci-gît le dernier des enfans
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfans toujours morts-nés ?

M. de La Harpe n'a pas dédaigné de répondre à ces gentillesses par des personnalités assez piquantes.

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel-esprit,
Et ce pesant Rulhière à face rebondie ?
Tous deux sont pleins de jalousie ;
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Ce qui gâte un peu le plaisir de cette vengeance, c'est qu'on s'est trop bien souvenu que le mot de l'épigramme n'était pas de lui ; il y a long-temps que l'abbé Arnaud l'a dit pour la première fois.

Aucun sujet n'a paru aussi souvent sur le Théâtre Français que celui de *Coriolan*, et ce trait historique qui

offre un caractère si éminemment dramatique, l'intérêt imposant du nom de Rome et de ses destins aux prises avec les plus redoutables ennemis qu'elle ait eus dans son berceau, n'a jamais obtenu un succès décidé sur la scène. Nos grands maîtres, qui en sentaient les défauts, ne l'ont point hasardé, et l'on n'a point oublié la réponse du célèbre Crébillon au jeune homme qui en sortant du collège lui présentait un *Coriolan : Croyez-vous que si ce sujet eût été propre au Théâtre, nous vous l'eussions laissé?* Malgré cette autorité et celle de Voltaire, si décisive quand il est question de l'art dramatique, l'esprit de M. de La Harpe a cru pouvoir vaincre des difficultés que le génie même ne viendrait point à bout de surmonter dans un sujet essentiellement vicieux, de quelque manière qu'on le conçoive. Tous les poètes qui l'ont traité avant M. de La Harpe ont commencé l'action à l'époque où Coriolan, à la tête des ennemis de sa patrie et ayant puni l'injustice de ses concitoyens par plusieurs victoires, est sur le point d'écraser Rome sous le poids de sa vengeance; mais ce plan n'offrira jamais qu'une même situation à traîner longuement pendant quatre actes pour arriver à la seule scène intéressante du sujet, à la scène où ce vainqueur, désarmé par sa piété filiale, accorde aux larmes de sa mère la grace de sa patrie. M. de La Harpe a cru devoir préférer le plan tracé par Shakspeare, et l'on a vu l'homme de lettres qui a le plus défendu la règle des trois unités, qui a crié à la barbarie quand M. Ducis s'en est écarté dans les sujets qu'il a empruntés au père du Théâtre anglais, se permettre d'accumuler, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événemens qui cessent d'intéresser par cela même que la rapidité avec laquelle ils se succèdent leur ôte toute espèce de

vraisemblance (1). Comme Shakspeare, il a transporté la scène de la place publique de Rome dans le camp des Volsques, et il a cru qu'en établissant ce camp sous les murs mêmes de la ville, la possibilité physique d'y conduire son héros dans un court espace de temps suffirait pour conserver à l'action l'unité de lieu qu'il prétend ainsi n'avoir point violée. On eût pardonné à M. de La Harpe d'oublier des principes que le bon goût, la raison et surtout la vraisemblance, ame de toute action dramatique, défendent encore mieux que ses préceptes, si avec les défauts du *Coriolan* de Shakspeare il en eût conservé les beautés; mais telle est l'absence totale des moyens dramatiques dans la tête de ce célèbre littérateur, que, en suivant même pas à pas le plan de Shakspeare, il a dépouillé son ouvrage du mouvement, de l'intérêt progressif et attachant que présente la pièce anglaise, parce qu'il s'est contenté de mettre en récit tout ce que son modèle a mis en action.

On peut remarquer qu'il y a dans une scène du cinquième acte un très-beau mouvement, celui où Véturie aux genoux de son fils qui lui dit : *Vous à mes pieds ! ô ciel!* lui répond :

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

Il est vrai que ces vers sont tout entiers dans *Timoléon ;*

(1) Ceci confirme ce que nous croyons avoir déjà dit ailleurs : la grande différence qu'il y a entre le Théâtre anglais et le nôtre, c'est qu'en Angleterre on fait courir le spectateur après les événemens, et qu'en France aujourd'hui ce sont les événemens qui courent après le spectateur. Des deux manières quelle est la plus vraisemblable? Corneille et Racine eussent décidé sans doute que ce n'est ni l'une ni l'autre. (*Note de Grimm.*)

mais des enfans morts depuis long-temps pourraient-ils reprocher à leur père d'enrichir de leur dépouille ceux qui naissent après eux sous une étoile plus favorable?

M. de La Harpe s'est empressé de faire imprimer sa tragédie sur le succès de la première représentation, et dans une préface peu modeste il dit que c'est à la lecture d'un passage de La Mothe, cité par M. de Voltaire dans la préface de l'*OEdipe :* « Je ne serais pas étonné qu'une nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les Volsques au troisième, assiégeant Rome au quatrième, etc., » qu'il conçut l'idée de traiter ce sujet et la possibilité de ramener les événemens de plusieurs mois à la vraisemblance des vingt-quatre heures et à l'unité qu'exigent nos convenances théâtrales; mais la tragédie de Shakspeare, antérieure de plus d'un siècle à ce qu'a écrit l'auteur d'*Inès*, a offert à M. de La Harpe des données qui ont servi plus officieusement son talent pour la tragédie que les trois ou quatre lignes de La Mothe, auxquelles M. de Voltaire avait répondu « qu'il ne concevait pas qu'un peuple sensé et éclairé ne fût pas ami des règles toutes puisées dans le bon sens et toutes faites pour son plaisir...., et qu'il voyait trois tragédies dans le plan indiqué par La Mothe. » L'opinion de M. de Voltaire n'avait pas besoin du poids que M. de La Harpe vient d'y ajouter par l'exécution de ce plan pour la rendre absolument décisive; et si l'auteur ne trouve pas dans son *Coriolan*, ou celui de Shakspeare qui est le même, trois tragédies, il est au moins prouvé que ce sujet, conçu d'après ce plan, offre trois événemens qui ne peuvent paraître vraisemblables et intéressans qu'autant qu'on leur verra donner

l'espace de temps que demande le développement des circonstances qui les déterminent et la distance des lieux où ils doivent nécessairement se passer.

Le style de cette nouvelle tragédie a paru en général d'un ton trop déclamatoire. Les longues tirades dont M. de La Harpe a composé son dialogue rappellent d'autant mieux nos harangues de collège que c'est presque toujours dans l'Histoire de Coriolan que l'on prend les sujets que l'on donne à traiter à nos jeunes rhétoriciens pour les former à ce genre de composition. La versification en est souvent faible et souvent ampoulée, ses périodes offrent à chaque instant ces phrases incidentes et parasites qui en ralentissent le mouvement, détournent l'attention de l'idée principale, et ne produisent qu'une bouffissure d'expression, dont la magie, quelquefois imposante au théâtre, tombe toujours à la lecture. On reste convaincu, en lisant cette tragédie, que l'auteur l'a faite à la hâte; c'est la troisième dont M. de La Harpe nous gratifie en moins de dix-huit mois, et celle-ci prouve plus que jamais combien la nature a refusé à ce littérateur, d'ailleurs très-estimable, le génie qui conçoit une action théâtrale, la raison qui en dispose l'ensemble et en prépare l'intérêt progressif depuis la première scène jusqu'au dénouement; enfin cette force et cette sensibilité que l'ame seule donne, et qui seule répand la vie sur toutes les parties d'un ouvrage dramatique.

La reine, dit-on, ayant demandé des couplets à M. le vicomte de Ségur, celui-ci s'en défendit d'abord; mais Sa Majesté ayant insisté en ajoutant : *Vous n'avez qu'à me dire mes vérités*, il lui chanta les vers que voici :

Les On dit, *chanson.*

Air : Mon père était pot, ma mère était broc, etc.

Voulez-vous savoir les on dit
Qui courent sur Thémire?
On dit que parfois son esprit
Paraît être en délire.
Quoi! de bonne foi?
Oui, mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
Mais on dit qu'un seul grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les Dieux
Descendraient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire;
On dit qu'oublier l'heure et vous
Pour elle c'est misère.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
On oublie ses torts;
Le temps même alors
S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême :
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui ; mais, croyez-moi,
Laissez-lui son système ;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime ?

La Résidence (1).

Un évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'Église
Un actrice de l'Opéra.
Tandis qu'à Paris, à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
A l'Amour,
Un mot, lâché dans une thèse
Sur l'origine des pouvoirs,
L'appelle dans son diocèse.
Notre grave prélat, fidèle à ses devoirs,
S'en fut prendre congé de sa belle Thérèse.
On se jura fidélité,
Foi d'Apôtre et d'honnête femme ;
Mais contre les sermens faits dans la volupté
Bien souvent l'on proteste, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
L'Évêque part, un Abbé lui succède,
Un Juif après est écouté,
Puis mylord Spleen, qui la prend pour remède
Par ordre de la Faculté ;

(1) Ce conte, dont Grimm ne nomme pas l'auteur, a été mis sur le compte de Boufflers par les *Mémoires secrets*, 26 mars 1784.

Preuve que le plaisir est bon pour la santé.
Milord des médecins remplissait la formule,
Quand l'Évêque revint, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir..... Quel affront! il recule,
Et témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse avec assurance
Lui dit: « Calmez votre fureur.
A la cour de Vénus il n'est point de dispense.
Apprenez que dans la rigueur
Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
Ce bénéfice, Monseigneur,
Quoiqu'à simple tonsure, exige résidence. »

Épigramme sur l'Expérience de M. Blanchard, du 2 mars, qui n'a été qu'une répétition de celle de MM. Charles et Robert, mais dont la souscription a valu encore à l'auteur quarante à cinquante mille livres (1).

Au Champ-de-Mars il s'éleva,
Au champ voisin il s'abaissa;
Chargé d'argent il resta là.
Messieurs, *sic itur ad astra* (2).

(1) Il avait annoncé qu'il se dirigerait à volonté par le moyen des ailes et du gouvernail dont il avait armé sa gondole; mais, au moment où il se préparait à partir avec le Bénédictin Dom Pech, son compagnon de voyage, un jeune officier de l'École militaire s'étant élancé dans le petit bateau dans l'intention de les accompagner, la violence qu'il fallut employer pour l'en faire sortir, l'affluence et le tumulte qu'occasiona cette étrange scène eurent bientôt brisé tous les agrès du nouveau vaisseau. Le pauvre M. Blanchard, réduit à partir seul, privé de tous ses moyens de direction, n'a paru voguer contre le vent que parce qu'il a trouvé à une certaine élévation des courans d'air opposés à ceux qui régnaient dans ce moment sur la terre. Parti du Champ-de-Mars à midi et demi, il est descendu, vers les deux heures, sur le chemin de Paris à Versailles, près la verrerie de Sèvres. (*Note de Grimm.*)

(2) C'est la devise des billets distribués aux souscripteurs. (*Note de Grimm.*)

Histoire de la dernière Révolution de Suède, contenant le récit de ce qui s'est passé dans les trois dernières diètes, et un Précis de l'Histoire de Suède, etc., traduit de l'anglais de Charles-François Shéridan, écuyer-secrétaire de la Grande-Bretagne en Suède. Un volume in-8°. Londres, 1783. M. Le Scène-des-Maisons nous a donné, il y a quelques années, une Histoire de la dernière révolution de Suède, qui n'était qu'un extrait informe de l'ouvrage de M. Sheridan, dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici la traduction complète, en regrettant seulement qu'elle ne soit pas aussi bien écrite qu'elle paraît exacte et fidèle.

Les considérations de M. Sheridan sur le gouvernement qui s'établit dans ce royaume après la mort de Charles XII laissent apercevoir, dès l'origine de cette constitution bizarre, les premiers germes du principe qui devait tôt ou tard la détruire ou en nécessiter la réforme. En voyant ce système de liberté s'élever sans mesure avec toute la violence et toute la précipitation du pouvoir le plus absolu, on est tenté de croire que ce système fut conçu dans la tête de quelque économiste ou de quelque abbé de Mably, tant il paraît éloigné de toute espèce de vue raisonnable, et sur les circonstances qui précédèrent cette époque, et sur le caractère, l'habitude et les besoins de la nation. M. Sheridan montre fort bien que dans le moment même où le despotisme du Sénat fut parvenu à son comble il ne pouvait se maintenir aux yeux du peuple sans lui présenter sans cesse le fantôme de la royauté comme l'organe de ses volontés, le soutien des lois et de la puissance publique.

L'auteur peint des couleurs les plus vives l'état dé-

plorable où la Suède se trouvait réduite par tous les abus d'une aristocratie aussi corrompue qu'injuste et tyrannique.

C'est au milieu de toutes ces agitations qu'un prince, à l'âge de vingt-cinq ans, osa former le noble projet d'être le premier citoyen de sa patrie, et d'affranchir tout à la fois son trône et son pays. Seul il forma ce noble projet, et plus heureux que Henri IV, plus heureux encore que Vasa, son aïeul et son modèle, il l'exécuta sans qu'il en ait coûté un regret à la vertu, une larme à l'humanité; ce fut le triomphe d'une volonté juste et ferme, d'un caractère aussi grand que sensible, d'une éloquence aussi douce que puissante, mais encore plus le triomphe d'un de ces élans de courage dont l'ame des héros est seule susceptible, et qui suffit pour faire reconnaître leur empire. C'est cette inspiration divine que l'on sent dans ce premier discours du roi à ses gardes : « Je suis obligé de défendre ma propre liberté et celle du royaume contre l'aristocratie qui règne. Voulez-vous m'être fidèles comme vos ancêtres l'ont été à Gustave Vasa et à Gustave Adolphe? alors je risquerai ma vie pour votre bien et celui de mon pays. »

On ne peut lire sans attendrissement le récit de toutes les preuves de clémence, d'humanité, d'attention sensible et délicate que donna ce jeune roi dans la fameuse journée qui décida de la liberté de son trône et de sa patrie.

Plus on est touché des vertus déployées dans la conduite de cette heureuse révolution, plus on frémit en réfléchissant à toutes les circonstances qui pouvaient en arrêter le succès. La nuit même qui précéda la fameuse journée, le roi vint à l'Arsenal pour le visiter, et donna

ordre au soldat de le laisser entrer; le soldat le refusa : « Sais-tu à qui tu parles? lui dit le roi. — Je le sais, répondit le soldat; mais je sais aussi quel est mon devoir.» Si l'écuyer du palais, par un motif semblable, eût refusé au roi les chevaux dont il avait besoin pour se transporter dans tous les quartiers de Stockholm et se faire entendre du peuple assemblé dans la place publique, cette seule opposition eût suffi peut-être pour troubler les mesures les mieux combinées, etc.

Couplet de feu M. Piron, au nom de M. le comte de Saint-Florentin, à madame Sabbatin.

Que le temps n'ait la victoire
Sur nous de loin ni de près;
Bergère, si tu veux m'en croire,
Nous ne vieillirons jamais.
La fontaine de Jouvence
Se trouve chez les Amours.
Aimons-nous avec constance,
Nous rajeunirons toujours.

On a donné, le jeudi 18, sur le théâtre de la Comédie Italienne, la première représentation de *Théodore et Paulin*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Desforges, auteur de *Tom-Jones à Londres*, musique de M. Grétry.

L'intrigue de cette pièce est aussi mal conçue, quant à la marche dramatique, qu'elle est invraisemblable quant aux mœurs et à toutes les conventions reçues dans la société. Ce triste drame n'eût sûrement pas été achevé s'il n'eût pas offert de temps en temps quelques scènes assez piquantes entre la jeune servante et un certain

André qu'elle aime de très-bonne foi, mais qui n'en est pas moins jaloux de mons La Fleur.

La musique de ces scènes-là respire la fraîcheur, les graces, l'originalité, la vérité naïve et spirituelle qui caractérisent si heureusement la plupart des productions de M. Grétry; mais tout ce que débitent les autres personnages ne lui a inspiré que des chants aussi froids que la morale ridicule et fastidieuse dont le poète a chargé leur rôle. M. Grétry a eu le bon esprit de retirer la pièce après la première représentation, et de résister avec le même courage aux sollicitations des Comédiens et à celles de l'auteur des paroles qui voulait en risquer une seconde.

Plusieurs airs détachés de cet opéra, quoiqu'il n'ait été donné qu'une seule fois, ont été exécutés depuis dans différens concerts, et y ont toujours été vivement applaudis.

Télèphe, en douze livres, avec cette épigraphe : *Et quorum pars magna fui...* VIRG. Un petit volume in-8°, par M. Pechméja (on prononce Péméja), auteur d'un *Éloge de Colbert*, qui a obtenu l'*accessit* du prix de l'Académie Française (1), remporté par M. Necker en 1773, d'un petit pamphlet plein d'esprit et de raison contre les détracteurs des administrations provinciales (2), et de quelques morceaux insérés dans la première édition de l'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal, entre autres de l'éloquente diatribe sur le commerce des nègres, etc. De la même province que le célèbre histo-

(1) Voir tome VIII, p. 229, où on a imprimé à tort *Premejeat* au lieu de *Pechméja*.

(2) Voir tome X, p. 468 et note.

rien des deux Indes, à son arrivée à Paris il se vit d'abord réduit à faire le triste métier de précepteur. Le mauvais état de sa santé et la modicité de sa fortune le déterminèrent ensuite à se retirer à Saint-Germain-en-Laye, auprès de son ami le docteur Dubreuil. C'est dans cette retraite qu'il conçut, il y a huit ou neuf ans, la première idée de l'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer, et ce n'est que l'automne passé qu'il s'est senti la force de l'achever. Plusieurs grandes dames, mesdames de La Mark, de Beauvau, de Tessé, qui passent une partie de l'année à Saint-Germain, et qui ont rendu depuis long-temps aux qualités personnelles de l'auteur la justice qui leur est due, ont bien voulu prendre l'ouvrage sous leur protection, et se sont chargées d'en faire la fortune. Quoiqu'elles n'aient pu lui gagner tous les suffrages qu'il leur paraissait mériter, elles ont su lui procurer du moins l'éclat d'une célébrité qu'il n'eût guère obtenue s'il n'eût paru dans le monde que porté sur ses propres ailes.

En demandant à l'auteur quel est l'objet qu'il s'est proposé dans la composition de cet ouvrage, peut-être l'embarrasserait-on beaucoup. Ce n'est pas sans doute pour s'amuser lui-même, encore moins ses lecteurs, qu'il a pris à tâche de rassembler de toutes parts tant d'idées et tant d'images également tristes sur la destinée de l'homme, sur l'injustice de l'oppression, sur la nécessité d'être vertueux et le peu de bonheur que l'on peut espérer de la vertu même la plus pure.

Si *Télèphe* avait été moins prôné, on se dispenserait volontiers d'en dire davantage; mais l'espèce de sensation que ce livre a paru faire dans plusieurs sociétés exige de notre impartialité une critique plus étendue et plus réfléchie. Tel qu'il est, et malgré le péché originel qu'on

vient de lui reprocher, on croit devoir assurer d'abord tous ceux qui auront une résolution assez opiniâtre pour le lire d'un bout à l'autre qu'ils y reconnaîtront non-seulement l'ouvrage d'un homme d'esprit, mais encore celui d'une ame très-honnête et très-sensible; qu'ils se trouveront même quelquefois dédommagés de leurs efforts par d'heureux détails, par des beautés de style d'un ordre supérieur, par des pages entières d'une éloquence forte et touchante.

On a vu dans nos bureaux d'esprit des Académiciens et des femmes académiques oser mettre *Télèphe* à côté de *Télémaque*, et, si on les eût fâchés, tout prêts à le placer au-dessus de cet immortel chef-d'œuvre; mais serait-ce la peine d'examiner sérieusement une comparaison aussi ridicule? Celle qu'on pourrait faire de cet ouvrage avec *Séthos*, *les Incas*, *la Cyropédie* de Ramsay, serait moins disproportionnée; à les comparer cependant sans prévention pour l'auteur de *Télèphe*, ne trouverait-on pas dans le roman de l'abbé Terrasson, tout mal écrit qu'il est, beaucoup plus d'idées, une morale plus intéressante et plus variée, avec infiniment plus d'imagination? Ne serait-on pas forcé de convenir encore que *les Incas*, quelque ennuyeuses qu'en soient plusieurs parties, présentent un objet tout autrement intéressant, des tableaux bien plus neufs, des contrastes plus heureux, une philosophie plus douce et plus intéressante? Quoique le *Cyrus* de Ramsay ne soit qu'une imitation très-faible et très-mesquine d'un ouvrage qui n'aura pas plus de vrais imitateurs qu'il n'a eu de vrais modèles, n'avouera-t-on pas aussi que la fiction en est plus claire, et si ce n'est pas plus attachante, au moins plus raisonnable et plus suivie? Si l'on voulait s'obstiner à comparer

des productions qui ne sont guère faites pour entrer en comparaison, il faudrait dire que *les Incas* sont le *Télémaque* du siècle encyclopédique, et *Télèphe* celui de la confrérie des économistes. A la bonne heure!

Qu'il nous soit permis de terminer cet article par une folie; elle a eu assez de succès pour être comparée à ces gens qui n'étaient pas faits pour être reçus dans la bonne compagnie, mais qu'on y trouve cependant, parce qu'un heureux hasard les a mis à la mode; c'est le calembour d'une femme d'esprit (madame P...) dont les mœurs, le ton et le goût se sont formés dans la société de nos gens de lettres, et nommément de M. de La Harpe. « Que pensez-vous, lui disait-on, de *Télèphe?*—« De *Télèphe?* répondit-elle; mais qu'il y a tel F que j'aimerais beaucoup mieux que cela. »

Pour l'intelligence de ce mot, il est bon de savoir que *Télèphe* est la traduction d'un mot grec qui signifie *perfection* (1).

AVRIL.

Paris, avril 1784.

M. Mesmer ne pouvait prendre un moment plus favorable pour publier son dernier *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal.* Jamais l'attention publique ne s'était fixée encore avec autant de complaisance sur

(1) Cette singulière explication donnée par Grimm peut faire l'éloge de la décence de son esprit, mais non celui de sa perspicacité. Ce n'est point au grec que madame P... empruntait son allusion, mais à un français de mauvais lieux.

cette admirable découverte. Depuis que plusieurs personnes dont l'opinion est d'un certain poids se sont déclarées hautement en sa faveur, le magnétisme occupe toutes les têtes; on est étourdi de ses prodiges, et si l'on se permet de douter encore des effets plus ou moins salutaires que peut produire l'application de ce nouvel agent, on n'ose plus nier au moins son existence; on paraît assez généralement d'accord sur les singulières merveilles de sa puissance. Plus de cent personnes de tous les ordres de la société se sont réunies pour acheter du sieur Mesmer son secret et ses procédés au prix modique qu'il avait exigé, il y a quelques années, du Gouvernement, c'est-à-dire au prix de cent mille écus; chaque souscripteur paie cent louis. Douze leçons suffisent pour être initié dans ces nouveaux mystères; mais on ne peut y être admis sans avoir été agréé par les souscripteurs actuels. Le chevalier de Chastellux est le président du comité. On compte au nombre des premiers adeptes quelques Académiciens, plusieurs médecins, les personnes les plus connues de la ville et de la cour, M. de Noailles, M. de Montesquieu, M. de La Fayette, M. de Choiseul-Gouffier, M. de Puységur, etc. Quant au Mémoire que nous avons l'honneur de vous annoncer, il n'offre sur la théorie même du magnétisme qu'un petit nombre de propositions de la métaphysique la plus embrouillée, et qui ressemblent aux anciennes rêveries de la science cabalistique. On y renouvelle le système de l'influence des corps célestes sur la terre et les corps animés; le fluide universellement répandu est, dit-on, le moyen de cette influence; son action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent, et ses effets peuvent être considérés comme le flux et le

reflux. Le reste de la brochure est consacré uniquement à l'explication des motifs qui forcèrent le sieur Mesmer à quitter Vienne en 1777. C'est à l'arrivée de la demoiselle Paradis (1) que nous devons probablement une apologie où l'histoire de cette jeune virtuose occupe le premier rang.

Fille d'un père et d'une mère attachés à l'Impératrice-Reine, la demoiselle Paradis devint aveugle à l'âge de deux ans. On avait essayé en vain tous les secours de l'art pour lui rendre la vue. Son père et sa mère la confièrent, à l'âge de quatorze ans, au sieur Mesmer, qui depuis quelques années annonçait à la Faculté de Vienne son importante découverte, sans que ni cette Faculté, ni le premier médecin de la cour, M. Stoerck, voulussent y croire ni même s'occuper des moyens proposés par le sieur Mesmer pour la constater. Il prétend, dans ce Mémoire, lui avoir rendu la vue pendant quinze jours; il assure qu'elle ne l'a reperdue que par la violence que lui firent son père et sa mère pour l'arracher de chez lui malgré elle; que cette nouvelle cécité fut la suite d'un coup violent à la tête qu'elle reçut dans cette scène plus que singulière, même dans le récit qu'en fait le sieur Mesmer. On aperçoit clairement à travers tous les voiles spécieux dont il cherche à envelopper cette histoire que le gouvernement impérial prit la liberté de le traiter comme un charlatan, et lui ordonna en conséquence de quitter Vienne assez brusquement. Ce fut Paris que

(1) Nous la possédons, depuis trois semaines, au Concert spirituel. Son talent sur le clavecin, malgré sa cécité absolue, est la chose du monde la plus étonnante; mais il y a lieu de croire que son apparition à Paris dans cet instant n'a pas dû causer au sieur Mesmer la surprise la plus agréable.

(*Note de Grimm.*)



M. Mesmer choisit pour y propager plus heureusement sa doctrine; il eut le bon esprit de calculer que ce grand théâtre, qui renferme encore plus de dupes et d'imbéciles que de gens d'esprit, était précisément le théâtre de l'Europe sur lequel il établirait tôt ou tard et la fortune du magnétisme et la sienne.

Il y arriva en 1778, annonça sa découverte avec assez d'éclat, fit des défis aux médecins, et ne trouva pas notre Faculté plus empressée à s'instruire que celle de Vienne. Le sieur Deslon fut le seul des docteurs de la Faculté qui suivit les opérations du sieur Mesmer, étudia ses principes et ses procédés, défendit publiquement son système, et mérita par-là d'être annoncé par l'inventeur de cette découverte comme participant autant que lui du pouvoir de *magnétiser*. Nos journaux étaient inondés alors de lettres flatteuses que s'écrivaient et le maître et l'élève; mais la Faculté, le Gouvernement, le public se bornaient à lire les éloges que ces Messieurs faisaient mutuellement de leurs succès et de leurs talens; la salle des traitemens établie par Mesmer restait à peu près déserte.

Fatigué d'un accueil qui devenait de plus en plus contraire à ses vues, le nouveau thaumaturge parut vouloir renoncer à faire jouir la France d'un bienfait qu'elle dédaignait; il crut ou feignit de croire que l'Angleterre l'accueillerait d'une manière plus profitable, et que ce peuple, à qui tout ce qui est neuf, tout ce qui porte un grand caractère de singularité est presque sûr de plaire, accepterait ses offres avec empressement. Il passa donc à Londres. Son disciple Deslon crut alors devoir consoler Paris du départ de son maître en formant un établissement de *traitement mesmérien*. Une figure intéres-

sante, soutenue encore des avantages de la jeunesse et des graces de l'esprit, avait mérité à Deslon la protection de quelques *femmes de lettres* de la seconde classe. Elles essayèrent de faire, en faveur de leur protégé, une réputation au magnétisme animal; elles crurent que le rôle de sectatrices et de prôneuses d'une découverte aussi miraculeuse pouvait leur faire autant d'honneur que le succès de certains ouvrages, la considération de certains hommes de lettres en avaient fait souvent aux femmes de lettres du premier ordre. Elles se déterminèrent à suivre les traitemens de Deslon, et entraînèrent à leur suite plusieurs jeunes candidats de la littérature, destinés par elles à être les successeurs immédiats des Voltaire, des Jean-Jacques, des Diderot, des Montesquieu et des Buffon; ils furent condamnés, sous peine de n'avoir jamais aucune célébrité, à faire celle du magnétisme animal. L'entreprise de Deslon prit dès-lors une espèce de consistance. Bientôt des hommes et des femmes, dont l'ennui et la satiété des plaisirs avaient flétri les organes et détendu la fibre, se laissèrent persuader que les vapeurs surtout cédaient aux procédés mesmériens; que du moins ils trouveraient chez Deslon, dans une société de quelques hommes et de quelques femmes *à esprit*, une sorte de distraction. Le disciple de Mesmer eut bientôt la douceur de voir son traitement suivi par une vingtaine de personnes qui venaient essayer d'en obtenir des convulsions à dix louis par mois.

Le nombre s'en accroissait d'une manière très-satisfaisante pour Deslon, lorsque Mesmer, que la Société royale de Londres avait accueilli moins favorablement encore que les Facultés de médecine de Vienne et de Paris, apprenant le succès de son élève, crut ne devoir

pas se borner à dire : *Sic vos non vobis nidificatis aves;* il repassa bientôt le détroit de Calais, accourut à Paris, et son premier soin fut, comme de raison, d'accuser d'infidélité et surtout d'ignorance un élève qui, à peine instruit de sa doctrine et de ses principes, osait *magnétiser* sans son attache et surtout pour son seul et privé compte. Il pria le public, par la voie des journaux, de se méfier du même homme dont six mois auparavant il avait exalté les profondes connaissances et vanté l'aptitude à opérer sur le magnétisme animal. Il prit ensuite une maison, y établit un traitement, et convaincu de l'excellence des moyens secondaires employés par son élève, Mesmer s'attacha deux ou trois femmes de lettres d'un nom et d'une importance supérieure à celles qui avaient fait la réputation de Deslon.

Ni le maître ni le disciple ne faisaient aucune cure; mais chaque jour voyait éclore de part et d'autre des pamphlets dont le piquant, en amusant la malignité publique, éveillait insensiblement une curiosité que l'importance même de la prétendue découverte n'avait encore pu exciter jusqu'alors. Mais si, d'un côté, cette guerre entre les chefs servait à propager la foi au magnétisme, d'un autre, cette division jetait un peu de ridicule sur la doctrine même, et la rivalité des maîtres, en les forçant de diminuer à l'envi le prix du traitement pour obtenir la préférence, réduisait presque à rien les produits du bienfait qu'ils entendaient administrer à l'humanité, au moins autant pour leur profit que pour son plus grand avantage. Des considérations si puissantes rapprochèrent le maître et l'élève, la paix fut jurée; Deslon consentit à transporter son traitement et ses malades chez Mesmer, et à partager avec lui le *produit net* d'une mani-

pulation qui paraît n'exiger d'autre *mise en avant* que celle d'un baquet rempli d'eau et de quelques barres de fer. Cette réunion, si nécessaire pour accréditer d'une manière profitable le magnétisme animal, ne put être de longue durée; il fut impossible de réunir et de faire vivre en paix des femmes qui avaient travaillé en concurrence à la réputation de Deslon et à celle de Mesmer; elles ne pouvaient se pardonner la rivalité de leurs prétentions: les *mesmériennes* semblaient n'admettre que par condescendance les *desloniennes* à l'honneur de partager avec elles le traitement de Mesmer; celles-ci conservaient pour celui qu'elles regardaient comme leur ouvrage, et qui restait l'idole de leur amour-propre, des préférences et une prédilection qui leur faisaient refuser d'autres soins que ceux de Deslon. En vain les maîtres s'étaient réunis, il existait toujours entre ces différens sectaires un ton d'aigreur auquel succédèrent bientôt des reproches de toute espèce, et qui se terminèrent enfin par des scènes aussi vives que scandaleuses. Elles forcèrent Mesmer et Deslon à se séparer de nouveau, et de nouveau les journaux furent remplis des récriminations du maître et du disciple. Ces pamphlets, qui fixaient toujours l'attention sur le magnétisme, n'empêchaient pas que le traitement de Deslon ne fût plus suivi que celui de Mesmer. Il imagina alors de frapper un coup qui, en décidant promptement sa propre fortune, ôterait à Deslon les moyens de faire la sienne à sés dépens. Il offrit de découvrir les secrets du magnétisme à un nombre déterminé de souscripteurs, moyennant cent louis par tête. Cette souscription, proposée très-inutilement deux ans auparavant, vient de recevoir aujourd'hui l'accueil le plus favorable. Pour en arrêter le succès, Deslon avait

eu cependant le soin de donner au public, dans une grande lettre signée par un *M. de Montjoie* (1), le précis le plus emphatique de la théorie de Mesmer et de ses procédés.

Nous touchons au moment de la solution de ce problème, et l'Europe, qui depuis douze ans ne cesse d'entendre parler du magnétisme animal, va savoir enfin s'il faut décerner des couronnes ou le pilori au nouveau Paracelse (2). La souscription de cent mille écus qu'il demandait pour donner son secret est remplie et au-delà; l'argent en est déposé chez un notaire. Plus de cent personnes de tous les rangs et de tous les états vont être instruites de l'existence du magnétisme animal et des procédés par lesquels Mesmer opère les prodiges qu'on en raconte. D'un autre côté, Deslon, à qui la publicité de cette découverte enlève un état assez lucratif, vient d'obtenir du Gouvernement de nommer une commission pour en examiner la théorie et les procédés. Cette commission sera composée de quatre médecins de la Faculté, de quatre membres de la Société royale de Médecine, et de quatre Académiciens de l'Académie des Sciences. Cette démarche de la part de Deslon semble confirmer au moins l'existence de cet agent universel. L'on attend avec impatience le résultat du travail de cette commission.

C'est le jeudi 11 mars qu'on a donné, pour la pre-

(1) Cette longue lettre a été insérée dans le *Journal de Paris*. C'est un galimatias digne des apôtres de l'ancien gnosticisme, de Zinzendorf, des Jacques Bohm, etc. (*Note de Grimm.*)

(2) On sait que Paracelse eut la prétention de fonder une nouvelle École de Médecine sur les ruines de celle d'Hippocrate et de Galien.
(*Note de Grimm.*)

mière fois, sur le Théâtre Français, *le Jaloux*, comédie en vers libres et en cinq actes, de M. Rochon de Chabannes, auteur d'*Heureusement*, de *la Manie des Arts*, d'*Hylas et Silvie*, des *Amans généreux*, de *l'Amour français*, du *Seigneur bienfaisant*, etc.

Une comédie de caractère en cinq actes est toujours un ouvrage très-difficile, et le devient encore davantage lorsque les traits les plus saillans d'un caractère ont déjà été présentés dans des chefs-d'œuvre tels que *l'École des Femmes* et celle *des Maris*, sans compter tant d'autres tuteurs jaloux qui ne sont que de faibles copies des originaux de Molière (1). M. Rochon l'a très-bien senti, et, pour peindre sous de nouveaux traits cette faiblesse du cœur humain, il a choisi un jeune homme aussi passionnément amoureux, aussi intéressant par l'excès même de son amour, qu'il est ridicule par sa défiance et la folie de ses soupçons.

La première représentation de cette comédie a été très-orageuse. Une sortie contre les ballons que le public ne veut pas qu'on plaisante et que l'auteur avait mise assez maladroitement, au second acte, dans la bouche

(1) De toutes les pièces de notre Théâtre qui portent le titre du *Jaloux*, il n'en est aucune qui ait eu un grand succès. *Le Jaloux* de M. Bret ne fut donné que quatre fois; celui de Baron n'a jamais été repris; *le Jaloux désabusé* de Campistron n'est pas resté au Théâtre, et n'eut dans la nouveauté que huit ou dix représentations; celui de Dufresny tomba à la première; *le Jaloux sans amour* de M. Imbert a été abandonné à la cinquième ou sixième, etc. Ce sujet n'est pas en effet aussi heureux qu'il peut le paraître au premier aperçu; la jalousie est plutôt un malheur qu'un travers, et sous quelque point de vue qu'on essaie d'envisager cette passion, on la trouvera toujours bien moins susceptible de ridicule que de haine ou de pitié. Il n'y a que les jaloux qu'on aime à voir duper dont on puisse rire; et voilà pourquoi les tuteurs jaloux de leur pupille sont de tous les jaloux au Théâtre ceux qui ont le mieux réussi. (*Note de Grimm.*)

du Jaloux, a commencé par indisposer le parterre; une grande tirade de vers imités de Tibulle, que disait ensuite le Jaloux pendant le sommeil trop prolongé de la Marquise, a fini par impatienter tous les spectateurs; la jalousie contre un bouquet qu'il trouvait à ses pieds, les feuilles de roses dont il couvrait le sein de sa maîtresse, les comparaisons qu'il en faisait avec la fraîcheur de son teint, tous ces détails d'églogue ont paru aussi longs que déplacés; les murmures ont même été si vifs et si bruyans que le sieur Molé s'est cru obligé de s'avancer sur le devant de la scène et de demander au public s'il ordonnait d'achever ou de cesser la représentation de l'ouvrage. Les applaudissemens ayant engagé les acteurs à poursuivre, le reste de la pièce a été écouté avec assez de bienveillance; nous devons à la présence d'esprit de cet excellent acteur le succès d'une comédie qui restera vraisemblablement au Théâtre. L'auteur, désolé, voulait absolument la retirer; il a cédé aux conseils de quelques amis, et a consenti à une seconde représentation, en faisant tous les retranchemens indiqués par le public. La pièce a été fort accueillie le second jour, et ce succès paraît se soutenir, tandis que *Coriolan*, si applaudi à la première représentation, vient de tomber dès la neuvième au profit des Comédiens.

Le caractère du Jaloux a paru en général bien saisi; sa jalousie, quoique souvent outrée et quelquefois assez mal motivée, est toujours intéressante. L'auteur aurait pu se dispenser cependant de représenter la Comtesse d'abord en amazone; en ne la faisant paraître qu'en habit d'homme, il eût justifié, ce me semble, plus raisonnablement les soupçons du Jaloux, et le public se fût peut-être prêté davantage à l'erreur du Chevalier. Le

sieur Molé, chargé de ce rôle, a rendu les divers mouvemens de tendresse, d'inquiétude, de jalousie et de fureur qui partagent tour à tour le cœur de cet amant jaloux, avec une supériorité qui ajoute encore à l'idée qu'il nous avait donnée jusqu'ici de l'étendue, de l'énergie et de la variété de son talent. Le caractère de la Marquise est bien conçu : toujours sensible et raisonnable, il contraste très-heureusement avec celui du Chevalier. Celui de la Comtesse, joué si naturellement par mademoiselle Raucourt, ne manque point de gaieté; on eût désiré cependant qu'il tînt davantage à l'action générale. L'auteur l'y aurait pu lier d'une manière piquante en prononçant mieux son attachement pour Valsain, et en opposant le tableau d'un amour insouciant et gai à l'amour plus que sérieux de la Marquise et du Chevalier. Le rôle du Baron a paru au moins très-insignifiant.

A quelques tirades près, dont la manière est précieuse et recherchée, le style de cette comédie est facile; il a même quelquefois de l'élégance et de la grace; quoique le dialogue ne soit pas toujours dans la vérité des convenances et du ton de la société, il est au moins rapide, animé, plein de traits heureux, et respire souvent une sensibilité douce et aimable.

Remarques sur la politesse des Sauvages de l'Amérique septentrionale, traduites de l'anglais de M. Franklin, par M. le duc de La Rochefoucauld.

Nous les appelons Sauvages, parce que leurs mœurs diffèrent des nôtres, et que nous regardons nos mœurs comme la perfection de la politesse. Ils ont précisément la même opinion des leurs.

Si nous examinions avec impartialité les mœurs des différentes nations, peut-être trouverions-nous qu'il n'y a pas de peuple, si grossier qu'il soit, qui n'ait quelques règles de politesse; ni de peuple si poli, qu'il ne conserve quelques restes de grossièreté.

Les Indiens, lorsqu'ils sont jeunes, sont chasseurs et guerriers; quand ils sont vieux, ils deviennent conseillers; car c'est chez eux le conseil ou l'assemblée des sages qui constitue le gouvernement et qui gouverne seulement par les exhortations: il n'y a point de force co-active, point de prison; il n'existe aucun officier chargé de forcer à l'obéissance, ou d'infliger des punitions. Cette manière de se gouverner les porte en général à étudier l'art de la parole, le meilleur orateur ayant communément la plus grande influence.

Les femmes indiennes cultivent la terre, apprêtent la nourriture, nourrissent et élèvent les enfans, et ce sont elles encore qui conservent et transmettent à la postérité la mémoire des événemens publics. Ils regardent ces occupations des hommes et des femmes, ainsi réparties, comme naturelles et honorables. Ayant peu de besoins factices, il ont beaucoup de temps de reste pour la conversation, qui est pour eux le moyen de cultiver et de perfectionner leur esprit. Notre manière de vivre laborieuse et toujours occupée leur paraît basse et servile, et les connaissances d'après lesquelles nous nous estimons nous-mêmes sont inutiles et frivoles à leurs yeux.

Voici une preuve de cette opinion dans ce qui se passa, lors du traité conclu à Lancaster en Pensylvanie, dans l'année 1744, entre le gouvernement de Virginie et les six Nations. Après que les affaires principales furent arrangées, les commissaires virginiens informèrent

les Indiens, par un discours, qu'il y avait dans le collège de Willamsburg un fonds destiné à l'éducation des jeunes Indiens, et que, si les six Nations voulaient envoyer à ce collège une demi-douzaine de jeunes garçons, le Gouvernement prendrait soin qu'ils fussent pourvus de tout et instruits dans toutes les connaissances que l'on y donne aux jeunes blancs. C'est une des règles de la politesse indienne de ne pas répondre à une proposition publique le jour même qu'elle a été faite; ils pensent que ce serait la traiter avec trop de légèreté, et qu'ils témoignent beaucoup plus d'égard en prenant du temps pour l'examiner comme un objet d'une grande importance. Ils différèrent donc leur réponse jusqu'au jour suivant; alors leur orateur commença par exprimer combien ils étaient pénétrés de l'offre pleine de bonté que le gouvernement de Virginie faisait à leurs Nations :

« Car nous savons (dit-il) que vous faites le plus grand cas de l'espèce de connaissances que l'on enseigne dans ces collèges, et que l'entretien de nos jeunes gens, tant qu'ils seront chez vous, sera très-dispendieux. Nous sommes donc convaincus qu'en nous faisant cette offre, votre intention est de nous faire un grand bien, et nous vous en remercions de tout notre cœur. Mais, sages comme vous êtes, vous devez savoir que les différentes nations ont des idées différentes sur les mêmes choses; ainsi vous ne trouverez pas mauvais que les nôtres sur cette espèce d'éducation ne soient pas conformes à celles que vous en avez. Nous l'avons éprouvé plusieurs fois; car plusieurs de nos jeunes gens ont été ci-devant élevés dans les collèges des provinces septentrionales : ils ont été instruits dans toutes vos sciences; mais, lorsqu'ils sont revenus chez nous, ils étaient mauvais coureurs;

ils ignoraient les moyens de vivre dans les bois; ils étaient incapables de supporter le froid et la faim; ils ne savaient ni bâtir une cabane, ni prendre un daim, ni tuer un ennemi; ils parlaient imparfaitement notre langue; on ne pouvait donc en faire ni des chasseurs, ni des guerriers, ni des conseillers; ils n'étaient absolument bons à rien. Mais quoique nous n'acceptions pas vos offres pleines de bienveillance, nous ne vous en sommes pas moins obligés, et pour vous en témoigner notre reconnaissance, si les principaux habitans de Virginie veulent nous envoyer douze de leurs enfans, nous prendrons grand soin de leur éducation, nous les instruirons dans toutes les choses que nous savons, et nous en ferons des *hommes*.»

Comme les Sauvages ont des occasions fréquentes de tenir des conseils, ils se sont accoutumés à maintenir dans ces assemblées beaucoup d'ordre et une grande décence. Les vieillards sont assis au premier rang, les guerriers au second, et les femmes avec les enfans sont au dernier. L'emploi et le devoir des femmes sont de remarquer avec attention et exactitude tout ce qui s'y passe, afin de se l'imprimer dans la mémoire, car l'écriture est inconnue chez ces peuples, et de l'apprendre à leurs enfans. Elles sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les registres du conseil, et elles conservent par tradition les stipulations de traités conclus cent ans auparavant, de manière que cette tradition, comparée avec nos actes écrits, s'y trouve toujours exactement conforme. Celui qui veut parler dans ces conseils se lève; les autres gardent un profond silence; quand il a fini et qu'il s'assied, ils lui laissent cinq ou six minutes pour se recueillir, afin que, s'il a oublié quelque chose, ou s'il a quelque chose à ajouter, il puisse se lever de nouveau et

terminer à loisir son discours. C'est chez eux une très-grande impolitesse que d'interrompre une personne qui parle, même dans la conversation ordinaire. Quelle différence de ces conseils à la chambre si polie des communes d'Angleterre, où à peine il se passe un jour sans quelque tumulte, au milieu duquel l'orateur s'enroue à force de crier *à l'ordre!* et quelle différence aussi de leurs conversations avec celles de beaucoup de sociétés polies d'Europe, où le bavardage impatient de ceux avec lesquels vous conversez vous coupe la parole au milieu de votre phrase, à moins que vous ne vous hâtiez de la débiter avec la plus grande rapidité, et ne vous permet presque jamais de la finir.

La politesse de ces Sauvages dans la conversation est effectivement portée à l'excès, puisqu'elle leur fait une règle de ne jamais nier ou contredire la vérité de ce qu'on avance devant eux. Il est vrai que par ce moyen ils évitent les disputes; mais aussi il est très-difficile de connaître leur pensée et de découvrir l'impression que l'on fait sur eux. Les missionnaires qui ont tenté de les convertir à la religion chrétienne se plaignent tous de cette habitude comme d'un des plus grands obstacles au succès de leur mission. Les Indiens écoutent avec patience les vérités de l'Évangile lorsqu'on les leur explique, et ils donnent leurs témoignages ordinaires d'assentiment et d'approbation; vous les croyez convaincus, mais point du tout, c'est pure politesse.

Un ministre suédois, ayant assemblé les chefs des Indiens de la rivière Susquehanah, leur fit un sermon dans lequel il leur développa les principaux faits historiques qui servent de base à notre religion, tels que la chute de nos premiers parens en mangeant la pomme, la venue

du Christ pour réparer le mal qui en était résulté, ses miracles et sa passion, etc. Quand il eut fini, un des Indiens se leva comme orateur pour le remercier. « Tout ce que vous venez de dire est très-bon, lui répondit-il. Il est effectivement bien mal fait de manger des pommes; sans doute il valait beaucoup mieux les employer toutes à faire du cidre. Nous vous sommes très-obligés de la bonté que vous avez eue de venir d'aussi loin pour nous conter ces histoires que vous tenez de vos mères, et je vais, en signe de reconnaissance, vous raconter quelques-unes de celles que les nôtres nous ont apprises.

« Au commencement des choses, nos pères n'avaient que la chair des animaux pour se nourrir, et si leurs chasses n'étaient pas heureuses, ils mouraient de faim. Deux de nos jeunes chasseurs, ayant tué un daim, firent du feu dans les bois pour en faire griller une portion; comme ils se disposaient à satisfaire leur appétit, ils virent une belle et jeune femme descendre des nuages, et s'asseoir sur cette montagne que vous voyez de ce côté, au milieu des Montagnes Bleues. « C'est un esprit, se « dirent-ils l'un à l'autre, qui peut-être a senti griller « notre gibier et qui veut en manger; offrons-lui-en un « morceau... » Aussitôt ils lui présentèrent la langue. Le goût de ce mets parut lui plaire, et elle leur dit : « Votre « honnêteté sera récompensée; revenez dans ce même lieu « après treize lunes, et vous y trouverez quelque chose « qui vous sera d'une grande utilité pour vous nourrir vous « et vos enfans, jusqu'à la postérité la plus reculée... » Ils y revinrent, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent des plantes qu'ils n'avaient jamais vues auparavant, mais qui depuis ce temps, déjà très-ancien, ont été toujours cultivées parmi nous avec beaucoup de succès et d'avan-

tage. Ils trouvèrent du maïs dans la place où sa main droite avait touché la terre; des haricots dans celle qui avait été touchée de sa main gauche, et dans celle sur laquelle elle s'était assise ils trouvèrent du tabac. »

Le bon missionnaire, fort choqué de ce conte ridicule, lui dit : « Les choses que je vous ai annoncées sont des vérités sacrées; mais toutes celles que vous me dites ne sont que des fables, de pures fictions et des faussetés. —Mon frère, répliqua l'Indien offensé, il me semble que vos parens ont été injustes envers vous en ne vous donnant pas une bonne éducation; ils ne vous ont pas bien instruit des principes de la civilité réciproque. Vous avez vu que nous, qui entendons et pratiquons ces règles, avons cru à toutes vos histoires; pourquoi refusez-vous de croire aux nôtres ? »

Lorsque quelques Sauvages indiens viennent dans nos villes, notre peuple s'amasse autour d'eux, les regarde avec avidité et les incommode par la foule, tandis qu'ils souhaiteraient être à leur aise entre eux ou avec quelques personnes en particulier. Cet effet de notre curiosité leur paraît une impolitesse, et ils l'attribuent au défaut d'instruction dans les premières règles de la civilité et des bonnes manières. « Nous sommes, disent-ils, tout aussi curieux que vous, et lorsque vous venez dans nos villages, nous avons tout autant d'envie de vous voir; mais, pour la satisfaire, nous nous cachons derrière des buissons auprès desquels vous devez passer, et nous ne nous précipitons jamais auprès ni au milieu de vous. »

Leur manière d'entrer dans les villages les uns des autres a aussi ses règles. C'est un manque de politesse aux étrangers qui voyagent d'entrer tout de suite dans un village sans donner avis de leur arrivée; aussitôt donc

qu'ils en approchent à la portée de la voix, ils s'arrêtent, poussent un cri, et restent jusqu'à ce qu'on les invite à y entrer. Communément deux vieillards sortent à leur rencontre et les y introduisent. Il y a dans chaque village une habitation toujours vacante, que l'on appelle *la maison des étrangers;* on les y établit, tandis que les vieillards vont de cabane en cabane annoncer à tous les habitans qu'il est arrivé des étrangers, qu'ils sont vraisemblablement fatigués et qu'ils ont faim. Chacun aussitôt leur envoie ce qu'il peut de vivres et de peaux pour se coucher. Quand les étrangers se sont rafraîchis par le repos et en prenant leur repas, on apporte des pipes et du tabac, et c'est alors, mais jamais auparavant, que s'établit la conversation; elle commence par des questions : Qui êtes-vous? Où allez-vous? Quelles nouvelles y a-t-il, etc.? et communément elle finit par des offres de service. Si les étrangers ont besoin de guides, ou s'il leur faut quelque autre chose pour continuer leur voyage, on leur en fournit, et on ne leur demande rien pour toutes les commodités qu'on leur a procurées.

Cette hospitalité, que l'on peut appeler publique, et qui est regardée chez eux comme une vertu principale, est aussi pratiquée et avec autant de zèle par les particuliers. En voici un exemple que je tiens de Conrad Weiser, notre interprète. Il avait habité long-temps chez les six Nations; il y était pour ainsi dire naturalisé, et parlait fort bien la langue mohock. Traversant un jour le pays des Indiens pour porter un message de nos gouverneurs au Conseil qui résidait à Onondaga, il s'arrêta à l'habitation de Canassatégo, qui était une de ses anciennes connaissances. Cet Indien l'embrassa, étendit des fourrures pour l'y faire asseoir, lui présenta des haricots

bouillis et du gibier, avec un mélange de rum et d'eau pour sa boisson. Quand il se fut bien rafraîchi et qu'il eut allumé sa pipe, Canassatégo commença la conversation et lui demanda comment il s'était porté pendant le long temps qu'ils avaient passé sans se voir, d'où il venait à présent, quel était le motif de son voyage, etc. Conrad répondit à toutes ces questions, et la conversation commençant à tomber, l'Indien, pour la continuer, lui dit : « Conrad, vous avez vécu long-temps parmi les blancs, et vous connaissez un peu leurs usages et leurs mœurs. J'ai été quelquefois à Albany, et j'ai remarqué qu'un jour sur sept ils ferment leurs boutiques et s'assemblent tous dans la grande maison ; pourquoi cela ? dites-le-moi, et qu'est-ce qu'ils y font ? — Ils s'y rassemblent, dit Conrad, pour écouter et apprendre de bonnes choses. — Oh ! répliqua l'Indien, je ne doute pas qu'ils ne vous l'aient dit, ils m'ont bien dit aussi la même chose ; mais je révoque fort en doute la vérité de ce qu'ils disent, et je vais vous en exposer mes raisons.

« J'allai dernièrement à Albany pour vendre mes peaux et pour acheter des couvertures, des couteaux, de la poudre, du rum, etc. Vous savez que je faisais ordinairement affaire avec Hans Hanson ; mais j'eus quelque envie cette fois d'essayer d'un autre marchand ; cependant j'allai d'abord chez Hans, et je lui demandai ce qu'il me donnerait pour mes peaux de castor. Il me répondit qu'il ne pouvait pas m'en donner plus de quatre schellings la livre ; mais, ajouta-t-il, je ne puis pas maintenant parler d'affaires ; voici le jour où nous nous rassemblons pour apprendre de bonnes choses, et je vais à l'assemblée. Eh bien, dis-je en moi-même, puisque nous ne pouvons pas faire affaire aujourd'hui, je puis tout aussi

bien aller à l'assemblée, et j'y allai avec lui. Je vis un grand homme habillé en noir, qui se tenait debout et qui parlait au peuple avec l'air fort en colère. Je n'entendais pas ce qu'il disait; mais m'apercevant qu'il me regardait beaucoup et qu'il regardait aussi Hanson, j'imaginai qu'il était en colère de me voir là; je m'en allai donc; je m'assis auprès de la maison, je battis mon briquet et j'allumai ma pipe en attendant que l'assemblée finît. Je pensai aussi que l'homme en noir avait dit quelque chose des castors, et je soupçonnai que ce commerce pouvait être le sujet de leur assemblée; aussi dès qu'ils sortirent j'accostai mon marchand : « Eh bien, Hans, lui dis-je, j'espère que vous êtes convenu de me payer plus de quatre schellings la livre. — Non, répondit-il, je ne puis même plus en donner ce prix, je ne puis pas aller au-delà de trois schellings et six sous. » Je m'adressai alors à plusieurs autres marchands, qui tous me chantèrent la même chanson : trois schellings et six sous. Je vis alors clairement que mes soupçons étaient fondés, que tout ce qu'ils disaient des bonnes choses qu'ils allaient apprendre dans leurs assemblées était un vain prétexte, et que leur véritable objet était d'aviser ensemble aux moyens d'attraper les Indiens sur le prix des castors. Faites-y un peu d'attention, Conrad, et vous serez de mon avis. Si c'était pour apprendre de bonnes choses qu'ils s'assemblent aussi souvent, ils devraient certainement en avoir appris un peu jusqu'à présent; mais ils sont encore tout-à-fait ignorans des bonnes choses. Vous connaissez nos usages; si quelque blanc, voyageant dans notre pays, entre dans quelques-unes de nos cabanes, nous le traitons tous comme je vous traite; nous faisons sécher ses vêtemens s'ils sont mouillés, nous le faisons chauffer s'il a froid,

nous lui donnons à boire et à manger pour qu'il puisse apaiser et satisfaire sa faim et sa soif, nous étendons de bonnes fourrures pour qu'il s'y couche et s'y repose, et nous ne lui demandons rien en retour (1). Mais moi, si je vais, à Albany, dans la maison d'un blanc, et si je demande à manger ou à boire : » Où est votre argent, me disent-ils ? » et si je n'en ai point, ils me disent : *Allez-vous-en, chien d'Indien.* Vous voyez bien qu'ils n'ont pas encore appris ces premières bonnes choses que nous savons tous sans avoir besoin d'assemblées pour les apprendre, parce que nos mères nous les ont enseignées dès notre enfance. Il est donc impossible ou que leurs assemblées soient, comme ils le prétendent, pour cet objet, ou qu'elles aient un pareil effet ; elles n'ont d'autre but que d'*inventer les moyens d'attraper les Indiens sur le prix des castors.* »

Epitaphe d'un preux Gentilhomme, qui mourut au retour de la première croisade.

Ci-gît un brave chevalier (2)
Dévot, courtois, de bonne mine,
Qui perdit dans la Palestine

(1) C'est une chose digne de remarque que dans tous les pays et dans tous les siècles l'hospitalité ait été reconnue pour la vertu de ceux que les nations civilisées ont jugé à propos d'appeler *barbares*. Les Grecs ont célébré l'hospitalité des Scythes. Les Sarrazins l'ont portée à un degré éminent, et cette vertu règne encore aujourd'hui chez les Arabes du Désert. Saint Paul nous dit aussi, dans la Relation de son voyage et de son naufrage dans l'île de Malte : « Les barbares nous traitèrent avec une humanité peu commune ; car ils allumèrent du feu et nous reçurent tous chez eux à cause de la pluie qui tombait et à cause du froid. » (*Note de Grimm.*)

(2) Olivier Larcher de La Touraille, ancienne maison de Bretagne. (*Note de Grimm.*)

Un œil, un bras, son écuyer,
Et vint mourir sur son fumier,
De la peste et de la famine.

C'est le mardi 27 qu'on a vu paraître enfin, sur le Théâtre Français, *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro,* cette célèbre comédie de l'illustre Beaumarchais, ballottée depuis deux ans par la censure; arrêtée au moment où les Comédiens se préparaient à en distribuer les rôles, répétée ensuite pour être jouée seulement sur le théâtre des Menus; défendue, à l'instant même de la représentation, de la manière la plus éclatante et avec ces formes que le pouvoir du trône n'emploie ordinairement que dans les affaires dont l'importance semble mériter de faire intervenir des ordres particuliers revêtus du nom et de la toute-puissance de la majesté royale.

Lorsque nous eûmes l'honneur de vous rendre compte de la représentation que M. de Vaudreuil avait fait donner de cette comédie à Genevilliers, nous eûmes celui de vous annoncer en même temps que le succès de cette représentation ne serait pas toujours perdu pour cette capitale. Nous étions bien instruits cependant que la plupart des spectateurs de Genevilliers avaient déclaré la pièce très-immorale et absolument inadmissible sur un théâtre public; mais nous avions calculé la puissance et les ressources du génie de M. Caron de Beaumarchais; nous savions qu'il redoutait bien moins tout le mal que l'on pouvait dire de son ouvrage, que l'entier oubli auquel les derniers ordres du roi semblaient le condamner; la représentation de Genevilliers l'avait tiré de cet oubli, et c'était là tout ce que désirait l'auteur du *Mariage de Figaro.* Son adresse, une fécondité de moyens tout prêts

à se plier au temps, au caractère des personnes et des circonstances, une ténacité dont l'audace n'a point d'exemple, tout nous garantissait que ses ressources et son imperturbable opiniâtreté seraient plus qu'en raison des obstacles et des difficultés que lui opposerait le Gouvernement; que tant d'obstacles et de difficultés ne serviraient même qu'à aiguillonner son amour-propre; car M. de Beaumarchais, avec bien plus de raison que tant d'autres auteurs dramatiques, s'était dit depuis longtemps : L'Europe entière a les yeux ouverts sur mes *Noces* et sur moi; l'honneur de mon crédit tient à ce qu'elles soient jouées, elles le seront; et l'événement vient de justifier l'opinion qu'il avait de ses forces, opinion que nous n'avons jamais cessé de partager avec tout le respect que peuvent inspirer la profondeur et la sublimité de ses ressources.

Le détail historique de toutes les intrigues auxquelles il doit avoir eu recours pour faire jouer sa pièce, le choix et la diversité des ressorts qu'il a fait mouvoir pour l'emporter en quelque manière et sur l'autorité du Gouvernement et sur celle de l'opinion publique, seraient sans doute un cours de négociations assez piquant, assez curieux; mais lui seul sait tout ce qu'il a eu à faire et tout ce qu'il a fait pour réussir dans une si haute entreprise. Nous savons seulement que M. le garde-des-sceaux et M. le lieutenant-général de police se sont constamment opposés à la représentation du *Mariage de Figaro;* que c'est M. le baron de Breteuil, dans l'origine assez prévenu lui-même contre l'ouvrage, qui a fait retirer les ordres du roi qui l'avaient si solennellement proscrit; qu'avant de s'y intéresser, ce ministre a voulu en entendre une lecture à laquelle ont assisté quatre ou cinq hommes

de lettres, tels que MM. Gaillard, Chamfort, Rulhière, etc.; que le sieur de Beaumarchais, qui dans cette séance avait débuté par annoncer qu'il se soumettait sans réserve à tous les retranchemens, à toutes les corrections dont ces Messieurs trouveraient son ouvrage susceptible, a fini par en défendre les moindres détails avec une adresse, une force de logique, une séduction de plaisanterie et de raisonnement qui ont fermé la bouche à ses censeurs et conservé *les Noces de Figaro*, à quelques mots près, telles qu'on les avait répétées aux *Menus*. On prétend que, dans cette séance, tout ce qu'a dit M. de Beaumarchais pour l'apologie de son ouvrage l'emportait infiniment, par l'esprit, par l'originalité, par le comique même, sur tout ce que sa nouvelle comédie offre de plus ingénieux et de plus gai. Au reste, jamais pièce n'a attiré une affluence pareille au Théâtre Français; tout Paris voulait voir ces fameuses *Noces*, et la salle s'est trouvée remplie presqu'au moment où les portes ont été ouvertes au public; à peine la moitié de ceux qui les assiégeaient depuis huit heures du matin a-t-elle pu parvenir à se placer; la plupart entraient par force en jetant leur argent aux portiers. On n'est pas tour à tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grace de la cour que ne l'étaient tous nos jeunes seigneurs pour s'assurer d'une place à la première représentation de *Figaro*; plus d'une duchesse s'est estimée, ce jour-là, trop heureuse de trouver dans les balcons, où les femmes comme il faut ne se placent guère, un méchant petit tabouret à côté de mesdames Duthé, Carline et compagnie.

Le Mariage de Figaro a eu dès la première représentation un succès prodigieux. Ce succès, qui se soutiendra long-temps, est dû principalement à la conception même

de l'ouvrage, conception aussi folle qu'elle est neuve et originale. C'est un imbroglio dont le fil, facile à saisir, amène cependant une foule de situations également plaisantes et imprévues, resserre sans cesse avec art le nœud de l'intrigue, et conduit enfin à un dénouement tout à la fois clair, ingénieux, comique et naturel, mérite qu'il n'était pas aisé de soutenir dans une pièce dont la marche est aussi étrangement compliquée. A chaque instant l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue par des mots presque insignifians, mais qui préparent sans effort de nouvelles scènes, et replacent tous les acteurs dans une situation aussi vive, aussi piquante que celles qui l'ont précédée. C'est par cette marche tout-à-fait inconnue sur la scène française, et dont les théâtres espagnol et italien offrent même assez peu de bons modèles, que l'auteur est parvenu à attacher et à amuser les spectateurs pendant le long espace de trois heures et demie qu'a duré la représentation de sa pièce.

Quant à cette immoralité dont la décence et la gravité de nos mœurs a fait sonner si haut le scandale, il faut convenir que l'ouvrage en général n'est pas du genre le plus austère; c'est le tableau des mœurs actuelles, celui des mœurs et des principes de la meilleure compagnie; et ce tableau est fait avec une hardiesse, une naïveté qu'on pouvait à toute rigueur se dispenser de porter sur la scène, si le but d'un auteur comique est de corriger les vices et les ridicules de son siècle, et non pas de se borner à les peindre par goût et par amusement. M. de Beaumarchais, en nous offrant le caractère intrigant et sans pudeur de son spirituel et adroit Figaro; un comte Almaviva dégoûté de sa femme, séduisant sa camériste, pourchassant encore la fille de son jardinier;

un page beau comme l'Amour, jeune comme lui, amoureux de la comtesse, et brûlant de désir pour toutes les femmes qu'il voit; une comtesse Almaviva plus tendre, plus sensible que nos usages ne permettent aux femmes de le paraître au théâtre, et surtout aux femmes mariées; en rassemblant, dis-je, tous ces personnages ou corrompus ou prêts à l'être, en ne les entourant que d'une troupe d'imbéciles ou de fripons, M. de Beaumarchais n'a sûrement pas eu la prétention de faire une pièce essentiellement morale; mais ne trouve-t-on pas dans plusieurs comédies de Regnard, de Le Sage, de Dancourt, dans quelques-unes même de celles de Molière, des situations plus libres, des détails plus licencieux? Est-il une scène plus hasardée au théâtre que celle où Tartuffe, après avoir fermé la porte, revient à la femme d'Orgon et la pousse contre la table sous laquelle s'est caché le mari? Il est vrai que le dénouement de cette scène et la leçon morale qui en résulte en justifient assez la licence; il est vrai qu'elle n'est pas prolongée avec autant de complaisance et de volupté que celle du second acte des *Noces de Figaro*, où le charmant petit Chérubin d'amour, que l'on veut habiller en femme, reste si long-temps à genoux aux pieds de la comtesse, fixe amoureusement des yeux qu'elle porte sur lui avec la langueur la plus intéressante, se laisse dégrafer par Suzon le col de sa chemise et en retrousser la manche jusqu'au coude, pour faire dire à la jeune camériste : *Voyez, Madame, comme elle est blanche et fine; en vérité plus blanche que la mienne.* On a trouvé plus leste encore la scène du cinquième acte, où le Comte, venant au rendez-vous que lui a donné Suzon, trouve à sa place sa femme, ne la reconnaît point, et l'engage à entrer avec lui dans un cabinet du jardin

où il n'y a point de lumière : *N'importe*, dit-il, *nous n'avons rien à lire*. A la représentation cependant le Comte ne suit point la prétendue Suzon dans le cabinet, il se cache dans les bosquets qui bordent le théâtre; cette précaution sauve presque tout ce que le moment pouvait offrir de trop libre à des spectateurs qui ne permettent pas que des rendez-vous, même entre maris et femmes, finissent par les faire disparaître ensemble pour laisser à notre imagination le soin d'achever le tableau que la coulisse est sensée nous dérober.

Au reste, ce ne sont assurément pas ces situations un peu hasardées et quelques traits moins licencieux que plaisans qui ont arrêté si long-temps la représentation de cette comédie. L'auteur s'y est permis les sarcasmes les plus vifs sur tous ceux qui ont eu le malheur d'avoir quelque chose à démêler avec lui; il a mis dans la bouche de Figaro la plupart des événemens qui ont rendu son existence si singulièrement célèbre, il traite avec une hardiesse dont nous n'avions point encore eu d'exemple les grands, leurs mœurs, leur ignorance et leur bassesse; il ose parler gaiement des ministres, de la Bastille, de la liberté de la presse, de la police et même des censeurs; il a cru devoir à ces derniers une marque de reconnaissance toute particulière, et c'est un trait ajouté à la pièce depuis la répétition faite aux *Menus*. Voilà ce qu'il n'appartenait qu'à M. de Beaumarchais d'oser, et d'oser avec succès.

Si le Gouvernement a eu le bon esprit de permettre la représentation du *Mariage de Figaro*, sans exiger la suppression de quelques gaîetés qui au fond ne peuvent jamais être fort dangereuses; si M. le baron de Breteuil a cru, ainsi que le dit Figaro, qu'il n'y a que les petits

hommes qui redoutent les petits écrits, le public n'a pas été aussi indulgent pour le mélange inconcevable qu'offre le dialogue de cette comédie, des traits les plus fins, souvent même les plus délicats, avec des choses du plus mauvais ton et du plus mauvais goût; à travers les ris et les applaudissemens universels qu'excitaient les situations aussi neuves que véritablement comiques dont ce singulier ouvrage est rempli, on a vu le parterre saisir avec une justesse et une prestesse de tact vraiment admirable la plupart des endroits condamnés d'avance par les gens de goût aux lectures multipliées que l'auteur avait faites de sa pièce. M. de Beaumarchais n'a pas cru devoir résister à l'énergie avec laquelle le public lui en a demandé la suppression.

Il eût manqué au succès de *Figaro* et surtout à la réputation de son auteur, ce qu'on ne refuse guère, à Paris, à ceux qui fixent un peu l'attention publique, les honneurs de l'épigramme. M. le chevalier de Langeac est, dit-on, l'auteur de celle que nous avons l'honneur de vous envoyer, et qui parut le lendemain de la seconde représentation.

ÉPIGRAMME.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice:
Bartholo nous peint l'avarice;
Almaviva le séducteur,
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur;
Marceline est une mégère;
Basile un calomniateur;

Fanchette l'innocente est trop apprivoisée ;
Et le page d'amour, au doux nom Chérubin,
Est, à vrai dire, un fieffé libertin,
Protégé par Suzon, fille plus que rusée.
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro?.... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur ;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

M. de Beaumarchais, fort au-dessus d'une gentillesse de ce genre, n'en a point pâli, il a même imaginé de la faire servir au triomphe de la pièce et à celui de son caractère personnel : il en a estropié quelques vers et surtout le dernier, l'a fait imprimer, et le jour de la quatrième représentation on en a jeté, par son ordre, quelques centaines d'exemplaires des troisièmes loges dans le parterre; il avait eu soin de le garnir de tous ses amis à qui il avait annoncé que ce jour verrait éclore la cabale la plus violente contre son innocent ouvrage; l'épigramme, censée jetée par ses ennemies, a été déchirée par les spectateurs, l'auteur de l'épigramme demandé à grands cris et condamné d'une voix unanime à Bicêtre. Cette manœuvre, assez nouvelle et bien digne au moins, par sa singularité, du frère germain de Figaro, a été exécutée quelques minutes avant le lever de la toile, et a valu à la pièce plus d'applaudissemens qu'elle n'en avait encore reçu. Voici l'épigramme, revue et corrigée par M. de Beaumarchais.

Sur LE MARIAGE DE FIGARO.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,

Profane des Français le spectacle *éhonté.*
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice ;
Almaviva le suborneur ;
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur.
Marceline est une mégère ;
Basile un calomniateur;
Fanchette l'innocente est *bien* apprivoisée ;
Et la Suzon, plus que rusée,
A bien l'air de goûter du page favori,
G....... de madame, et mignon du mari.
Quel bon ton ; quelles mœurs cette intrigue rassemble !
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro ?.... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur ;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Des Badauds achetés ont demandé l'auteur.

La même idée a été remise encore en couplets sur l'air du vaudeville qui termine la pièce.

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez bonne humeur,
Se permettre la saillie
Sans alarmer la pudeur.
En mauvaise compagnie
Elle vit sur ses vieux jours ;
Jugez-en par ses discours. (*bis.*)

Mesdames, plus de grimace,
Plus d'éventail, plus d'hélas ;
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas.
Ce n'est que changer de place.
L'Amour y perd, mais enfin
C'est abréger le chemin. (*bis.*)

Près de cet amas grotesque
De brigands et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins,
Pourquoi d'un ton pédantesque
S'écrier : Ah! quelle horreur!....
C'est l'histoire de l'auteur. (*bis.*)

Oui, Messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit
Sans erreur nous peint la vie
Du grand homme qui la fit.
De l'impudence impunie
On admire le héros
Sous les traits de Figaro. (*bis.*)

Toutes ces petites honnêtetés littéraires n'empêchent pas que *le Mariage de Figaro* ne continue d'avoir le plus grand succès; il est tel que l'auteur n'a pu s'empêcher de dire lui-même : *Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est le succès.* Mademoiselle Arnould l'avait prévu dès le premier jour : *C'est un ouvrage à tomber cinquante fois de suite.* On assure que le roi avait compté que le public la jugerait plus sévèrement. Il demanda au marquis de Montesquiou qui partait pour en voir la première représentation, « Eh bien, qu'augurez-vous du succès ? — Sire, j'espère qu'elle tombera. — Et moi aussi, » lui répondit le roi.

M. le garde-des-sceaux s'étant continuellement opposé à la représentation de cette comédie, le roi dit un jour devant lui : « Vous verrez que Beaumarchais aura plus de crédit que M. le garde-des-sceaux. »

Quelque difficulté qu'il y ait presque toujours à rendre fidèlement ce qu'un prince laisse échapper dans la liberté

de la conversation, comment se refuser encore à conserver ici le jugement très-précis qu'a porté de cette comédie M. le comte d'Artois? Le roi lui ayant demandé ce qu'il en pensait, « Faut-il vous le dire, sire, » lui répondit-il à l'oreille (la scène se passait dans l'appartement de la reine), « faut-il vous le dire en deux mots? l'expression, l'intrigue, le dénouement, le dialogue, l'ensemble, les détails, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est du f..... et puis encore du f..... » Le roi rit beaucoup. On voulut savoir le mot; l'impossibilité de le répéter tout haut suffit sans doute pour le laisser deviner.

Comment une comédie faite avec ce fonds-là ne serait-elle pas un ouvrage de génie?

MAI.

Paris, mai 1784.

L'Académie royale de Musique a donné, le lundi 26 avril, la première représentation de l'opéra des *Danaïdes*, paroles sous le nom de M ***, c'est-à-dire de M. le baron de Tschoudi et de M. Bailly du Rollet (1), musique sous celui de MM. Gluck et Salieri, compositeurs des spectacles de Sa Majesté Impériale.

(1) Plusieurs biographies disent que Du Rollet était nommé *le Bailli du Rollet* parce qu'il était revêtu de la dignité de *Bailli* dans l'ordre de Malte. Des contemporains au contraire y ont vu non pas une qualification, mais un nom propre. Pour Grimm il y a tout vu à la fois, car il a écrit ce nom de toutes les manières (voir t. IX, p. 31). Du Rollet est aujourd'hui si ignoré, qu'il nous serait bien difficile de vérifier si Grimm a tort en cette occasion, ou s'il se trompait précédemment.

Le sujet des *Danaïdes* est le même que celui de la tragédie d'*Hypermnestre*, de M. Le Mierre, jouée, pour la première fois, il y a vingt-six ans, et distinguée parmi les pièces données depuis cette époque au théâtre comme une de celles qu'on y voit reparaître le plus souvent et avec le succès le plus soutenu. La marche de l'opéra est fort différente de celle de la tragédie.

Le plan de cet opéra est de Bailly du Rollet, auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie en Aulide*. Le baron de Tschoudi, auteur d'*Écho et Narcisse*, qui en a fait les vers, est mort subitement quelques jours avant la première représentation. On a trouvé cet opéra plus ennuyeux encore qu'atroce. La situation des principaux personnages ne change pas depuis le second acte jusqu'au dénouement, et le peu d'intérêt qu'elle inspire est trop souvent suspendu par des fêtes et des spectacles qui font oublier perpétuellement les personnages les plus intéressans du sujet; ainsi l'on peut dire que l'auteur a mis dans le fond du tableau précisément ce qu'il convenait de présenter aux yeux du spectateur, et sur le devant de la scène précisément tout ce qu'il fallait ne lui laisser voir que dans l'éloignement. Cet opéra est moins un drame lyrique qu'une pantomime tragique, avec une ou deux scènes dans chaque acte qui en expliquent, mais qui en ralentissent aussi l'action. Le style en est presque toujours dur et sans harmonie; mais on trouve dans quelques parties du dialogue de la chaleur, du mouvement et même de la rapidité.

Quant à la musique, elle avait été annoncée sous les noms collectifs de MM. Gluck et Salieri, et elle était attendue par les partisans exclusifs du premier avec une impatience qu'irritait surtout le succès éclatant de la

Didon de Piccini; mais dès la première représentation de cet opéra l'on s'est accordé généralement à n'y point retrouver la touche quelquefois dure, mais souvent aussi expressive que vigoureuse du célèbre auteur d'*Orphée*, d'*Iphigénie* et d'*Alceste*. Cette opinion a été justifiée par une lettre du chevalier Gluck insérée depuis dans le *Journal de Paris*; il y déclare que la musique des *Danaïdes* appartient en entier à M. Salieri.

A l'originalité de l'intention près, les airs de l'opéra des *Danaïdes* sont presque tous calqués sur les grands principes de Gluck. Le récitatif, si important dans nos drames lyriques, est en général vague, sans accens, et trop souvent coupé par des traits d'orchestre qui le rendent froid et insignifiant. Quelques chœurs et les airs de danse sont la partie la plus estimable de l'ouvrage; mais ce qu'il laisse trop à désirer, c'est cette vérité d'expression, cette mélodie pure et sensible dont les ouvrages de Piccini et surtout sa *Didon*, nous ont offert de si sublimes modèles que sans ce mérite aujourd'hui l'on ne doit plus s'attendre à des succès durables sur notre théâtre lyrique.

Impromptu de M. de La Clos, auteur des LIAISONS DANGEREUSES, *à une dame à qui il offrait une pomme dans un bal, et qui ne voulut la recevoir qu'avec des vers.*

Comme Vénus vous êtes belle,
Comme Pâris je suis berger;
Comme lui je viens de juger;
Voulez-vous me traiter comme elle?

L'abbé Rousseau était un pauvre jeune homme réduit

à courir du matin au soir tous les quartiers de la ville pour y donner des leçons d'histoire et de géographie. Amoureux d'une de ses pupilles (1) comme Abailard d'Héloïse, comme Saint-Preux de Julie; moins heureux sans doute, mais probablement assez près de l'être; avec autant de passion, mais l'ame plus honnête, plus délicate et surtout plus courageuse, il paraît s'être immolé lui-même à l'objet de sa passion. Voici ce qu'il a écrit avant de se casser la tête d'un coup de pistolet, après avoir dîné chez un restaurateur du Palais-Royal, sans laisser échapper aucune marque de trouble ni d'aliénation : c'est du procès-verbal dressé sur les lieux par le commissaire et les officiers de la police, qu'on a tiré la copie de ce billet, assez remarquable pour mériter d'être conservé.

« Le contraste inconcevable qui se trouve entre la noblesse de mes sentimens et la bassesse de ma naissance; un amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable; la crainte de causer son déshonneur; la nécessité de choisir entre le crime et la mort, tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étais né pour la vertu, j'allais être criminel; j'ai préféré mourir. »

Réponse de M. de Beaumarchais à M. le duc de Villequier, qui lui demandait sa petite loge pour des femmes qui voulaient voir FIGARO *sans être vues.*

« Je n'ai nulle considération, M. le duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent malhonnête, pourvu qu'elles le voient en secret;

(1) Mademoiselle Gromaire, fille de M. Gromaire, expéditionnaire en Cour de Rome. (*Note de Grimm.*)

je ne me prête point à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser et non pour l'instruire, non pour offrir à des bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en petite loge à condition d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu, telle est la pruderie du siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque, il faut l'avouer ou la fuir.

« Je vous salue, M. le duc, et je garde ma loge. »

C'est ainsi que cette lettre a couru huit jours tout Paris; d'abord on la disait adressée à M. le duc de Villequier, ensuite à M. le duc d'Aumont. Elle a été sous cette forme jusqu'à Versailles, où on l'a jugée, comme elle méritait de l'être, d'une impertinence rare; elle a paru d'autant plus insolente, que l'on n'ignorait pas que de très-grandes dames avaient déclaré que si elles se déterminaient à voir *le Mariage de Figaro*, ce ne serait qu'en petite loge; les plus zélés protecteurs de M. de Beaumarchais n'avaient pas même osé entreprendre de l'excuser. Après avoir joui de ce nouvel éclat de célébrité, soit qu'il le dût à ses propres soins ou à ceux de ses ennemis, M. de Beaumarchais s'est vu obligé d'annoncer publiquement que cette fameuse lettre n'avait jamais été écrite à un duc et pair, mais à un de ses amis dans le premier feu d'un léger mécontentement. Il a été prouvé qu'en effet cet ami était M. Dupaty, président au Parlement de Bordeaux, qui lui avait demandé une loge grillée pour madame P..... et mesdemoiselles ses filles. L'indignation de nos courtisans s'est calmée, et l'on a dit avec un sourire indulgent : Mais si la réponse est pour un Goesman, il n'y a

rien à dire. La leçon est donc restée à madame P....., à qui nous devons l'ingénieux calembour sur *Télèphe*; car, en publiant hautement que le billet n'avait pas été écrit pour un duc et pair, l'auteur ajoute qu'il n'entend point en désavouer ni le fonds ni les termes, etc.

La Confiance dangereuse, comédie en deux actes, en vers, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le mardi 4, est de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*, de *l'Éclipse totale*, etc.

Cette pièce est imitée d'une comédie du Théâtre anglais, traduit par madame Riccoboni, et qui a pour titre : *le Moyen de la fixer*. Loin de faire un reproche à l'auteur d'avoir voulu enrichir la scène française d'une imitation de ce genre, il faudrait lui en savoir gré, si l'original anglais ne ressemblait pas beaucoup trop lui-même à une pièce fort connue de notre théâtre, *le Préjugé à la mode*, ouvrage plein d'invention et d'intérêt, mais dont le fonds, quoique la pièce ne soit pas fort ancienne, a déjà vieilli, parce que le travers dont elle est la critique tient à un ridicule d'usage et d'opinion plus variable encore que celui de nos goûts et de nos mœurs. On n'aime pas mieux sa femme qu'autrefois, cela est bien entendu; mais, au lieu d'attacher une espèce de honte à l'aveu public de ce sentiment, on est plutôt disposé à s'en parer aux yeux du monde, quelque éloigné qu'on soit en effet d'en éprouver la douceur. Si le nombre des hypocrites de religion a fort diminué, celui des hypocrites de sensibilité et de vertu pourrait bien n'avoir jamais été plus considérable.

Revenons un moment à M. de La Chabeaussière. Le

style de sa pièce manque surtout de naturel et de vérité; il a de la contrainte et de la recherche; mais on y a remarqué des détails brillans et quelques peintures assez spirituelles de la coquetterie et de la fatuité, deux travers qui nous appartiennent sans doute plus particulièrement qu'à aucun autre peuple de la terre. Cette comédie n'a eu que sept ou huit représentations peu suivies.

On a donné, le samedi 8, sur le même théâtre, *les Deux Tuteurs*, opéra comique en deux actes, paroles de M. Fallet, auteur de la tragédie de *Tibère*, musique de M. Dalayrac, auteur de celle de *l'Éclipse* et du *Corsaire*.

Les Deux Tuteurs avaient paru, l'année dernière, à Fontainebleau, sur le Théâtre de la Cour, sous le titre des *Deux Soupers*, et n'avaient guère réussi. La pièce était alors en trois actes, on l'a réduite en deux, et, grace à ces retranchemens, elle vient d'obtenir une sorte de succès.

La musique offre quelques intentions originales, mais plus souvent des réminiscences. Deux ou trois airs, qui tiennent trop de la forme du vaudeville, mais qui sont faits avec esprit, ont été fort applaudis, et ont valu à cet ouvrage plus de succès qu'on n'en devait attendre d'un fonds si mince et si rebattu.

Les Veillées du Château, ou Cours de Morale à l'usage des enfans, par l'auteur d'Adèle et Théodore; avec cette épigraphe :

Come raccende il gusto il mutare esca,
Così mi par che la mia istoria quanto

Or quà, or là più variata sia,
Meno a chi l' udirà nojosa fia.

ARIOST.

Trois volumes in-8°. En voilà déjà quatorze ou quinze que madame la comtesse de Genlis a consacrés au même but, et ce n'est pas ici le terme de ses travaux ; elle nous en promet encore dans ce dernier ouvrage une assez longue suite, entre autres un *Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes*, où l'on ne trouvera que *des notions claires et précises, des idées justes et une connaissance générale de littérature française, anglaise, italienne et espagnole.* Il était difficile sans doute de justifier plus amplement la devise qu'elle avait choisie en s'associant à l'Ordre de la Persévérance, une lampe, et pour légende ces mots : *Que je me consume, pourvu que j'éclaire !*

Les Veillées du Château sont destinées particulièrement à l'instruction des enfans de dix ou douze ans; l'auteur ose cependant se flatter que si l'on compare ce livre à ceux qui ont été faits pour l'âge de cinq ans, il paraîtra infiniment plus à la portée de l'enfance que les Dialogues (d'ailleurs très-intéressans) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étaient faits pour l'époque de cinq ou six ans et pour l'époque de six à sept : « Non des livres, mais les entretiens réels d'une bonne mère et d'une honnête gouvernante, voilà les seuls Dialogues qui puissent être utiles à un enfant dans les époques de cinq à six et de six à sept ans. » Mais dans *les Conversations d'Emilie*, que l'auteur paraît avoir en vue ici, on n'est point entré dans cette distinction minutieuse des premières époques de la jeunesse; on n'en remarque que trois principales : la première, dit-on,

finit à l'âge de dix ans, la seconde à quatorze ou quinze; la troisième doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Ces divisions, ces mesures, ces calculs peuvent avoir plus ou moins d'exactitude; mais quelque scrupuleusement qu'on veuille s'attacher à n'écrire que pour l'instruction de la première enfance, on n'oublie pas que ce sont les lecteurs déjà tout formés dont il importe d'abord de captiver le suffrage; et si l'on ne parvient pas à les amuser, ce n'est guère à dessein qu'on y manque.

Le nouveau *Cours de Morale* est mêlé d'entretiens et d'histoires. « Des entretiens (comme on l'observe) sans événemens ont trop de sécheresse; des histoires détachées sans interruption, sans conversation, n'auraient point assez de clarté pour l'enfance. »

« Je n'ai point (ajoute l'auteur) placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires qui forment ce Recueil. Avant de songer au plan romanesque, c'est-à-dire aux événemens, aux situations, j'avais préparé le plan des idées, l'ordre dans lequel je devais les présenter pour éclairer graduellement l'esprit et élever l'ame, etc... » Nous sommes obligés d'avouer en toute humilité que ce plan d'idées, cette chaîne de raisonnemens disposés dans une gradation si profondément calculée ont entièrement échappé à notre intelligence; ainsi nous nous trouvons dans l'impossibilité d'épargner à nos lecteurs la peine de chercher à les découvrir eux-mêmes.

Si l'ordre systématique des *Veillées du Château* n'est pas facile à démêler, ce qu'elles ont d'instructif ou d'intéressant n'en sera ni moins senti, ni moins apprécié; ce genre d'ouvrage n'a pas besoin de plus de méthode que le

vulgaire des lecteurs n'en peut apercevoir ici sans aucun travail; ceux même qui ne les liront que par morceaux détachés n'en seront pas plus mécontens que ceux qui les auront lues de suite. Ils trouveront dans l'histoire du *Chaudronnier, ou la Reconnaissance réciproque*, des traits d'une sensibilité vraiment héroïque, quoique un peu romanesque; dans celle des *Solitaires de Normandie*, un tableau d'autant plus touchant qu'il n'est que le simple et fidèle récit de la belle action d'une princesse (madame la duchesse de Chartres), que sa bonté a rendue l'amour de tous les cœurs sensibles; dans *Paméla, ou l'Heureuse Adoption*, le caractère de l'ingénuité la plus aimable et quelques scènes infiniment attendrissantes; dans *Delphine* et dans *l'Indolente corrigée*, un peu d'ennui, mais des exemples et des leçons utiles à la jeunesse. Au nombre des singularités et des observations également utiles et curieuses qui se trouvent entassées dans le conte d'Alphonse, on n'a pas manqué de remarquer l'éloge de la sagesse des Hottentots, dont il paraît naturel d'attribuer toutes les vertus à l'usage établi parmi eux de *laisser la jeunesse entièrement confiée à la garde des mères* (1) *jusqu'à l'âge de dix-huit ans.* En effet, l'éducation d'un jeune homme peut-elle, avant cette époque, être bien finie? est-il même à désirer qu'elle le soit?

Après avoir cherché à inspirer à ses pupilles l'amour de la bienfaisance, de la justice et de l'humanité, madame de Genlis n'a pas craint de leur donner encore une petite leçon sur la manière de se venger de ceux dont on croit avoir à se plaindre; c'est l'objet du conte intitulé *les Deux Réputations*. On y trouve le tableau de

(1) Des mères ou des gouvernantes. (*Note de Grimm.*)

l'état actuel de notre littérature, et c'est la réponse au jugement de l'Académie Française, qui s'est permis de donner aux *Conversations d'Émilie* le prix que l'on devait au roman d'*Adèle et Théodore ;* cette réponse, à la vérité, n'est que fort indirecte ; mais il est impossible de se méprendre au sentiment qui l'a dictée. L'humeur que l'iniquité de ce jugement a donnée à madame de Genlis l'a irritée non-seulement contre l'Académie, mais encore contre tout ce qui s'appelle philosophe et contre la philosophie même; les mânes de Voltaire et de Fontenelle ont partagé l'indignation qu'avaient méritée M. d'Alembert et son parti. Si le cadre du nouveau conte est peu intéressant, il sert du moins à amener des portraits et des jugemens assez neufs. On y décide « que Voltaire est brillant, mais médiocre en effet dans tous les genres ; que ses Pièces fugitives sont inférieures à *la Chartreuse*, qui n'en est pas une; qu'il a si peu de gaieté que, s'il veut être plaisant sans blesser la religion et les mœurs, il ne produit que des platitudes; qu'il écrit sur le même ton l'Histoire, un roman, une lettre...; que l'*Histoire des Oracles* de Fontenelle est un livre aussi ennuyeux que mal écrit; que *les Contes moraux* de M. de Marmontel n'offrent guère que des peintures exagérées, qu'on y trouve trop souvent de mauvaises mœurs et un mauvais ton ; que le premier écrivain de nos jours est le célèbre M. Gaillard ; » que les femmes sont très-capables de faire des tragédies, parce que madame Deshoulières a fait *Genseric*, et mademoiselle Bernard, *Brutus*. « Sans tous ces raisonnemens, ajoute-t-on, j'aurais su facilement prouver qu'une femme peut posséder ce talent rare et sublime, s'il m'eût été permis d'ajouter un nom de plus à ceux que j'ai déjà cités. » Ce nom est

facile à suppléer, c'est celui de madame de Montesson, et l'on n'a plus douté qu'elle ne l'eût à peu près deviné elle-même lorsqu'on a su qu'elle assurait cinq cent mille francs de dot à la fille de madame de Genlis, sa petite-nièce, en la mariant avec M. le comte de Valence, etc. Tous les traits par lesquels on a caractérisé le personnage de d'Amoville ont paru choisis avec l'affectation la plus marquée dans la vie littéraire de M. de La Harpe, et c'est ainsi que l'on a détruit victorieusement les bruits qui avaient honoré fort mal à propos ce célèbre littérateur du soupçon d'avoir eu quelque part et aux écrits et aux bonnes graces de madame de Genlis.

Quelque jugement qu'on porte sur les différentes parties de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître en général la production d'un talent aimable et facile. Il ne laisse pas de longs souvenirs; lorsqu'on l'a lu, on est peu tenté de le relire; mais avec peu d'idées, peu d'invention, peu d'images, c'est un style dont la grace naturelle vous attire et vous entraîne sans effort. Si les opinions de l'auteur peuvent étonner quelquefois la critique la plus indulgente, sa manière de s'exprimer blesse au moins rarement le bon goût, et doit souvent lui plaire. Si sa touche manque de chaleur et d'énergie, elle a de l'élégance et de la simplicité, quelquefois même des traits de naturel et de vérité, une sensibilité douce et touchante. Si madame de Genlis n'a pas fort approfondi les ressorts cachés de la nature et des passions, elle a bien connu du moins tous les mouvemens des petits intérêts qui agitent la société; elle en a parfaitement saisi les formes, le ton et les usages, et, sur toute chose, la nuance fugitive de ces modes, de ces opinions,

de ces caprices qu'il nous plaît d'appeler les mœurs du jour.

Conversation du roi de Prusse dans une course faite en 1779, pour visiter un district de ses États. Brochure, 1784. Nous devons cette Conversation à M. Klausius, un neveu du fameux Gleim, qui eut l'honneur d'accompagner Sa Majesté, pendant quelques heures, dans le voyage qu'elle fit pour voir par elle-même les districts où elle a fondé de nouvelles colonies. A travers beaucoup de choses assez peu curieuses pour la postérité, on aperçoit avec admiration les preuves les plus touchantes de l'intérêt avec lequel ce monarque daigne s'occuper de tout ce qui peut augmenter le bonheur de ses peuples; on voit qu'il n'y a point de détails d'agriculture et d'économie politique dont il n'ait cherché à s'instruire; on ne peut s'empêcher aussi d'y remarquer quelques traits de caractère d'une originalité assez naïve, tels que celui-ci.

Sa Majesté vit une quantité de paysans occupés à la moisson, qui formèrent une double haie, aiguisant leurs faucilles. Sa Majesté passa entre deux.

Le Roi. Que diable veulent ces gens? Est-ce qu'ils veulent me demander de l'argent?

Moi. Oh! que non, Sire; ils sont pleins de joie de la bonté que vous avez de visiter ces contrées.

Le Roi. Aussi je ne leur donnerai rien... Comment se nomme ce village qui est là devant? etc.

JUIN.

Paris, juin 1784.

La séance publique, tenue, le 5 juin, à l'Académie Française, pour la réception de M. le marquis de Montesquiou, élu à la place de M. de Coetlosquet, précepteur de la famille royale et ancien évêque de Limoges, est un jour de gloire dont l'époque honorera toujours notre littérature. La présence de M. le comte de Haga avait rassemblé dans ce temple littéraire l'auditoire le plus nombreux et le plus brillant. On s'empressait d'y venir jouir du plaisir de voir un roi, que rendra célèbre à jamais une grande révolution, assister, le premier d'entre les souverains, à une assemblée publique d'un corps institué essentiellement pour cultiver et honorer le talent par lequel, jeune encore, ce prince assura sa gloire et fit le bonheur de ses peuples; car l'on peut dire que l'éloquence du digne successeur de Vasa n'eut pas moins de part à un des événemens les plus mémorables de notre siècle que la puissance de son génie et de son courage. Son amour pour notre littérature l'avait déjà conduit, étant prince royal, dans ce sanctuaire des lettres; mais il n'avait pu recevoir, dans une assemblée particulière de l'Académie, ce témoignage d'amour et de respect que lui ont offert les nombreux spectateurs que sa présence attirait à cette séance publique. Par les applaudissemens les plus vifs dès que M. le comte de Haga a paru dans la tribune qui lui était destinée, plus marqués encore lorsque les deux orateurs l'ont loué indirectement, cet auditoire, devenu

l'organe de toute la nation, semblait lui présenter l'hommage des sentimens de la France pour un roi, l'ami du sien, qui commande le peuple notre plus ancien allié, et qui paraît pour ainsi dire confondre encore davantage les deux nations par son goût pour nos arts, notre langue et notre littérature. L'ivresse des transports que la présence de Sa Majesté suédoise avait répandue sur tous ceux qui assistaient à cette séance intéressante a dû faire croire à ce souverain qu'il était transporté à Stockholm; et si ces peuples sont regardés par le reste de l'Europe comme les Français du Nord, les signes de notre amour pour sa personne, dans ce jour à jamais solennel, ont dû le convaincre plus que jamais que les Français sont les Suédois du Midi.

Le peu d'éclat de la très-longue vie de M. l'ancien évêque de Limoges offrait peu de ressource aux talens du récipiendaire, condamné, selon l'usage, à faire l'éloge de l'Académicien qu'il remplace; aussi le Discours de M. le marquis de Montesquiou a-t-il paru en général plus correct qu'élégant, plus sagement écrit que finement pensé; mais il y règne une grande pureté de goût, et ce titre n'est-il pas plus que suffisant pour justifier l'admission d'un homme de la cour dans ce premier corps de notre littérature? Il a moins loué l'ancien évêque de Limoges, par ses qualités personnelles, que par l'importance de la grande éducation qui lui avait été confiée. Le morceau employé à peindre le moment où il faut choisir l'instituteur d'un prince destiné à régner, et l'influence de ce choix sur le sort d'une nation entière, est le morceau de son Discours le mieux pensé et le mieux écrit; c'est aussi celui qui a été le plus applaudi.

L'orateur nous représente le bon évêque de Limoges

arraché du siège pastoral où la Providence l'avait sagement placé, pour venir remplir, auprès de trois princes que le trône regardait, l'emploi qu'une grande impératrice voulut confier à un des plus grands philosophes de ce siècle, pour assurer les destinées d'un des plus vastes empires du monde.

« Nous vîmes alors le beau spectacle de la vertu près du trône, allant au-devant de la vertu qui se cache, et la forçant de venir purifier par son influence l'air que devaient respirer de jeunes princes appelés aux plus hautes destinées.

« Quel terrible moment pour un observateur philosophe que celui où un jeune prince destiné à régner sur une grande nation doit être livré aux mains qui vont rectifier ou corrompre l'ouvrage de la nature! Ceux à qui cet auguste emploi va être confié seront-ils insensibles à l'espoir d'une grande fortune? Sans être trop effrayés de leurs devoirs, en sentiront-ils l'étendue? Auront-ils ou l'énergie de caractère qui surmonte les obstacles inséparables de ces grandes fonctions, ou cette vertu persuasive qui les aplanit par le seul respect qu'elle inspire? Au moment de faire un choix, faudra-t-il en croire aveuglément la renommée? et l'admiration de la multitude pour quelques-unes de ces qualités rares qui subjuguent les hommes doit-elle rassurer entièrement sur le danger des grandes passions qui trop souvent les accompagnent? Peut-on espérer que l'amour de la célébrité s'asservira constamment aux moyens lents d'acquérir une gloire solide? La prévoyante ambition ne sacrifiera-t-elle jamais des devoirs sacrés au soin coupable de préparer sourdement le succès de ses vues? Enfin un siècle, trois générations de vingt millions

d'hommes, devront-ils des autels ou des malédictions à celui qui va devenir en quelque sorte l'arbitre de leur destinée? Voilà ce qu'un seul instant peut décider, et c'est dans cet instant que l'intrigue, sous le voile de l'intérêt public, a trouvé tant de fois le moyen d'égarer les meilleures intentions. »

Le résultat de l'éducation confiée aux soins de l'ancien évêque de Limoges amène naturellement l'éloge du roi et des princes ses frères.

« L'exemple de ses augustes pupilles est plus éloquent en effet que je ne pourrais vous dire. Voyez-les parcourant tous trois l'âge orageux des passions, l'un sur un des premiers trônes de l'univers, les deux autres sur le premier degré de ce trône, sans qu'une seule passion de cet âge ait pu alarmer la nation, si ce n'est au moment où le plus jeune des trois, nous retraçant les temps de l'ancienne chevalerie, allait chercher des dangers et soutenir l'honneur du nom français aux extrémités de l'Europe. Observez la différence de leurs caractères et l'ensemble de leurs vertus; considérez le tableau touchant de leur inaltérable union, voyez-en le principe dans le sentiment profond du devoir, premier effet de la vertu; remarquez la modération du pouvoir d'un côté, de l'autre l'exemple d'un dévouement aussi respectueux que tendre, et reconnaissez à tout cela non ce que M. l'évêque de Limoges a enseigné, car la vertu ne s'enseigne pas, mais ce qu'il a inspiré, ce qu'il a fait aimer, et rendons grace à sa mémoire de ce que nous pouvons opposer aux éternelles déclamations sur la contagion des vices ce grand exemple de la communication de la vertu. »

On a applaudi à des vérités connues de tout le monde;

mais on a un peu douté que la jeunesse active de M. le comte d'Artois ait, comme celle de ses augustes frères, *parcouru l'âge orageux des passions, sans qu'une seule passion de cet âge ait pu alarmer la nation;* et quand il serait vrai, malgré l'assertion du courtisan orateur, que ce prince aimable aurait payé à la nature cette espèce de tribut que lui doit trop souvent la jeunesse et l'effervescence d'un caractère brillant et puissamment prononcé, *la nation n'aurait pu être alarmée* quand elle a vu ce jeune héros s'arracher aux voluptés qui l'entouraient, pour aller s'exposer aux hasards d'une grande opération militaire, et ajouter, par sa présence, un intérêt de plus à un siège qui fixait alors les regards de toute l'Europe (1).

L'éloge du roi de Suède, qui termine le Discours de M. de Montesquiou, a perdu de son effet, parce qu'il pouvait s'appliquer également à d'autres princes que l'*amour du bien public a fait aussi quitter l'enceinte de leurs palais et parcourir des pays où l'orgueil de leur rang n'est plus soutenu que par la réputation qui les y a précédés.*

M. Suard, en qualité de directeur, a répondu à M. de Montesquiou par le Discours le mieux adapté à la circonstance. Il a présenté l'éclat utile que répandent sur les Lettres les grands qui s'en occupent, et l'avantage qui résulte de leur association avec des hommes qui les cultivent par état, pour déterminer et fixer une langue qui doit essentiellement sa grace et sa clarté à la grande sociabilité de la nation et à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres. M. Suard a répandu dans ce Discours une raison ai-

(1) Le siege de Gibraltar.

mable, une philosophie sans prétention, une foule d'idées neuves, saines et piquantes, toujours embellies par un style plein de grace, d'élégance et de naturel. Cette réponse a eu un succès que n'ont point ordinairement ces sortes de Discours, qui n'offrent guère qu'une répétition fastidieuse d'éloges toujours et si facilement épuisés par ceux qui les précèdent.

M. Suard a eu le talent de louer encore M. l'évêque de Limoges, et il l'a loué par ces vertus si précieuses et si difficiles à conserver dans les cours, sa modération qui fut toujours inaccessible à l'intrigue et aux prestiges de l'ambition. Il a eu l'art plus difficile, en rendant compte des derniers momens d'un prélat *qui s'était longtemps survécu à lui-même*, de répandre l'intérêt le plus doux et le plus consolant pour l'humanité sur un accident qui semble la flétrir à nos yeux en la dépouillant du plus bel apanage qu'elle ait reçu de la Divinité, et en lui laissant à peine le sentiment de son existence.

« Enfin (dit notre orateur) sa longue carrière fut terminée par une mort aussi douce que sa vie : elle fut préparée par cet affaiblissement de l'esprit et des organes qu'on est trop disposé à regarder comme un malheur et une dégradation de l'humanité. N'est-ce pas plutôt un bienfait de la nature, qui, en nous retirant de la vie comme elle nous y a fait entrer, semble imiter, s'il est permis de le dire, cette tendre précaution de la justice humaine, qui fait couvrir d'un bandeau les yeux de ses victimes pour leur dérober le moment qui va terminer leur existence ? »

La dignité, le ton religieux avec lequel M. Suard a parlé en pleine Académie de ce prélat, qui ne fut distingué que par ses seules vertus épiscopales, est une des

plus grandes preuves des progrès de la vraie philosophie : elle apprend à respecter, à célébrer convenablement les vertus les plus utiles à la société, et M. l'évêque de Limoges n'eût pas été loué plus dignement dans la cathédrale de son siège. Nous sommes instruits que ce triomphe assez neuf des convenances de la saine raison sur l'intolérance que prêchent à leur tour nos philosophes n'eût pas été aussi édifiant, si M. le marquis de Paulmy, chancelier de l'Académie, et, à ce titre, censeur du Discours de son confrère, n'en eût pas fait retrancher une phrase où M. Suard rappelait des temps qu'il est aujourd'hui sage et convenable d'oublier absolument.

M. Suard disait, en parlant de l'esprit de tolérance qui fit défendre un jour à l'ancien évêque de Limoges le caractère moral et les ouvrages d'un philosophe (M. d'Alembert) que l'on attaquait devant lui : « Il (l'évêque) vit naître avec douleur cette conspiration inconcevable qui sembla conjurer quelque temps la perte des Lettres et de la Philosophie, et que la sagesse du Ministère actuel a réduite de nos jours à n'être plus que ridicule. » Le ridicule eût été de ramener par une sortie au moins inutile et déplacée une question qui a peut-être malheureusement l'autorité de la chose jugée, qu'il est presque d'un mauvais ton d'agiter encore, et dont le pour et le contre se trouvent réduits aujourd'hui à n'être plus que fastidieux. C'est l'heureux abus de la tolérance adroite qui a laissé propager et circuler les livres de nos philosophes, bien plus que *la sagesse du Ministère actuel*, qui a décidé le ridicule qu'il y aurait maintenant à écrire encore contre la religion.

L'éloge du récipiendaire a suivi celui de l'Académicien qu'il remplaçait. Rien d'aussi bien senti et d'aussi

finement exprimé que les aperçus de M. Suard sur les différens genres de littérature qu'il loue M. de Montesquiou d'avoir essayés dans le silence de ses loisirs : « Destinés jusqu'ici à l'amusement de ses amis, ces essais ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître. »

Après avoir parlé des Épîtres, des Contes, des Chansons de M. de Montesquiou, M. Suard a pris occasion de ses Comédies pour attaquer avec autant d'adresse peut-être que de courage le genre et le succès de la comédie du *Mariage de Figaro.* Des applaudissemens universels se sont renouvelés par trois fois à la lecture de ce morceau ; quoiqu'ils partissent des mêmes mains qui les prodiguent encore aujourd'hui avec un enthousiasme semblable à la trentième représentation de cette comédie, ils n'en ont pas moins consacré la sévérité de cette censure. Nous croyons devoir transcrire ici cette tirade qui n'a pas peu contribué au succès général du Discours de M. Suard.

« Le goût de la vraie comédie semble s'éloigner tous les jours davantage de ce théâtre, qui en offre cependant tant de modèles. Molière composait ses comédies en observant le monde ; la plupart des poètes modernes peignent le monde d'après les comédies. Ni les incidens, ni les mœurs, ni le langage de leurs pièces ne rappellent l'image de la société où l'on vit ; on prend pour le bon ton un jargon maniéré, souvent inintelligible, qui n'a plus de modèle que dans quelques romans ; d'autres prétendent imiter Molière en nous offrant ces intrigues péniblement compliquées, qui furent les premiers essais du génie dans l'enfance de l'art, mais qui ne prouvent aujourd'hui que le défaut de génie. N'est-il pas permis

de craindre que, par un abus toujours croissant, on ne voie un jour avilir le théâtre de la nation par des tableaux de mœurs basses et corrompues, qui n'auraient pas même le mérite d'être vraies; où le vice sans pudeur et la satire sans retenue n'intéresseraient que par la licence, et dont le succès, dégradant l'art en blessant l'honnêteté publique, déroberait à notre théâtre la gloire d'être pour toute l'Europe l'école des bonnes mœurs comme du bon goût? »

Le morceau où M. Suard développe l'influence de l'union des gens du monde et des gens de lettres sur le langage, pour montrer combien cette alliance sert à fixer les principes de la langue, et à maintenir le bon goût, n'est pas susceptible d'analyse; on nous saura gré de le copier en entier.

« Les progrès du goût tiennent à ceux du langage, et le langage, comme toutes les choses humaines, est dans une mobilité continuelle qui tend à le perfectionner ou le corrompre.

« Dans une nation où règne une communication continuelle des deux sexes, des personnes de tous les états, des esprits de tous les genres; où le premier objet est l'amusement, le premier mérite celui de plaire; où les intérêts, les prétentions, les opinions les plus contraires sont continuellement en présence les unes des autres, il faut contenir sans cesse les mouvemens de l'esprit comme ceux du corps, et observer les regards de ceux devant qui l'on parle, pour affaiblir dans l'expression de son sentiment ou de sa pensée ce qui pourrait choquer leurs préjugés ou embarrasser leur amour-propre.

« De là s'est formé ce ton du monde qui consiste à parler des choses familières avec noblesse, et des choses

grandes avec simplicité; à saisir les nuances les plus fines dans les convenances; à mettre dans ses discours comme dans ses manières, une gradation délicate d'égards relative au sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la considération personnelle de ceux à qui l'on parle.

Les gens de lettres et les savans, en instruisant le monde par leurs ouvrages, ont perfectionné leurs talens dans le monde; ils y ont porté leurs connaissances et leurs lumières. Les discussions les plus subtiles sur les matières de goût et sur les découvertes des sciences sont devenues des sujets de conversation; et, pour rendre ces objets sensibles à des esprits frivoles et peu appliqués, il a fallu leur composer, pour ainsi dire, un langage nouveau, où la grace fût unie à la plus grande clarté.

« De ce concours d'efforts réunis, on sent qu'il a dû résulter une langue simple dans ses formes et précise dans ses expressions, plus variée dans ses tours que dans ses mouvemens; exprimant avec netteté ce que les vues de l'esprit ont de plus abstrait, ce que le sentiment a de plus délicat, et ce que les convenances de la société ont de plus fugitif. Par un rapprochement qui peut étonner au premier coup-d'œil, cette langue est tout à la fois la langue de la galanterie et celle de la philosophie; et ce n'est qu'à son propre mérite qu'elle doit cet empire presque universel que les Romains tentèrent vainement de donner à la leur, quoiqu'ils en prescrivissent l'usage aux peuples qu'ils avaient soumis.

« Tout s'affaiblit en se polissant, les langues surtout. Elles perdent plus de mots anciens qu'elles n'en acquièrent de nouveaux, et ce n'est guère que par les tours qu'elles s'enrichissent.

« Plusieurs mots employés par Virgile étaient déjà vieillis du temps de Sénèque. La langue de Racine vieillirait aussi, et se corromprait peut-être bientôt, si une institution inconnue aux Romains ne veillait à en conserver la richesse et la pureté. Ce dépôt est confié à l'Académie Française.

« Les langues, comme les lois, doivent être constamment rappelées aux principes dont elles émanent. La nôtre doit aux ouvrages du génie sa force et son abondance; elle doit à la grande sociabilité de la nation une partie de ses graces; mais c'est à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres qu'elle doit son véritable caractère, et c'est à leur association seule qu'elle peut devoir la conservation de ces avantages.

« C'est aux bons écrivains, sans doute, à maintenir, par leurs ouvrages, la pureté de la langue, et à défendre le bon goût contre les innovations de quelques auteurs à qui il ne manque que du génie pour avoir de l'originalité; qui prennent pour de l'imagination un assemblage forcé de figures incohérentes, et qui croient se faire un style en affectant péniblement des alliances de mots inusités, dont la recherche est puérile lorsqu'elles ne sont pas inspirées par le besoin d'exprimer une nouvelle combinaison d'idées.

« C'est aux hommes du grand monde, dont l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion, qui connaissent les principes de la langue, et qui cultivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce monde où ils vivent, les outrages que notre langue peut recevoir de la frivolité, de l'ignorance ou d'une vaine affectation.

« Les gens de lettres peuvent avoir une connaissance

plus approfondie des principes de la langue écrite; les gens du monde ont sur la langue parlée un tact que les connaissances ne peuvent suppléer. C'est à eux qu'il appartient de distinguer, dans l'emploi de certaines expressions, ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de mode, ce qui est de la langue de la cour d'avec ce qui n'est qu'un jargon de coterie; à fixer les limites de ce *bon ton* si recommandé, si peu défini, qui n'appartient pas à l'esprit, et sans lequel un homme d'esprit court quelquefois le risque d'être ridicule; qui n'est pas le bon goût, car le bon goût a des principes plus fixes et une influence plus étendue; qui embellit l'esprit et le goût dans le monde, mais qui bornerait l'essor des talens si on voulait soumettre à ses règles trop fugitives et trop variables les ouvrages de l'imagination et du génie. »

On ne pouvait pas donner une définition plus fine et plus sensible de ce sentiment des convenances établies, convenances perpétuellement mobiles, que la ligne imperceptible qui sépare celles de la veille de celles qu'on leur substitue le lendemain, rend presque plus fatigantes que difficiles à saisir; que conçoivent presque toujours si diversement les gens du grand monde, qui tous individuellement croient en avoir le sentiment le plus exquis; convenances enfin que, comme nos modes, chacun s'empresse d'avoir pour les changer aussitôt contre d'autres plus nouvelles, et dont cependant le sentiment, composé des teintes différentes qu'en présentent nos sociétés, donne aux manières, à la conversation, aux ouvrages même ce *bon ton* que l'on sent mieux que l'on ne le définit. M. Suard en a présenté l'exemple après le précepte dans l'éloge qu'il a fait du roi de Suède, éloge dont la grace fine et légère, en ménageant la modestie

du souverain qui en était l'objet, n'a été que mieux sentie et applaudie davantage.

M. de La Harpe a lu ensuite le second chant de son poëme sur *les Femmes;* c'est celui où il célèbre leur goût et leur aptitude aux talens. Il y feint que Vénus (1), voulant fixer près d'elle Adonis, qui s'en éloigne souvent pour se livrer aux plaisirs de la chasse, quitte Cythère et vole sur le Parnasse implorer les dons des neuf Sœurs. Cette allégorie mythologique n'a pas paru assez neuve, et la transition qui la prépare un peu brusque et un peu forcée. Il semble cependant que la manière dont M. de La Harpe a conçu la fable de ce second chant était faite pour y répandre cette abondance et cette variété d'images, l'ame de la poésie et sa plus éclatante parure; mais ce qui manque essentiellement à l'effet de ce tableau, c'est le coloris; pour être animé, il avait besoin de cette imagination vive, ardente, sensible, riche d'idées, plus riche encore d'expression, qui donne la forme et le mouvement à tout ce qu'elle conçoit, qui embellit tout ce qu'elle touche, qui anime du souffle divin de la vie tous les objets qu'elle décrit, qui les entoure continuellement et avec art d'une vapeur vive et légère, et répand sur eux à pleines mains les touffes variées des plus brillantes fleurs; c'est avec ce sentiment de la poésie, don céleste qui tient autant à la sensibilité de l'ame qu'au feu de l'imagination, qu'il eût fallu chanter les arts, et les arts cultivés par la main des Graces et embellissant la beauté même.

On n'a retenu que deux vers de ce poëme. Le premier

(1) Dans le temps que ce poëme fut commencé, M. de La Harpe était fort attaché à la cour de madame de Genlis. Vénus, c'était elle; serait-il besoin d'ajouter qu'Adonis, c'était M. le duc de Chartres? (*Note de Grimm.*)

offré, avec un rapprochement trop usé, le sentiment si loüable du pardon des injures (1); c'est celui qui termine la tirade consacrée à l'éloge de madame la comtesse de Genlis :

Un théâtre d'enfans fut celui de sa gloire.

Le second,

Tout le Nord est soumis ou tremblant sous sa loi (2),

est dans l'éloge de Catherine II, qui finit ce chant de la manière la plus heureuse. Et quel autre nom choisir pour présenter réunis dans un seul objet tous les traits épars dans les portraits des différentes femmes célèbres dont M. de La Harpe a voulu consacrer, dans ce chant, et les talens et l'amour pour la gloire? Mais telle est la fatalité attachée au faire de ce peintre, qu'on n'a voulu apercevoir dans ce tableau que de grandes actions rendues sans

(1) Voyez le portrait de M. de La Harpe, sous le nom de *Damoville*, dans le conte des *Deux Réputations* des *Veillées du Château*. (*Note de Grimm.*)

(2) M. de Calonne, contrôleur-général, qui assistait à cette séance, dit à la fin de cet Éloge, d'ailleurs si juste et si bien mérité, mais qu'il eût sans doute été convenable de ne pas exprimer ainsi devant un autre souverain du Nord : *Je ne sais pas si ce morceau est poétique ; mais je sais bien qu'il n'est pas politique.* N'oublions pas de remarquer encore que le poète exhorte dans cet Éloge Catherine II à se presser d'achever la conquête de Constantinople, de venger les femmes de la tyrannie du sérail, et de rétablir en Grèce l'empire des arts et de la beauté. C'est à côté de l'ambassadeur destiné à partir incessamment pour la cour de Sa Hautesse que notre adroit poète invite Catherine II à cette auguste conquête. Il est vrai que cet ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, lui avait donné très-éloquemment le même conseil dans son *Voyage de Grèce* ; mais on en fait, dit-on, dans ce moment une nouvelle édition où cet article sera entièrement supprimé. Ce qui nous rassure, c'est que les vers et la prose de ces Messieurs ont réglé rarement le sort des nations et des empires, sans quoi nous les supplierions de vouloir bien être un peu plus d'accord avec eux-mêmes. (*Note de Grimm.*)

enthousiasme, et le crayon insignifiant des traits du plus grand caractère du siècle. C'est pour la première fois que l'on a vu, dans cette assemblée, des vers lus après des discours en prose, tomber deux à deux sans obtenir presque un seul signe d'applaudissement. Il est vrai que la froideur avec laquelle on a écouté le début presque prosaïque de ce chant a ôté à M. de La Harpe le talent qu'il a de lire supérieurement les vers, et surtout les siens: son amour-propre au supplice semblait avoir éteint ses moyens, et son gosier, comprimé par la réaction de l'orgueil humilié, a fini par ne plus rendre que des sons rauques et inarticulés qu'étouffait graduellement le sentiment d'un silence qui s'accroissait à mesure que le poète avançait dans sa lecture. Plusieurs beaux vers n'ont point été entendus; aussi madame P......, ancienne amie de M. de La Harpe, l'a-t-elle abordé après la séance, en lui disant avec une ingénuité toute spirituelle ces paroles consolantes: « Qu'aviez-vous donc, Monsieur, pour lire si mal aujourd'hui? Peut-on faire tomber ainsi les plus beaux vers du monde? »

L'amour-propre des spectateurs a vu avec peine que, dans une circonstance aussi solennelle que flatteuse pour la nation, le seul poète dont elle puisse se glorifier aujourd'hui ne lût pas devant M. le comte de Haga quelques-unes de ses productions toujours si vivement applaudies; mais on a été consolé de cet effet d'une petite intrigue à la faveur de laquelle le secrétaire de l'Académie avait écarté M. l'abbé Delille, qui s'était offert à lire, pour lui substituer M. de La Harpe, qui feignait n'en avoir pas envie.

M. le duc de Nivernois a lu, après M. de La Harpe, plusieurs de ses Fables, dont le plan si simple, le dia-

logue si naturel et si facile, le style si analogue à ce genre de poésie, présentent la morale la plus utile et la plus aimable; ces Fables ont été reçues avec transport. M. le comte de Haga a paru prendre à cette lecture le plus vif intérêt; le public, qui croyait lire ce sentiment dans ses yeux, s'est permis plusieurs fois d'en demander encore une à haute voix; M. le duc de Nivernois en a lu huit; le hasard l'a presque toujours fait tomber sur des Fables dont la lecture, en honorant le caractère de celui devant qui on osait la faire, annonce qu'il offre personnellement le modèle des vertus que leur morale enseigne aux souverains.

M. le comte de Haga s'est rendu, après la séance, dans la salle particulière des Académiciens, où sont les portraits de tous ceux qui ont composé l'Académie depuis qu'elle existe jusqu'à ce jour, et les portraits des grands princes qui l'ont honorée de leur présence. M. le comte de Haga y a vu le sien, dont il a fait don à l'Académie, à côté de celui de la fameuse reine Christine. Il a adressé la parole à tous les Académiciens qui avaient assisté à cette séance; il a reconnu tous ceux qui composaient l'Académie lors de son premier voyage; il en est peu à qui il n'ait dit des mots flatteurs et fins sur leurs ouvrages; manière la plus délicate dont un souverain puisse louer des gens de lettres. Il a demandé et reçu de l'air le plus affable et le plus obligeant M. Suard; on l'a vu lui parler un instant bas et à l'oreille. Nous croyons savoir ce que M. le comte de Haga a dit à cet Académicien; les paroles des rois les plus secrètes ne se perdent jamais; l'air même qui les entend en silence suffirait pour les répandre, si ceux à qui ils daignent les adresser ne les confiaient pas quelquefois à leurs amis

avec la réserve d'un mystère respectueux. M. le comte de Haga voulait faire sentir à M. Suard que sa tirade indirecte sur la comédie du *Mariage de Figaro* ne lui avait pas échappé; il lui a dit: « Vous n'y allez pas de main morte, Monsieur, et vous frappez fort. — M. le Comte me permettra de ne pas paraître l'entendre. — Je vous entends, moi; mais je n'ai point applaudi à cette partie de votre Discours, pour ne pas m'interdire le plaisir de revoir la pièce encore une fois. »

C'est ainsi que s'est terminée une séance qui a paru occuper agréablement un grand roi, et que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur de le voir honorer par sa présence le sanctuaire de la littérature française.

Chanson de M. le marquis de Montesquiou.

Air : *Le Serin qui te fait envie.*

O toi qui reçois d'Émilie
Le joli nom de petit chat,
Bel objet de sa fantaisie,
Je pourrais te croire un peu fat :
Quand d'une caresse nouvelle
Elle t'honore tous les jours,
Tu crois être quitte avec elle
En faisant patte de velours.

Ainsi le pouvoir de mal faire
Te dispense d'avoir bon cœur ;
Et c'est ton mauvais caractère
Auquel tu dois tant de faveur.
Tu n'en dors pas moins sur ce trône
Où te placent des bras charmans :
Superbe exemple que tu donnes
Aux petits-maîtres, aux tyrans.

Mais quand, gonflé de ton mérite
Et de tes droits si mal acquis,
Tu foules en vrai sybarite
Ce tas de roses et de lis.
L'Amour, que ton bonheur ennuie,
Lorgne ta place et n'a pas tort :
C'est bien le cas d'avoir envie
De réveiller le chat qui dort.

Inscription par le même.

Cette inscription est placée sur la base d'une fontaine, en forme d'obélisque, dans les jardins de Maupertuis (1).

Hélas! disait Chloé, cette onde nous fuit-elle?
Pourrait-elle chercher un plus heureux séjour?
Non, lui dit Corylas, elle se renouvelle.
Chère Chloé, de notre amour
Tu vois l'image et le modèle.

Autre Inscription pour une autre fontaine des mêmes jardins, située au milieu d'un bois sombre et solitaire; par le même.

Insensé, qui poursuis sur la scène du monde
La vaine image du bonheur,
A toi-même rendu dans cette paix profonde,
Tu sens avec effroi le vide de ton cœur,
Tu sens que tout échappe et fuit comme cette onde.

---

(1) Terre de M. le marquis de Montesquiou, près de Senlis, où il vient de faire un très-beau jardin anglais. (*Note de Grimm.*) — Maupertuis, terre de M. le marquis de Montesquiou, possédée depuis par son fils aîné, M. le comte de Montesquiou, grand chambellan, est situé dans le département de Seine-et-Marne, entre les petites villes de Coulommiers et de Rozoy. Ce joli village est à huit lieues de Meaux et à seize de Paris ou de Senlis. On ne peut donc pas

On a donné, à la Comédie Italienne, le vendredi 4, une pièce épisodique, en vers et en trois actes, intitulée *le Temple de l'Hymen*. Cette pièce a eu plus de succès que n'en obtiennent aujourd'hui ces ouvrages d'un genre dont se sont emparés depuis quelque temps nos théâtres des boulevards.

Nous avons eu l'honneur de vous annoncer dans le temps le peu de succès de *Théodore et Paulin*, opéra comique, en trois actes, du même auteur, musique de M. Grétry. Le poète et le musicien ont eu le bon esprit de retirer cet ouvrage après la première représentation. M. Desforges a fait d'un épisode de ce drame, aussi froid qu'invraisemblable, une petite comédie nouvelle, en deux actes, qui vient de réussir complètement, sous le titre de *l'Épreuve villageoise;* on l'a donnée, pour la première fois, le jeudi 24.

Il serait à souhaiter que dans cette petite pièce, dont l'intrigue est si faible et si commune, M. Desforges eût donné du moins à ses paysans un ton plus naturel, un langage plus vrai; mais ce défaut est racheté autant qu'il peut l'être par ce comique et cette vérité d'expression qui distinguent singulièrement les compositions de M. Grétry. Plusieurs airs chantés par Denise, et surtout les morceaux d'ensemble qui terminent les deux actes de cette comédie, ont eu le plus grand succès; c'est vraiment de l'esprit en musique, et c'est bien là le caractère propre au génie de ce charmant compositeur.

dire qu'il soit près de cette dernière ville. Le jardin anglais que M. le marquis de Montesquiou a fait arranger à Maupertuis est connu sous le nom de l'Élysée; il a été célébré par Delille dans le poème des *Jardins*, et il excite encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui vont le visiter. (B).

Le parterre a demandé à grands cris les deux auteurs; ils ont paru; la présence de M. le comte de Haga peut seule justifier M. Grétry d'avoir cédé à un empressement qui cesse d'être flatteur, à force d'être prodigué aux plus médiocres talens.

OEuvres de Valentin Jamerai Duval, précédées des Mémoires sur sa vie; deux volumes in-8°, avec figures. A Saint-Pétersbourg, 1784. L'éditeur de ces OEuvres posthumes est M. F. A. de Koch, attaché depuis plusieurs années au service de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies. Le plus intéressant et le plus curieux de tous les ouvrages de M. Duval, c'est sans doute lui-même (1). On sait qu'il n'eut long-temps d'autres maîtres que son instinct et sa curiosité naturelle; qu'il vécut, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, dans les forêts, employé à garder les vaches des ermites de Sainte-Anne, près de Lunéville; et que dans cette solitude, abandonné à lui-même, dévoué aux travaux les plus serviles, il n'en acquit pas moins le goût de la lecture, et fit des progrès peu communs dans la géographie, l'histoire et le blason. Un jour, étant assis au pied d'un arbre, entouré de cartes géographiques, il fut aperçu par la suite des jeunes princes de Lorraine, leur inspira par ses réponses autant d'intérêt que de surprise, et ayant obtenu de la protection du duc Léopold les secours nécessaires pour poursuivre et pour achever ses études, il mérita dans la suite l'honneur d'être attaché au duc François, qui, devenu empereur, le fit nommer directeur de la bibliothèque et du cabinet impérial des médailles à Vienne.

(1) Cet homme extraordinaire est mort à Vienne, en 1775, âgé de 81 ans. (*Note de Grimm.*)

Le Mémoire de M. de Koch sur la vie de M. Duval, qui se trouve à la tête du premier volume de la Collection que nous avons l'honneur de vous annoncer, est écrit avec une simplicité touchante, et contient plusieurs anecdotes curieuses, parce qu'elles peignent très-heureusement le caractère et le tour d'esprit du solitaire, qui, transporté au milieu d'une cour brillante, n'en conserva pas moins, sous des formes adoucies par l'usage du monde, la première franchise, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la première sauvagerie de ses mœurs et de ses manières: nous ne nous permettrons d'en citer ici qu'un seul trait. Ayant quitté un jour assez brusquement l'Empereur, sans attendre d'en être congédié: « Où « allez-vous, lui dit ce prince? — Entendre chanter la « Gabrieli, Sire. — Mais elle chante si mal! — Je supplie « Votre Majesté de dire cela tout bas. — Pourquoi ne « le dirais-je pas tout haut? — C'est qu'il importe à « Votre Majesté d'être crue de tout le monde, et qu'en « disant cela elle ne le serait de personne. »

Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans l'histoire de la dévotion fortuite et machinale qui survint à M. Duval à l'ermitage de la Rochette, près des montagnes des Vosges; dans le détail de ses premières études à l'ermitage de Sainte-Anne, et surtout dans la peinture du bonheur dont il jouissait sur un chêne de la forêt, qu'il avait érigé en observatoire. L'espèce de bataille qu'il fallut livrer aux solitaires de Sainte-Anne, qui prétendaient brûler ses cartes et ses livres, et qu'il chassa très-humblement de chez eux, ainsi que la capitulation qui suivit cette petite guerre, offrent des scènes vraiment originales. Le Mémoire où il rend compte de l'extrême agitation que lui causa la représentation de l'opéra d'*Isis*,

à Paris, en 1718, peut former un contraste assez piquant avec la lettre où Saint-Preux verse tant d'amertume et de mépris sur tous les enchantemens de ce merveilleux spectacle.

Le jardin du Palais-Royal, palais bâti par le cardinal de Richelieu et légué à Louis XIII par ce ministre-roi, est de toutes les promenades de Paris la plus célèbre et la plus fréquentée. Son heureuse situation au centre de la capitale, le couvert, si précieux pendant les chaleurs de l'été, d'une des plus belles allées du monde, avaient fait depuis long-temps de ce jardin le rendez-vous de la cour et de la ville. Il est peut-être curieux de savoir que le plus beau marronnier de cette superbe allée, avec celui qui subsiste encore au Jardin du Roi, ont été les premiers arbres de cette espèce dont l'Inde ait enrichi nos climats. Le régent Philippe, duc d'Orléans, qui habitait le Palais-Royal, apanage de sa maison, et que l'on a vu, comme dit l'auteur de *la Henriade*,

Remuant l'univers du sein des voluptés.

s'était plu à embellir ce jardin d'allées, de boulingrins, de gazons et de statues; mais cette promenade charmante était entourée de maisons irrégulières et mal bâties, dont l'aspect contrastait désagréablement avec les beautés de l'intérieur. M. le duc de Chartres, à qui son père, M. le duc d'Orléans, a cédé le Palais-Royal, vient de détruire l'ancien jardin; il en a fait planter un nouveau, et l'a entouré de maisons élevées sur un même plan d'architecture, qui, réunies à la façade du nouveau corps de bâtiment qu'il se propose d'ajouter à son palais, ne pa-

raîtront former qu'un seul édifice d'un ensemble aussi vaste qu'élégant et somptueux.

Ces nouveaux bâtimens offrent une enceinte rectangulaire, dont le développement porte trois cent soixante toises. Trois côtés de ces bâtimens, destinés à être occupés par des particuliers, sont décorés par un ordre en pilastres cannelés, qui depuis le sol jusqu'au-dessus de l'entablement s'élève à quarante-deux pieds. Cent quatre-vingts arcades, séparées par ces pilastres, éclairent le péristyle qui règne autour du jardin. Sous ce péristyle on a établi cent quatre-vingts boutiques, louées par des restaurateurs, des baigneurs, des cafés et des marchands de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément. Cette promenade couverte communique à deux grands vestibules placés dans les deux angles opposés au Palais; ils sont soutenus par vingt-quatre colonnes. Sur la galerie en arcades règnent deux étages pris dans l'entablement de l'ordre, décorés de bas-reliefs et de trophées, et couronnés par une corniche aussi riche qu'élégante. Le troisième étage est pris dans les mansardes, et caché en partie par une balustrade supportant cent quatre-vingts vases, qui termine avec autant de grace que de noblesse ce grand ensemble de bâtimens.

Les arbres que l'on a plantés dans le nouveau jardin, et dont l'élévation ne doit pas excéder celle du premier étage des maisons qui l'entourent, donnent déjà un ombrage agréable. Un bassin flanqué de quatre kiosques en treillage occupe l'extrémité du jardin en face du palais. Le reste du terrain formera une esplanade considérable, où l'on placera sur un piédestal élevé la statue de Henri IV, confiée au ciseau du célèbre Houdon.

On essaierait difficilement de peindre le tableau inté-

ressant qu'offre cette promenade lorsque le soleil, baissant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir respirer le frais, et jouir dans ce jardin du plaisir de voir, et surtout du plaisir d'être vues. Des doubles et triples rangs de chaises, placées le long d'allées spacieuses, suffisent à peine pour recevoir cette foule de femmes, presque toutes jolies, au déclin du jour, et dont le spectacle offre un coup-d'œil aussi varié que séduisant. Les plus belles, ou celles qui sont mises avec le plus d'élégance, se promènent au milieu de celles qui bordent ces allées, avec cette grace facile qui appartient en général aux femmes de Paris, et que fait valoir encore la forme aussi simple que gracieuse des vêtemens que le bon goût semble aujourd'hui leur avoir fait adopter; des jupes de taffetas, dont la couleur perçant à travers le tissu de leurs longues robes de gaze ou de lin, semble presque indiquer le nu; ces ceintures légères qui terminent la taille en marquant encore mieux le svelte de ses contours par le tranchant de leur couleur avec celle de l'habit qu'elles semblent attacher; enfin ces chapeaux couronnés de fleurs, placés sur leurs têtes avec une négligence aimable, et dont l'ampleur semble ne dérober une partie du visage que pour prêter à celle qu'elle laisse voir plus de rondeur et plus d'attraits; tout cet ensemble d'un costume si séduisant et si simple, en laissant deviner les formes mêmes qu'il affecte de voiler, donne aux femmes de nos jours une élégance et une grace plus attrayantes que la beauté même. On croit être transporté dans Athènes, à ces jours de fête où la beauté, belle simplement de ses appas, couverte plutôt que parée par les plis ondulans de ses vêtemens légers, n'empruntait de l'éclat que des fleurs dont elle couron-

nait sa tête. Jamais nos jolies femmes n'ont plus ressemblé à de jeunes Grecques, et jamais elles n'ont paru plus belles. Leur affluence répand sur cette promenade un intérêt attachant; on ne se lasse point de voir un tableau continuellement embelli par une variété d'objets sur lesquels l'œil se repose tour à tour avec une complaisance toujours nouvelle, et l'on regrette pour ainsi dire que la nuit vienne lui en substituer un autre, quoique plus voluptueux et plus piquant encore.

Les feux de cent quatre-vingts réverbères suspendus aux cent quatre-vingts arcades qui entourent ce jardin, ceux des nouvelles lampes à la Quinquet qui éclairent les cafés, les restaurateurs et les boutiques, répandent sur cette promenade une lumière douce, une espèce de demi-jour qui rend la beauté plus intéressante et prête à la laideur même des illusions favorables. Ce demi-jour sert la décence et la commande, en même temps que la magie de ses effets semble répandre la volupté jusque dans l'air que l'on respire. C'est le moment où la foule de nos belles courtisanes se rend dans ce jardin. L'élégance toujours recherchée de leur parure, l'aisance presque hardie de leur démarche attirent sur leurs pas la foule tumultueuse de nos jeunes gens; on les voit s'agiter sans cesse autour d'elles, courir des unes aux autres, les suivre tour à tour, les devancer avec un empressement fatigant même pour celles qui en sont l'objet. C'est un flux et un reflux dont ces jeunes beautés dirigent les ondulations, et qu'elles portent le plus souvent le long des grandes allées, parce qu'elles connaissent tout l'avantage que reçoivent leurs charmes du jour artificiel qui éclaire encore plus ces allées que les autres parties du jardin. Le milieu de cette promenade, occupé par le bassin et

les kiosques vivement éclairés, présente un spectacle moins tumultueux, et par cela même peut-être plus agréable. L'affluence des spectateurs désintéressés respire l'air pur de la grande esplanade, tandis qu'une multitude de groupes, assis autour de petites tables, prennent ces rafraîchissemens glacés dont la chaleur de la saison rend l'usage si nécessaire et si agréable, et qu'on a trouvé le secret de varier journellement au choix de tous les goûts. Jamais nos Wauxhalls, nos Colisées, nos Redoutes, n'ont rien offert d'un pittoresque aussi riche, aussi varié que cette espèce de bal de nuit en plein air. Cette foule de femmes, toutes condamnées par état à être jolies, l'espèce de négligence voluptueuse que la nuit autorise dans leur maintien, la grace et la légèreté de leur démarche; l'empressement de cette brillante jeunesse qui cherche avidement dans leurs yeux l'expression des désirs qu'elles se sont fait une si douce habitude d'inspirer; le site, le jour qui l'éclaire, tout répand sur cette promenade un charme dont il est difficile que les sens ne soient pas émus. Celui de la musique vient encore quelquefois ajouter à toutes les voluptés que l'on respire dans ce jardin, jusqu'à l'instant où les lampes, éteintes à onze heures, annoncent à ceux qui n'aiment pas l'obscurité qu'il est temps de l'abandonner. Nous devons ajouter qu'une police exacte maintient la décence et fait respecter l'honnêteté dans un lieu d'ailleurs si peu fait pour en conserver le sentiment. Tel est le spectacle qu'offre chaque jour le nouveau jardin du Palais-Royal.

Les plus jolis mots de la langue française, stances; par M. Cuinet d'Orbeil.

A deux époques de sa vie
L'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant.

L'un est *maman*, et l'autre *j'aime*.
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant.

Que le premier se fasse entendre,
Bientôt une mère y répond.
La jeune beauté devient tendre,
Si son cœur entend le second.

Ah! jeune Lise, prends-y garde,
Le mot j'aime est plein de douceur;
Mais tel qui souvent le hasarde
N'en sentit jamais la valeur.

L'esprit quelquefois s'en amuse,
Il en saisit si bien l'accent,
Que méchamment il en abuse
Pour tromper un cœur innocent.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant;
Celui qui dit mieux je vous aime
Est quelquefois celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille;
Crains un amant rempli d'esprit;
C'est ton cœur et non ton oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit.

C'était par des talens supérieurs et par l'émulation la plus favorable aux progrès de l'art dont mademoiselle Clairon sut tout à la fois étendre et fixer les limites, que cette célèbre actrice et sa rivale, mademoiselle Dumesnil, attachaient l'attention du public et se disputaient ses suffrages. Nos tragédiennes du jour, la dame Vestris et la demoiselle Sainval, condamnées par leur médiocrité à ne jamais exciter ce grand intérêt, ont cru sans doute pouvoir le suppléer par l'histoire publique de leurs nobles tracasseries, et, sans le vouloir, elles ont apprêté ainsi à rire à ceux qu'elles ne pouvaient faire pleurer.

La demoiselle Sainval cadette a écrit à *ses chers camarades qu'elle ne pouvait supporter plus long-temps les vexations de la dame Vestris*, qui ne lui laissait que trois ou quatre rôles *bien doux*, *très-tendres*, *bien pleureurs;* qui, lorsqu'elle *lui en laissait jouer quelque autre, avait le soin de ne l'en faire avertir que la veille, à onze heures du soir;* qui enfin la traitait *comme si elle arrivait à la Comédie pour lui porter la queue*..... La demoiselle Sainval finissait par demander sa retraite pour procurer à a srivale le plaisir de dire : *Je me suis défaite des deux sœurs*. Les *chers camarades* ont fait donner copie de cette lettre à la dame Vestris. Celle-ci a répondu par un Mémoire apologétique, en forme de lettre, un peu long, un peu lourd, mais assez adroit, où l'on a reconnu la plume du célèbre avocat Gerbier, qui n'est pas moins attaché aujourd'hui à cette cliente aux bras si beaux, à la peau si blanche, que l'était autrefois M. le maréchal de Duras, qui l'a honorée long-temps de la protection la plus intime. Dans cette lettre, madame Vestris répond d'une manière simple et précise

à toutes les accusations de mademoiselle Sainval ; et, après lui avoir prouvé qu'elle n'a fait qu'user très-discrètement de son droit de première actrice, elle consent, avec le désintéressement le plus modeste et le plus adroit, *à ne plus jouer que les rôles que son double voudra bien lui abandonner*, à lui céder en un mot sa place et à prendre humblement la sienne, *pour ne pas priver le public et ses chers camarades des talens de mademoiselle Sainval.*

Cette lettre, répandue dans tout Paris avec profusion, nous a valu en réponse un grand Mémoire à consulter et une Consultation pour la demoiselle Sainval, signés *Tronçon du Coudray*, mais faits par l'avocat Target. Ce Mémoire écrit avec esprit, et piquant surtout par l'ironie avec laquelle on y persifle l'éloquence de madame Vestris et celle de son défenseur, allait amuser le public aux dépens de nos deux Melpomènes, en forçant les tribunaux de se mêler sérieusement d'une contestation digne du *Roman Comique;* mais la cour nous a privés de cette gaieté ; elle a imposé silence à ces dames, et le sieur Deshaies, un des imbéciles les plus importans du siècle, parce qu'il a l'honneur d'être maître des ballets du Théâtre Français, a cru devoir cimenter cette réconciliation forcée à la face du public, en les obligeant de se donner la main dans la pantomime turque qui termine *le Bourgeois Gentilhomme*. Cette scène, presque aussi hideuse que comique par les grimaces de la demoiselle Sainval au moment où elle a senti la main de sa jolie rivale dans la sienne, a été parodiée sur-le-champ chez Nicolet, et c'est ainsi que s'est terminée une querelle dont il n'a pas tenu à nos plus célèbres avocats de faire retentir les voûtes augustes du temple de Thémis.

Tous nos spectacles ont fait des efforts extraordinaires pour intéresser l'attention de M. le comte de Haga. L'Académie royale de Musique a remis, dans l'espace de trois semaines, huit ou dix opéra différens (1), plus qu'on n'en donnait autrefois en deux ou trois ans, plus qu'on n'en pourrait voir durant le carnaval, en parcourant les principales villes de l'Italie. Les Comédiens Français se sont empressés de remettre toutes les pièces qu'il avait paru désirer de voir, *le Siège de Calais*, *le Roi Léar*, *le Jaloux*, *le Séducteur*, *l'Impatient*, *les Rivaux amis*, etc. La première fois que monsieur le Comte honora ce spectacle de sa présence, on donnait *le Mariage de Figaro;* il arriva au moment où le premier acte allait finir. Par un mouvement d'égards et de respect d'autant plus flatteur qu'il ne pouvait être ni prévu, ni préparé, le public ordonna aux Comédiens de recommencer la pièce. Quoique une attention si française, si juste et si bien sentie ait pu coûter aux principaux acteurs, jamais la pièce ne fut mieux jouée, ni plus vivement applaudie. Madame Dugazon, qui relève d'une maladie infiniment dangereuse et que nous avions craint de perdre pour toujours, a reparu la première fois, pour M. le comte de Haga, dans *Blaise et Babet :* quelque intérêt qu'elle ait toujours donné à ce rôle, son talent y a déployé un charme plus séduisant encore et des graces toutes nouvelles. C'est depuis l'arrivée de cet illustre voyageur qu'on s'est hâté de donner à ce spectacle *l'Épreuve Villageoise*, dont nous avons déjà eu l'honneur de vous rendre compte, et *le Dormeur éveillé* de MM. Marmontel et Piccini, dont l'analyse se trouvera

(1) *Armide*, les deux *Iphigénie* de Gluck, *Didon*, *Atys*, *Chimène*, *la Caravane*, *Castor*, *le Seigneur bienfaisant*. (*Note de Grimm.*)

dans notre prochain envoi. Tous nos théâtres ont été bien récompensés de leur zèle et de leur empressement par l'affluence de monde que leur attirait la présence de M. le comte de Haga, qui a daigné se trouver souvent le même jour à deux ou trois spectacles différens.

JUILLET.

Paris, juillet 1784.

On a donné, le lundi 28 juin, sur le théâtre de la Comédie Italienne, la première représentation du *Dormeur éveillé*, comédie en quatre actes, en vers, mêlée d'ariettes, représentée sur le théâtre de la cour au dernier voyage de Fontainebleau, et sur celui de Trianon ces jours passés, pour M. le comte de Haga. Les paroles sont de M. Marmontel, et la musique de M. Piccini.

M. Marmontel a pris le sujet de cette comédie dans *les Mille et une Nuits.* Ces Contes, monument du génie et du goût des Arabes pour un genre de littérature qu'ils portèrent en Europe, ainsi que tant d'autres connaissances, dans les temps brillans de leur domination en Espagne, offrent, à travers le merveilleux qui caractérise le tour d'esprit de ces conquérans, des idées plaisantes et quelquefois très-philosophiques. *Le Dormeur éveillé* est un des meilleurs contes de ce recueil, et il n'en est point qu'on ait essayé d'adapter plus souvent au théâtre. Le père Du Cerceau traita ce sujet sous le nom de *Grégoire, ou les Embarras de la Grandeur.* Cette pièce de collège eut le plus grand succès; elle fut jouée par les pensionnaires devant Louis XV, encore enfant,

et devant le régent Philippe d'Orléans. Ce drame n'est pas sans mérite; l'intrigue est un peu faible. Les Jésuites se faisaient une règle de ne point employer des femmes dans leurs conceptions théâtrales, et sans amour il est très-difficile d'intéresser dans une comédie.

Les Italiens nous ont donné le même sujet sous le titre d'*Arlequin toujours Arlequin*. C'est une des pièces de leur répertoire qu'on revoyait avec le plus de plaisir. Arlequin, enivré par les serviteurs d'un prince qui cherche à désennuyer son fils malade, est transporté pendant son sommeil dans le palais, et y est traité comme s'il était roi. La naïveté et la crédulité de ce personnage donnent lieu à des situations très-comiques, à des saillies très-gaies que produit tout naturellement la surprise d'Arlequin, se réveillant entouré de tant d'objets si neufs pour lui. Dans le court espace d'un acte, on lui fait remplir les fonctions les plus importantes de la royauté; il juge ses sujets, reçoit un ambassadeur, se voit attaqué par l'ennemi, se dégoûte bien vite du métier pénible de roi, et revient à son premier état en quittant le trône pour se jeter dans les bras de Rosette, petite paysanne qu'il était sur le point d'épouser lorsqu'on l'a fait roi. L'image du bonheur dont il avait joui près d'elle au milieu de ses amis et de ses égaux le rend bientôt à lui-même, et prépare d'une manière très-heureuse et très-philosophique le dénouement de la pièce.

Un auteur anonyme (1) avait traité le même sujet, il y a vingt ans, en opéra comique. M. de La Borde, alors premier valet de chambre du roi, et depuis auteur d'un

(1) On vient de nous apprendre que c'est M. Marmontel lui-même. (*Note de Grimm.*)

Essai sur l'Histoire de la Musique, d'un *Voyage en Suisse*, etc., avait fait la musique de ce petit opéra. Il ne présentait le Dormeur éveillé qu'au moment où il rentrait chez lui, se croyant calife, et voulant encore retourner au sérail où il avait laissé une odalisque dont il était devenu amoureux pendant le séjour qu'il y avait fait; Haroun lui accordait la belle esclave pour le consoler de l'avoir détrompé d'un si beau rêve. Ce dénouement, moins intéressant et surtout moins vraisemblable que celui de la pièce italienne, n'était pas sans mérite; mais c'était la seule partie de ce drame qui fût supportable. Il n'a jamais été joué à Paris.

M. Marmontel a cru devoir suivre exactement dans sa comédie la marche du Conte et en offrir tous les développemens; il a ajouté seulement aux personnages employés dans le Conte celui de Rose d'amour, jeune esclave d'Hassan, qui l'a élevée, qui l'aime et qui en est aimé.

Le dénouement est imposant par la pompe du spectacle qu'il amène, mais il n'est ni aussi naturel, ni aussi attachant que celui d'Arlequin toujours Arlequin quittant le sceptre et la couronne pour vivre avec sa maîtresse et ses amis qu'il a regrettés sur le trône, et que l'excellence de son caractère et la bonté de son cœur lui font préférer à tout l'embarras d'une grandeur dont il n'a pas douté un seul instant. Aussi, à la première représentation, lorsque quelques amis de M. Marmontel ont demandé l'auteur, a-t-on entendu des voix demander le tapissier, dont les talens ont traité la partie du trône et des tapisseries qui paraissent au dénouement avec autant de magnificence que de goût.

Quant à la musique, M. Piccini a achevé de con-

vaincre, par cette composition, tous ceux qui réfléchissent un peu sur cet art appliqué au théâtre, que les paroles les plus lyriques, lorsqu'elles ne tiennent pas à la marche de l'action ou la suspendent, lorsqu'elles ne sont jamais en situation ou qu'elles la prolongent inutilement, laissent peu de ressource, même au plus grand talent. La musique n'est guère que la langue des passions; l'esprit est rarement de son ressort; elle n'en rend qu'imparfaitement les finesses, et ses traits les plus délicats échappent à l'art de ses procédés. Le premier acte de cette comédie est celui qui a servi le plus heureusement le talent du compositeur; le morceau d'ensemble qui le termine et le délicieux rondeau *Viens, ma Rose, viens me rendre mon délire ou ma raison*, que chante Hassan au quatrième acte, sont dignes du talent de cet homme célèbre; le reste en général offrait peu de motifs propres à échauffer son génie; et si M. Piccini, dans cet ouvrage, a paru froid et même monotone, la faute en est presque toujours au caractère du poëme. Les meilleures scènes de cette comédie étaient si peu susceptibles d'être embellies par la musique, que M. Piccini a supprimé à diverses reprises plus d'un tiers de sa partition, sans que l'ouvrage ait paru y rien perdre.

Les auteurs ont jugé à propos de retirer cette comédie à la sixième représentation.

Chanson de M. le marquis de Champcenetz à madame de Saint-Alban.

Air du vaudeville de *Figaro*.

Sans te blesser, je veux te faire
L'éloge de la fausseté.

Si quelque temps j'ai su te plaire,
Je lui dois ma félicité.
Si d'abord, prenant son langage,
Tu consentis à m'écouter,
Je lui dois encor davantage
Quand tu juras de me quitter. (*bis.*)

Qu'une femme fausse est piquante
Lorsque son penchant la trahit!
Sa perfidie intéressante
Subjugue le cœur et l'esprit.
Rien n'alarme un amant habile,
Et le parjure est si commun!
Toi-même feins d'en aimer mille
Pour te venger d'en aimer un. (*bis.*)

Être infidèle avec adresse
Est ce qu'on exige aujourd'hui.
L'inconstance est à la tendresse
Ce qu'est l'enjouement à l'ennui.
Avec la triste sympathie
S'endort la triste vérité.
Ton sexe est faux par modestie,
Le nôtre l'est par vanité. (*bis.*)

Jugement d'un habitant de la Garonne sur l'auteur du DORMEUR ÉVEILLÉ.

On n'est plus vrai ni plus habile,
Sélon moi, qué cé jeune auteur:
Il nous annonçait un dormeur,
Et, sandis, il en a fait mille.

Mon Bonnet de nuit, deux volumes in-12. C'est encore une nouvelle production de la plume infatigable de l'auteur de *l'An* 2440, du *Tableau de Paris*, des *Por-*

traits des Rois de France, etc., etc. On y verra, comme dans toutes les autres, de la sensibilité, de l'esprit, du mauvais goût, des lieux communs et quelques manières de voir neuves et originales. Ce sont des rêveries et des rêves sur l'égoïsme, la royauté, la cupidité, l'opulence, sur Mahomet, Sémiramis, Racine, Boileau, que sais-je? et le roman d'un monde heureux. Un des premiers chapitres est intitulé *l'Oreiller;* l'auteur y prouve que, pour être heureux, il faut être bien avec son oreiller, parce que l'édredon le plus doux se durcit sous la tête inquiète du méchant. Un autre moyen sans doute d'être bien avec son oreiller, ce serait de prendre quelquefois ce *Bonnet de nuit;* car les rêves qu'il contient pourraient bien inviter aussi souvent à dormir qu'à rêver. A travers les idées extravagantes et communes dont cet ouvrage est rempli, l'on rencontre non-seulement beaucoup d'excellentes choses, mais encore d'utiles vérités exprimées avec une grande énergie, comme celle-ci : « Le mépris dans les grandes villes est comme l'air infect qu'on y respire; on s'y fait. » Tacite aurait-il voulu dire autrement?

AOUT.

Paris, août 1784

On vient d'essayer encore sur le Théâtre Italien deux sujets tirés des Contes de M. de Voltaire, *l'Éducation d'un Prince*, sous le titre du *duc de Bénévent*, comédie en trois actes et en vers libres (1), de M. Lieutaud, au-

(1) Représenté pour la première fois le 16 juillet 1784.

teur d'*Héraclite*, pièce tombée l'année dernière sur ce même théâtre; et *Candide*, sous le titre de *Léandre-Candide*, opéra-vaudeville, en deux actes (1), de M. Radet, déjà connu par quelques parodies, et du sieur Rosière, un des acteurs de la troupe.

L'Éducation d'un Prince n'a eu aucun succès; elle n'a été jouée qu'une seule fois; mais comme on en annonce tous les jours une seconde représentation, on suppose que l'auteur y fait des changemens. Il lui sera bien difficile de faire un bon drame de ce Conte si charmant. Les trois incidens qui préparent le changement du Prince sont, dans l'ordre naturel des choses, à une trop grande distance l'un de l'autre pour pouvoir être réunis avec quelque vraisemblance dans le court espace d'une comédie.

Il est peut-être assez curieux de rappeler que M. de Voltaire avait tenté lui-même de transformer son conte de *l'Éducation d'un Prince* en opéra comique; il l'avait fait pour Grétry, qui, à son retour de Rome, à l'âge de vingt-deux ans, avait passé une année près de lui, à Genève, occupé à lui donner des leçons de chant. Ce fut M. de Voltaire, qui, sans aimer la musique, devina son talent, et l'engagea à venir à Paris; c'est donc encore à l'auteur de *la Henriade* que nous devons celui de *Sylvain*, de *Zémire et Azor* et de tant d'autres compositions charmantes perdues pour nous, si ce grand homme n'eût pour ainsi dire forcé le jeune musicien à venir essayer son génie sur le théâtre de la capitale. M. de Voltaire dédaignait avec raison le genre de l'opéra comique; il avait fini cependant par céder aux sollicitations du jeune musicien, qui fut plus d'un an à Paris sans pou-

(1) *Léandre-Candide, ou les reconnaissances en Turquie;* Représenté pour la première fois le 27 juillet 1784.

voir trouver un poëme à mettre en musique. M. de Voltaire, en envoyant son poëme de *l'Éducation d'un Prince* à Grétry, exigea qu'il tût son nom aux Comédiens. La pièce ayant été lue, selon l'usage, à ces messieurs, ce nouveau coup d'essai des talens de l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet* fut jugé unanimement indigne du Théâtre d'Arlequin. Ces juges furent très-étonnés quand, longtemps après, ils surent quel était l'auteur de l'ouvrage qu'ils avaient ainsi dédaigné; ils voulurent en vain revenir de leur jugement; les amis de M. de Voltaire crurent qu'il pouvait encore lui rester quelque gloire sans qu'il eût essayé ses forces dans une carrière aussi sublime et aussi hasardeuse.

Léandre-Candide n'est, comme nous l'avons dit, que le dénouement de *Candide* mis en action et travesti en style de parade. Léandre-Candide retrouve dans une hôtellerie et Martin et Pangloss.

Cette bagatelle, assez platement écrite et plus froidement intriguée, a cependant réussi, grace à la gaieté de quelques vaudevilles, aux jeux de mots de quelques refrains dont l'indécence a fait le succès. On pardonne une polissonnerie lorsqu'elle est spirituelle; notre parterre, plus indulgent aujourd'hui, fait souvent grace à une platitude uniquement parce qu'elle lui rappelle une polissonnerie.

On a donné, le 11 août, sur le Théâtre Italien, pour la première fois, *les Deux Rubans, ou le Rendez-vous*, opéra comique en un acte. Les paroles sont de M. Pariseau, connu déjà par plusieurs bagatelles du même genre qui ont réussi. La musique est de M. de Blois, violon de l'orchestre de ce théâtre.

Cette petite pièce est écrite avec gaieté. L'intrigue en est faible, mais les détails de la scène principale sont assez naïfs, assez piquans, pour faire pardonner l'invraisemblance de la situation qui les amène. La musique faible, sans originalité, n'a eu qu'un succès médiocre, et laisse concevoir peu d'espérance du talent de ce nouveau compositeur.

On a donné, le 13 août, sur le même théâtre, *l'Amour à l'épreuve*, comédie en un acte et en vers, attribuée à M. Faur, secrétaire de M. le duc de Fronsac.

Cette petite comédie, dont le fonds manque également d'action et de vérité, présente cependant une espèce d'intérêt et de mouvement dans sa marche qui l'a fait réussir. L'auteur a eu l'art d'engager ses personnages dans des situations dont l'embarras est assez comique. Le style de ce petit ouvrage a paru en général agréable et facile; il décèle un talent exercé par l'étude de nos bons modèles.

Rapport des Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal, imprimé par ordre du roi. Le roi avait nommé, le 12 mars, des médecins choisis dans la Faculté de Paris, pour faire l'examen et lui rendre compte du magnétisme animal pratiqué par M. Deslon; et sur la demande de ces quatre médecins, MM. Majault, Sallin, d'Arcet et Guillotin, Sa Majesté leur avait associé, pour procéder avec eux à ce travail, cinq des membres de l'Académie des Sciences, MM. Franklin, Le Roy, Bailly, de Bory et Lavoisier. Le nom des savans employés à l'examen et à l'analyse de cette prétendue découverte, et l'importance dont il était de constater

ou d'anéantir l'existence de ce nouvel agent général de la nature, suffisaient pour fixer l'attention publique sur ce rapport. Il avait été provoqué, ainsi que nous avons eu l'honneur de vous le dire, par M. Deslon, au moment où M. Mesmer ouvrait une souscription à cent louis par tête, qui a été portée à près de trois cents personnes; ces initiés dans les secrets du magnétisme animal en publiaient partout les miracles, et plusieurs en avaient répandu la manipulation dans la plupart de nos provinces.

Ce rapport, dans de pareilles circonstances, a été reçu avec le plus grand empressement; c'est un excellent modèle de la méthode qui devrait toujours diriger ces sortes d'ouvrages destinés à l'instruction publique. M. Bailly, chargé de la rédaction, a eu l'art d'embellir la sécheresse de la matière par le charme d'un style élégant et simple. Après avoir exposé rapidement la doctrine de M. Deslon sur l'agent que M. Mesmer prétend avoir découvert, il conduit ses lecteurs au traitement public du magnétisme; il décrit les moyens employés à ce traitement: «Un baquet rempli d'eau d'où sortent plusieurs branches de fer coudées et mobiles que l'on s'applique directement sur la partie malade; des cordes dont chacun s'entoure; la chaîne que l'on fait en se tenant par les mains, en appliquant le pouce entre le doigt index et le pouce de son voisin; alors, en pressant le pouce que l'on tient ainsi, l'impression reçue à la gauche se rend à la droite et circule à la ronde.

« Un piano-forté est placé dans le coin de la salle; on y joue différens airs sur des mouvemens variés, et l'on joint quelquefois la voix aux sons de cet instrument.

« Tous ceux qui magnétisent ont à la main une baguette de fer longue de dix à douze pouces. »

Tels sont les grands moyens employés pour produire ces phénomènes qui ont exalté tant de têtes. Les commissaires se sont assurés, au moyen d'un électromètre et d'une aiguille de fer non aimantée, que le baquet ne contient rien qui soit électrique ni aimanté; M. Deslon leur a déclaré de plus qu'il ne contenait aucun agent physique capable de contribuer aux effets annoncés du magnétisme, et les commissaires s'en sont convaincus.

Le rapport développe ensuite la manière d'exciter, de diriger le magnétisme.

Les malades, rangés en très-grand nombre autour du baquet, reçoivent le magnétisme par les branches de fer qui trempent dans le baquet, et dont ils appliquent les pointes arrondies sur la partie malade, par la corde enlacée autour de leur corps, par l'union de leur pouce avec celui de leur voisin, par le son du piano-forté; ils sont encore magnétisés *directement* au moyen de la baguette et du doigt du magnétisant qu'il promène devant leur visage, dessus ou derrière la tête, en observant la direction des pôles. « Mais ils sont surtout magnétisés par l'application des mains, par la pression des doigts sur les hypocondres et sur les régions du bas-ventre; application souvent continuée pendant long-temps et quelquefois pendant plusieurs heures. »

C'est alors surtout que les malades offrent ce tableau varié de différentes crises. Quelques-uns n'éprouvent rien, d'autres toussent, crachent, sentent une chaleur locale ou universelle, ou sont agités ou tourmentés par des convulsions. Ces convulsions se propagent; selon la nature des sujets, elles portent le trouble et l'égarement

dans les yeux, font pousser des cris perçans, verser des pleurs, et occasionent des hoquets et des rires immodérés.

Tels sont les effets que les commissaires ont vu produire dans le traitement public, et ils ont observé que les femmes en général en étaient le plus susceptibles. Ils se sont occupés à en démêler les causes, et le but essentiel de leurs premières expériences a été de s'assurer de l'existence de l'agent qui les produisait : ils n'ont pu la constater par le moyen des sens ; ce fluide échappe à tous ; et comme son action ne paraît et ne peut être aperçue que par celle qu'il exerce sur les corps animés, c'est par la recherche des moyens qui la préparent et par l'analyse des mêmes effets, sans le secours du magnétisme, que ces observateurs en ont détruit l'illusion. Ils ont fait sur eux-mêmes leurs premières expériences, et se sont fait magnétiser à diverses reprises par M. Deslon, en observant de ne se point rendre trop attentifs à ce qui se passait en eux ; *aucun d'eux n'a rien senti ou du moins n'a rien éprouvé qui fût de nature à être attribué à l'action du magnétisme.* Ils se sont déterminés ensuite à isoler du traitement public huit sujets différens pour observer si le magnétisme agissait sans le concours des effets que produisent naturellement l'imitation, l'imagination, si puissantes surtout sur des tempéramens faibles et sensibles, lorsque leur mobilité, si dépendante des nerfs, est encore excitée par des frictions faites sur les parties du corps auxquelles ces nerfs correspondent davantage, ou qui sont le siège même des plus irritables.

Nous voudrions pouvoir rappeler ici toutes ces diverses expériences faites avec autant de soin que de sa-

gacité, et presque toujours en présence de M. Deslon. Ce qui en résulte, c'est que les sujets les plus accoutumés à éprouver ces commotions, ces crises, ces convulsions, les seules preuves sensibles de l'existence du magnétisme animal, isolés les uns des autres et surtout du traitement public, n'en ont point ou presque point éprouvé. Les enfans, dont l'organisation délicate est si faible et si sensible, mais qui sont moins susceptibles de préventions, échappent par-là même au pouvoir du magnétisme. Cette observation a engagé les commissaires à faire bander les yeux de diverses personnes qu'ils voulaient magnétiser; la plupart alors deviennent insensibles au pouvoir du magnétisme. Une seule femme, à qui l'on appliquait les mains sur les hypocondres, a dit y sentir de la chaleur, qu'elle allait se trouver mal, et s'est trouvée mal en effet. Revenue à elle et les yeux bandés, on lui a fait croire que M. Deslon, que l'on avait écarté, la magnétisait encore, et les mêmes accidens ont eu lieu. Les commissaires ont multiplié les expériences de ce genre sur des sujets choisis par M. Deslon, et sur une fille que sa vue seule, que l'idée même ou le sentiment seul de sa présence faisait tomber en crise. Cette fille, les yeux bandés, a éprouvé des convulsions affreuses lorsqu'on lui a dit que M. Deslon, que l'on avait fait écarter, la magnétisait, et a repris ses sens, et est restée dans un état parfait de tranquillité pendant que M. Deslon, rentré dans son appartement, la magnétisait à quelques pouces de distance. M. Deslon a magnétisé ensuite un des arbres du jardin du docteur Franklin. Un jeune homme, sur lequel jusqu'alors ce genre de magnétisme avait eu la plus grande puissance, n'a senti ses effets qu'en approchant des arbres qui n'a-

vaient point été magnétisés, n'a rien senti auprès de celui qui l'était, et n'est tombé en crise qu'au pied d'un arbre distant de vingt-quatre pieds de celui qui l'avait été.

D'après une foule d'expériences aussi variées que curieuses, et d'après l'aveu même de M. Deslon, aveu qui honore son honnêteté, qui prouve du moins sa candeur, les commissaires déclarent qu'ils pensent que « l'attouchement, l'imagination, l'imitation, sont les vraies causes des effets attribués à cet agent nouveau, connu sous le nom de magnétisme animal, et que l'imagination surtout est la principale des trois causes que l'on vient d'assigner au magnétisme..... » Ils finissent leur rapport en disant « qu'ils se croient obligés d'ajouter, comme une observation importante, que les attouchemens, l'action répétée de l'imagination pour produire des crises, peuvent être nuisibles ; que le spectacle de ces crises est également dangereux à cause de cette imitation dont la nature semble nous avoir fait une loi, et que par conséquent tout traitement public où les moyens du magnétisme sont employés ne peut avoir à la longue que des suites funestes. »

Tel est le résultat de ce rapport auquel a bientôt succédé celui de la Société royale de Médecine, commise aussi par le roi pour faire l'examen du magnétisme animal. Ce rapport, semblable quant au fonds et l'identité des faits, n'est pas présenté d'une manière aussi claire que celui dont nous venons d'avoir l'honneur de vous rendre compte. Les commissaires de la Société royale ont trop employé les opinions purement théoriques de l'art pour combattre celles de M. Mesmer, au lieu d'analyser sans aucun esprit de système et les faits et leurs

causes. Le résultat de leurs recherches proscrit encore plus positivement l'usage du prétendu magnétisme animal.

Ces deux rapports ont fait une grande révolution dans l'opinion publique. Les nombreux souscripteurs de Mesmer, dont l'amour-propre se trouve encore plus compromis par le ridicule que le public répand sur leur crédulité, que par l'argent qu'il leur en a coûté, sont presque les seules personnes qui aient cru qu'il était possible, qu'il leur convenait au moins de soutenir encore la prétendue existence du magnétisme animal. Quant à l'inventeur de cette doctrine, tranquille au milieu de l'orage qui menace ses baquets, et bien sûr de conduire heureusement au port le produit net d'une opération imaginée et conduite avec un art qui le distinguera toujours des gens de son espèce, il serait resté volontiers dans une terre, à six lieues de Paris, occupé à magnétiser un arbre qui fait de bien plus grands miracles que tous ceux qu'il a opérés à Paris; mais ses souscripteurs ont troublé sa tranquillité, et l'ont forcé de renoncer à une impassibilité qui les livrait seuls au ridicule. Ils ont pensé avec raison qu'il importait à leur amour-propre de rendre au moins la chute du magnétisme un peu plus imposante, et ils ont essayé d'en suspendre la rapidité par la lenteur des formes judiciaires.

En conséquence, M. Mesmer a présenté une requête au Parlement, où, en accumulant les récriminations contre le sieur Deslon, il se plaint très-justement qu'on ait prétendu juger le maître, l'inventeur de cette doctrine sublime sur les procédés imparfaits d'un élève infidèle: il demande à la cour, « *au nom de l'humanité dont il ose se croire en ce moment le ministre et le dé-*

fenseur, de lui commettre tels magistrats ou supérieurs auxquels il soumettra l'état de ses malades, une fois constaté par des médecins, sa manière de les traiter, les certificats qu'ils pourront donner des progrès de leur maladie et de leur guérison, vérifiés par des personnes à qui la confiance du public soit nécessairement due; offrant de plus de soumettre à leur examen un plan qui renfermera les seuls moyens possibles de constater infailliblement l'existence et l'utilité de sa découverte, etc. »

Cette requête, faite très-adroitemment (1), à quelque emphase près même fort bien écrite, a été reçue par le Parlement, qui, sans s'arrêter aux offres de M. Mesmer, lui ordonne d'avoir à communiquer ses procédés à quatre médecins, deux chirurgiens et deux apothicaires, pour, sur leur rapport, être ordonné par la Cour ce qu'elle jugera convenable.

Le parti pris par la Faculté de Médecine de proscrire,

(1) On l'attribue à M. Bergasse, avocat en Parlement et premier élève de M. Mesmer. L'auteur a-t-il pu s'empêcher de sourire lui-même en écrivant la période que voici ? « Si le rapport des commissaires est adopté..., le magnétisme animal n'est plus qu'un prestige ridicule qu'il faut proscrire avec indignation; le suppliant lui-même n'est qu'un imposteur qu'il faut punir; ce n'est pas tout : trois cents élèves environ qu'il a formés, et parmi lesquels se trouvent en grand nombre des hommes faits pour être remarqués, soit par le rang qu'ils occupent dans la société, soit par leurs qualités personnelles, soit par la réputation qu'ils ont acquise, soit par celle qu'ils acquerront un jour, trois cents élèves, existant à Paris ou dispersés dans les provinces et chez les nations étrangères, ne sont plus que les complices ou les dupes d'un charlatanisme dangereux... »

Qu'il nous soit permis de rappeler à cette occasion la leçon du roi à M. de La Fayette, l'un des trois cents adeptes. Dernièrement, lorsque avant de repartir pour l'Amérique, ce jeune héros fut prendre les ordres de Sa Majesté : « Que pensera Washington, lui dit-elle, quand il saura que vous êtes devenu le premier garçon apothicaire de Mesmer ?... » (*Note de Grimm.*)

par un décret, le mesmérisme, et d'en défendre la pratique à ses membres, la réunion de trente médecins qui avaient étudié et pratiqué ce procédé, tant chez Mesmer que chez Deslon, et leur soumission de se conformer au décret, ont occasioné la récusation d'un corps qui a déjà préjugé cette doctrine et qui s'est déclaré, par la partie de Mesmer. La Société royale de Médecine et l'Académie royale des Sciences, se trouvent dans le même cas; il ne reste pour experts à choisir dans cette affaire que les chirurgiens et les apothicaires de Paris. Par ce fait de forme, les souscripteurs de Mesmer auront nécessairement la consolation de voir éteindre le mesmérisme avant que le Parlement puisse prononcer sur cette grande découverte. Leur maître jouira en paix de près de trente mille louis, en objectant toujours à ses détracteurs l'insuffisance légale du rapport des différentes commissions; et quelques pauvres diables continueront à magnétiser quelques pauvres imbéciles, jusqu'à ce que le gouvernement, attachant le sceau du ridicule à l'arrêt qui proscrira les baquets, ordonne de fermer tous ceux qui sont ouverts dans Paris, et ne permette d'en ouvrir qu'aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, sur les mêmes tréteaux où l'on amuse le peuple pour son argent avec des tours de passe-passe.

On vient de donner, le jeudi 26 août, sur le théâtre de la Comédie Italienne, *Memnon*, opéra comique, en trois actes. Les paroles sont de M. Guichard, auteur du *Bûcheron*, opéra comique, donné il y a vingt ans sur le même théâtre. La musique est de M. Ragné, qui n'est

connu par aucun autre ouvrage, mais que l'on dit élève de M. Sacchini.

Voilà le troisième Conte de Voltaire que l'on donne sur ce théâtre depuis un mois. Il semble qu'on ait juré de faire expier sur la scène à ces Contes charmans tout le plaisir que l'on goûte à les lire; Fréron, ressuscité avec sa haine contre Voltaire, n'aurait pu dépouiller plus adroitement ces conceptions ingénieuses, si piquantes et si philosophiques, de tout l'intérêt et même de tout l'esprit qui en ont fait les modèles d'un genre où personne n'a précédé ni atteint leur auteur. *Candide* et *le duc de Bénévent* sont des chefs-d'œuvre, comparés à *Memnon*. Jamais drame n'a été conçu d'une manière plus invraisemblable et plus insignifiante; on dirait que l'auteur a pris à tâche de fournir la carrière de trois mortels actes sans avoir daigné conserver un seul de ces traits saillans, un seul de ces mots heureux qui fourmillent dans chaque page de son original.

La composition de cette comédie ne méritait pas qu'un inconnu, armé d'un vieux manuscrit, vînt la disputer à M. Guichard à la dernière répétition. Il a prétendu qu'il avait fait cette pièce il y a dix ans, qu'il en avait égaré une copie, et que M. Guichard faisait représenter un ouvrage qui ne lui appartenait pas, puisque le manuscrit qu'il présentait était littéralement conforme à la pièce que l'on répétait. Les Comédiens, sans vouloir juger cette question de propriété, ont dit aux deux contendans de se pourvoir par-devant qui il appartiendrait, se réservant de payer la part d'auteur à celui à qui l'ouvrage serait jugé appartenir. Le public a prononcé sur cette importante question, et les deux auteurs proba-

blement n'oseront guère en appeler. On n'a pas manqué de leur appliquer ces deux vers qui terminent l'épigramme de Racine sur l'*Iphigénie* de Le Clerc et de Coras :

Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Quant à la musique de cet opéra, elle a paru presque continuellement une imitation plus ou moins servile de plusieurs morceaux connus, et notamment de deux ou trois airs de *la Colonie* de M. Sacchini.

OEuvres du marquis de Pompignan, quatre volumes in-8°; le premier contient les *Poésies sacrées* et les *Discours philosophiques*. Malgré l'oracle de Ferney, qui a prononcé si gaiement sur ces cantiques,

Sacrés ils sont, car personne n'y touche,

c'est de toutes les productions de M. de Pompignan celle qui fait le plus d'honneur à son talent, celle où l'on s'accorde à trouver non-seulement le plus de verve, mais encore la plus grande pureté de style.

Le second volume présente le volumineux recueil de de ses *Odes*, de ses *Épîtres à l'Ami des Hommes*, ses Poésies diverses, avec le *Voyage de Languedoc et de Provence*, suivi d'une *Dissertation sur le nectar et l'ambroisie*. Tout ce que renferme ce volume était déjà connu, à l'exception d'un grand nombre de poésies légères qui ne méritent guère ce nom; car il paraît difficile de concevoir quelque chose de plus gauche et de plus lourd.

On a rassemblé dans le troisième ses opéra, *le*

Triomphe de l'Harmonie, *Léandre et Héro*, *les Désirs*, ballet héroïque, *les Héroïnes d'Israël*, *Jahel et Débora*, *Judith et Suzanne*, *les Adieux de Mars*, etc., tous opéra dans la forme la plus ancienne, par conséquent la plus ennuyeuse et la moins propre aux procédés de la musique moderne, et la fameuse tragédie de *Didon*, suivie d'un examen par M. de Grandval, et d'une lettre de M. l'abbé Venuti, en faisant à l'auteur l'envoi de la Traduction italienne de *Didon*.

Le quatrième volume devrait être le plus intéressant, car il ne contient que les ouvrages qui n'avaient pas encore été publiés, *les Travaux* et *le Jour*, poëme extrait d'Hésiode, les *Géorgiques* et le sixième Livre de l'*Énéide* de Virgile, le *Voyage d'Horace à Brindes*, et les *Vers dorés des Pythagoriciens ;* mais ces Traductions, annoncées avec tant d'éloges, ont paru remplies tout à la fois de sécheresse et de négligences. En comparant les *Géorgiques* de l'abbé Delille avec celles de M. Pompignan, on est étonné de la prodigieuse distance qu'il y a entre ces deux copies du même chef-d'œuvre ; et ce qui est bien digne de remarque, c'est que la plus élégante, la plus poétique, la plus facile est aussi la plus exacte et la plus fidèle. Pour en faire juger nos lecteurs, nous ne citerons qu'un des morceaux les plus connus de l'Épisode d'Orphée et d'Euridice ; ce sont les derniers adieux de cette amante infortunée. Voici comme les a traduits M. l'abbé Delille :

Adieu ; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais ;
Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,

M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre, et l'horrible nocher
De ses bords désormais lui défend d'approcher, etc.

Voici comme les parodie M. le marquis de Pompignan :

Adieu; mes bras en vain te cherchent loin de moi;
Je suis ombre, sans force, et qui n'es plus à toi.
Elle dit, et n'est plus qu'une vapeur légère.
Orphée appelle encor cette amante si chère,
Il la suit; mais lui-même il se voit repoussé
Du fleuve qu'Eurydice a déjà repassé.
Pour fléchir les enfers sa voix n'a plus de charmes,
Il unirait en vain ses accords à ses larmes;
Pluton n'est pas deux fois attendri par des pleurs, etc.

SEPTEMBRE.

Paris, septembre 1784.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous faire connaître les deux pièces de vers lues à la dernière séance publique de l'Académie Française, le jour de la Saint-Louis (1). Il nous reste à parler du Discours qui a remporté le prix de l'éloquence, c'est l'*Éloge de Fontenelle*, par M. Garat, déjà connu par ceux de Montausier, de l'abbé Suger, et par un grand nombre d'articles intéressans dont il a enrichi depuis quelques années le *Mercure de France*.

L'auteur du nouvel *Éloge*, mécontent de la manière

(1) Grimm commet ici une erreur, ou ses éditeurs se sont rendus coupables d'une omission ; on ne trouve rien, dans ce qui précède, sur le prix de poésie.

dont les premiers Discours avaient été lus par M. de La Harpe, a demandé à l'Académie la permission de lire lui-même. L'Académie a bien voulu faire pour la première fois une exception en sa faveur à l'usage établi. Un accent un peu gascon, un débit assez monotone, l'extrême difficulté de trouver des repos convenables dans des périodes de deux ou trois pages, même pour celui qui en a construit le pénible labyrinthe, n'ont guère mieux servi notre orateur que ne l'auraient pu faire les intentions peu bénévoles d'un lecteur étranger; mais souffre-t-on jamais autant du mal qu'on se fait soi-même que de celui qu'on éprouve de la part des autres? De quelque manière d'ailleurs que l'ouvrage eût été lu, les détails brillans dont il est rempli ne pouvaient manquer d'être applaudis; aussi l'ont-ils été vivement. Essayons d'en examiner ici, le plus rapidement qu'il nous sera possible, et les défauts et les beautés.

M. Garat débute par une interrogation au moins assez étrange: *Qu'est-ce*, dit-il, *qu'est-ce que Fontenelle?* Nous sommes tentés de commencer par la même figure. Qu'est-ce que ce Discours? Est-ce un éloge ou une critique, un discours oratoire, ou bien une dissertation purement littéraire? A en juger par le style tour à tour emphatique et sublime, mais ayant toujours la prétention du ton le plus élevé, l'intention de l'auteur a sûrement été de faire de l'éloquence; mais, à considérer la marche même du Discours, la distribution maladroite de toutes les parties qui le composent, la négligence et le décousu du plan, on pourrait présumer avec raison que c'est quelque ancienne analyse des Œuvres de Fontenelle que l'auteur s'est pressé de rhabiller avec toute

la recherche, tout le faste de la rhétorique mise à la mode par M. Thomas; rhétorique qui suppose infiniment d'esprit et de philosophie, mais que M. de Voltaire avait pourtant l'irrévérence d'appeler du *galithomas*.

Quoi qu'il en soit, on est convenu assez généralement que le ton et le plan de l'ouvrage n'étaient pas d'accord, et que tant de pompe académique dans le style aurait exigé du moins plus d'ordre et de dignité dans l'ordonnance même du Discours. On n'y trouve en effet aucun projet suivi, nulle gradation dans les mouvemens, pas même l'unité d'un parti pris, d'un intérêt quelconque. L'orateur, pour répondre à sa première question, Qu'est-ce que Fontenelle? discute longuement le mérite de tous les écrits de cet homme célèbre, depuis les fameuses *Lettres du chevalier d'Her**** jusqu'à l'*Histoire de l'Académie*, les compare l'un après l'autre avec les grands modèles qu'il négligea de suivre dans chaque genre, et finit par conclure que Fontenelle ne fut ni un bel esprit, ni un homme de talent, ni un philosophe, encore moins un homme de génie; « que, né dans le siècle des beaux-arts, il créa cependant le siècle de la philosophie; qu'il exerça sur ses contemporains un empire invisible, mais auquel on ne résistait point; qu'il fit marcher toute la France à sa suite, et toute l'Europe à la suite de la France...» Ne voilà-t-il pas enfin pour nous consoler un assez beau cortège *dont la réserve de notre panégyriste* se permet de gratifier Fontenelle, après avoir essayé de le dépouiller d'ailleurs de tous les titres auxquels il semble que lui-même eut la témérité de prétendre?

En voulant apprécier avec une justice si rigoureuse les différens ouvrages de Fontenelle, comment M. Garat n'a-t-il pas senti la maladresse qu'il y avait à s'appesan-

tir si fort sur ceux même qui méritaient le moins l'attention de sa critique? L'idée qu'il pouvait donner à ses auditeurs des *Églogues* de Fontenelle n'était-elle pas assez peu intéressante par elle-même, sans qu'il prît encore tant de peine à les mettre en opposition avec celles de Théocrite et de Virgile? On ne saurait lui savoir mauvais gré d'avoir fait sur les *Dialogues des Morts* de Lucien un morceau aussi piquant par le fond des idées que par la grace et la finesse de l'expression ; mais est-ce après un morceau de ce genre qu'il fallait placer une analyse si détaillée, si froide et si fastidieuse de quelques-uns des nouveaux *Dialogues des Morts* de Fontenelle? Ce que le goût de M. Garat paraît oublier à tout moment, c'est l'étendue qu'il convient de laisser à chaque partie d'un ouvrage pour donner plus d'effet à l'ensemble. Il a mis perpétuellement en discussions, en tableaux, ce qu'il ne fallait présenter qu'en masses, en traits, en résultats; au lieu d'ordonner son sujet, il n'a été occupé que du soin de l'enrichir, et son Éloge nous rappelle ces statues dont le dessin négligé n'échappe point à l'œil attentif, quelque amples et quelque riches que soient leurs lourdes draperies.

Au lieu d'affecter tantôt l'emphase académique et tantôt la sécheresse et la sévérité d'un journaliste de mauvaise humeur, au lieu de s'arrêter à chaque instant pour disserter avec tant d'éloquence et de subtilité sur tous les lieux communs que pouvait embrasser l'Éloge de Fontenelle, au lieu de s'amuser à nous parler de la poétique de l'Idylle et de celle de l'Opéra, de tant d'autres matières également rebattues, également étrangères au sujet principal, pourquoi M. Garat n'a-t-il pas employé la sagacité de sa philosophie, la profondeur de ses mé-

ditations, l'énergie de son talent à nous peindre à grands traits l'influence que l'esprit de Fontenelle eut sur l'esprit et les opinions de son siècle? C'était la partie la plus intéressante de son sujet, et c'est justement celle qu'il a traitée le plus légèrement.

Suffisait-il de dire que Fontenelle a créé le siècle de la philosophie? Il fallait le dire moins fort peut-être, et le prouver avec plus de détails, nous montrer cet homme extraordinaire dans les révolutions du goût comme dans celles de la philosophie, sans devancer de fort loin les progrès de son siècle, le précéder toujours pour ainsi dire de quelques pas, et obtenir par-là même un ascendant plus sûr et plus universel que ne l'obtient souvent l'homme de génie dont l'élan trop rapide ne laisse pas même au vulgaire des esprits le désir de l'atteindre, encore moins la force de le suivre.

C'est une observation dont on est tout étonné que M. Garat n'ait pas su tirer plus de parti, lorsqu'on voit combien lui-même en a senti la justesse : « Fontenelle, dit-il très-ingénieusement, Fontenelle paraît voir dans la vérité cette statue antique d'Isis couverte de plusieurs voiles; il croit que chaque siècle doit en lever un et soulever seulement un autre pour le siècle suivant. Il connaît les hommes, et il les craint non-seulement parce qu'ils peuvent faire beaucoup de mal, mais parce qu'il est très-difficile de leur faire du bien; et il en trouve les moyens dans un art qui n'aurait jamais été sans doute celui d'un caractère plus énergique et plus impétueux, mais qui a fait servir sa timidité même et sa discrétion à un plus grand progrès de l'esprit philosophique. »

Nous avons déjà indiqué les défauts qu'on a reprochés le plus généralement au style de M. Garat; il manque

souvent de clarté, et devient vague à force de vouloir être profond. Avec un talent infiniment précieux, ce jeune écrivain paraît ignorer encore et l'art de terminer heureusement sa période, et celui de restreindre à propos le développement même de ses idées. Il cherche toujours à rassembler en faisceau jusqu'aux plus subtiles ramifications de sa pensée, pour ne rien laisser échapper ; il en franchit même l'étendue naturelle, et la liaison de ses phrases paraît quelquefois aussi arbitraire que leur enchaînement est long et difficile.

Nous nous dispenserons d'en citer des exemples ; nous regretterions même de nous être arrêtés si long-temps à rappeler ici toutes les critiques qu'on a faites d'un ouvrage estimable à tant de titres, si ces critiques pouvaient faire oublier un moment le mérite essentiel qu'on ne saurait lui refuser, celui de porter presque partout l'empreinte d'un esprit ingénieux et profond, exercé aux méditations les plus abstraites, et réunissant souvent à la faculté de concevoir des grandes pensées celle de les exprimer avec beaucoup de finesse et d'énergie. Pour en convaincre nos lecteurs, il suffira de mettre sous leurs yeux le sublime tableau que son imagination découvre en rassemblant les idées et les faits énoncés avec tant de simplicité dans les *Éloges* de Fontenelle.

« Les États défendus par des remparts nouveaux ; les mers couvertes de vaisseaux qui leur étaient inconnus ; les principes de la guerre et de la force des empires changés ainsi à la fois sur la terre et sur les eaux ; l'Océan et la Méditerranée sondés dans toute leur profondeur, et les écueils où se brisaient les navigateurs marqués avec assez de précision pour servir de pierre numéraire à leur route ; les sources cachées dans les flancs des ro-

chers jaillissant de tous côtés à l'aspect de quelques hommes, entrant avec eux, au bruit des acclamations d'un peuple immense, dans des cités qui n'avaient jamais été arrosées que par les torrens du ciel; tous les royaumes traversés par des canaux, par ces fleuves dont l'homme est en quelque sorte le dieu, dont il tient l'urne qu'il penche, qu'il relève, qu'il détourne à son gré, suivant que l'agriculture et le commerce lui demandent de retirer les eaux, ou de les laisser couler; les ateliers, les manufactures, les villes, les campagnes couvertes, d'un bout de l'Europe à l'autre, de machines nouvelles que l'homme semble avoir animées de son intelligence, qui exécutent avec régularité et promptitude tous les travaux qu'il leur commande, et sont pour ainsi dire des esclaves créés par son génie; les végétaux de tout l'univers rassemblés dans quelques jardins où on leur a préparé la température de tous les climats; nos champs ombragés d'arbres, enrichis de fruits et de fleurs que la nature n'y avait point semés; l'art qui veille sur nos jours changé chez toutes les nations, et la vie de cent millions d'hommes qui peuplent l'Europe, confiée à de nouveaux principes, à de nouveaux instrumens, à de nouveaux remèdes; ces cités immenses, où se rassemble et se presse le genre humain avec tous ses besoins et toutes ses passions, entretenues dans le repos, dans l'harmonie et dans l'abondance par un ordre nouveau, dont les ressorts cachés agissent en silence comme ceux du monde physique; un nouvel empire s'élevant du milieu des glaces et des forêts du Nord, décoré, au jour même de sa naissance, de tous les arts, de toutes les lumières que le génie et les siècles ont perfectionnés sous les plus beaux climats; le globe enfin où l'homme de-

meure; l'homme lui-même, sa force, son intelligence, ses besoins, ses plaisirs, tout est changé d'un bout du monde à l'autre; une cinquantaine d'hommes en moins d'un demi-siècle ont fait ces changemens; jamais on ne prouva mieux que la plus grande de toutes les puissances, c'est la pensée; jamais on ne fit mieux sentir combien cette puissance est bienfaisante.

« La réunion des Éloges historiques d'un si petit nombre d'hommes est peut-être le seul tableau que l'Histoire moderne puisse opposer aux prodiges de l'Histoire ancienne; toutes ces merveilles que la législation, unie aux beaux-arts, opérait dans l'antiquité, cet empire qu'elle exerçait sur la nature même pour la soumettre aux besoins des peuples; ces hommes si simples et si sublimes, si pauvres et si heureux; tous ces phénomènes sont reproduits en partie chez les modernes par les sciences; on dirait que les grandes ames et les grands génies, détournés des hautes fonctions de la société par la forme de nos gouvernemens, ont rassemblé toutes leurs forces sur la nature, et que la puissance de l'esprit humain, qui doit toujours se montrer quelque part, qui chez les anciens était dans les arts et dans la législation, a passé, chez les modernes, dans les sciences. »

L'*Éloge* de M. Garat eût-il encore plus de défauts qu'on ne lui en a pu reprocher, ce morceau seul ne devait-il pas lui assurer le prix?

Ce que notre panégyriste dit du caractère moral de Fontenelle n'offre pas autant de détails intéressans qu'on aurait pu désirer; mais voici une réflexion sur ce sujet qui nous a paru bien juste et bien touchante. « La générosité même du philosophe (dit-il) a pris le caractère de son ame; quand on vient lui confier des besoins, des

malheurs, il écoute attentivement, mais ne paraît ni ému ni troublé..... On dirait qu'ayant aperçu d'une vue générale tous les maux qui sont dans le sort de l'humanité, aucun malheur en particulier ne peut assez le surprendre pour l'émouvoir; que du premier coup-d'œil qu'il a jeté sur l'espèce humaine, son ame s'est pour toujours ouverte à la bienfaisance, pour ne pas attendre que la pitié y pénètre en la déchirant; et tant de générosité ne lui paraît pas même une vertu, il n'y voit qu'une dette qu'il paie au malheur: *Cela se doit*, dit-il, lorsqu'il ne peut empêcher qu'on ne découvre ses bienfaits, trop nombreux pour pouvoir toujours se cacher. La haine, que rien ne peut toucher, a dit que ces vertus ne partaient point d'un cœur sensible. Eh bien! je ne chercherai point, si l'on veut, à prouver que la sensibilité en était le principe; mais qu'y gagneront les ennemis de Fontenelle et de la philosophie, si les ames sensibles ne peuvent en entendre le récit sans être émues et attendries?»

Toute la dernière partie du Discours de M. Garat a été souvent interrompue par les applaudissemens les plus vifs et les plus universels. Les vers de M. de Florian, lus aussi par lui-même, ont été moins favorablement accueillis (1).

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer le prodigieux succès qu'ont eu les fragmens de l'Églogue du *Patriarche*, lus par M. Marmontel; mais nous ne devons pas dissimuler que la conclusion du lecteur sur les disparates de goût dont cet ouvrage fourmille a excité un murmure presque général. M. le secrétaire perpétuel, en déplorant le malheur qu'eut l'auteur ano-

(1) Le poëme de *Ruth* couronné en 1784, et imprimé la même année.

nyme de ne pas avoir été élevé parmi des hommes en état de l'avertir de son talent, observe que le goût qui lui a manqué est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, que sans lui l'on a du génie; mais que *sans lui le génie est perdu.* Cette décision a paru révolter la moitié de l'assemblée; on ne peut nier au moins qu'elle ne fût assez déplacée après le succès d'un ouvrage si plein de talent et si dépourvu de goût.

Cette séance académique, remarquable par l'intérêt des ouvrages qui l'ont remplie, le fut encore par la présence de M. le comte d'Oëls (1), qui l'honora de l'attention la plus flatteuse, mais qui n'y reçut que cet hommage muet de l'enthousiasme public qui le suit dans tous les lieux où il se montre. On ne lut, on ne dit rien qui fût relatif à sa personne; seulement M. Marmontel, en remettant à la dame Le Gros, à la généreuse libératrice de Latude, le prix de vertu que la voix publique lui avait décerné depuis long-temps, dit, en tournant ses regards vers la tribune où était placé M. le comte d'Oëls: « C'est *en présence de la vertu couronnée de gloire*, que l'Académie a la satisfaction de remettre ce prix à la femme obscure dont les soins constans et désintéressés ont surmonté pendant deux ans les plus grands obstacles pour tirer un homme malheureux de la situation la plus déplorable, etc. »

Quelque généraux que fussent les termes dans lesquels l'interprète de l'Académie s'est permis d'exposer la bonne action de la dame Le Gros, elle était assez indiquée pour en rappeler le souvenir à tous ceux qui se trouvaient dans cette assemblée, et ce souvenir ne pouvait manquer d'exciter un mouvement universel

(1) Le prince Henri de Prusse, qui voyageait alors sous ce nom.

d'attendrissement et d'admiration. Jamais l'Académie ne trouvera une occasion plus intéressante de justifier aux yeux du public la confiance dont le fondateur de ce prix honora ses lumières et ses vertus.

On a donné, le mardi 7 septembre, la première représentation de *Diane et Endymion*, opéra en trois actes. Les paroles sont de M. le chevalier de Liroux, et la musique de M. Piccini.

Ce poëme n'a de commun avec la fable dont l'auteur a emprunté le titre que les noms de Diane et d'Endymion; le sujet en appartient tout entier à M. de Liroux: c'est Endymion qui aime la bergère Isménie, et Diane, dont il a dédaigné l'amour, qui veut s'en venger en perdant sa rivale. Ce plan, si ressemblant à celui d'*Atys* et de tant d'anciens opéra, a paru de l'intérêt le plus faible par la manière dont l'auteur l'a conçu. Son exposition, tout à la fois obscure et lente, ne saurait intéresser à l'amour de Diane pour Endymion, et la marche de toute l'action, dépourvue de mouvement, ne se soutient pour ainsi dire que par le retour forcé des mêmes situations.

Le monologue du second acte a été traité par M. Piccini avec une énergie, une sensibilité d'expression digne de la sublimité de son talent; l'air surtout, *Cesse d'agiter mon ame*, a excité des applaudissemens si universels et si prolongés, que l'actrice qui fait le rôle de Diane, mademoiselle Maillard, a été obligée de suspendre le récit qui suit cet air pour remercier le public. Jamais peut-être ce grand homme n'a déployé d'une manière plus étonnante toute la puissance de son art, et quel que soit d'ailleurs le sort de l'opéra, ce nouveau morceau n'en sera pas moins du petit nombre de ces créations

que le génie seul enfante et qui ne meurent jamais; c'est le plus bel air que M. Piccini ait fait en France.

Cet opéra n'a point eu le succès que devaient faire espérer des morceaux de musique dignes du grand talent d'un compositeur qui semble chaque jour perfectionner davantage l'application des moyens de son art au génie de notre langue et aux conventions de notre déclamation théâtrale. On peut reprocher au poète d'avoir altéré gratuitement la tradition de la Fable, sans se procurer des beautés nouvelles, qui seules pouvaient balancer l'avantage d'une action connue. Nous avons relevé les rapports trop frappans qui se trouvent entre la marche du nouvel opéra et celle d'*Atys;* mais ce reproche le cède encore à un autre plus grave, celui d'avoir conçu et exécuté ce plan de la manière qui pouvait y répandre le moins d'intérêt. L'exposition languit et manque de clarté. Endymion a-t-il répondu aux vœux de Diane? est-il ingrat ou infidèle? On l'ignore. La jalousie de cette déesse étant tout le mobile de l'action, il fallait, ce semble, pour rendre cette jalousie intéressante, commencer par montrer toute la passion de Diane pour Endymion; il fallait le mettre en scène avec elle au commencement de l'action, et il n'y est jamais. Il ne reparaît qu'à la fin du troisième acte; on ne sait ce qu'il devient au second. L'Amour, descendant dans le temple de Diane, n'est pas dans l'esprit de la mythologie; le temple d'une divinité était sacré pour une autre; et si l'Amour a eu assez de puissance pour dérober Isménie au courroux de Diane, on sent qu'il n'y a plus rien à craindre pour les deux amans; dès lors plus d'intérêt dans le reste de l'ouvrage; le troisième acte ne peut plus offrir dans le rôle de Diane que les

mêmes sentimens vagues d'amour et de jalousie, et le dénouement qui le termine, la répétition d'un moyen déjà employé au second. La faiblesse du poëme a nui et a dû nuire nécessairement au succès même de la musique; mais les beautés du premier ordre qu'y a prodiguées M. Piccini n'en ont pas moins été senties, et sont autant de nouveaux titres de la supériorité du génie de ce célèbre compositeur.

De l'Universalité de la langue française, Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin; par M. le comte de Rivarol, auteur de la *Lettre à un président sur le poëme des Jardins de M. l'abbé Delille.* Brochure in-8°, avec cette épigraphe :

Tu regere eloquio *populos*, o Galle, *memento.*

Ce ne sont pas ici des lieux communs de rhétorique ou de philosophie, c'est une question intéressante discutée avec beaucoup de raison et de sagacité; depuis long-temps nous n'avons rien lu qui nous ait paru plus digne d'être remarqué. A quelques idées, à quelques tournures près que l'ambition de paraître neuf et original a pu seule faire hasarder à l'auteur, nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre tout à la fois plus finement pensés, plus ingénieusement écrits.

« Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve? » Voilà quelles sont les différentes parties de la question proposée par l'Académie de Berlin. On sent, ainsi que l'observe l'auteur, combien il est heureux pour la France que la question sur l'universalité de sa langue ait été faite par des étrangers;

elle n'aurait pu sans quelque pudeur se la proposer elle-même.

M. de Rivarol commence par féliciter sa nation de l'honneur que lui fait une telle question. « Proposée (dit-il) sur la langue latine, elle aurait flatté l'orgueil de Rome, et son histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques. Jamais en effet pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli par une nation plus éclairée. »

Il ne s'agit plus de prouver l'universalité de la langue française, elle est reconnue, elle est hautement avouée par une des plus illustres Académies de l'Europe; et quoi qu'en puissent dire les nations rivales, il n'y eut jamais en effet aucune langue dont la domination ait été plus étendue, et qui l'ait acquise par des moyens aussi propres au caractère de son génie et par-là même plus glorieux. La puissance de Rome, embrassant pour ainsi dire toutes les limites du monde connu alors, ne porta pas plus loin l'empire de la langue latine. Les conquêtes d'Alexandre, le charme plus puissant des arts inventés ou perfectionnés par les Grecs, ne rendirent pas l'usage de leur langue plus commun que l'est devenu celui de la langue française. Toutes les cours de l'Europe ne l'ont-elles pas adoptée? Les chefs-d'œuvre de notre théâtre ne sont-ils pas entendus depuis Naples jusqu'à Pétersbourg, depuis Saint-Domingue juqu'à l'Ile-de-France? N'est-ce pas enfin la langue qu'on a vue régner dans les négociations les plus importantes, depuis les conférences de Nimègue jusqu'aux derniers traités faits entre la Porte et la Russie?

L'objet de la question proposée est de découvrir jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution

politique, la nature de son climat, le génie de sa langue et de ses écrivains, le caractère de ses habitans et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu combiner leurs influences et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

L'auteur observe d'abord qu'un commerce immense ayant jeté de nouveaux liens parmi les hommes, l'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'Histoire n'a rien à lui comparer; le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

« Ce choix (dit-il) ne pouvait tomber sur l'allemand; car, vers la fin du quinzième siècle et dans tout le seizième, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue latine..... Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement. Ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fût proportionné... ; et lorsque enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, est venue faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à un sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit rejaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole... A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Empire, on peut en ajouter d'autres fondés sur la nature même de la langue allemande; elle est trop riche et trop dure à la fois. N'ayant aucun rapport avec les

langues anciennes, elle fut pour l'Europe une langue-mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du grec et du latin... D'ailleurs sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du Midi, et l'écriture gothique rebuta des yeux accoutumés aux caractères romains, etc.

« La monarchie espagnole pouvait, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or de l'Amérique, puissante dans l'Empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François Ier lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre; mais tant de grandeur ne fut qu'un éclair. L'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique avaient blessé l'État dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi, quand Richelieu frappa le vieux colosse, il ne put résister à la France, qui s'était rajeunie dans les guerres civiles. Peut-être que sa décadence eût été moins prompte si sa littérature avait pu alimenter cette avide curiosité des esprits qui se réveillait de toutes parts; mais le Castillan n'avait point cette galanterie moresque dont l'Europe fut si long-temps charmée, et le génie national était devenu plus sombre... La folie des chevaliers errans nous valut *Don Quichotte*, et l'Espagne acquit un théâtre; mais le génie de Cervantes et celui de Lopez de Vega ne suffisaient pas à nos besoins. Le premier, d'abord traduit, ne perdit pas à l'être; et le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s'aperçut donc que la magnificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle... On peut dire que sa position fut un autre

obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas; aussi l'Espagne est-elle de tous les royaumes celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes lorsqu'il est une fois dépeuplé... Enfin la langue espagnole ne pouvait devenir la langue usuelle de l'Europe; la majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la noblesse des désinences, etc.

« Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son empire et à ses lois. Les seules routes praticables en Europe conduisaient à Rome. Au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'Occident, il y eut toujours dans cette capitale une masse d'esprit et de lumières; et quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se réveilla la première à leur approche, et fut une seconde fois la grande Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ses titres elle n'a pas ajouté l'empire du langage? C'est que de tous les temps les papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin; c'est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monumens de l'Italie, et que le toscan fut toujours appelé *la langue vulgaire*... Lorsque dans le siècle des Médicis Rome se décora de chefs-d'œuvre sans nombre, que l'Arioste et Le Tasse eurent porté la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans les poëmes qui seront toujours les premiers monumens de l'Italie et le charme de tous les hommes...; cette maturité fut trop précoce. L'Espagne, toute poli-

tique et guerrière, ignora l'existence du Tasse et de l'Arioste; l'Angleterre, théologique et barbare, n'avait pas un livre, et la France se débattait dans les horreurs de la Ligue. L'Europe n'était pas prête et n'avait pas encore senti le besoin d'une langue universelle... Dès qu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, le commerce des Indes passa tout entier aux Portugais, et l'Italie ne se trouva plus que dans un coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il ne lui restait que sa langue et ses chefs-d'œuvre; mais, par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en Italie au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière fut celui d'un Cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore..... Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose; la langue de ses poètes, outre la hardiesse des inversions et la fréquence des syncopes, a une marche plus rapide et plus ferme; mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse... Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine... Tels sont les inconvéniens de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est tout usuelle; la poésie n'est qu'un objet de luxe. Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et

du Tasse ne sera jamais sans honneur. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des langues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel, etc.

« L'Angleterre, sous un ciel nébuleux et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains, tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars ; première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences...

« Par sa position et par la supériorité de sa marine elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse..... Son commerce, qui s'est ramifié à l'infini, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais ; de sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée les autres peuples joignent toujours un peu de haine mêlée de crainte et d'envie..... Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête... Par sa situation elle tient à tous les États, et par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée, ce qui la distingue des peuples anciens et modernes... Sa capitale attire par ses charmes plus que par ses richesses ; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations ; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner par la guerre cet incroyable penchant de tous les peuples pour

elle. Quand on règne par l'opinion, est-il besoin d'autre empire? etc. »

La partie du Discours de M. de Rivarol, dont nous venons de faire un extrait si étendu, est celle qui nous a paru offrir à la fois les vues les plus neuves, les plus intéressantes et les mieux développées. Nous indiquerons plus succinctement les raisons par lesquelles il prouve que si la langue française a conquis l'empire par les livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

« Ce qui distingue notre langue des anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase..... Cet ordre direct et nécessairement clair, le plus favorable par-là même au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations..... Le Français, par un privilège unique, lui est resté seul fidèle, comme s'il était toute raison. Il est arrivé de là que cette langue, moins propre qu'aucune autre à la musique et aux vers, a dû chercher toute son élégance et toute sa force dans la clarté et dans la facilité naturelle de sa syntaxe..... Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée... La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère; elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'E muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

« Les prospérités, les fautes et les malheurs de Louis XIV

servirent également à la langue; elle s'enrichit, à la révocation de l'Édit de Nantes, de tout ce que perdait l'État. Les réfugiés emportèrent dans le Nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour la patrie, et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en français. »

En faisant l'extrait du Discours de M. de Rivarol, nous avons préféré de nous attacher à faire connaître tout ce qu'il renferme d'observations intéressantes au triste soin de relever les hardiesses et les négligences qu'on a pu lui reprocher avec raison. La seconde partie de son ouvrage n'est pas sans doute aussi soutenue, aussi approfondie que la première. Il n'est guère possible de justifier des métaphores aussi recherchées que celles-ci : *La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne.* Il est des expressions figurées qui sont *comme assises à la porte de chaque profession... La langue française sera toujours retenue dans la tempête par deux ancres, sa littérature et sa clarté.* Dire que *les Jodelle, les Baïf, les Ronsard lâchèrent le grec tout pur,* c'est sans doute encore employer une manière de parler fort triviale; mais les taches de ce genre sont rares dans cet excellent ouvrage, et se trouvent rachetées par une grande richesse d'idées et d'expressions. Dans le nombre des rapprochemens heureux que ce Discours offre pour ainsi dire à chaque page, nous ne pouvons nous refuser encore au plaisir de citer celui-ci :

« Si les langues sont comme les nations, il est encore très-vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues y ont aussi une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres sont les principaux mots d'une

langue, et ne vieillissent jamais, tandis que ceux qui sont isolés ou sans harmonie tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallèle, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place. »

Vers de M. Palissot, pour être mis sous le portrait de M. Mesmer, dessiné par Pujos et gravé par Le Grand.

Le voilà ce mortel dont le siècle s'honore,
Par qui sont replongés au séjour infernal
Tous ces fléaux vengeurs que déchaîna Pandore.
Dans son art bienfaisant il n'a point de rival,
Et la Grèce l'eût pris pour le dieu d'Épidaure.

Le Magnétisme démâsqué,

Épigramme faite sur-le-champ après avoir lu le Rapport de MM. les commissaires nommés par le roi pour l'examen de cette vieille erreur renouvelée; par un médecin du Dauphiné.

Le Magnétisme est aux abois :
La Faculté, l'Académie
L'ont condamné tout d'une voix,
Et l'ont couvert d'ignominie.
Après ce jugement bien sage et bien légal,
Si quelque esprit original
Persiste encor dans son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au Magnétisme... animal!

On a donné, le mardi 7 septembre, sur le théâtre de la Comédie Italienne, la première représentation de *Fanfan et Colas*, comédie en prose, de madame de Beaunoir.

Cette petite comédie, dont les rôles principaux, sur-

tout celui de Colas joué par mademoiselle Carline, ont été rendus avec une vérité rare, a eu le plus brillant succès. La conversion un peu trop précipitée de Fanfan est le seul reproche que l'on puisse faire au plan de ce drame, qui offre d'ailleurs l'intérêt le plus touchant et d'excellens principes de morale mis en action avec beaucoup de simplicité. Le Gouvernement, pour encourager ce genre d'instruction, devrait peut-être décerner quelques prix aux auteurs qui présenteraient dans leurs pièces une morale aussi aimable et aussi facile à saisir, même pour l'âge le plus tendre. Les enfans que leurs mères s'empressent de mener à ce spectacle garnissent le devant des loges à l'année, tandis qu'elles-mêmes sont dans le fond, et depuis le commencement de la représentation jusqu'à la fin on les voit pleurer avec un attendrissement que partagent tous les spectateurs. Il y a peu de tragédies qui fassent répandre autant de larmes; il n'y en a peut-être pas une dont la représentation puisse avoir une influence aussi utile sur les mœurs et dont l'impression puisse être aussi sûrement profitable. Aucun de ces enfans ne voit jouer *Fanfan et Colas* sans se bien promettre de ne jamais ressembler à l'un dans les premières scènes de cette comédie, et d'être toute sa vie aussi bon que l'autre. Si l'empire de l'exemple est si puissant dans tous les temps, combien ne doit-il pas l'être sur ce premier âge dont les impressions sont tout à la fois si flexibles et si profondes?

Madame de Beaunoir a été demandée par acclamation à la première représentation, et a paru. Le véritable auteur de la pièce est son mari, connu par plusieurs comédies jouées sur nos théâtres forains. Celle-ci avait été faite aussi pour un de ces spectacles; mais les Comédiens

Italiens, par les mains de qui passent ces sortes d'ouvrages, et qui ont le droit d'en retrancher tout ce qui appartiendrait aux pièces de leur répertoire, ont demandé à la jouer eux-mêmes, et l'auteur y a consenti. M. de Beaunoir, depuis qu'il occupe une place à la Bibliothèque du Roi, a donné toutes ses pièces aux Boulevards, sous le nom de sa femme; on prétend que ses confrères l'ont exigé, et l'on n'en voit pas trop la raison. *Fanfan et Colas*, qui était destiné pour les Variétés amusantes, leur avait été présenté par sa femme, et a paru sous son nom au Théâtre Italien.

L'abbé Aubert nous pardonnerait-il d'oublier que le sujet de cette pièce est tiré d'une de ses Fables qui porte le même titre? C'est la seule dont on se souvienne. M. de Voltaire en avait déjà embelli l'idée dans son Conte de *Jeannot et Colin*; il l'avait égayé de toutes les graces de son esprit. M. de Florian n'en a su faire qu'un drame assez triste. M. de Beaunoir a conçu ce sujet sous un point de vue plus simple, et lui a prêté le charme de la naïveté la plus sensible et la plus touchante.

Est-il quelque suite d'événemens assez intéressante pour nous excuser d'avoir pu différer si long-temps de parler de la perte irréparable dont l'Académie royale de Musique s'est vue menacée vers la fin du mois dernier? Le jeune Vestris était revenu de Londres avec une extension de nerf au pied droit, qui, sans l'empêcher de marcher, le mettait dans l'impossibilité de danser, au moins de danser avec cette grace, cette vigueur, cette précision qui laissent tant de distance entre ses rivaux et lui. La dernière fois que M. le comte de Haga fut à l'Opéra, dans la loge de la reine, Sa Majesté désirant beaucoup

que l'auguste voyageur eût le plaisir de voir encore avant son départ un des plus rares talens de ce théâtre, elle envoya dire trois fois au jeune Vestris qu'elle le priait de danser comme il pourrait, ne fût-ce qu'une seule entrée. On n'avait pas manqué de prévenir la reine qu'il avait répété le matin même, mais on s'était bien gardé d'ajouter que cette répétition avait fort augmenté son mal. Soit que ses réponses aient passé en effet les bornes de la bêtise ou de l'impertinence permise à un danseur, soit que l'envie et la malignité de ses camarades se soient chargées de les empoisonner, sur le compte qui en fut rendu à M. le baron de Breteuil, ce ministre jugea convenable d'envoyer le sieur Vestris à l'hôtel de la Force pour y demeurer jusqu'au moment où il se trouverait en état de reparaître et d'expier sa faute. A cette nouvelle, que de bruits, que de rumeurs, que de divisions dans Paris! Tout le monde se crut obligé de prendre parti pour ou contre; mais rien ne peut se comparer à la consternation de toute la maison Vestris. *Hélas!* disait le diou de la danse, le cœur navré et les larmes aux yeux : *c'est la première brouillerie de notre maison avec la famille des Bourbons.* A entendre le public, ou s'il est permis de s'exprimer avec moins de noblesse et plus de vérité, à entendre nos badauds de Paris, on aurait cru l'honneur de la nation entière compromis; oubliant à quel intervalle se trouve même le premier des danseurs des dernières marches du trône, on eut la sottise de dire que le jeune homme avait désobéi aux ordres de la reine, qu'il lui avait manqué de respect, qu'il fallait au moins le chasser du théâtre et du royaume. D'un autre côté, les Vestris criaient à l'injustice, à la calomnie; le fils déclare que, si l'on ne lui rend pas sa liberté, ou si l'on s'obstine à exiger une

réparation honteuse, il ne remontera plus au théâtre; le père menace de quitter la France avec toute son auguste maison; les pamphlets, les sarcasmes, les caricatures pleuvent de toutes parts. Enfin, après avoir vu les plus grandes puissances de ce monde intéressées dans cette illustre querelle, c'est la reine elle-même qui a la bonté de calmer l'orage, et d'engager M. le baron de Breteuil à ne pas donner à cette affaire plus de suite qu'elle n'en mérite, et à faire sortir de prison notre jeune étourdi, qui n'eut en effet d'autre tort que celui de n'avoir pas voulu se montrer à M. le comte de Haga sans être sûr de justifier l'opinion qu'on pouvait lui avoir donnée de la supériorité de son talent. « Au lieu de l'envoyer en prison, disait M. le maréchal de Noailles, je l'aurais fait partir sur-le-champ dans une chaise de poste, avec un exempt qui l'aurait conduit à Stockholm, et ne l'aurait ramené ici qu'après qu'il aurait sauté pour le roi de Suède tant que Sa Majesté aurait daigné le désirer. »

Le jour où il reparut pour la première fois est un jour à jamais mémorable dans les fastes de l'Opéra; jamais assemblée ne fut plus nombreuse ni plus agitée; c'était tout le trouble, toute la confusion d'une guerre civile. Au moment où il entra sur la scène avec mademoiselle Guimard, moment attendu avec le frémissement de l'impatience, les uns d'applaudir, les autres de siffler et de crier comme des furieux : *A genoux! à genoux!* On avait eu beau choisir pour ce pas de deux l'air si touchant de *Monseigneur*, *voyez mes larmes*, et une pantomime analogue au caractère de l'air, le bruit des deux partis fut si fort que l'orchestre ne s'entendait plus lui-même. Notre jeune homme seul ne perdit ni son aplomb ni sa mesure, et jamais il ne dansa plus divine-

ment. On avait donné à la garde la consigne de laisser au parterre la liberté de faire tout le vacarme qu'il jugerait à propos, mais d'empêcher les voies de fait; l'animosité des deux côtés était trop vive pour qu'on n'en vînt pas bientôt à cette extrémité. Le sergent, ayant vu qu'au défaut d'oranges on commençait à jeter quelques pierres sur le théâtre, et que plusieurs champions de cette noble querelle se prenaient aux cheveux, fit entrer ses grenadiers dans le centre du parterre, et l'exemple de quelques prisonniers emmenés au corps-de-garde eut bientôt rétabli l'ordre et la paix.

La seconde fois que le jeune Vestris reparut, M. le comte d'Oëls honorait le spectacle de sa présence. La scène fut beaucoup plus tranquille, et ce jour-là peut être regardé comme l'époque de sa réconciliation avec le public, ou plutôt avec ses camarades, qui sentirent bien qu'ils ne seraient pas les plus forts.

Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté; traduit de l'italien de M. Marconi, lecteur du Collège romain, confesseur du Serviteur de Dieu. Un volume in-12, avec le portrait du nouveau saint. Ce qu'il y a de plus clair dans les deux cent vingt pages employées à décrire les principales circonstances de la Vie du Serviteur de Dieu, ses mœurs, ses vertus et ses miracles, c'est qu'il reçut une éducation assez honnête, fut à portée d'embrasser plus d'une vocation utile, et ne se trouva propre qu'à celle de mendiant; qu'il fit plusieurs pèlerinages en Suisse, en Italie, et passa la plus grande partie de sa jeunesse, dans les hôpitaux et dans les églises, à demander l'aumône pour lui et pour les autres. Nous ne prétendons discuter ici ni la sainteté de ses mœurs, ni

l'authenticité des miracles opérés sur sa tombe; nous nous contenterons d'observer que notre historiographe tâche de prendre le ton le plus simple et le plus raisonnable, qu'il ne cherche point surtout à exagérer le merveilleux des prodiges qu'il raconte, et que, s'il écrit en faveur de la superstition, c'est au moins avec toute la pudeur que peuvent inspirer les lumières du siècle. Il ne renonce pas même au titre de philosophe; car dans sa préface il dit très-expressément qu'en voyant de près l'évidence des preuves du christianime, il n'est pas d'homme qui mérite plus que le chrétien éclairé de porter le nom de philosophe. A la bonne heure. Puissent désormais tous les confesseurs ne se montrer jaloux que de ce beau nom! Il nàquit, le 26 mars 1748, dans le diocèse de Boulogne-sur-Mer, et mourut à Rome le 16 avril 1783.

Voyage du comte de Haga en France, recueilli et mis en ordre par M. le chevalier Du Coudray; un petit volume in-12, avec cette épigraphe:

Discite, Reges.

Annoncer le titre de cet ouvrage et le nom fameux de l'auteur, c'est en faire connaître assez tout le mérite. M. le comte de Haga n'a pas été plus heureux que M. le comte du Nord et M. le comte de Falkenstein; c'est une espèce de droit que toutes les têtes couronnées semblent condamnées à payer au sublime talent de M. le chevalier Du Coudray pour leur entrée en France (1). « Je déclare hautement (c'est lui-même qui parle avec sa franchise

(1) Voir tome IX, p. 393 et t. XI, p. 209, le compte rendu des ouvrages de Du Coudray sur le séjour en France du comte de Falkenstein, et du comte et de la comtesse du Nord.

ordinaire), je déclare hautement mon insuffisance et mon incapacité pour un pareil ouvrage; mais je l'ai commencé et je *dois* le continuer *dans les circonstances, c'est-à-dire toutes les fois* que des têtes couronnées honoreront de leur présence ma patrie.»

Que répondre à une déclaration si formelle, si modeste et si fière tout à la fois?

Ma Conversion, par M. C. D. R. C. D. M. F., avec figures en taille-douce. Première édition, *dédiée à Satan.* Nous ne nous permettons de transcrire ici le titre de cet infame livre que pour annoncer à nos lecteurs que, quoique attribué au fils de M. le marquis de Mirabeau, auteur de l'ouvrage sur les *Lettres de Cachet et les Prisons d'État*, nous ne pouvons nous résoudre à croire qu'il soit de lui. C'est un code de débauche dégoûtante, sans verve, sans imagination, et il ne paraît pas croyable qu'un homme d'esprit ait avili sa plume à cet excès sans laisser même soupçonner l'espèce d'attrait qui aurait pu séduire son cœur ou son talent.

OCTOBRE.

Paris, octobre 1784.

Observations sur le Gouvernement et les lois des États-Unis d'Amérique; par M. l'abbé de Mably. Un volume in-12. Voilà donc à quoi se réduisent les plans de législation que le congrès devait avoir fait demander si solennellement à M. l'abbé de Mably par ses ministres. Ce sont quatre lettres adressées à M. Adams, qui avait

prié l'auteur de lui faire part de ses remarques sur les différentes constitutions que se sont données les États-Unis d'Amérique; mais qui ne l'en avait prié qu'en qualité de citoyen, sans avoir reçu pour cela aucune mission publique. Si l'on ne trouve dans ces lettres de notre moderne Lycurgue que des vues assez communes, des vérités assez triviales, on y remarque cependant en général des maximes plus modérées, une sagesse plus humaine et plus praticable, moins d'exagération et moins d'humeur que dans ses derniers écrits. Il veut bien avoir un peu de condescendance pour les faiblesses et les malheureux besoins de son siècle. Il souhaiterait sans doute que la nouvelle république eût le courage de renoncer aux richesses du commerce; il lui conseillerait volontiers de fermer ses ports ou de les abandonner sans regret aux peuples corrompus de l'Europe, pour se borner uniquement à la culture de ses terres; mais enfin il ne l'exige pas absolument; il pousse même la complaisance au point de ne pas parler seulement du projet d'établir la communauté des biens. Il a la bonne foi de convenir encore que la démocratie n'est peut-être pas le gouvernement le plus désirable pour un peuple qui occupe trois à quatre cents lieues de côtes. Ceux qui connaissent le caractère et les principes de l'abbé de Mably doivent lui savoir fort bon gré de se prêter avec tant de bonhomie à la nécessité des événemens et des circonstances.

La première lettre n'offre que des réflexions générales et préliminaires.

Dans sa seconde lettre, l'abbé de Mably examine plus particulièrement les lois de Pensylvanie, de Massachusett et de Géorgie. La loi de Pensylvanie qui donne au

peuple le droit de s'assembler, de consulter pour le bien commun, et de demander à la législature le redressement des torts qu'il croit lui être faits; cette loi, à force d'être populaire, lui paraît véritablement anarchique.

C'est pour la république de Géorgie que notre auteur avoue sentir un attrait particulier; elle lui paraît tenir un juste milieu entre la politique de Pensylvanie et celle de Massachusett, quant à l'élection de ses représentans. Tout ce qui le chagrine, c'est que durant la conférence des deux pouvoirs le comité soit assis et couvert, et que les représentans aient la tête nue, à l'exception de l'orateur de la chambre; c'est le monde renversé. « Je sais fort bien (dit-il) qu'un chapeau de plus ou de moins ne prouve rien chez un peuple vertueux....; mais chez un peuple corrompu où la vanité et l'ambition ne travaillent qu'à saper les fondemens de l'égalité, il n'en faudrait pas davantage pour tout perdre. »

Parmi les objets importans relatifs à la législation des États-Unis d'Amérique dont s'occupe l'abbé de Mably dans sa troisième lettre, c'est la religion et le pouvoir militaire qui l'arrêtent le plus long-temps.

Il aurait désiré que la nouvelle république eût restreint un peu son extrême tolérance pour prévenir les abus qui en peuvent résulter. Il craint que de ce mélange de tant de doctrines diverses il ne naisse une indifférence générale pour le culte particulier de chacune de ces religions, et qu'il ne s'établisse enfin dans la multitude une espèce d'athéisme grossier qui hâte la ruine des mœurs.

Quant au pouvoir militaire, il approuve fort les lois faites pour le maintenir toujours dans une subordina-

tion exacte à l'autorité civile; mais les conseils qu'il donne lui-même à cet égard portent sur des vues assez vagues et se bornent presque uniquement à proposer l'exemple des cantons suisses dont l'heureuse administration n'est, selon lui, que l'ouvrage du silence auquel ce peuple a condamné les passions les plus naturelles au cœur humain..... Le beau secret! Il est bien clair qu'on n'a pu le trouver qu'en rêvant à la Suisse.

La dernière lettre n'est pas la moins intéressante : on y expose les dangers auxquels est exposée la Confédération américaine, l'origine des troubles et des divisions qui la menacent, le meilleur moyen de les prévenir.

Si l'on s'attend à trouver ici de grandes déclamations contre le luxe et les richesses, on ne sera point trompé. L'auteur commente très-longuement l'opinion du docteur Brown sur la nécessité des mesures que doit prendre tout bon législateur pour donner des bornes au commerce et le fixer dans cette heureuse médiocrité qui, suivant lui, peut encore s'associer avec quelques vertus. Il blâme en conséquence très-hautement toutes les lois qui tendent à encourager le progrès des arts, des sciences, du commerce, des manufactures et de l'industrie.

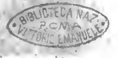
« Il y a long-temps qu'on a dit que les commerçans n'ont point de patrie, et qu'ils la vendront avec leur liberté à qui voudra l'acheter. Voyez dans quelle dégradation sont tombées les Provinces-Unies des Pays-Bas ; ce n'est plus que l'ombre vaine d'une république. »

La partie de cet ouvrage qui nous a paru tout à la fois la plus raisonnable et la mieux approfondie, c'est la fin de cette dernière lettre où l'auteur insiste avec

beaucoup de force sur la nécessité de soutenir et d'augmenter le pouvoir du Congrès continental.

A la représentation de *Castor*, donnée pour M. le comte d'Oëls, il avait à côté de lui le fils de madame de Sabran, et s'amusait beaucoup de la curiosité avec laquelle cet enfant suivait le spectacle. — Mais qu'est-ce donc que Castor et Pollux? — Ce sont deux frères jumeaux. — Et qu'appelle-t-on des jumeaux? — Ce sont des enfans sortis du même œuf. — D'un œuf! — Et vous-même, vous êtes sorti d'un œuf....... Tandis que l'enfant demeurait fort étonné d'une origine si merveilleuse, M. le chevalier de Boufflers lui souffla bien vite l'impromptu que voici pour M. le comte d'Oëls.

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle;
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes un aigle.



Vers du même, pour être mis au bas du buste de ce prince, par M. Houdon.

Dans cette image auguste et chère,
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

Distique pour être placé au-dessus de la Pompe à feu de MM. Perrier, par l'abbé Boscovitz, auteur d'un poëme latin sur l'Astronomie.

Irarum oblitæ flamma hic conspirat et unda;
Civibus optatas ipse dat ignis aquas.

Traduction, par M. Guidi.

Ici, par un accord nouveau,
Entre l'onde et le feu la paix est rétablie;
Du citoyen l'espérance est remplie,
Et c'est le feu qui donne l'eau.

La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro. Cette comédie fameuse, même avant d'avoir été jouée, vient d'ajouter à tant d'autres titres de célébrité l'honneur très-inouï d'être arrivée sans interruption et sans langueur à sa cinquantième représentation (1).

Nous nous sommes permis de dire dans le temps (2) que le célèbre auteur de cette célèbre comédie avait sans doute moins joui du succès de son ouvrage que de l'éclat imposant que jetait sur son crédit la gloire de l'avoir fait donner en dépit de tout le monde, et pour ainsi dire par la seule autorité de son caractère et de ses intrigues. Nous osons croire maintenant que M. de Beaumarchais n'a jamais soupçonné lui-même que Paris ne pouvant se rassasier de sa *Folle Journée*, elle ferait également époque et dans l'histoire du Théâtre et dans l'histoire plus curieuse encore de nos fantaisies et de nos engouemens. S'il était difficile en effet de prévoir jusqu'où irait cette folie, il serait peut-être encore plus difficile d'annoncer aujourd'hui le point où elle s'arrêtera.

Cette comédie est dans ce moment à la soixante-

(1) *Timocrate*, de Thomas Corneille, fut représenté quatre-vingts-fois de suite en 1656; mais la recette de ces quatre-vingts représentations n'est pas comparable à celle de quarante représentations du *Mariage de Figaro*.
(*Note de Grimm.*)

(2) Voir précédemment pag 104 et suivantes.

unième représentation. M. de Beaumarchais, qui n'a pas encore jugé à propos de la faire imprimer, et de qui nous tenons personnellement *qu'il ne voulait point, par égard pour le zèle des Comédiens, mettre en opposition l'ouvrage imprimé avec l'ouvrage joué*, se prépare à montrer, dans une préface digne de lui, qu'il n'y eut jamais de comédie où la décence ait régné plus scrupuleusement, qu'il n'y en eut jamais dont il puisse résulter une impression plus favorable aux bonnes mœurs. Ce paradoxe, assez piquant à soutenir, ne peut qu'honorer infiniment l'esprit et le savoir-faire de M. de Beaumarchais. Après avoir essayé de représenter *le Mariage de Figaro* comme une comédie qui respire la plus saine morale, il ne lui manquait plus que d'en faire une œuvre pie, et c'est ce qu'il a fait encore avec tout le succès imaginable.

Quand il a vu que sa pièce menaçait d'atteindre la cinquantième représentation, il s'est pressé d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'il destinait le produit de sa part d'auteur à l'œuvre de charité la plus utile et la plus intéressante. Quelques jours après, il a instruit le public, par la même voie, qu'un particulier qui venait d'obtenir *par son crédit* (par le crédit de M. Caron de Beaumarchais) une place lucrative, avait cru ne l'en remercier dignement qu'en lui remettant cinq cents louis pour les joindre aux sommes qu'il destinait à l'entreprise charitable qu'il avait annoncée. Il invite tous les gens en place, chargés de distribuer des graces, à mettre ce genre de reconnaissance à la mode, et à l'exiger de tous ceux à qui ils croient devoir en accorder. Cette œuvre de bienfaisance a été enfin connue par l'annonce de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro*,

donnée au profit des mères nourrices, ***dont le produit entier leur a été consacré tant par les Comédiens que par l'auteur.*** Nous sommes informés que M. de Beaumarchais ne se serait pas borné à une annonce aussi simple, aussi modeste, si la police eût voulu lui permettre d'imprimer dans le *Journal de Paris* une lettre dans laquelle il ne se refusait rien, et sur les censeurs de son ouvrage, et sur ses critiques et même sur l'administration; celle des mères nourrices, susceptible d'une amélioration difficile à obtenir dans une grande ville et dont les ressources ne sont peut-être pas aussi abondantes que le demanderaient des besoins qui renaissent et s'accroissent d'une année à l'autre, avait offert un champ vaste à l'éloquence et aux sarcasmes du *citoyen Beaumarchais.* M. le lieutenant-général de police a cru devoir l'inviter à se borner à la simple annonce de la destination du produit de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro*, et cette cinquantième représentation a été aussi nombreuse que la première. M. le comte d'Oëls y a assisté; il a remis à la porte un billet de caisse de 300 livres. Son exemple a été peu suivi; on n'a guère fait à la porte de la Comédie que la recette accoutumée, lorsque la salle est aussi pleine qu'elle peut l'être. On ne pense pas que l'impression de la lettre de M. de Beaumarchais, où il proclamait les Comédiens Français caissiers perpétuels des sommes que les spectateurs voudraient remettre journellement pour le soulagement des mères nourrices, eût ému davantage la sensibilité du public; les gens qui vont habituellement au spectacle s'occupent bien plus du plaisir qu'ils espèrent y goûter que du malaise et quelquefois des souffrances d'individus aussi intéressans que

difficiles à secourir avec une mesure égale et proportionnée à leurs vrais besoins.

Quel que soit le motif qui ait dirigé M. de Beaumarchais, on ne peut qu'applaudir à la bonne œuvre qu'il vient de consommer et à l'offre qu'il a faite de consacrer en entier le produit de sa part d'auteur, qui passe déjà trente-six mille livres, au soulagement des femmes pauvres qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans, si l'on voulait ouvrir une souscription à cet effet. Une femme que sa situation condamnait à ignorer toute sa vie et l'existence de *Figaro*, et son succès, et l'emploi de la cinquantième représentation de cette comédie, devra uniquement au hasard la portion que lui en destine M. de Beaumarchais. Cette femme, habitant un hameau à soixante-dix lieues de Paris, avait reçu, pour le nourrir, l'enfant d'un chanteur des chœurs de l'Opéra, il y a cinq ans. Elle en avait été payée avec assez d'exactitude pendant les deux premières années; mais n'en recevant depuis ni nouvelles, ni argent, elle a pris enfin le parti d'en venir chercher elle-même à Paris avec son nourrisson. Le père et la mère avaient quitté cette ville depuis trois ans. Ceux qui ont su l'objet des recherches de cette pauvre femme l'ont adressée à l'Opéra : elle y est arrivée au moment où l'on faisait une répétition; elle a demandé M. et madame Le Grand. On lui a répondu que l'un et l'autre, noyés de dettes, avaient été forcés de quitter ce pays, et qu'on ignorait le lieu de leur retraite. « Eh bien! a dit cette femme, je m'en doutais; sans mon mari, je n'aurais pas fait cette course. Viens, mon ami, » a-t-elle ajouté à l'enfant qu'elle tenait à la main, « retournons chez nous, c'est comme si nous n'avions rien fait. » On a interrogé cette femme; elle a dit qu'elle nourrissait depuis cinq

ans l'enfant dont elle était venue réclamer les parens à l'Opéra; mais que, puisqu'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus, elle allait retourner chez elle avec son nourrisson, « qui n'en pâtirait pas plus que s'il avait père et mère, et si elle-même n'avait pas encore huit autres enfans à nourrir. » Ce peu de mots, dits avec cette simplicité d'une vertu qui croit ne faire que l'action là plus naturelle et n'en soupçonne pas même la générosité, ont ému vivement tous ceux qui l'entouraient; il n'y a pas jusqu'aux acteurs subalternes du chant et de la danse qui n'aient oublié dans ce moment leurs propres besoins pour s'empresser de verser dans les mains de cette bonne femme le peu d'argent qu'ils pouvaient avoir. Quelques-uns d'entre eux, instruits de la représentation qu'on allait donner du *Mariage de Figaro* au profit des mères nourrices, ont cru remplir les vues de M. de Beaumarchais en lui adressant cette digne femme, et ils ne se sont point trompés. Elle retourne dans son pays avec une somme qui la dédommagera de ses soins, qui lui prouvera toujours que son mari n'a pas eu tant de tort de lui faire entreprendre le voyage de Paris, mais qui ne récompensera jamais assez l'espèce d'insouciance généreuse avec laquelle, en apprenant l'impossibilité de retrouver le père et la mère de son nourrisson, elle le ramenait si tranquillement dans son village, sans plainte et presque sans regret.

On ne se rappelle pas d'avoir jamais vu sur notre théâtre lyrique un début plus brillant, plus applaudi, plus fait pour l'être que celui de la demoiselle Dozon. Cette jeune actrice, à peine âgée de dix-sept ans et qui n'a jamais paru sur aucun théâtre, a débuté par le rôle

d'Armide dans l'opéra de *Renaud*, de M. Sacchini. Elle a déployé, dès le premier jour, la réunion de taleus la plus rare et la plus étonnante : à la voix la plus pure, la plus étendue, à la prononciation la plus distincte et la plus facile, elle joint une sensibilité exquise, une vérité dans l'expression si simple et si touchante, qu'elle a ravi tous les spectateurs. Jamais la salle n'a retenti de tant d'applaudissemens, et jamais aucune actrice dans toute la perfection de son talent n'a excité plus de surprise et d'admiration. Sa voix, qui monte jusqu'au *ré*, a, surtout dans les tons hauts, cette justesse que l'on n'obtient que des instrumens à clavier. Son jeu, toujours animé, toujours vrai, toujours varié, occupe toute la scène pendant que le volume et l'éclat de sa voix remplissent toute la salle. Son chant manque cependant encore de méthode, il demande à être perfectionné par l'un de ces grands maîtres d'Italie dont les chefs-d'œuvre illustrent maintenant notre théâtre lyrique. Cette étonnante cantatrice y gagnera l'avantage si précieux et que l'excellence de leurs principes peut seule donner, l'avantage de produire les mêmes effets avec moins d'efforts, et l'art heureux de saisir cette gradation de nuances dans les sons qui fait le charme du chant et qui en double la puissance. Nous avons vu le célèbre Sacchini, qui entendait pour la première fois cette jeune débutante, accourir, après l'opéra, dans sa loge, ivre d'admiration, et l'assurer qu'il voulait, dans six mois, en réduisant de moitié ses études trop continuelles, en faire la première cantatrice de notre Théâtre, et dans deux ans la première de tous les théâtres de l'Europe.

C'est presque au hasard que nous devons la découverte d'un talent si prodigieux. Sa sœur aînée servait

depuis plusieurs années M. Mittié, médecin; il eut besoin, il y a deux ans, d'une seconde domestique, et fit venir du fond de la Picardie notre jeune Armide pour servir à la cuisine. Le sieur Julien, ancien acteur du Théâtre Italien, l'entendit chanter en montant l'escalier de M. Mittié chez lequel il dînait; cette voix l'étonna. Ayant proposé au médecin de lui faire apprendre quelques ariettes pour essayer sa voix dans un genre plus propre à la développer que les chansons de son village, ce premier essai fit voir chez cette jeune personne tant de dispositions, que M. Mittié, qui aime la musique, en parla à M. Amelot, chargé alors de l'administration de l'Opéra. Ce ministre engagea le sieur Laïs, acteur de l'Opéra et excellent musicien, à donner des leçons à mademoiselle Dozon. Le sieur Molé, qui depuis six mois enseigne la déclamation dans nos nouvelles écoles de chant, lui a fait répéter sept à huit fois le rôle d'Armide, et c'est à quinze mois d'étude, aux soins de ces deux maîtres, et surtout aux plus riches dons de la nature, que nous devons ce nouveau prodige.

Mademoiselle Dozon est d'une taille peut-être trop petite, mais bien proportionnée. Elle est brune, plutôt laide que jolie; mais ses traits sont si susceptibles de caractère et d'expression, que l'on oublie bientôt si leur forme est plus ou moins agréable. Sa constitution, sèche et nerveuse, annonce de la force et de l'énergie. Elle continue de vivre chez M. et madame Mittié, qui la traitent comme leur enfant, et sa conduite prouve autant de sagesse que de modestie. Le moment où cette jeune personne a revu ses bienfaiteurs après son succès, et où, n'osant pas les embrasser, elle baisait leurs mains et s'enveloppait de leurs bras, a fait couler les larmes de

ceux qui en ont été témoins. Elle ne pouvait pas parler, on n'entendait que ses sanglots et les baisers dont elle couvrait les mains de M. et de madame Mittié; c'était l'explosion d'un sentiment d'amour et de reconnaissance dont le foyer était dans cette ame où elle venait de puiser cette chaleur, cette sensibilité, sans laquelle il n'est point de grands talens, sans laquelle au moins le plus beau talent ne saurait produire de grands effets.

Notre célèbre Saint-Huberti, qui le jour même de ce début arrivait de Bordeaux, comblée d'argent et de gloire, et qui ne soupçonnait pas l'accueil qu'allait obtenir cette jeune rivale inconnue presque à tout le monde, avait été se placer à l'amphithéâtre, où le public, lorsqu'il l'aperçoit, lui prodigue ordinairement les mêmes applaudissemens que sur la scène. Elle n'y fut ce jour-là que pour être témoin de l'ivresse avec laquelle ce même public ne pouvait se lasser d'applaudir mademoiselle Dozon. Son silence et son immobilité ont offert aux spectateurs un contraste qui ne leur a point échappé. Avec de l'esprit et la confiance que doit lui donner l'excellence de son talent, on est étonné que madame Saint-Huberti n'ait pas voulu paraître au moins partager l'opinion publique. « Quel triste jour pour madame Saint-Huberti! disait quelqu'un à mademoiselle Arnould. — *Comment*, répliqua-t-elle avec vivacité, *c'est le plus beau moment de sa vie, car la voilà bien f:....* » Pour être infiniment plaisant, il ne manque à ce mot que d'être un peu moins injuste.

Mémoire du comte de Mirabeau, supprimé, au moment même de sa publication, par ordre particulier de M. le Garde des sceaux, et réimprimé par respect pour

sentiment le plus continuel, le plus fier et peut-être le plus exagéré de sa dignité personnelle, Louis XIV, n'en a jamais refusé. Qui plus que Louis XVI est digne d'imiter cet exemple de justice et de magnanimité, ce prince dont tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher disent : *Il est le plus honnête homme de son royaume !* »

On a donné, le jeudi 21, sur le théâtre de la Comédie Italienne, la première représentation de *Richard Cœur-de-Lion*, drame en trois actes et en prose, mêlé d'ariettes. Les paroles sont de M. Sedaine, la musique de M. Grétry.

Un trait de l'histoire d'Angleterre a fourni le fonds du fabliau dont M. Sedaine a tiré cette comédie. Ce fabliau se trouve dans un recueil d'ouvrages de ce genre, publié, il y a quatre ans, par M. Le Grand d'Aussy.

Ce drame, dont le sujet est connu de tout le monde, est une des conceptions les plus originales de M. Sedaine, qui a si souvent osé, et presque toujours avec succès, essayer sur la scène et des sujets et des situations qui semblaient peu propres à y réussir. Les deux premiers actes de *Richard* ont obtenu les plus grands applaudissemens. Quoique les amours de Florestan et de Laurette n'intéressent que faiblement et ne produisent aucun effet, quoique la rencontre de Marguerite et de Blondel, le même jour, à la même heure, soit plus que romanesque, et qu'à peine on voie Richard, le dévouement et le zèle ingénieux de son ménestrel jettent un si grand intérêt dans les deux premiers actes de cet ouvrage, que, en faveur du plaisir qu'ont fait éprouver ces deux actes, on a fait grace à l'invraisemblance forcée du troisième. Quant au style de cette comédie, il est jugé sur le nom de

l'auteur; on est convenu depuis long-temps qu'il en faut prendre son parti.

La musique de ce drame est pleine de graces, de négligences aimables et de réminiscences heureuses; elle respire partout une naïveté spirituelle et piquante. M. Grétry semble avoir oublié dans cette nouvelle composition sa manière accoutumée pour nous transporter, par la tournure tout à la fois simple et *romantique* du chant qu'il a mis dans la bouche de ses différens personnages, aux temps éloignés où se passe l'action du poëme. La romance chantée par Blondel et le roi Richard nous rappelle ces chants si doux et si touchans que l'on retrouve encore dans le fond de nos provinces méridionales comme des monumens qui déposent qu'elles ont été le berceau de nos ménestrels et de nos troubadours. Ce charmant compositeur va faire donner incessamment, sur le théâtre lyrique, un nouvel opéra dont le titre est *Panurge dans l'île des Lanternes*. Ce sera le vingt-sixième ouvrage de M. Grétry, et il justifiera vraisemblablement encore les vers ci-joints qui lui ont été adressés, par M. de La Croix, après la représentation de *Richard Cœur-de-Lion :*

> Ceux-ci font bien, ceux-là font vite;
> Le plus grand nombre ne fait rien;
> Mais Grétry seul a le mérite
> De faire beaucoup, vite et bien.

On vient de donner, sur le même théâtre, *la Brouette du Vinaigrier*, drame en quatre actes, de M. Mercier, si tristement connu sous le nom de *Dramaturge*, et qui l'a été depuis plus avantageusement par son *Tableau de Paris*. On nous pardonnera volontiers de ne pas rappeler

ici l'ennuyeuse histoire d'une pièce imprimée depuis long-temps. Nous observerons seulement qu'il est assez injuste que dans le moment où les Comédiens Français et Italiens viennent d'obtenir que tous les ouvrages destinés aux Théâtres des Boulevards soient soumis à leur inspection, afin qu'ils puissent non-seulement saisir et confisquer toutes les pièces qui seraient à leur convenance, mais rayer même impitoyablement toutes les scènes dont le dialogue et le style ressembleraient trop à la bonne comédie, ils veuillent dépouiller encore les théâtres forains des pièces qui depuis plusieurs années forment le fonds de leur répertoire. Il y a huit ans que la troupe des *Associés*, ci-devant des *Grimaciers*, la dernière de nos troupes foraines, joue avec un succès digne de ces tréteaux *la Brouette du Vinaigrier*. Les Comédiens Italiens n'ont pas craint de s'emparer de cette pièce, et leur parterre, presque aussi bien composé que celui des théâtres du Boulevard, l'a reçue avec transport; il l'a reçue pour ainsi dire comme un hommage que des comédiens pensionnaires du roi rendaient à la noble école où s'est formé son goût.

Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.

Mémoires historiques et politiques des Pays-Bas autrichiens, dédiés à l'Empereur. A Neufchâtel, de l'imprimerie de Fauche, Favre et Compagnie. Un volume in-8°. Ce livre s'est vendu d'abord assez publiquement, mais on a ordonné ensuite au libraire Moutard, soupçonné d'en avoir débité le plus grand nombre d'exemplaires, de protester contre cette accusation, et de déclarer hautement qu'*il n'avait point été accordé de*

permission en France pour cet ouvrage. Sa déclaration a paru dans le *Mercure de France*, dans le *Journal de Paris* et autres.

On sait que les nouveaux Mémoires sur les Pays-Bas autrichiens sont de feu M. le président de Neny, de Bruxelles, et l'on apprend dans la dédicace que cet ouvrage fut commencé, il y a environ vingt-cinq ans, pour servir à l'instruction de Sa Majesté Impériale. Ce qu'il offre en effet de plus curieux et de plus intéressant, c'est l'exposé de tous les droits, de toutes les prétentions de la maison d'Autriche sur les riches domaines enlevés à l'héritière de Bourgogne. Cet exposé paraît être le résultat des recherches les plus laborieuses et d'une connaissance très-étendue de l'Histoire et du Droit public. On ne peut se dissimuler qu'il n'annonce une partialité décidée en faveur de la cour de Vienne; mais il n'appartient qu'à un esprit profondément versé dans ce genre de discussion d'entreprendre la critique ou l'examen d'un système appuyé sur des titres aussi spécieux et présenté avec une érudition aussi imposante.

Ses vues sur les avantages de l'alliance de 1756 semblent avoir, dans les circonstances actuelles, un intérêt trop marqué pour nous permettre de les oublier, et c'est le morceau par lequel nous terminons cet article.

« Les avantages (dit l'auteur) que la monarchie a trouvés dans cette alliance, et ceux qu'elle peut en tirer encore, sont des objets qu'on ne saurait soumettre au calcul. Que l'on se représente la situation où elle se trouvait, et l'on reconnaîtra que c'est à ce grand coup de politique qu'elle doit son soutien, sa conservation, son salut..... Si cent cinquante mille Français, cent mille Russes, vingt mille Suédois, trente mille hommes des

troupes de l'Empire et cent soixante mille Autrichiens, n'ont pu dompter la puissance prussienne, que serait devenue la maison d'Autriche si, livrée à elle-même dans les funestes revers qu'avaient éprouvés ses armes, son ennemi eût pu employer contre elle seule toutes ses armées, et, pour comble de malheur, il eût réuni sous son commandement toutes les forces du parti protestant? Quel eût été encore le sort de cette auguste maison, si, s'accommodant à la sinistre politique des Anglais, elle eût partagé ses forces pour défendre les Pays-Bas que soixante mille Français eussent pu conquérir en marchant, et qu'en même temps cent quatre-vingt mille Prussiens eussent pénétré dans le cœur de la monarchie? Dans un cas pareil, elle eût été renversée aussitôt qu'attaquée. »

NOVEMBRE.

Paris, novembre 1784.

Je n'ai jamais rencontré M. le baron de Tott dans le monde sans désirer de pouvoir lire ses Mémoires. Peu d'hommes en Europe ont été plus à portée que lui de bien observer; non-seulement il a vécu long-temps parmi les peuples dont il parle; après avoir bien appris la langue et les usages du pays, il s'est trouvé engagé dans des liaisons intimes avec les hommes qui étaient à la tête de l'État; il les a vus dans des circonstances difficiles où ses services ont été d'une grande utilité, où le besoin qu'on avait de lui rendait la confiance indispensable, où ce qu'on aurait même eu le plus d'intérêt à cacher ne pouvait guère échapper à ses regards; enfin c'est au milieu

des soins et des travaux de l'existence la plus active qu'ont été recueillies les Observations qu'il vient de publier, en 4 volumes in-8°, sous le titre de *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares.*

On a reproché à ces Mémoires d'être trop décousus ou de ne l'être pas assez, c'est-à-dire de manquer ordinairement de suite, et d'affecter cependant quelquefois des transitions inutiles, qui, loin d'ajouter à l'intérêt de la narration, ne servent qu'à la ralentir. On leur a reproché encore beaucoup de négligences, beaucoup de fautes de langage, et l'on n'a pas eu tort; on a remarqué que ces fautes, ces négligences étaient d'autant plus sensibles, que le style de l'auteur n'est pas toujours exempt d'emphase et de prétention; cette critique paraît encore assez fondée : on a observé de plus que les choses les plus intéressantes se trouvaient confondues avec les détails les plus insignifians; qu'une minutie était souvent racontée avec plus d'appareil, plus de complaisance que le fait le plus important ou le plus curieux, et que dans beaucoup d'endroits le récit manquait tout à la fois et de précision et de clarté. Ces remarques sont au moins sévères; mais, fussent-elles encore plus justes, elles ne sauraient faire oublier tout ce que l'ouvrage de M. de Tott offre d'instruction et d'intérêt. Nous n'avons rien lu qui puisse donner une idée plus vraie et du gouvernement et des mœurs de la nation turque. Ce ne sont pas des dissertations sur les formes de l'administration de cet empire, sur la nature ou l'origine de ses usages, sur les principes de sa politique et de sa religion; ce sont des anecdotes précieuses et qui portent toutes le cachet d'une observation exacte, des faits isolés, mais d'une importance remarquable, des traits épars à la vérité,

mais dont le rapprochement est très-propre à faire ressortir le caractère dominant de la nation. L'auteur vous présente les objets tels qu'ils se sont offerts à ses yeux ; il ne peint que ce qu'il a pu voir lui-même; mais peu de voyageurs ont eu les mêmes moyens que lui de bien voir; c'est un observateur presque toujours en action, et chargé souvent d'un rôle infiniment pénible, infiniment délicat. L'intérêt qui l'a guidé dans ses observations se communique à ses récits, leur imprime un mouvement plus vif, plus animé, et le place souvent lui-même dans le tableau d'une manière originale et piquante. Occupé des négociations les plus embarrassantes, sa présence d'esprit n'est jamais en défaut, son activité supplée à tout; les ressources qui lui manquent au dehors, il les trouve dans sa propre industrie. Ambassadeur dans une cour où il n'y a pas une maison logeable, il devient architecte, et il se bâtit un hôtel. S'agit-il de faire déclarer la guerre à un peuple qui manque d'artillerie, il s'engage à lui fournir des canons, et à l'aide de quelques pages de l'*Encyclopédie* il établit une fonderie, et y réussit au-delà même de ses propres espérances; c'est vraiment le Robinson des négociateurs.

Le premier volume des Mémoires de M. de Tott contient le Journal de son premier séjour en Turquie; le second celui de sa résidence auprès du Kan des Tartares, et de l'expédition qu'il fait avec lui dans la nouvelle Servie; le troisième, celui de son séjour à Constantinople: on y apprend les services qu'il rendit à la Porte, pendant la dernière guerre, pour la défense des Dardanelles, pour la formation d'un nouveau corps d'artillerie, d'une école de mathématiques, etc. Le quatrième volume est le Journal de son dernier voyage aux Échelles

du Levant, où il avait été envoyé par le Gouvernement pour inspecter les différens établissemens du commerce de France. Quelque abrégée que soit la description qu'il fait de l'Égypte, elle nous a paru donner sur ce pays des notions également neuves et intéressantes.

D'après ce que nous avons dit du plan et de la forme de l'ouvrage, de la manière dont il est conçu et de la manière dont il est écrit, on sent assez qu'il n'est guère susceptible d'une analyse.

Chanson, par le marquis de Champcenetz.

Air de Grégoire de *Richard Cœur-de-Lion.*

Que maintenant dans Paris
Nos héros, nos beaux esprits
Forment mille compagnies,
Salons, clubs, académies,
Et que je ne sois de rien,
C'est bien,
Très-bien,
Cela ne m'étonne en rien.
Je ne pense comme personne,
Et je chansonne. (*bis.*)

Qu'au seul nom de Figaro
J'entende crier *bravo!*
Et que tous ses coqs-à-l'âne,
Son procès et sa Suzanne
Causent un bruit général,
C'est mal,
Très-mal,
Mais tout cela m'est égal.
Je pense comme mon grand-père,
J'aime Molière. (*bis.*)

Que par esprit de parti
On claque Saint-Huberti,
Qui n'a pour toute manière
Qu'une tête minaudière
Avec un fausset discord,
C'est fort,
Très-fort,
Mais ça m'est égal encor.
Moi, je hais sa voix glapissante,
J'aime qu'on chante (*bis.*)

Que le charlatan Mesmer,
Avec un autre frater,
Guérisse quelques femelles
En agitant leurs cervelles,
Et les touchant Dieu sait où,
C'est fou,
Très-fou,
Et je n'y crois point du tout.
Moi, je pense qu'il magnétise
Par la sottise. (*bis.*)

Que la bégueule Contat
Mette en fort mauvais état
La jeunesse et la finance
D'un étranger d'importance (1),
Qui ne voulait que l'avoir,
C'est noir,
Très-noir;
Mais c'est simple à concevoir :
Elle pense comme sa mère (2),
Elle est trop chère. (*bis.*)

Qu'à dire ainsi son avis
On trouve mille ennemis,

(1) M. le comte de Laudron. (*Note de Grimm.*)
(2) Marchande de morue. (*Note de Grimm.*)

Et qu'avec un peu d'adresse,
D'impudence ou de bassesse
On puisse avoir quelque éclat,
C'est plat,
Très-plat,
Et je n'en fais nul état.
Moi, je pense qu'il faut tout dire;
Et j'aime à rire. (*bis.*)

Les Comédiens Français ont donné, le samedi 6, la première représentation de *la Fausse Coquette*, comédie en trois actes et en vers, de M. Vigée, moins connu dans le monde par *les Aveux difficiles*, dont il est l'auteur, qu'il ne l'est par les tableaux, le talent et les graces de sa sœur madame Le Brun.

Un homme aimable, mais qui a la manie de prétendre que la femme qu'il aime le devine, et qui redoute, on ne sait trop pourquoi, l'aveu de ce sentiment, le marquis de Florval a intéressé une jeune veuve, Céphise, mais ne lui a point encore parlé de son amour. Lisette, suivante de la veuve, lui conseille de recevoir chez elle beaucoup d'hommes aimables, de jouer avec eux la coquetterie, et de punir par ce manège l'amour-propre de Florval. La jeune veuve ne se prête qu'avec peine à suivre les conseils de sa femme de chambre, le désir seul de savoir si elle est aimée la détermine à persuader à son amant qu'elle veut changer sa manière de vivre trop uniforme et trop solitaire. Elle affecte d'avoir pris du goût pour la société d'un des amis de Florval, du comte de Gerseuil. Ce jeune homme est d'une fatuité, d'une impudence dont la bonne compagnie n'offre point de modèle, et que l'auteur a dessiné en charge d'après tous les fats de la scène. Gerseuil, qui voit Céphise

écouter avec complaisance toutes les fadeurs qu'il lui débite, qui en a reçu le matin un billet fort poli, qui vient de l'accompagner le soir au spectacle, ne saurait douter qu'il n'en soit adoré. Il fait part à Florval de son triomphe; celui-ci écrit une lettre de rupture à Céphise. Son rival offre généreusement de la remettre et d'engager la veuve à en apporter elle-même la réponse. En effet, Céphise ne tarde pas à paraître; elle a une explication avec Florval, dont elle doit trouver avec raison le procédé fort extraordinaire. Celui-ci se défend mal: vingt fois sur le point d'avouer qu'il aime, il est toujours retenu par la fausse honte de cet aveu, bizarrerie sur laquelle toute la pièce est fondée. Cette scène, d'ailleurs bien filée et dont les détails offrent souvent des traits fins et délicats, finit par amener Florval aux genoux de Céphise, à qui il avoue et jure le plus tendre amour. Gerseuil, qui survient au dénouement, est éconduit: ainsi finit la nouvelle comédie.

Qui croirait qu'avec un fond si faible et si prodigieusement usé, M. Vigée soit venu à bout de remplir trois actes et de les voir applaudis? A l'intérêt, au mouvement, au comique qui manquent à son ouvrage, il a substitué des portraits de fantaisie, des détails spirituels, de la grace et de la facilité dans le dialogue. Les caractères de cette comédie ne ressemblent en rien à ceux que l'on voit dans la société; ils ont tous la physionomie d'autres rôles sur lesquels ils ont été calqués; mais il faut l'avouer, peut-être n'est-il point de rôles aussi qui soient rendus aujourd'hui par nos premiers acteurs avec une vérité, une magie plus séduisante. Comment imaginer, par exemple, loin de Paris, tout l'effet, tout l'éclat que le jeu de Molé donne à ce vers, en lui-même assez

ridicule; c'est Florval qui, dans sa dernière scène avec Céphise, lui dit avec l'accent du dépit le plus amoureux:

Je ne vous aime pas et veux vous épouser.

En général nos jeunes poètes connaissent trop peu le monde; ils étudient encore moins le cœur humain, et font la comédie de la comédie même; ainsi, avec de l'esprit et quelquefois même du talent, ils se bornent presque toujours à faire plus ou moins bien ce qui a été déjà fait. Ce reproche semble appartenir plus particulièrement encore à *la Fausse Coquette*, qui n'est vraiment qu'une copie affaiblie de *la Feinte par Amour* et des *Fausses Infidélités*.

De l'Administration des Finances de la France; par M. Necker. Trois volumes in-8° de 500 pages, avec cette épigraphe:

> *Ubi igitur animus meus ex multis miseriis et periculis requievit, non fuit consilium socordiâ atque desidiâ bonum otium conterere.* SALLUST. 1784.

Cet ouvrage, qui paraît avoir été imprimé à Lausane, n'est pas encore public.

L'objet que s'est proposé l'auteur, les motifs qui ont conduit sa plume pourraient-ils être mieux développés qu'ils ne le sont par lui-même au commencement de cette introduction?

« J'ai cru (dit-il) que, si l'on pouvait rendre évidente et plus sensible à tous les yeux l'étendue des ressources et des richesses de la France, ce serait un moyen efficace et pour en imposer davantage aux ennemis de ce

royaume, et pour tempérer un peu dans l'esprit de ceux qui seront appelés à le gouverner ces jalousies politiques qui ont été la source de tant de maux. Enfin, soit comme une vérité, soit comme une consolation, j'ai embrassé avec transport l'espérance que dans ces temps ou dans d'autres on trouverait dans mes ouvrages quelques sentimens, quelques pensées peut-être qui m'uniraient après moi aux amis de la France et à ceux de l'humanité. »

Quelque intéressant que soit le tableau qu'il fait des vertus d'un grand administrateur, nous nous contenterons d'en extraire ici deux morceaux, de l'influence d'un grand caractère et du respect qu'impose l'opinion publique.

« C'est essentiellement par l'idée que donne un homme public de son caractère qu'il conserve de la réputation... On ne sait pas admirer long-temps l'homme qui fait de grandes choses sans avoir un grand caractère.

» Le traité des Pyrénées et celui de Westphalie devraient suffire pour rendre à jamais célèbre le ministre qui les a conçus; mais aux époques même où l'on a senti davantage l'utilité de ces chefs-d'œuvre de politique, on en a joui sans presque y réunir le nom de Mazarin. C'est que ce ministre, indifférent à tout, semble comme étranger à son administration, et qu'on ne sait comment lier à son idée aucune conception grande et profonde. Non loin de lui, Richelieu, qui, par son caractère, paraît à la hauteur de ses actions, en conserve en entier la gloire; et Louis XIV, uniquement peut-être par le sentiment ou l'air de grandeur qu'il mêlait à ses discours et à ses démarches, s'est en quelque manière approprié toute l'illustration de son siècle. Enfin, pour

nous rapprocher du ministère des finances, Colbert avait plus de vues générales que Sully, et il reste plus de traces de son administration; mais Sully, qui paraît grand, et par ce qu'il a fait, et par tout ce qu'on croit devoir appartenir à un beau caractère, vivra plus longtemps dans la mémoire des hommes. Colbert a besoin d'être loué par le récit de son administration; Sully l'est à l'avance par toutes les idées qui se réunissent à son nom. Colbert perd à tout ce qu'on oublie de lui, et Sully s'enrichit encore de nos jours de tous les dons de l'imagination. »

« La plupart des étrangers ont peine à se faire une juste idée de l'autorité qu'exerce en France l'opinion publique; ils comprennent difficilement ce que c'est qu'une puissance invisible qui, sans trésors, sans gardes et sans armée, donne des lois à la ville, à la cour et jusque dans le palais des rois. Cependant rien n'est plus vrai, rien n'est plus remarquable, et l'on cessera peut-être de s'en étonner si l'on réfléchit sur ce qui doit résulter de l'esprit de société, lorsque cet esprit règne dans toute sa force au milieu d'une nation sensible, qui aime également à juger et à paraître, qui n'est ni distraite par des intérêts politiques, ni affaiblie par le despotisme, ni subjuguée par des passions trop bouillantes; chez une nation enfin où peut-être un penchant général à l'imitation prévient la multiplicité des opinions, et rend faibles toutes celles qui sont isolées, en sorte que, réunies communément ensemble et formant alors comme une espèce de flot plus ou moins impétueux, elles ont pendant la durée de leur mouvement une force très-puissante. »

L'auteur termine son ouvrage par ces paroles :

« Pour moi, qui maintenant ne verrai plus que de loin le jeu des grandes passions et qui ne serai plus obligé de lutter contre elles; pour moi qui n'aurai plus que des souvenirs, et dont le temps peut-être effacera chaque jour quelque trace, tout entier désormais à mes sentimens, je suivrai de mes vœux les destins de la France, et livrant aux hasards du temps ma réputation et le souvenir qu'on voudra bien me conserver, si je promène encore quelquefois mes regards sur les rives que j'ai quittées, je le ferai, j'espère, sans dépit et sans jalousie; et me défendant surtout d'aucune injustice, je n'oublierai point que, si j'ai eu des peines, j'ai obtenu aussi de grandes récompenses. Je les tiens de vous, ames nobles et distinguées, dont le suffrage a fait si souvent ma consolation ; je les tiens de vous, peuple sensible; de vous surtout, habitans des provinces, qui avez peut-être aperçu que je redoutais plus vos gémissemens fugitifs que les bruyantes clameurs des hommes avides de la capitale. Qu'ils soient heureux ceux qui me suivront, et par les honneurs de la cour et par les différens avantages du crédit et de la puissance! je ne leur porterai point envie : je doute qu'ils y puissent trouver une satisfaction égale à celle qu'on éprouve en jouissant de la faveur d'une grande nation qu'on a vraiment aimée, qu'on est sûr de n'avoir point trompée, et dont l'estime paraît à la fois un bienfait et une justice. »

Les Comédiens Français ont donné, le lundi 15, la première représentation de la reprise de *Cléopâtre*, tragédie, de M. Marmontel.

Cette pièce, qui parut pour la première fois au Théâtre

il y a trente-quatre ans, eut alors peu de succès, et la plaisanterie trop connue de Piron était pour ainsi dire le seul souvenir qui en fût resté. Cléopâtre mourait sur le théâtre de la piqûre d'un aspic; ce reptile automate, imaginé par le célèbre Vaucanson, s'élançait en sifflant sur le sein de cette reine infortunée; au même instant l'on entendit crier une voix du parterre : *Je suis de l'avis de l'aspic;* c'était la voix de Piron. Il est aisé de concevoir l'effet d'un mot aussi gai, il a passé en proverbe; et l'on ne saurait se dissimuler que l'impression qu'il a laissée à l'ouvrage ne lui ait nui, même encore aujourd'hui. Les changemens que M. Marmontel a faits à cette tragédie sont très-considérables : il a supprimé en entier le rôle de Césarion; il l'a remplacé par celui d'Octavie, femme d'Antoine; il a refait beaucoup de scènes importantes et plus de la moitié des vers : le public cependant a si mal accueilli la nouvelle *Cléopâtre* le jour de la première représentation, il y a eu si peu d'empressement à la seconde et à la troisième, quoiqu'on eût fait disparaître tout ce qui avait excité quelque murmure à la première, que l'auteur a cru devoir la retirer; ses amis même ont dû penser que c'était véritablement le seul parti qui convînt à une réputation aussi distinguée que la sienne.

Quelque rare mérite qu'il y ait dans les détails de cet ouvrage, on est presque fâché qu'un littérateur aussi estimable que M. Marmontel ait risqué à son âge de l'exposer sur un théâtre qu'il avait quitté depuis plus de vingt-cinq ans, et sur lequel il avait éprouvé dans sa jeunesse même beaucoup plus de revers que de succès. La seule de ses pièces qui ait eu dans sa nouveauté un assez grand éclat, c'est *Denys le Tyran*. Il rendait alors

des soins à la nièce de Voltaire, aujourd'hui madame Duvivier; elle crut avoir un jour à se plaindre de lui, et dans la chaleur de ses reproches elle lui dit : « Vous faites l'insolent parce que votre pièce a réussi ; eh bien, cela n'empêche pas que mon oncle ne m'ait assuré que vous n'aviez et que vous n'aurez jamais le secret du Théâtre..... » M. Marmontel a sans doute assez d'autres titres à la gloire littéraire pour se consoler de n'avoir pas été plus heureux dans une carrière toujours si difficile et si orageuse.

Comme le bâtiment du nouveau Palais de M. le duc de Chartres ne sera repris que dans trois ou quatre ans, on a voulu tirer, en attendant, quelque parti du terrain, et l'on y a élevé des boutiques en bois, dont la décoration répond à celle des arcades, en ferme l'enceinte, et permet dès à présent de faire tout le tour du jardin à couvert. C'est la plus belle foire qui ait jamais existé, et le vœu que formait M. de Voltaire, de voir embellir un jour Cachemire par un de ces grands bazars entourés de colonnes et servant à la fois à l'utilité et à l'ornement, ne pouvait être plus magnifiquement accompli. Le public y gagne et se tait; quelques particuliers y perdent, ceux-là crient (1), et, ne pouvant s'en venger autrement, s'en dédommagent au moins par des sarcasmes et par des chansons. En voici une sur l'air de *Monseigneur d'Orléans*.

(1) Un des marchands qui ont loué sous les arcades, se plaignant l'autre jour fort haut du tort que lui allait faire la concurrence des nouvelles boutiques, disait : C'est une chose injuste, et M. le duc de Chartres, tout prince du sang qu'il est, n'en a pas le droit... — « Eh! ne voyez-vous pas, monsieur, lui répondit un passant, que ce n'est pas comme prince du sang que M. le duc de Chartres fait cela? c'est comme colonel-général des hussards. »
(*Note de Grimm.*)

pag 243.

J'ai vu dans un jardin
Un palais de sapin,
Dont la solidité
Fait la beauté.
Les toits, les murs et les montans
Sont faits de planches de bois blancs,
Dont le plus ou moins de longueur
N'a pas un pouce d'épaisseur.
Mais vive la coupe des plafonds,
Qui sont de toile à torchons!
De face on croit voir le bain
De Poitevin,
Et de travers
Cinq chemins couverts,
Dont trois eintrés en contre-bas;
Les deux autres sont plats;
Ceux-ci pour déboucher les passans,
Ceux-là pour nicher les marchands.
L'humidité le pourrira,
Un lumignon l'enflammera,
Ou bien le vent l'emportera;
Mais jamais il n'enfoncera:
Il est posé sur les sept rangs
De ces piliers à bonnets blancs
Que nous prenions, l'hiver dernier,
Pour des ruches en espalier.
Eh! donc, il ne eraint aucun fléau,
Hormis le feu, l'air et l'eau.

Il ne suffisait pas à la gloire de M. de Beaumarchais d'occuper sans interruption la scène française depuis six mois, et de l'occuper avec un succès qui nous menace de l'y voir régner encore long-temps; il fallait de plus que l'on permît à tous les Théâtres des Boulevards de s'emparer de son *Mariage de Figaro* comme d'un fonds qui leur appartenait, et d'en tirer trente pièces différentes

qui presque toutes ont réussi, pour prouver clairement qu'il était impossible de se rassasier de ses délicieuses *Noces*, et que jamais ouvrage raisonnable ne pourrait prétendre à un succès si fou. A l'exemple des Boulevards, la Comédie Italienne a voulu s'enrichir à son tour aux dépens d'une production dont la fortune fera sans doute une époque à jamais mémorable dans l'histoire de notre littérature et de nos goûts. Mais cette tentative n'a pas été fort heureuse; c'est un opéra comique en trois actes, mêlé d'ariettes et de vaudevilles, intitulé *les Amours de Chérubin*, par M. Desfontaines, auteur de *l'Aveugle de Palmyre*, du *Droit du Seigneur*, etc.

Ces *Amours* sont tombés complètement, à la première représentation, le 4 novembre. L'auteur suppose que ce jeune page, *Cherubino d'Amore*, a quitté son régiment pour s'établir dans un village voisin de son quartier. Il a plu à quatre jeunes paysannes, et a fait à toutes les quatre une promesse de mariage. Surpris par le père de l'une, c'est le bailli du village, il se cache dans les branches d'un arbre, et contrefait le rossignol. Le plaisir d'écouter ce bel oiseau est le prétexte dont se sert la jeune fille pour s'excuser de se trouver si tard hors de la maison. Saisi par le pied et entouré par les quatre jeunes filles, leurs pères l'enferment dans un bosquet et le confient à la garde des parties plaignantes et de deux vieilles matrones. Chérubin parvient à gagner et ses jeunes et ses vieilles gardiennes, et en obtient la liberté de se sauver. On croit la pièce finie, mais l'auteur voulait faire un troisième acte, et il ramène le page déguisé en pèlerine, tandis que tout le village assemblé s'occupe du jugement des filles qui ont laissé échapper le prisonnier. Le bailli devient amoureux de la prétendue pèle-

rine, et la prend sous sa protection, lorsqu'un officier du régiment de Chérubin, qui le cherche, le force à se découvrir en annonçant que la guerre est déclarée. Le jeune page se débarrasse bien vite de ses habits de fille et paraît sous l'uniforme de dragon, en annonçant qu'il renonce aux amours pour voler à la gloire.

Le plus jeune des fils du célèbre Piccini avait mis cet opéra en musique; il est à peine âgé de vingt ans. Cette musique ayant été jugée trop faible aux répétitions, on n'en a conservé que cinq ou six airs qui, mêlés aux vaudevilles par lesquels M. Desfontaines a cru devoir remplacer les autres, ont paru avoir peu d'originalité et le seul mérite d'être bien écrits; mais toute autre musique n'eût pas empêché la chute du poëme, à qui l'on a reproché avec raison des liaisons pénibles, des incidens forcés et des répétitions qui font languir l'action, trop faible par elle-même, et la prolongent sans vraisemblance et sans intérêt.

On aurait vu sur ce Théâtre un ouvrage de ce genre plus piquant, si la police eût voulu permettre la représentation du *Véritable Figaro*, opéra comique en trois actes, paroles de M. de Sauvigny, un des censeurs de la police, musique de M. Dezède. Cet ouvrage était, dit-on, un tissu de personnalités très-mordantes contre l'innocent auteur du *Mariage de Figaro;* on prétend que M. de Sauvigny y avait rassemblé les anecdotes les plus saillantes de la vie privée et publique de M. de Beaumarchais. L'on eût vu ce nouveau Socrate joué par un nouvel Aristophane, et c'était peut-être la seule gloire qui manquait encore à l'auteur du *Mariage de Figaro;* il n'eût point oublié d'invoquer la comparaison. Dans l'absence de M. Suard, censeur ordinaire de tous les

spectacles, M. le lieutenant-général de police avait donné *le Véritable Figaro* à censurer à M. de Sauvigny. Celui-ci munit cette comédie de son approbation, qu'il étaya, contre l'usage, de celle d'un docteur en théologie. La singularité et la nouveauté de cette approbation ecclésiastique engagèrent M. Le Noir à lire lui-même cette comédie, dont M. de Sauvigny avait eu soin de lui dire que l'auteur lui était inconnu. La pièce, sur le point d'être jouée, a été défendue avec raison par M. le lieutenant-général de police; et l'on assure que le censeur, vivement réprimandé par le magistrat d'une surprise aussi indécente, aussi contraire à tous les principes, a moins été affecté de cette défense que M. de Beaumarchais lui-même, qui se proposait, disait-il, si on le traduisait sur le Théâtre Italien, de traduire à son tour M. le censeur sur le théâtre du Parlement. On se rappelle ses succès sur cette scène, et ses Mémoires contre le pauvre Goëzman font regretter avec raison que la représentation du *Véritable Figaro* ne l'ait pas ramené sur le premier théâtre de sa célébrité.

On a donné, à la Comédie Italienne, le mardi 16 novembre, la première représentation des *Docteurs modernes*, parade en un acte et en vaudevilles; suivie d'un divertissement. Cette pièce appartient essentiellement à M. Radet, quoiqu'il l'ait désavouée publiquement par respect pour madame la duchesse de Villeroi, dont il est lecteur et bibliothécaire : mais il n'est pas le seul coupable; un acteur de ce Théâtre, Rosière, et M. Barré, connu par plusieurs pièces à vaudevilles, faites en société avec M. de Piis, ont été ses complices.

M. de Voltaire observe avec raison dans son *Siècle de*

Louis XIV, à l'article *Jansénisme*, que les dernières années du règne de ce monarque avaient été mêlées d'amertumes, parce qu'il avait eu la faiblesse de laisser compromettre son autorité dans des disputes religieuses, qu'il eût mieux convenu de livrer au ridicule en les exposant sur les tréteaux de la Foire Saint-Germain. Cette réflexion, dont la justesse est de l'application la plus étendue, n'a pas peu influé sur la permission de jouer nos *Docteurs modernes;* le Gouvernement a eu la sagesse de sentir qu'après les différens rapports sur le Magnétisme animal faits et publiés par son ordre, l'arme du ridicule serait plus puissante que tous les arrêts, toutes les défenses qu'il aurait pu promulguer contre une pratique que les commissaires chargés d'en faire l'examen ont jugée non-seulement *inutile*, mais *quelquefois même dangereuse.*

Il y a de l'esprit, de la gaieté et de jolis couplets dans cette pièce qui a beaucoup amusé.

On a arrêté, à la première représentation des *Docteurs modernes*, un imbécile de laquais qui s'obstinait à siffler le second acte de la pièce qui les précédait, lequel a tout simplement avoué qu'il avait reçu pour cela un louis d'une dame; que ce n'était pas sa faute si on ne lui avait pas expliqué que le second acte n'était pas la seconde pièce.

On a jeté le même jour, des troisièmes loges dans le parterre, un pamphlet de la façon de M. d'E.........(1), conseiller au Parlement, où il dénonçait au public un nouveau genre de despotisme, celui du ridicule dont s'arme l'autorité pour étouffer des vérités qu'elle veut ne

(1) Jacques Duval d'Eprémenil, né en 1746; condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, en 1794.

pas reconnaître. Il y compare Mesmer à M. de La Chalotais, à Socrate persécuté par le gouvernement d'Athènes, et livré par Aristophane aux risées de ce peuple railleur. Ce magistrat, qui fait pour le magnétisme ce que son confrère M. de Montgeron fit jadis pour les conversions qui s'opéraient sur le tombeau du diacre Pâris, a voulu présenter un mémoire au roi en faveur de cette doctrine, mais dirigé essentiellement contre le lieutenant-général de police et le censeur qui ont permis la représentation des *Docteurs modernes*. Il s'est adressé d'abord à M. Thierry, premier valet de chambre, et adepte à cent louis ainsi que lui; mais ce dernier ayant absolument refusé de s'en mêler, M. d'E........ a eu recours au sieur Blondin, coureur de M. le comte d'Artois; celui-ci, ému par les vues d'humanité qu'a fait valoir auprès de lui ce magistrat éloquent, s'est chargé du mémoire et l'a remis à M. le comte d'Artois. Le roi s'en est fait lire les deux premières pages dans la société de la reine, a commencé par rire et a fini par dire que l'auteur était un fou, et que tout cela l'ennuyait. M. d'E......... ne s'est pas découragé; au défaut du trône, qui ose rire de sa colère et ne pas rire de ses requêtes, il en a encore appelé au peuple, en faisant jeter dans le parterre, à la cinquième représentation des *Docteurs modernes*, un supplément à son premier pamphlet. Il y dénonce la pièce comme un mauvais ouvrage dramatique, les auteurs comme des lâches qui ridiculisent, à l'abri de l'autorité, un homme de génie bien supérieur à Newton, et des gens d'esprit qui le croient ou du moins en font semblant; il y dénonce et tance vivement tous ceux qui rient aux *Docteurs modernes* (le nombre n'en est pas petit), comme des audacieux qui se donnent les airs d'avoir de la gaieté avant d'y être autorisés par un

arrêt du Parlement, par-devant qui Mesmer s'est pourvu contre les différens rapports faits et publiés par ordre du Gouvernement.

En attendant, l'affluence se porte au Théâtre Italien toutes les fois que l'on donne *les Docteurs modernes;* les éclats de rire partent, à chaque couplet, des loges et du parterre; la gravité même de Cassandre, du docteur, de son valet, de leurs malades, n'y tient pas; et il y a lieu de croire que cette petite comédie fera plus de tort à la nouvelle secte que les rapports de toutes les Académies, de toutes les Facultés, et tous les arrêts du Conseil ou du Parlement qui en auraient proscrit sérieusement et la doctrine et les procédés.

Le Calcul.

Une prêtresse de l'Amour,
Chez Quincy soupant l'autre jour,
Vantait d'un ton de pruderie
Et sa constance et ses beaux sentimens:
« J'ai, dit-elle, cédé quelquefois dans ma vie;
Mais tout le monde ici peut compter mes amans.
— Oui, lui répond Quincy, le calcul est facile;
Qui ne sait compter jusqu'à mille? »

On a donné, sur le théâtre de l'Opéra, le mardi 30 novembre, la première représentation de *Dardanus*, tragédie lyrique, en cinq actes, de M. La Bruère, remise en quatre actes par M. Guillard, auteur des poëmes d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Électre* et de *Chimène*. La musique, faite jadis par Rameau, a été refaite par M. Sacchini.

Le poëme de *Dardanus* est parmi nos anciens poëmes d'opéra un de ceux qui a eu le plus de réputation; il est

écrit avec élégance; il offre des situations ingénieuses, quelques scènes d'un dialogue, sinon attachant, du moins spirituel; on en avait retenu beaucoup de vers, et l'opinion des amateurs avait presque osé le placer à côté d'*Armide* et de *Castor;* mais, grace à la révolution opérée sur ce théâtre, révolution qu'il faut attribuer également à une manière plus raisonnable de concevoir le plan de nos poëmes lyriques, et à l'impression si neuve pour nous d'une musique dont nous ne soupçonnions pas même l'existence, le poëme de *Dardanus* a paru, a dû paraître froid et languissant. Le peu d'intérêt de cette espèce de tragédie, intérêt encore affaibli par l'invraisemblance et le peu de liaison des divers incidens qui en composent la fable; l'emploi d'une magie dont l'esprit et la couleur appartiennent plus aux temps de la chevalerie qu'aux siècles héroïques de la mythologie, et qui n'influe presque en rien sur la marche de l'action; tous ces défauts ont été vivement sentis : après *Didon*, *Alceste* et les trois *Iphigénies*, on ne doit plus se flatter de voir réussir sur notre théâtre lyrique des ouvrages d'un intérêt si faible. M. Guillard avait eu le bon esprit d'essayer de le renforcer en resserrant le poëme en trois actes; réduit ainsi de moitié, il avait eu une sorte de succès à la cour; mais les partisans de l'ancien genre, mécontens d'un succès douteux, ont crié au sacrilége; ils ont prétendu que M. Guillard avait détruit tout l'intérêt de ce chef-d'œuvre par les retranchemens qu'il y avait faits; ils ont demandé et obtenu la restitution d'un quatrième acte, dont la longue et froide inutilité a plus accéléré la chute de cet ouvrage que tous les reproches qu'on peut faire raisonnablement à l'auteur de la nouvelle musique.

Celle de Rameau, faite en 1739, était regardée comme le triomphe de la musique française dans un temps où les Français n'avaient point de musique. Ce préjugé (les chefs-d'œuvre de MM. Gluck et Piccini sont loin de l'avoir encore entièrement détruit), ce préjugé a disposé le public à traiter cette nouvelle composition de M. Sacchini avec la plus grande sévérité. Nous ne pouvons dissimuler cependant que ce grand maître y a paru inférieur à lui-même aux yeux les moins prévenus; qu'il a, sans doute pour plaire à la nation, imité trop souvent Rameau, trop souvent employé, quoiqu'en les embellissant, les idées de ce compositeur; qu'il a trop négligé le récitatif, partie si importante, et dont M. Piccini nous a laissé dans sa *Didon* un modèle qui a presque réduit au silence ses plus ardens détracteurs. Mais qui ne pourrait pas admirer l'auteur de *Renaud* et de *Chimène* dans plusieurs morceaux de ce nouvel opéra? La plupart des chœurs sont de l'harmonie la plus claire et la plus expressive; les deux airs que chante Dardanus, d'une mélodie aussi douce que sensible, ont cette grace particulière qui naît de l'alliance intime du chant le plus naturel avec des accompagnemens de l'élégance la plus riche et la plus pure. Ce qu'on a toujours applaudi avec le plus de transport, c'est un superbe *duo* entre Teucer et Anténor, et le chœur imposant qui lui succède; l'expression en est noble et vigoureuse; elle a toute l'énergie sombre et terrible que devait inspirer la situation: c'est Anténor et Teucer qui jurent, sur les tombeaux des guerriers immolés par Dardanus, de le poursuivre et d'apaiser leurs mânes par son sang. Les trois airs de danse qui composent le divertissement que les génies, aux ordres de l'enchanteur Isménor, donnent à Dardanus

dans sa prison, ont paru d'une grace neuve et piquante, qui prouve que les compositeurs italiens, lorsqu'ils voudront s'en donner la peine, traiteront cette partie accessoire de nos opéras français avec la même supériorité que l'on n'ose plus guère disputer à la mélodie de leurs airs, à la variété et à la vérité de leur chant.

1785.

JANVIER.

Paris, janvier 1785.

On a donné, au Théâtre Français, le mercredi 15 décembre, la première représentation de *l'Avare cru bienfaisant*, comédie, en vers et en cinq actes, de M. Desfaucherets, auteur de plusieurs pièces jouées en société avec beaucoup de succès. Le public, qui ne partage guère l'indulgence et les préventions favorables de l'esprit de coterie, a reçu ce premier hommage des talens de M. Desfaucherets avec plus d'indifférence encore que de sévérité; il a bien en quelques instans d'humeur, mais l'impression qu'il a témoigné avoir éprouvée le plus constamment a été celle d'un profond ennui.

Nous ne croyons pas devoir nous permettre de donner une analyse détaillée de cette pièce. Les incidens qui en soutiennent l'intrigue servent plutôt à prolonger l'action qu'à y répandre du comique ou de l'intérêt. C'est un valet qui, chargé par le fils de payer et de prendre quittance du père pour la pension des deux femmes qui logent chez lui, leur remet cette quittance au lieu d'un billet qu'il devait leur porter de la part de son jeune maître. C'est Crassifort qui emprunte vingt mille francs du président pour les prêter à la mère de Lucile, pressée d'avoir cette somme à cause du procès qu'elle poursuit, et qui retient d'avance l'intérêt de la somme à dix pour cent, en l'assurant qu'il n'a pu la trouver qu'à ce prix : « *C'est affreux*, » lui dit-il, et peut-être est-ce le mot

le plus plaisant de la pièce ; « *c'est affreux, mais voilà comme ils sont ; c'est mon ami pourtant.* » Un personnage aussi vil, aussi platement odieux, et d'une espèce qu'heureusement on ne rencontre guère dans la société, était-il fait pour être présenté au théâtre? Le fils d'Harpagon dévoile sans pudeur les vices et le ridicule de son père ; mais l'intention du poète n'était pas de nous intéresser à son caractère ; au lieu qu'ici, après nous avoir peint le fils de Crassifort comme un jeune homme plein de délicatesse et de sensibilité, l'auteur a dû nécessairement révolter tous les spectateurs en chargeant ensuite ce jeune homme du triste emploi de dévoiler lui-même, sans scrupule et sans ménagement, toute la dureté, toute la bassesse et toute l'infamie de son père. Est-ce d'ailleurs par des allées, des venues, presque toujours faites pour ramener les mêmes situations et les mêmes scènes, par des quiproquos de lettres, des conversations de valets dépourvues de tout sel comique, par des discours interminables entre une mère et sa fille, entre celle-ci et son amant, entre celui-ci et son père, que l'auteur a cru pouvoir remplir l'étendue de cinq mortels actes? L'impatience et l'ennui du public ont à peine permis d'achever la pièce; mais au milieu de tous ces défauts on a distingué cependant quelques tirades bien écrites, quelques vers naturels et faciles, quelques traits même dont la précision annonce du talent pour le style propre à la comédie. On dit que les Comédiens viennent de recevoir une autre pièce du même auteur, dont la destinée sera peut-être moins malheureuse.

L'Avare cru bienfaisant n'était pas un titre qui dût faire espérer beaucoup. Un avare peut se piquer de faste, de générosité même ; mais il paraît assez difficile de con-

cevoir comment un avare peut usurper la réputation d'un homme bienfaisant, ni même la désirer; aussi M. de Crassifort, en dépit du titre, ne fait-il assurément ni l'un ni l'autre.

Il n'y a point de cause désespérée. Celle du magnétisme semblait devoir succomber aux attaques réitérées de la médecine, de la philosophie, de l'expérience et du bon sens. On l'avait vue assez long-temps livrée tour à tour à l'admiration la plus exaltée, à l'examen le plus sérieux, au ridicule le plus mordant, pour présumer que le public en devait être las, par conséquent très-disposé à la condamner sans retour, ne fût-ce que pour n'avoir plus l'ennui d'en entendre parler. Eh bien! M. de Servan (1) vient de nous prouver qu'avec de l'esprit on revient de tout, et même du ridicule. Il a pris la défense du magnétisme avec une adresse qui, sans faire précisément beaucoup de prosélytes à la nouvelle secte, a mis du moins les rieurs de son côté. Sa brochure est intitulée *Doutes d'un Provincial à messieurs les Médecins commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal.* C'est un modèle de la discussion la plus ingénieuse; et depuis Pascal on n'a peut-être jamais manié l'arme du raisonnement avec autant de précision, de finesse, de grace et de légèreté. M. de Servan s'est bien gardé de se borner platement à prouver que le mesmérisme avait raison; il a employé toute la force de sa logique à démontrer que ses ennemis avaient tort: c'est en attaquant qu'il a trouvé le secret de se défendre avec tant d'avantage, et de renvoyer si gaiement aux

(1) Ci-devant procureur-général du Parlement de Grenoble. (*Note de Grimm.*)

disciples d'Hippocrate tous les sarcasmes, tous les traits lancés contre nos docteurs modernes. Il examine la question sous trois points de vue; il propose d'abord à messieurs les Commissaires ses doutes sur ce qu'ils n'ont pas voulu faire, ensuite sur ce qu'ils ont fait, enfin sur ce qu'ils auraient dû faire, et le plus modestement du monde il leur prouve que l'intention évidente de leurs recherches était de ne rien trouver; que leurs expériences ont manqué également d'exactitude et de bonne foi, et qu'il n'y a aucune de leurs conclusions contre le magnétisme qui ne puisse s'appliquer encore beaucoup mieux à tous les principes de la médecine connue. Nous ne citerons aucun morceau de l'ouvrage, parce qu'il n'en est point qui pût donner une idée assez juste du mérite qui le caractérise essentiellement; mérite qui tient surtout à l'enchaînement général des idées et au ton dominant du style, animé partout du sel d'une plaisanterie d'autant plus piquante, qu'elle n'est jamais ni dure ni amère.

Ronde dialoguée (1) *entre madame Dugazon et M. Michu ; par M. le chevalier de Boufflers, pour la convalescence de madame de Mauconseil, mère de madame la princesse d'Hénin.*

Air : *Dans la Vigne du voisin*, des VENDANGEURS.

QUEUX ennuis! mais j'en som' quitte;
Adieu craintes, adieu chagrins,
La voilà qui ressuscite,
Je r'verrons des jours sereins.

(1) Cette Ronde est imprimée; mais on la conserve ici par rapport aux notes du baron de Grimm. (*Note de la première édition.*)

MICHU.

Mais ste chienne d' maladie,
Dites-nous donc ce que c'était.

DUGAZON.

C'était une épidémie;
Car chacun s'en ressentait. (*bis.*)

MICHU.

Oui, j'avions tous le vertige,
J' nons jamais vu tant d' tracas.

DUGAZON.

Dam' frappez l'arb' sur la tige,
Toutes les branches tomb' à bas.

MICHU.

C'est un monde que ste famille (1).

DUGAZON.

Dam' ça peut se croire aisément;
N'y a qu'à bien aimer la fille,
De la mère on devient l'enfant. (*bis.*)

Al qu'avait tant de cervelle,
Al ne nommait rien par son nom.
L'ange (2) qui veillait près d'elle,
Al disait que c'est un démon.

(1) Il faut savoir, pour l'intelligence de ce couplet, que toutes les amies de madame d'Hénin, la duchesse de Bouillon, la princesse de Poix, madame la baronne de Bayes, etc., s'étaient établies chez madame de Mauconseil. Le salon et même l'antichambre étaient remplis de lits, de bergères, de sophas. Ces dames y couchaient, y veillaient, y soupaient, y passaient le jour et la nuit; leurs amis particuliers y venaient du matin au soir aussi librement et plus librement peut-être que si elles avaient été chez elles; c'était vraiment un monde. Il est donc permis de penser que l'intérêt habituel, l'amusement même de la société ne perdaient presque rien aux tendres assiduités que leur imposaient dans ce moment le zèle et l'amitié. C'est justement en cela que la sensibilité du siècle doit paraître admirable et sublime. (*Note de Grimm.*)

(2) Madame la baronne de Bayes. (*Note de Grimm.*)

Jour et nuit l' démon s' démène,
Il a beau faire et beau crier,
L' petit démon perdait sa peine
Sans le secours d'un grand sorcier. (*bis.*)

Drès que le sorcier (1) s' présente
V'là la mort qui s' met à fuir;
V'là que la Dame est mécontente
De ce qu'on l'empêche de mourir.
Al se fâche, l' sorcier gronde,
Il devient le maître céans;
C'est l' premier homme du monde
Pour apprendre à vivre aux gens. (*bis.*)

Nommez-nous ste bonne amie (2)
Qui disait près d'elle tout bas:
Si l' bon Dieu m' la rend en vie,
Les pauv' gens n' s'en plaindront pas.

DUGAZON.

Non, je savons sa crainte extrême
Que son secret ne soit répété.
Bon! jusqu'aux prisonniers même
Peuvent le dire en liberté. (*bis.*)

MICHU.

Ça doit faire une riche Dame.

DUGAZON.

Aucun pauvre n'en doutera.

MICHU.

Ça doit faire une bonne femme.

DUGAZON.

Et sans être plus bête pour ça
L'esprit, l'or et la noblesse,

(1) M. Barthès, premier médecin de M. le duc d'Orléans. (*Note de Grimm.*)

(2) Madame la maréchale de Luxembourg, qui avait fait vœu de délivrer vingt-cinq prisonniers pour mois de nourrice, si madame de Mauconseil était rendue à ses amis. (*Note de Grimm.*)

Cela n'est beau, qu'à moitié.
C' qu'est beau, c'est d'être la maîtresse
Qui donne des leçons d'amitié. (*bis.*)

La révolution centenaire de la mort du grand Corneille a été célébrée sur le Théâtre Français (1) comme l'avait été celle de Molière, mais moins heureusement. Les Comédiens avaient cru devoir proposer ce sujet au concours. M. Artaud, auteur de *la Centenaire de Molière*, jouée dans le temps avec succès, et M. le chevalier de Cubières, connu par quelques jolies pièces fugitives, étaient au nombre de ceux qui avaient bien voulu concourir. Le sénat comique a choisi, parmi onze pièces soumises à son jugement, celle de *Corneille aux Champs-Élysées;* et il était difficile de faire un plus mauvais choix.

Thalie et Melpomène se rendent aux Enfers pour célébrer la centenaire de Corneille. Ces deux muses se disputent la gloire de faire les honneurs de ce grand jour. Un faiseur de drames interrompt leur longue discussion. Voltaire lui succède, et les muses le laissent tête à tête avec Corneille. Il entreprend de justifier le motif qui lui a fait commenter avec tant de sévérité les tragédies du père du Théâtre Français. Corneille agrée cette justification, et déclare même qu'il a regardé ce commentaire comme le plus digne hommage que l'auteur de *la Henriade* pût rendre à l'auteur de *Cinna.*

L'intention de cette scène est la seule chose qui ait paru supportable. Rien de plus mal conçu d'ailleurs que tout le plan de la pièce, rien de plus platement écrit que le dialogue de ces différentes scènes à tiroir; ce qui

(1) Le lundi 4 octobre 1784. (*Note de Grimm.*)

est plus inconcevable, parce que l'habitude d'apprendre par cœur et de débiter des vers devrait rendre au moins sensible à l'absence de la rime et surtout à celle de la mesure, c'est que les Comédiens aient reçu un ouvrage qui fourmille à cet égard de tant de négligences et de fautes si grossières, que le public en a été révolté, et qu'il a regardé presque comme une insulte aux mânes de Corneille l'hommage qu'on prétendait leur rendre; la pièce a été jusqu'à la fin, mais à travers les huées et les éclats de rire de toute l'assemblée. Humiliés d'un jugement qu'ils regardaient comme trop sévère, puisqu'il compromettait le leur, les Comédiens ont donné cette Centenaire une seconde fois, et peut-être en auraient-ils continué les représentations si le gentilhomme de la chambre de service, M. de Duras, ne leur eût ordonné de retirer un ouvrage dont la lecture qu'il s'en était fait faire ne justifiait que trop l'espèce d'indignation avec laquelle le public l'avait accueilli à la première représentation.

On avait droit d'attendre que les Comédiens répareraient leur faute en donnant quelques-unes des Centenaires qui avaient concouru; mais ils ont craint apparemment que la plus médiocre de celles auxquelles ils avaient cru devoir préférer *Corneille aux Champs-Élysées* prouvât encore mieux ou l'intrigue ou la sottise qui avait décidé leur premier choix. Cette attente nous avait empêché jusqu'ici de parler de cette triste solennité dramatique; on annonce toujours trop tôt un mauvais ouvrage. Quoique l'auteur ait voulu garder prudemment l'anonyme, l'on sait que c'est un fort jeune homme, M. Laurent. Les Comédiens, qui s'attendaient au plus grand succès, lui avaient écrit une lettre dont il a été

fait registre, et par laquelle ses juges l'engageaient à suivre une carrière pour laquelle il annonçait le plus grand talent. La manière dont le public a cassé cet arrêt est bien faite pour en dégoûter l'auteur.

M. le chevalier de Cubières a fait jouer à Rouen, avec quelque succès, une des Centenaires qu'il avait envoyées au concours; elle est imprimée et a pour titre *le Triomphe du Génie.*

Sa seconde Centenaire a pour titre *le Génie vengé.*

Celle-ci, supérieure à la première et plus originale que ne le sont ordinairement les ouvrages de ce genre, a été lue et reçue deux fois par les Comédiens; mais elle n'a pu être jouée, parce qu'aucun d'eux n'a voulu se charger du rôle du Faux Goût. Le farceur Dugazon, pour qui il semblait que ce rôle avait été fait, et qui aurait pu y développer toute l'étendue du talent qui le distingue dans le bas comique, s'est refusé aux ordres même de ses supérieurs, et la charge du ridicule d'un rôle dont on pouvait lui faire l'application lui a servi d'excuse.

On a donné sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le mardi 28 décembre, la première représentation des *Amans timides*, comédie en vers et en un acte, de M. Vigée, auteur de *la Fausse Coquette* et des *Aveux difficiles.*

Une jeune veuve et un jeune homme s'aiment et n'osent se l'avouer; un valet et une soubrette connaissent leur amour, préparent et nécessitent même une entrevue et quelques conservations entre ces amans pour les amener à un aveu qui, prévu dès la première scène, forme cependant toute l'intrigue et tout le dénouement de la pièce.

Tel est le sujet des *Amans timides*. Marivaux a épuisé ce genre de comédie; celle du *Legs*, qui offre absolument la même situation que *la Surprise par amour*, est à tous égards fort supérieure à la copie que vient d'en donner encore M. Vigée dans cette nouvelle pièce; elle confirme ce que nous avons déjà eu occasion d'observer plus d'une fois, nos auteurs dramatiques ne conçoivent presque plus aujourd'hui ni leurs sujets ni leurs caractères que d'après la comédie même. On a remarqué dans *les Amans timides* quelques jolis vers; mais la pièce en général n'en a pas été mieux accueillie, et l'auteur l'a retirée après la première représentation.

On a donné sur le même Théâtre, le samedi 1er janvier, la première représentation de *Lucette*, comédie mêlée d'ariettes et en trois actes. Les paroles sont de M. Piccini fils, à qui nous devons déjà *le Faux Lord*, et la musique de M. Piccini père.

Ce nouvel opéra comique n'a point eu le succès que devait faire espérer celui du premier ouvrage qu'avait produit l'intéressante réunion des talens du père et du fils. Le choix du sujet, le vice d'une invraisemblance presque continuelle et que n'excusent point le comique ou l'intérêt des situations qu'elle amène, des longueurs nées de la répétition des mêmes scènes et des mêmes mouvemens, tous ces défauts, qui appartiennent au poëme, n'ont pu être sauvés par le charme et l'originalité de la musique, qui a été applaudie avec transport; peut-être même est-ce des ouvrages comiques donnés par ce célèbre compositeur en France celui qui a eu le succès le plus décidé à la première représentation. Cependant l'auteur des paroles a cru devoir retirer la pièce,

en nous annonçant, dans le *Journal de Paris*, qu'il allait s'occuper à y faire les changemens que le public lui avait indiqués. Nous attendrons que l'ouvrage ait été remis au Théâtre pour avoir l'honneur de vous en offrir un compte plus détaillé.

Lettres d'un Cultivateur américain, écrites à M. W. S., écuyer, depuis l'année 1770 *jusqu'à* 1781, *traduites de l'anglais par M****. Deux volumes in-12. L'auteur de cet ouvrage se nomme M. de Crèvecœur; c'est un gentilhomme de Normandie qui a passé vingt-quatre années de sa vie dans l'Amérique septentrionale, où il vient de retourner avec le titre de consul de France à New-Yorck. Il avait d'abord écrit son ouvrage en anglais, et c'est lui-même qui vient de le traduire en français.

Ce livre, écrit sans méthode et sans art, mais avec beaucoup d'intérêt et de sensibilité, remplit parfaitement l'objet que l'auteur semble s'être proposé, celui de faire aimer l'Amérique et tous les avantages attachés au sol, à la constitution et aux mœurs des treize Provinces-Unies. On y trouve des détails minutieux, des vérités très-communes, des répétitions et des longueurs; mais il attache par des peintures simples et vraies, par l'expression d'une ame honnête, profondément pénétrée du sentiment de toutes les vertus domestiques, de tout le bonheur que peuvent procurer à l'homme une douce indépendance, un travail assidu, l'attachement d'une famille chérie, la jouissance d'une propriété sûre et légitime.

En attendant que la moitié de l'Europe devienne une province de l'Amérique, comme elle est peut-être destinée à le devenir un jour, il me semble que, si j'étais roi,

avec la meilleure intention de reudre mes sujets heureux et de ne jamais contraindre leur liberté, ce serait un des livres dont je serais le plus tenté de défeudre la lecture. Il n'en est guère qui puisse être plus propre à encourager des émigrations auxquelles nos Européens ne paraissent déjà que trop disposés, puisque, l'année dernière, la nouvelle république a vu accroître encore sa population de onze à douze mille émigrans, dont la plus grande partie étaient des Écossais et des Allemands; c'est un fait que nous tenons de la bouche même de M. Franklin.

Quelques-unes des remarques de l'auteur sur l'état et le caractère des Sauvages auraient transporté J.-J. Rousseau; il y aurait appris avec délices que plusieurs enfans enlevés pendant la guerre par les Sauvages, réclamés à la paix par leurs parens, refusèrent absolument de les suivre, et se réfugièrent sous la protection de leurs nouveaux amis, pour se soustraire à l'effusion de l'amour paternel; que d'autres, depuis leur retour, ne cessent de gémir sur la perte qu'ils ont faite, et n'en parlent jamais sans verser des larmes de douleur.

Puis refusez encore de croire, si vous l'osez, que l'état naturel de l'homme n'est point la civilisation.

La Rencontre des deux amis;

Par M. le chevalier de Boufflers.

Deux amis, qui depuis long-temps ne s'étaient vus, se rencontrèrent à la Bourse. « Comment te portes-tu? dit l'un. — Pas trop bien, dit l'autre. — Tant pis. Qu'as-tu fait depuis que je t'ai vu? — Je me suis marié. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis. — Pas tant pis, car sa dot est de

deux mille louis. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car j'ai employé une partie de cette somme en moutons, qui sont tous morts de la clavelée. — Tant pis. — Pas tant pis, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car la maison où j'avais déposé les peaux de moutons et l'argent vient d'être brûlée. — Oh! tant pis. — Pas tant pis, car ma femme était dedans (1).

On a donné, sur le Théâtre Italien, le mardi 11, la première représentation des *Deux Frères*, drame en deux actes et en vers, par M. Flavel.

Le fonds de ce drame est tiré d'un conte de M. Imbert, imprimé dans le *Mercure* d'octobre 1783 : *le Modèle des Frères*. On y retrouve les grandes situations de la tragédie d'*Héraclius*, réduites en drame. L'emploi de ces grands moyens dans un cadre aussi resserré, aussi mesquin, a peu réussi. Une action intéressante, grace aux développemens dont elle est susceptible, cesse toujours de l'être quand, pour la mettre sur la scène, on est forcé de présenter, dans l'intervalle des vingt-quatre heures, une suite d'événemens qui ne peut guère se concevoir raisonnablement qu'en lui donnant l'espace de plusieurs années. Ce défaut de vraisemblance a nui sans doute encore plus que la faiblesse du style au succès de ce petit ouvrage. Les changemens faits à la seconde représentation ne l'ont relevé que faiblement.

On vient de donner, le lundi 17, sur le même théâtre, la première représentation d'*Alexis et Justine*, comédie,

(1) Ce conte a été mis fort plaisamment en vers par Collin d'Harleville, sous le titre de *Tant pis, Tant mieux*.

en deux actes, mêlée d'ariettes, paroles de M. Monvel, musique de M. Dezède.

Le succès de la première représentation de cet ouvrage a été douteux. Le premier acte a été reçu avec la bienveillance qu'on devait aux auteurs des *Trois Fermiers* et de *Blaise et Babet;* mais le public a traité avec plus de sévérité le second acte; on a trouvé qu'il n'était que le développement pénible de la situation qui termine le premier, et l'épreuve que M. de Longpré veut faire, dit-il, des sentimens de Justine et de son fils a paru trop prolongée, parce qu'elle l'est sans nécessité, sans intérêt. On a retranché, à la seconde représentation, la partie du second acte qui avait déplu; le comte n'attend plus, pour se rendre, que de voir la jeune villageoise crayonner la tête de son amant contre un mur; c'est l'éloquence du désespoir de cette jeune fille, c'est le tableau d'une famille honnête qui refuse ses bienfaits, et qui ne regrette que de perdre l'enfant que leurs soins avaient élevé, et que leur générosité destinait à leur fille lorsqu'il n'avait ni parens ni fortune; ce sont ces motifs qui suffisent pour obtenir son consentement. En resserrant l'action, on en a rendu l'intérêt plus vif, plus pressant, et l'ouvrage, ainsi corrigé à la seconde représentation, a complètement réussi.

Quant à la musique, M. Dezède pouvait se dispenser de l'annoncer sous son nom; on y reconnaît à chaque instant l'auteur de celle des *Trois Fermiers*, de *Blaise et Babet*, et, qui pis est, du *Siège de Péronne.* Les couplets qui composent la majeure partie de la musique du premier acte ont fait plaisir; ils confirment la réputation du talent de ce compositeur pour le genre du vaudeville; mais la musique du second acte n'a pas eu le

même succès. La situation de ces deux amans, leurs regrets et leur désespoir exigeaient un chant dont l'expression fût aussi vraie que sensible; M. Dezède a trop cru pouvoir remplacer le charme et la puissance de la mélodie, qui seule peut exprimer les passions, par des réminiscences continuelles de ses autres opéra. On a trouvé que l'emploi qu'il a fait sans cesse, dans ses accompagnemens, des instrumens les plus bruyans de l'orchestre, et surtout des timbales, contrariait presque toujours l'expression des paroles et le sentiment même que devait lui commander la situation. Au reste, ce drame intéressant peut, malgré le reproche que l'on fait à la musique, avoir un grand succès, et ne pas le devoir davantage au talent du compositeur que la charmante comédie de *Blaise et Babet.*

Madame Dugazon, à qui le rôle de Babet a fait un honneur infini, et à qui on ne se lasse pas de le voir jouer, vient de déployer un nouveau genre de talent dans le rôle de Justine. Il était difficile de réunir à ce point la sensibilité la plus vive, la plus passionnée, avec une naïveté plus douce et plus attachante; cette charmante actrice a été véritablement éloquente dans sa scène du second acte avec M. de Longpré : nos meilleures tragédiennes ne rendraient pas avec plus d'énergie et avec des nuances plus justes et plus profondes tous les sentimens de ce rôle, un des plus pathétiques qu'on ait jamais vus sur ce théâtre.

FÉVRIER.

Paris, février 1785.

On attend avec une grande impatience la préface du *Mariage de Figaro*. Beaucoup de gens y sont attaqués, dit-on, avec assez peu de ménagement. L'auteur de la fameuse épigramme (1) jetée depuis les loges du cintre dans le parquet, le jour de la troisième représentation, n'y est pas nommé, comme l'auteur l'avait promis dans le temps aux rédacteurs du *Journal de Paris;* mais c'est parce qu'*il le croit assez puni* (ce sont à peu près ses termes) *par la crainte qu'il a eue depuis six mois d'être nommé;* c'est une vraie pantalonnade à la Figaro. L'abbé Aubert des *Petites-Affiches* est appelé *l'abbé Basile*. M. Suard, pour le petit soufflet donné à Figaro en pleine Académie le jour de la réception de M. de Montesquiou, se trouve désigné par ces mots : « Un homme de bien à qui il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre; » et en note rayée au bas de la page : « Un frère Chapeau littéraire; mes amis ont exigé de moi le sacrifice de cette expression, et ce mot n'existe plus, comme on le voit bien. » En ayant été instruit, M. Suard a jugé à propos d'écrire la lettre suivante à M. Le Noir. Comme ce pourrait bien être le commencement d'une querelle assez piquante, nous croyons devoir conserver ici la première pièce du procès.

« J'ai eu connaissance d'un paragraphe que M. Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais m'a consacré dans la

(1) Voir précédemment page 110.

préface de son *Figaro*, et j'y ai trouvé son exactitude accoutumée.

« Il dit, en parlant de sa comédie : « Son grand défaut « est que *je ne l'ai point faite en observant le monde ;* « *qu'elle ne peint rien de ce qui existe*, etc. C'est ce « qu'on lisait dernièrement dans un beau discours im- « primé, etc. »

« 1° Je n'ai parlé dans mon discours d'aucune comédie ni d'aucun auteur en particulier.

« 2° Je n'ai point écrit les phrases soulignées dans le paragraphe ci-dessus comme on les cite.

« 3° Ce que j'ai écrit d'approchant ne s'appliquait aucunement à M. de Beaumarchais.

« Voici la phrase de mon discours qu'il aura raison de prendre pour lui, parce qu'elle a été véritablement calquée sur sa comédie :

« N'est-il pas permis de craindre que par un abus tou- « jours croissant on ne voie avilir le théâtre de la nation « par des tableaux de mœurs basses et corrompues qui « n'auraient pas même le mérite d'être vraies, où le vice « sans pudeur et la satire sans retenue n'intéresseraient « que par la licence, et dont le succès, dégradant l'art « en blessant l'honnêteté publique, déroberait à notre « théâtre la gloire d'être pour toute l'Europe l'école des « bonnes mœurs comme du bon goût ? »

« M. de Beaumarchais est bien le maître de dénoncer cette phrase au public ; mais il convient d'en citer les paroles comme elles sont ; ce n'est pas assez d'être excessivement gai, il faut tâcher d'être fidèle.

« Quant à la petite saillie de gaieté dont il m'écrase ensuite, je la trouve très-bien placée à la tête du *Mariage de Figaro ;* je regrette même bien sincèrement

que ses amis aient eu la dureté de lui faire supprimer l'excellente plaisanterie du *frère Chapeau littéraire*, qui aurait été parfaitement d'accord avec le reste. Je proteste qu'il n'y a point d'injures de ce genre que je n'accepte de lui avec beaucoup plus de résignation qu'un éloge.

« J'espère de la bienveillance et de la justice de M. le lieutenant-général de police qu'il voudra bien communiquer mes observations à M. de Beaumarchais, et exiger de lui qu'en me faisant l'honneur de citer mes paroles il ne me fasse dire que ce que j'ai dit.

« Je prie M. Le Noir de recevoir l'hommage de mon dévouement et de mon respect.

« Le 2 février 1785. »

L'Académie royale de Musique a donné, le mardi 25 janvier, la première représentation de *Panurge dans l'île des Lanternes*, comédie lyrique, en trois actes, paroles de M. Morel, musique de M. Grétry. C'est à ces deux auteurs que nous devons *la Caravane*, de tous les opéra de l'année dernière celui qui a eu sans contredit le plus étonnant succès.

Des fêtes charmantes succèdent à cet opéra, dont le plan et le style ont essuyé, à la première représentation, un accueil dont l'auguste dignité de ce théâtre offre peu d'exemples.

Rien ne ressemble moins au Panurge de Rabelais que le Panurge de M. Morel. Celui du curé de Meudon est gourmand et poltron, spirituel et plaisant. Il fallait infiniment d'esprit et de gaieté pour introduire heureusement un pareil caractère sur la scène; M. Morel a cru avec raison qu'il était plus facile de le faire vain et crédule à l'excès; il l'est ici jusqu'au dernier terme de la

platitude; sa situation est toujours la même, et l'insipide monotonie du caractère est égale à celle de l'action. Au reste, M. Morel n'a emprunté du roman de Rabelais que le nom de Panurge et celui de l'Ile des Lanternes; la fable de son poëme est tout entière de lui. Son style, qu'il a essayé de justifier dans une préface, en disant que c'est des expressions naïves et familières que naissent les effets les plus piquans de la musique, est de la négligence la plus niaise et la plus triviale; l'insignifiance presque continuelle du dialogue justifie très-malheureusement celle que l'on reproche à la plus grande partie du récitatif de cet opéra; et, pour être de bonne foi, il faut avouer qu'on ne peut reconnaître le talent de M. Grétry que dans trois ou quatre morceaux qui ont réuni tous les suffrages. Mais ce qui a fait essentiellement le succès de *Panurge*, car, malgré les huées et les murmures qu'il a essuyés le premier jour, peu d'ouvrages en ont eu autant, ce sont les ballets et la singularité du costume chinois; ajoutez à cela une sorte d'extravagance qui est de toute manière dans l'esprit du moment, et qui fait même dire aux gens de goût : Cela est détestable, il est vrai, mais cela est pourtant plus bête que cela n'est ennuyeux.

Dans le bal du second acte, M. Morel, voulant suivre fidèlement la description donnée par le Père Du Halde d'une fête chinoise, a fait placer dans le fond du théâtre un énorme tambour que frappent à coups redoublés deux Chinois élevés sur une estrade. On s'est empressé de commenter ainsi ce trait d'érudition :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur?
C'est le dieu du Goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Dans le divertissement du troisième acte, M. Grétry a fait reprendre l'ouverture de l'opéra que dansent les sieurs Gardel et Vestris, les demoiselles Langlois et Saunier. Cette nouveauté a eu le plus grand succès; jamais ces excellens danseurs n'ont montré plus d'aplomb, de force et de légèreté. C'est une espèce de lutte où le premier exécute les pas les plus difficiles, en conservant toujours la noblesse des mouvemens et la beauté des attitudes qui constituent le caractère de la danse grave qu'il a adoptée; le second, le sieur Vestris, y déploie cet accord, cette prestesse heureuse qui, dissimulant la force et la hardiesse de ses pas, prête aux plus grandes difficultés une grace, un charme irrésistible. L'étonnant effet de ce pas de quatre a presque décidé le succès de l'opéra dès la première représentation, quelque tumultueuse qu'elle eût été jusqu'à ce moment.

Chanson nouvelle.

Air: *Accompagné de plusieurs autres.*

Au bas du pont, dans un bureau (1),
Morel visait le numéro
De mes voitures et des vôtres,
Quand il se dit un beau matin:
Je veux faire aussi mon chemin,
Je le vois bien faire à tant d'autres.

Ma figure, dont chacun rit,
Est plate autant que mon esprit:

(1) M. Morel a commencé par être commis à l'inspection des voitures de la cour, et tout le monde l'a vu à cheval sur le chemin de Versailles, visitant ces voitures, pour surveiller les cochers et leur faire rendre compte de l'argent qu'ils reçoivent des personnes qu'ils prennent sur la route de Paris à Versailles. (*Note de Grimm.*)

Quels protecteurs seront les nôtres?
Mince en tout comme en revenus,
Grossissons-nous par les Menus (1),
Comme on en voit grossir tant d'autres.

Il part, il vient, chante à Paris (2)
Beautés piquantes à tout prix.
J'en ai pour vous et pour les vôtres,
J'ai des Hollandaises surtout,
Persane, Anglaise, à votre goût,
Pour les seigneurs et pour les autres.

Roi des dramatiques tripots,
La Ferté voyant mon héros,
Dit: Bon! il faut qu'il soit des nôtres.
Pour mon argent toujours dupé,
Toutes mes belles m'ont trompé;
Allons, Morel, donne-m'en d'autres.

Voilà Morel chef d'Opéra,
Traitant la ville et cætera;
Ses vins valent mieux que les nôtres,
Et dans un carrosse brillant
Monte ce valet insolent,
Accompagné de plusieurs autres.

Mais c'est pis: ce sot directeur,
Garni d'argent, veut être auteur
Pour ses péchés et pour les nôtres,
Et partout fait brocher des airs
Sur vingt actes de mauvais vers,
Qu'il a fait griffonner par d'autres.

(1) M. Morel passa de ce premier emploi de 1,200 livres à celui de commis de M. de La Ferté. C'est dans cet emploi qu'il a fait une brillante fortune. (*Note de Grimm.*)

(2) Allusion à une scène d'une pièce de théâtre. (*Note de Grimm.*)

Quand on vend si bien du plaisir,
Il faut au moins savoir choisir,
Surtout quand il s'agit des nôtres.
Fournisseurs de marchés divers,
Quand vous achèterez des vers,
Ah! par grace, achetez-en d'autres.

Pourtant votre gloire va bien,
Et vos talens, on en convient,
Créent des paroles modernes.
Pour vous on change le dicton,
Cela brille aujourd'hui, dit-on,
Comme un ..... dans des lanternes.

Quatrain sur les Grands Hommes du siècle.

Voyez à quoi tient le succès!
Un rien peut élever comme un rien peut abattre.
Blanchard était f.... sans le Pas-de-Calais,
Et Morel sans le pas de quatre.

Chanson au prince Henri de Prusse, la veille de son départ; paroles et musique par M. le duc de Nivernois.

Prince chéri, quoi, vous partez!
Prince chéri, vous nous quittez!
Veniez-vous donc chez nous exprès
Pour nous donner tant de regrets?

Si l'on savait voguer dans l'air,
Bientôt Paris serait désert,
Et jusqu'aux plus lointains climats
Trop de Français suivraient vos pas.

Malgré tout l'art de nos ballons,
Les grands voyages sont bien longs;

Mais ce qui m'interdit Berlin,
Ce n'est pas la peur du chemin.

Ce qui me tient comme enchaîné,
C'est qu'on doit vivre où l'on est né.
Que ce devoir me serait doux,
Si vous étiez né parmi nous!

Nos cœurs que rien ne peut gêner,
Nos cœurs vont vous accompagner.
Vous les avez si bien acquis,
Qu'ils vous suivront par tout pays.

ÉPIGRAMME *de Rulhière sur madame la marquise du Deffand.*

Elle y voyait dans son enfance,
C'était alors la médisance.
Elle a perdu son œil et gardé son génie,
C'est aujourd'hui la calomnie.

On a donné, le mardi 25 janvier, sur le Théâtre Français, la première représentation d'*Abdir*, drame en quatre actes et en vers, de M. de Sauvigny, auteur de la tragédie des *Illinois*, de l'opéra de *Péronne sauvée*, et du drame de *Gabrielle d'Estrées*. Ce crime, que l'on appelle *représailles*, que la guerre et ce barbare droit des gens semblent justifier, a fourni à M. de Sauvigny le fonds du drame tragique dont nous allons avoir l'honneur de vous rendre compte. C'est un événement passé dans le continent de l'Amérique pendant la dernière guerre. On se rappelle l'intérêt général qu'avait inspiré sir Asgill, jeune officier des gardes anglaises, fait prisonnier et condamné à la mort par les Américains en

représailles de celle du capitaine Huddy, pendu par les ordres du capitaine Lippincott. Toutes les gazettes, tous les journaux ont fait retentir l'Europe de la catastrophe qui menaça pendant huit mois la vie de ce jeune officier. La douleur extrême de sa mère, l'espèce de délire qui s'empara de l'esprit de sa sœur en apprenant quel glaive menaçait les jours de son frère, avaient intéressé toutes les ames sensibles au sort de cette famille infortunée. La curiosité générale pour les événemens de la guerre céda pour ainsi dire à l'inquiétude qu'inspirait le jeune Asgill, et la première question que l'on faisait aux bâtimens qui revenaient de l'Amérique septentrionale eut, pendant huit mois, pour objet le sort de cet intéressant jeune homme. L'on sait que trois fois Asgill fut conduit au pied de la potence, et que trois fois le général Washington, à qui ce crime politique coûtait à commettre, suspendit son supplice; son humanité et sa justice lui faisaient espérer que le général anglais lui livrerait enfin l'auteur du forfait qu'Asgill était condamné à expier. Clinton, ou mal obéi, ou peu sensible au sort du jeune Asgill, se refusa toujours à livrer le barbare Lippincott. En vain le roi d'Angleterre, aux pieds duquel s'était traînée la famille infortunée, avait ordonné de remettre aux Américains l'auteur d'un crime qui déshonorait la nation anglaise, George III n'était pas obéi. En vain les États de Hollande avaient demandé aux États-Unis de l'Amérique la grace du malheureux Asgill, la potence plantée devant sa prison ne cessait d'offrir chaque jour aux regards de ce jeune infortuné un appareil plus cruel encore que la mort. C'est dans ces circonstances et presque au désespoir que la mère de cette malheureuse victime imagina que le ministre d'un roi armé contre sa nation

pourrait faire pour son fils ce que n'avait pu faire son propre souverain. Madame Asgill écrivit à M. le comte de Vergennes une lettre dont l'éloquence, indépendante des formes oratoires, est celle de tous les peuples et de toutes les langues, parce que sa puissance est l'effet du premier et du plus puissant des sentimens de la nature.

Les deux pièces suivantes ont paru mériter d'être conservées comme monumens historiques.

Lettre de madame Asgill à M. le comte de Vergennes.

« Monsieur, si la politesse de la Cour de France permet qu'une étrangère s'adresse à elle, il n'est pas douteux que celle en qui se réunissent toutes les sensations délicates dont un individu puisse être pénétré ne soit favorablement accueillie d'un seigneur dont la réputation fait honneur, non-seulement à son propre pays, mais à la nature humaine. Le sujet sur lequel j'ose, Monsieur, implorer votre assistance est trop déchirant pour mon cœur pour qu'il me soit possible de m'y arrêter; très-probablement le bruit public vous en aura informé; il n'est donc pas nécessaire que je me charge de cette tâche douloureuse. Mon fils (mon fils unique), qui m'est aussi cher qu'il est brave, aussi aimable qu'il mérite d'être aimé, âgé de dix-neuf ans seulement, prisonnier de guerre en conséquence de la capitulation d'Yorck-Town, est actuellement confiné en Amérique comme un objet de représailles; l'innocent subira-t-il la peine due au coupable? Représentez-vous, Monsieur, la situation d'une famille qui se trouve dans ces circonstances. Environnée, comme je le suis, d'objets de dé-

tresse, accablée de crainte et de douleur, il n'est pas de mots qui puissent exprimer ce que je sens, ou peindre cette scène de douleur : mon mari abandonné de ses médecins quelques heures avant l'arrivée de cette nouvelle, hors d'état d'être informé de l'infortuné; ma fille attaquée d'une fièvre accompagnée de délire, parlant de son frère du ton de l'extravagance, et sans intervalle de raison, si ce n'est pour écouter quelques circonstances propres à soulager son cœur. Que votre sensibilité, Monsieur, vous peigne ma profonde, mon inexprimable misère, et plaide en ma faveur; un mot de votre part, comme la voix du ciel, nous soustraira à la désolation, au dernier degré de l'infortune. Je sais combien le général Washington révère votre caractère; dites-lui seulement que vous désirez que mon fils soit élargi, et il le rendra à sa famille désolée, il le rendra au bonheur. La vertu et la bravoure de mon fils justifieront cet acte de clémence. Son honneur, Monsieur, l'a conduit en Amérique; il était né pour l'abondance, l'indépendance et les perspectives les plus heureuses. Permettez-moi de supplier encore votre haute influence en faveur de l'innocence dans la cause de la justice et de l'humanité, de vouloir bien, Monsieur, dépêcher de France une lettre au général Washington, et me favoriser d'une copie pour lui être transmise d'ici. Je sens toute la liberté que je prends en sollicitant cette grace; mais je suis certaine (que vous me l'accordiez ou non) que vous aurez pitié de la détresse qui m'en suggère l'idée; votre humanité laissera tomber une larme sur la faute, et elle sera effacée.

« Puisse le ciel, que j'implore, vous accorder de n'avoir jamais besoin de la consolation qu'il est encore en votre pouvoir d'accorder à lady Asgill! »

C'est à cette lettre que le jeune Asgill doit la vie et la liberté. Sa mère apprit presque en même temps, et que le ministre du roi de France avait écrit au général Washington pour demander la grace de son fils, et qu'elle lui était accordée. Si quelque chose peut donner une idée des sentimens douloureux auxquels cette mère avait été en proie pendant huit mois, c'est celui que respire sa reconnaissance dans la lettre qu'elle adressa à M. le comte de Vergennes, en apprenant qu'elle lui devait la vie de son fils; le plus grand talent ne produisit jamais rien de plus noble et d'aussi touchant.

Seconde lettre de madame Asgill à M. le comte de Vergennes.

« Épuisée par de longues souffrances, suffoquée par un excès de bonheur inattendu, retenue dans mon lit par la faiblesse et par la langueur, anéantie enfin, Monsieur, au dernier degré, il n'y a que mon extrême sensibilité qui puisse me donner la force de vous écrire. Daignez accepter, Monsieur, ce faible effort de ma reconnaissance. Elle a été mise aux pieds du Tout-Puissant, et, croyez-moi, elle a été présentée avec la même sincérité à vous, Monsieur, et à vos illustres souverains; c'est par leur auguste et salutaire entremise, ainsi que par la vôtre, que, moyennant la grace de Dieu, j'ai recouvré un fils à la vie, auquel la mienne était attachée. J'ai la douce assurance que mes vœux pour mes protecteurs et pour vous sont entendus du ciel à qui je les offre. Oui, Monsieur, ils produiront leur effet vis-à-vis du redoutable et dernier tribunal où je me flatte que vous et moi nous paraîtrons ensemble; vous, pour recevoir la récompense

de vos vertus; moi, celle de mes souffrances. J'élèverai ma voix devant ce tribunal imposant. Je réclamerai ces registres saints où l'on aura tenu note de votre humanité. Je demanderai que les bénédictions descendent sur votre tête, sur celui qui, par le plus noble usage du privilège qu'il a reçu de Dieu, privilège vraiment céleste, a changé la misère en félicité, a retiré le glaive de dessus la tête d'un innocent, et rendu le plus digne fils à la plus tendre et à la plus malheureuse des mères.

« Daignez agréer, Monsieur, ce juste tribut de reconnaissance que je dois à vos sentimens vertueux. Conservez-le ce tribut, et qu'il passe jusqu'à vos descendans comme un témoignage de votre bienfaisance sublime et exemplaire envers un étranger dont la nation était en guerre avec la vôtre, mais dont la guerre n'avait pas détruit les tendres affections. Que ce tribut atteste encore la reconnaissance long-temps après que la main qui l'exprime aura été réduite en poussière, ainsi que le cœur qui dans ce moment-ci ne respire que pour donner l'explosion à la vivacité de ses sentimens; tant qu'il palpitera, ce sera pour vous offrir tout le respect et toute la reconnaissance dont il est pénétré.

« THÉRÈSE ASGILL. »

Cet événement a fourni à M. de Mayer le fonds d'un roman qui a pour titre *Asgill, ou les Désordres des guerres civiles*. Les deux lettres qu'on vient de transcrire en forment la partie la plus intéressante; le reste du roman n'est qu'une amplification très-boursouflée des faits historiques dont nous venons de rappeler le précis. On ne sait trop pourquoi l'auteur a cru devoir y mettre une intrigue amoureuse. C'est un dépit jaloux qui fait quitter l'Angleterre à sir Asgill, et cet amour malheu-

reux, dont il n'est plus question dans la suite de l'ouvrage, n'ajoute absolument rien à l'intérêt que M. de Mayer a voulu nous inspirer pour son héros.

M. de Sauvigny a mis la scène de son drame en Tartarie. Des ordres supérieurs l'ont forcé à changer les noms de tous ses interlocuteurs.

Les Nangès (les Anglais) sont armés contre une province de l'empire qui a pris les armes pour secouer un joug devenu trop pesant. Le théâtre, au lever de la toile, offre le conseil de cette province assemblé. Il vient de prononcer la mort d'Abdir (Asgill) pour satisfaire et la vengeance que demande Nouddy (Huddy) dont les Nangès ont immolé le fils, et les lois de la guerre outragées par cette infraction du droit des gens. Wazirkan (Washington), général du peuple qui combat pour la liberté, ne se prépare qu'en gémissant à faire exécuter cet arrêt rigoureux. La mère d'Abdir, à qui l'auteur fait traverser les mers avec une Mirzane, amante que M. de Sauvigny a cru devoir donner à son héros, arrive au moment où l'on se dispose à lui faire subir sa sentence. Sa mère s'adresse en vain au général pour obtenir la grace de son fils; Wazirkan lui répond :

Je commande aux soldats, et j'obéis aux lois;

et ces lois ont remis le sort d'Abdir entre les mains de Nouddy, au fils de qui on l'immole. Cette mère essaie alors de fléchir ce père malheureux et implacable; ses larmes l'attendrissent enfin, il la conduit lui-même dans la prison de son fils, il offre la vie au jeune Abdir s'il veut remplacer le fils qu'on lui a ravi, et s'armer contre les Nangès; mais le jeune homme ne rachètera point ses jours par une perfidie, il repousse les offres de Nouddy,

il résiste aux pleurs de sa mère, et se dispose à marcher à l'échafaud, lorsqu'on vient annoncer que tous les prisonniers nangès, indignés des refus que fait leur général Tongez de livrer le chef qui a fait périr le fils de Nouddy contre le droit des gens, viennent de passer sur leur parole dans le camp des Nangès; ils ont promis d'enlever Timurkan (Lippincott), ou de se reconstituer prisonniers. Cet incident, pris du roman de M. de Mayer, ne semble employé par M. de Sauvigny que pour ménager enfin une scène entre Mirzane et son amant. Cette scène a lieu sur la place publique, où l'auteur avait le projet de faire élever un échafaud à l'anglaise; mais les ordres de M. le garde-des-sceaux l'ont fait supprimer. Les prisonniers nangès n'ont pu enlever Timurkan; il ne reste plus aucun espoir au jeune Abdir. Il s'arrache des bras de son amante et de sa mère pour marcher à la potence qui est censée élevée dans la coulisse, lorsque l'ambassadeur du monarque persan (le roi de France), le plus puissant allié de ce peuple, vient au nom de son maître demander la grace d'Abdir et l'obtient.

Ce dénouement amenait naturellement l'éloge du monarque persan et de sa jeune épouse, dont l'ame sensible avait pris le plus grand intérêt au sort d'Abdir; M. de Sauvigny a dû être content des applaudissemens donnés à cette dernière scène; l'ouvrage avait été écouté jusque-là avec beaucoup d'impatience et des signes non équivoques d'ennui et de mécontentement. Le public, qui s'est empressé de reconnaître dans les portraits du monarque persan et de son épouse les maîtres qu'il admire et qu'il chérit, y eût applaudi sans doute encore avec plus de transport s'il eût pu savoir que ce sont ces

mêmes éloges qui leur avaient fait refuser de voir la première représentation de ce drame sur le Théâtre de la Cour. Malgré l'heureux effet de cette circonstance, l'ouvrage n'a pu se soutenir long-temps sur le Théâtre de Paris, car il est tombé dans les règles à la quatrième représentation, quoique, dès la seconde, l'auteur l'eût réduit à trois actes, en supprimant le rôle plus qu'inutile de Mirzane. La situation d'Abdir condamné dès la première scène, mais qui au dénouement ne peut manquer d'obtenir sa grace, est trop long-temps la même pour inspirer un grand intérêt, et la manière dont l'attente des spectateurs se trouve suspendue a paru plus pénible qu'attachante. La proposition que fait Nouddy à Abdir de l'adopter pour père et de s'armer contre sa patrie ne convient guère ni au sentiment ni au caractère qu'on lui suppose; ce moyen a paru d'ailleurs bien faible et bien usé auprès du fait historique par lequel M. de Sauvigny aurait pu remplacer cet incident, qui n'est amené, comme tant d'autres, que pour prolonger l'action. Le valet de sir Asgill corrompit ses gardes; ils offrirent de le sauver en faisant un trou au mur de sa prison pour détourner d'eux le soupçon de son évasion; mais Asgill se refusa constamment à ce projet, par la raison que, sa mort étant une représaille et non une peine qu'il eût encourue pour quelque crime personnel, un autre prisonnier anglais ne manquerait pas de se voir condamné à subir le supplice auquel on lui proposait de se dérober.

Le peu de succès de l'ouvrage de M. de Sauvigny n'a point empêché que le sujet d'*Abdir* n'ait été réclamé dans nos journaux. M. Le Barbier a publié qu'il en a fait un drame en cinq actes et en prose, lu par lui à plu-

sieurs personnes au commencement de l'année 1783. M. Eve Monuerot, nom aussi peu connu dans la littérature que celui de M. Le Barbier, a fait imprimer aussi un certificat du comité des acteurs de l'Opéra, qui déclarent que cet auteur leur a lu, à la fin de 1782, un opéra sur le même sujet, sous le nom de *Sumers.* Nous souhaitons que ces réclamations, auxquelles M. de Sauvigny n'a rien opposé, soient couronnées d'un succès plus flatteur que le drame d'*Abdir;* mais nous osons douter encore que ce sujet, traité par des plumes plus éloquentes, fasse jamais couler sur la scène autant de larmes qu'en ont fait répandre les deux lettres de madame Asgill.

Il y a eu, le jeudi 27 janvier, une séance publique à l'Académie Française, pour la réception de M. l'abbé Maury à la place de M. Le Franc de Pompignan. M. l'abbé Maury, auteur d'un *Discours sur l'Éloquence de la Chaire* et de plusieurs *Panégyriques* fort estimés, tels que ceux de *saint Louis*, de *saint Augustin*, et surtout celui de *saint Vincent de Paul*, quoique assez jeune encore, aspirait depuis long-temps à la palme académique; mais les efforts même qu'il avait faits pour y parvenir l'en avaient éloigné. En voulant s'assurer également les suffrages et des gluckistes et des piccinistes (car ce sont très-sérieusement ces deux partis qui divisent aujourd'hui l'Académie), il a eu le secret de se brouiller avec tous deux, et de les brouiller eux-mêmes davantage. Les piccinistes cependant, à l'exception de M. de La Harpe qui croit avoir personnellement à se plaindre de lui (1), lui ont pardonné, et c'est à la réunion de leurs

(1) M. de La Harpe l'accuse d'avoir fait des démarches pour engager M. le comte de Schouwaloff à composer contre lui une satire. Il s'est cru si philoso-

suffrages qu'il doit le fauteuil. La circonstance d'ailleurs qui lui a été le plus favorable est le besoin qu'avait dans ce moment l'Académie d'un prédicateur, celui de ses membres qui en avait fait jusqu'ici les fonctions, M. l'abbé de Boismont, ayant déclaré que son âge et sa santé ne lui permettaient plus de s'en charger. A juger M. l'abbé Maury par ses sermons, il faut convenir que nous avons aujourd'hui peu d'orateurs chrétiens qui parussent plus dignes du choix de l'Académie; il n'en est guère sans doute qui puissent se trouver moins déplacés dans une assemblée de philosophes.

Ce qui a paru réussir le plus universellement dans le Discours de M. l'abbé Maury, c'est le commencement et la fin; les voici:

« S'il se trouve dans cette assemblée un jeune homme né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans appui, livré dans cette capitale au découragement de la solitude, et si l'incertitude de ses destinées affaiblit le ressort de l'émulation dans son ame abattue, qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance, en se disant à lui-même: Celui qu'on reçoit aujourd'hui dans le sanctuaire des lettres a subi toutes ces épreuves..... »

Ce mouvement est tout à la fois sensible et neuf, modeste et touchant. On a trouvé également dans l'éloge qui termine ce Discours une simplicité noble et majes-

phiquement obligé à s'en venger, que, retenu chez lui depuis plusieurs semaines par une maladie cutanée, il a couru le hasard de se faire beaucoup de mal pour le seul plaisir d'aller refuser sa voix à M. l'abbé Maury. Ce qui console, dit-on, M. de La Harpe du petit fléau dont il est affligé, c'est qu'il semble trahir enfin malgré lui le secret des bontés de mademoiselle .... qui a eu le caprice, j'ignore pourquoi, de ne jamais vouloir en convenir.

(*Note de Grimm.*)

tueuse, digne de la grandeur d'un roi sur lequel il semble que l'éloquence aurait dû avoir épuisé depuis long-temps toutes les ressources de la louange.

Quoiqu'on ne puisse blâmer M. l'abbé Maury de s'être appliqué dans tout le reste de son Discours à rendre justice et au mérite personnel de M. Le Franc de Pompignan et à ses différens travaux littéraires, on aurait désiré qu'il s'acquittât de ce dernier un peu moins longuement; cette espèce d'analyse manque souvent de rapidité, de précision, quelquefois même de goût, et ne présente aucune vue nouvelle. Ce n'était pas une tâche aisée de rappeler les torts de M. de Pompignan avec l'Académie, ce fameux Discours où, au moment même qu'il venait d'être admis dans le sanctuaire des lettres, il se permit d'insulter publiquement ceux qui les cultivaient avec le plus de gloire (1). Si la manière dont M. l'abbé Maury a surmonté cette difficulté n'est pas très-heureuse, elle est du moins sage et mesurée.

On a remarqué dans le Discours de M. l'abbé Maury une recherche de style souvent pénible, plusieurs expressions fort hasardées; nous nous contenterons de citer celle-ci qui a été très-applaudie. Cet écrivain justement célèbre (il s'agit toujours de M. de Pompignan) *entre aujourd'hui dans la postérité.* Quelqu'un qui n'a pas voulu que ce néologisme fût perdu en a fait sur-le-champ le quatrain que voici :

Ce bourgeois dont Paris sifflait la vanité,
Et qui dans Montauban fut un second Virgile,
Maury l'a fait *entrer dans la postérité*,
Mais ce n'est pas parole d'Évangile.

A la bonne heure!

(1) Voir tome II, p. 394 et suivantes.

La réponse de M. le duc de Nivernois au récipiendaire a paru d'une facilité un peu négligée; mais c'est une négligence que le ton du monde qui l'accompagne rend aimable, parce qu'elle ne blesse jamais aucune convenance, et qu'elle sert encore à faire ressortir les traits heureux qui s'offrent pour ainsi dire d'eux-mêmes sur sa route. Nous pardonnerait-on d'oublier celui-ci? *On doit la vérité aux rois, c'est le seul bien qui peut leur manquer.*

Ne semble-t-il pas que l'ombre même de M. de Pompignan soit destinée à porter malheur à l'Académie? On se souvient encore de la scène indécente à laquelle son discours de réception donna lieu; la séance consacrée à son éloge funèbre a été terminée également d'une manière fort désagréable pour cette illustre compagnie par l'accueil qu'on a fait à la lecture d'un morceau de M. Gaillard sur Démosthène. On s'est ennuyé avec si peu de politesse de toutes les trivialités, de toutes les vieilles réminiscences, de toutes les petites anecdotes de collège accumulées dans ce discours, que, lorsqu'il a été question de peindre Démosthène récitant au bord de la mer pour accoutumer sa voix à lutter contre les flots de la mer agitée, l'orateur académique s'est vu assailli lui-même d'un flot si bruyant de murmures et de huées, qu'il en a pâli, sa voix s'est embarrassée, ses lunettes sont tombées sur le papier, et il a perdu connaissance au point qu'il a fallu lever le siège, emporter le pauvre homme dans la salle prochaine, et renvoyer brusquement l'auditoire malévole. Toute l'Académie a été si émue de l'événement, qu'on a été presque tenté de renoncer pour jamais à la célébrité des séances publiques. Il a été question du moins d'en exclure les femmes,

comme plus impatientes et plus susceptibles d'ennui ; de distribuer les billets avec plus de précaution, et de n'admettre en général que des personnes dont on puisse être à peu près sûr, quoi qu'il arrive et quoi qu'on lise. On s'est arrêté enfin à un autre projet ; mais ceci est un mystère qui ne nous sera révélé qu'à la prochaine séance.

Livre échappé du déluge, ou Psaumes nouvellement découverts, composés dans la langue primitive, par S. Ar-Lamech, de la famille patriarcale de Noé, translatés en français par P. Lahceram, parisipolitain. A Sirap ; et afin que personne ne soit embarrassé à déchiffrer l'anagramme de ces derniers noms, *ou* à Paris, chez l'éditeur P. Sylvain Maréchal, auteur de quelques poésies champêtres et de beaucoup de madrigaux assez fades ; mais il ne faut pas oublier l'ode anacréontique *A mon Portier*, parce qu'elle est si agréable qu'on l'a donnée souvent au chevalier de Boufflers.

Rien de neuf, rien qui soit vraiment dans le goût oriental, rien qui réponde au voile antique dont l'auteur a prétendu s'envelopper. Le célèbre chantre des patriarches, l'illustre Bodmer a dit, dans son huitième chant de *la Noachide*, que Débora, femme de Sem, sauva du déluge et déposa dans l'arche les Odes d'Elihu ; mais que ces Odes, devenues bientôt trop sublimes pour les descendans de Noé, furent enlevées au ciel par les anges pour leur servir de cantiques. Ce qui paraît plus certain, c'est que M. Sylvain ne les a pas retrouvées ; ses Psaumes ne risquent donc pas d'avoir le même sort que ceux du divin Elihu ; ce sont des lieux communs de morale en style emphatique, divisés par versets ; cependant on leur a fait

l'honneur de les défendre à cause des déclamations du Psaume XVIII.

Lettre de M. l'abbé Delille à madame de Vaines.

De Constantinople.

« C'est le devoir et la consolation des exilés, Madame, de célébrer religieusement les solennités et les fêtes de leur patrie. Vous savez combien les mardis m'étaient sacrés; je ne puis plus les célébrer avec vous, mais je m'unis de cœur et d'esprit à ceux qui ont ce bonheur. Je me rappelle aussi certains lundis très-scrupuleusement observés, et la semaine me paraît bien longue depuis qu'elle a deux jours de moins.

« Si vous prenez assez d'intérêt à nous pour désirer savoir des nouvelles de notre navigation, vous pardonnerez à la longueur et au bavardage de cette lettre, et vous endurerez en une fois ce que vous auriez enduré en détail les mardis.

« Notre voyage a été très-heureux; le vent nous a portés en cinq jours à Malte par la plus belle mer et sous le plus beau ciel du monde. J'étais très-curieux de voir cette ville, son superbe port, ses grandes murailles blanches qui en huit jours auraient achevé de m'aveugler, et ses belles rues pavées en pierre de taille, qui montent et qui descendent en escaliers. J'étais plus curieux encore de connaître ses mœurs et sa constitution bizarre, où, grace aux commanderies que distribue le grand-maître, l'esprit militaire se perd dans l'esprit d'intrigue; où la politesse de la chevalerie moderne conserve en partie la barbarie monacale; où, sans aucun des vieux préjugés, on est ennemi né de tout ce qui est baptisé; où l'on persécute par état et par tradition; où la pau-

vreté a pour patrimoine des biens immenses, et le célibat toute une ville pour sérail.

« Je croirais vous en avoir dit trop de mal si les chevaliers eux-mêmes ne m'en avaient dit davantage. Du reste, plusieurs d'entre eux sont très-polis, quelques-uns fort aimables, tous sont très-hospitaliers et dignes en ce sens de leur institution. Je me plains de leur état et non de leurs personnes, et je suis fâché que la seule école d'héroïsme qui existe aujourd'hui soit une fondation contre l'humanité.

« Nous avons quitté cette ville pour voir un pays plus barbare, mais plus intéressant; ce beau pays de la Grèce où les regrets sont du moins adoucis par les souvenirs. La première île qu'on rencontre est Cérigo, si connue sous le nom de *Cythère*. Il faut convenir qu'elle répond mal à sa réputation; nos romanciers et nos faiseurs d'opéra seraient un peu étonnés s'ils savaient que cette île, si délicieuse dans la Fable et dans leurs vers, n'est qu'un rocher aride. En vérité, on a très-bien fait d'y placer le temple de Vénus; pour se plaire là, il fallait bien un peu d'amour.

« Les autres îles sont plus dignes de leur renommée, et la fécondité de leur terrain, l'avantage de leur position, la beauté de leur ciel, la douceur de leur climat, embellies par tout ce que la Fable a de plus enchanteur et l'Histoire de plus intéressant, offrent un des plus ravissans spectacles qui puissent flatter l'imagination et les yeux. Mais je n'en pouvais jouir comme les autres; chacun m'affligeait inhumainement d'un plaisir que je ne pouvais partager; on me disait : Voilà la patrie de Sapho, d'Anacréon, d'Homère; hélas! j'étais aveugle comme lui, et jamais je ne l'avais si douloureusement

éprouvé; mais du moins je découvrais à peu près la position de ces lieux, et je voyais tout cela un peu mieux que dans les livres.

« Enfin nous avons été forcés de relâcher par un vent contraire, si l'on peut appeler un vent contraire celui qui nous a donné le temps de voir Athènes.

« Je ne chercherai pas à vous exprimer mon plaisir en mettant le pied sur cette terre célèbre. Je pleurais de joie, je voyais enfin tout ce que je n'avais fait que lire, je reconnaissais tout ce que j'avais connu dès l'enfance, tout m'était à la fois familier et nouveau; mais ce que je n'oublierai de la vie, c'est la sensation que m'a fait éprouver l'aspect du premier monument de cette ville à jamais intéressante.

« Vous avez peut-être observé, Madame, que, en lisant tous les prodiges qu'on nous raconte des anciens, il reste un fonds, sinon d'incrédulité, au moins de défiance, qui nuit au plaisir et inquiète l'admiration; leur grandeur même leur fait tort, et l'on craint qu'il n'y ait un peu de leur fable dans leur histoire. Ainsi plus d'un voyageur est arrivé dans l'Égypte, prévenu contre tout ce qu'on nous raconte de son ancienne magnificence; mais les pyramides existent, qui font foi de tout le reste, et il n'y a pas d'incrédulité qui ne vienne se briser contre ces masses-là.

« C'est ce que j'ai éprouvé dans Athènes, moins gigantesque dans ses monumens, mais plus véritablement grande que l'Égypte. Les mœurs, le gouvernement des Athéniens, leur ville même n'existent plus que dans quelques débris; mais à peine les eus-je aperçus, qu'une idée de grandeur se répandit sur tout ce que je n'avais pas vu et sur tout ce que je ne pouvais plus voir. Les trois

seules colonnes qui restent du temple de Jupiter m'ont tout rendu vraisemblable, tant ces restes sont frappans de magnificence et de simplicité. Je ne pouvais me lasser de voir ces grandes et belles colonnes du plus beau marbre de Paros, intéressantes par leur beauté, par celle des temples qu'elles décoraient, par le souvenir des beaux siècles qu'elles rappellent, et surtout parce que l'imitation plus ou moins exacte de leurs belles proportions fut et sera dans tous les temps et chez tous les peuples la mesure du bon et du mauvais goût; je les parcourais, je les touchais, je les mesurais avec une insatiable avidité; elles avaient beau tomber en ruine, je ne pouvais quelquefois m'empêcher de les croire impérissables; je croyais faire la fortune de mon nom en le gravant sur leur marbre; mais bientôt je m'apercevais avec douleur de mon illusion. Ces restes précieux ont plus d'un ennemi, et le temps n'est pas le plus terrible; la barbare ignorance des Turcs détruit quelquefois en un jour ce qu'avaient épargné des siècles. J'ai vu étendue à la porte du commandant une de ces belles colonnes dont je vous ai parlé; un ornement du temple de Jupiter allait orner son *harem*. Le temple de Minerve, le plus bel ouvrage de l'antiquité, dont la magnificence mit Périclès, qui l'avait fait bâtir, dans l'impossibilité de rendre ses comptes, est enfermé dans une citadelle construite en partie à ses dépens. Nous y sommes montés par un escalier composé de ses débris. Nous foulions aux pieds des bas-reliefs sculptés par les Phidias et les Praxitèle; je marchais à côté ou j'enjambais pour n'être pas complice de ces profanations. Un magasin à poudre est établi à côté du temple; dans les dernières guerres des Vénitiens, une bombe a fait éclater le magasin et tom-

ber plusieurs colonnes juqu'alors parfaitement conservées. Ce qui m'a désespéré, c'est qu'au moment de descendre on a donné ordre de tirer le canon pour M. l'ambassadeur; j'ai craint que cette commotion n'achevât d'ébranler le temple, et M. de Choiseul tremblait des honneurs qu'on lui rendait.

« Le temple de Thésée, qui, si l'on en excepte quelques colonnes hors d'aplomb par l'effet d'un tremblement de terre, réunissait toute la solidité d'un bâtiment nouveau à tout l'intérêt de la plus vénérable antiquité, est en proie, à ce qu'on nous mande, à la même barbarie. Son beau pavé de marbre, respecté par tant de siècles et foulé par tant de grands hommes, est enlevé par ordre de ce même commandant, trop ignorant même pour savoir le mal qu'il fait.

« Après ces temples, on voit encore avec plaisir dix-sept colonnes de marbre, reste de cent dix qui soutenaient, dit-on, le temple d'Adrien. Devant est une aire à battre le blé, pavée des magnifiques débris de ce monument. On y distingue avec douleur des fragmens sans nombre, des superbes sculptures dont ce temple était orné. Entre deux de ces dix-sept colonnes s'était guindé, il y a quelques années, pour y vivre et mourir, un ermite grec, plus fier des hommages de la populace qui le nourrissait, que les Miltiade et les Thémistocle ne l'ont jamais été des acclamations de la Grèce. Ces colonnes elles-mêmes font pitié dans leur magnificence. Je demandai qui les avait ainsi mutilées, car il était aisé de voir ce qui n'était point l'effet du temps; on me dit que de ces débris on faisait de la chaux. J'en pleurai de rage.

« Dans toute la ville c'est le même sujet de douleur. Pas un pilier, pas un degré, pas un seuil de porte

qui ne soit de marbre antique, arraché par force de quelque monument; partout la mesquinerie des constructions modernes est bizarrement mêlée à la magnificence des édifices antiques. J'ai vu un bourgeois appuyer un mauvais plancher de sapin sur des colonnes qui avaient supporté le temple d'Auguste. Les cours, les places, les rues sont jonchées de ces débris, les murailles en sont bâties; on reconnaît avec un plaisir douloureux une inscription intéressante, l'épitaphe d'un grand homme, la figure d'un héros, un bras, un pied qui appartenait peut-être à Minerve ou à Vénus; là, une tête de cheval qui vit encore; ici, des caryatides superbes enchâssées dans le mur comme des pierres vulgaires. J'aperçois dans une cour une fontaine de marbre, j'entre; c'était autrefois un magnifique tombeau orné de belles sculptures; je me prosterne, je baise le tombeau; dans l'étourderie de mon adoration, je renverse la cruche d'un enfant qui riait de me voir faire; du rire il passe aux larmes et aux cris; je n'avais point sur moi de quoi l'apaiser, et il ne se serait pas encore consolé, si des Turcs très-bonnes gens ne l'avaient menacé de le battre.

« Il faut que je vous conte encore une superstition de mon amour pour l'antiquité. Au moment où je suis entré tout palpitant dans Athènes, ses moindres débris me paraissaient sacrés. Vous connaissez l'histoire du Sauvage qui n'avait jamais vu de pierres; j'ai fait comme lui, j'ai rempli d'abord les poches de mon habit, ensuite de ma veste, de morceaux de marbre sculptés; et puis, comme le Sauvage, j'ai tout jeté, mais avec plus de regret que lui.

« Pour comble de malheur, les Albanais ont fait sur ces côtes une incursion meurtrière; il a fallu se mettre

à l'abri par des murs ; la malheureuse antiquité a fait encore ces frais-là, et la défense de la ville nouvelle a coûté plus d'un magnifique débris à la ville ancienne.

« Pardonnez, Madame, ce long récit dont l'ennui vous fera peut-être haïr le pays que je voulais vous faire aimer. Pour vous réconcilier avec lui, vous recevrez bientôt du vin de ces belles îles, mûri par leur beau soleil. Faites, en le buvant, commémoration de moi avec vos amis. M. de Choiseul prie M. de Vaines, qu'il connaît plus que vous, de vous faire accepter un petit flacon d'essence de roses ; plus de roses sont exprimées dans ce petit flacon qu'on n'en trouverait dans tous les jardins que j'ai chantés. Ma malheureuse vue se brouille, je ne puis plus écrire, et cela m'attriste un peu.

« J'embrasse bien tendrement M. de Vaines. »

On ne se permet de rappeler ici l'impromptu suivant que parce qu'il se trouve dans le troisième volume du *Recueil de Pièces intéressantes* de M. de La Place, qui vient de paraître.

Impromptu de M. le prince de Ligne au prince héréditaire, aujourd'hui duc de Brunswick, qui lui montrait des vers que le roi de Prusse avait faits pour lui.

Un grand roi vous chanta, l'univers vous admire ;
Adoré des vainqueurs, estimé des vaincus,
De Cythère et de Mars vous soutenez l'empire
A force de talens, de gloire et de coc...

On a donné, le samedi 29 janvier, sur le Théâtre Français, la première représentation des *Épreuves*, comédie, en vers et en un acte, de M. Forgeot, connu

avantageusement par sa jolie comédie des *Rivaux Amis*, dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps.

Cette petite pièce, imitée de *la Feinte par amour*, de Dorat, qui n'est elle-même qu'une copie de *la Coquette corrigée* de La Noue, a été fort applaudie. Des scènes agréables, un dialogue facile et d'un naturel plein de graces et d'esprit, font regretter que M. Forgeot, avec le style le plus propre à la comédie, n'ait pas eu le courage ou le talent de concevoir un plan et des caractères qui ne soient plus toujours calqués sur ceux qu'on a déjà vus répétés tant de fois sur la scène, des caractères enfin qui ressemblent à ceux que nous offrent le monde et la société; si le fonds sans doute en est toujours le même, leurs formes, leurs nuances du moins se renouvellent sans cesse et varient à l'infini.

MARS.

Paris, mars 1785.

Les Tant pis et les Tant mieux.

..... Mon père avait un métier honnête; il n'y eut aucun moyen de me l'apprendre. — Tant pis. — Pas tant pis, car je jouais fort joliment de la harpe, et ce talent me conduisit à la cour, dont je n'eusse jamais approché si j'avais réussi par hasard à faire des montres. — Hé bien, tant mieux. — Oui; mais j'en fus bientôt chassé, grace à mes impertinences. — Tant pis. — Pas tant pis,

car elles furent utiles à un homme riche (1); il vit qu'il pourrait se servir de moi, et commença ma fortune. — Tant mieux. — Pas encore tant mieux; mes liaisons avec lui m'attirèrent, après sa mort, un procès qui faillit me perdre. Dans l'intervalle cependant je me mariai trois fois. — Oh! tant pis. — Si je ne m'étais pas toujours trouvé veuf avant d'avoir eu le temps de m'en repentir. Pour me consoler, je fis un drame (2); il fut hué. — Tant pis. — Non; je soutins bravement que la pièce irait aux nues le lendemain; je ne sais trop comment je gagnai la gageure; mais je devinai dès-lors tout ce qu'on pouvait oser avec le public, et c'est un secret que j'ai fait valoir depuis avec assez d'avantage. Quelque temps après je me liai particulièrement avec un grand seigneur (3), plus particulièrement avec sa maîtresse (4), qui, très-jolie, était plus aimable encore. — Tant mieux. — Oui, si cela ne m'eût pas valu une volée de coups et quelques mois de prison. J'espérai me dédommager en faisant régler utilement mes comptes avec mon premier protecteur, qui venait de mourir. Je risquai, comme je l'ai dit moi-même fort éloquemment, je risquai de me faire payer ou de me faire pendre. Je ne fus pas pendu. — Ah! tant mieux! — Mais je fus blâmé. — Tant pis. — Non, tant mieux; je devins le martyr du patriotisme; je fus regardé comme le défenseur de nos Dieux et de nos lois; un bel-esprit (5) de mes amis m'appela le *Brutus de la France*. Tout blâmé que j'étais, je fus admis

(1) M. Pâris Duverney. (*Note de Grimm.*)

(2) *Eugénie.* (*Note de Grimm.*)

(3) M. le duc de Chaulnes. (*Note de Grimm.*)

(4) Mademoiselle Beaumènard. (*Note de Grimm.*)

(5) M. Gudin, dans ses *Mânes de Louis XV.* (*Note de Grimm.*)

à la table des princes, aux secrets du ministère et chargé de plusieurs négociations importantes (1). Le tribunal qui m'avait blâmé, et que j'avais couvert de boue et de ridicule, se vit bientôt chassé lui-même avec ignominie. Je crus avoir rétabli la magistrature en France; et toujours prêt à *prendre*, à *recevoir*, à *demander*, je me résignai à gagner quelques millions pour soutenir la liberté de l'Amérique, en attendant que le roi Très-Chrétien eût jugé à propos de la soutenir lui-même un peu plus chèrement. Pour avoir fort bien vendu aux nouveaux républicains de mauvais fusils, de mauvais souliers, de mauvais chapeaux, j'osai m'appeler *Beaumarchais l'Américain*; ils ne répondirent à cette mauvaise plaisanterie qu'en me payant assez mal. Cependant j'eus une marine sous mon nom (2). Je publiai un manifeste contre le roi d'Angleterre, où je traitai lestement Sa Majesté Britannique, plus lestement encore le duc de Choiseul, le comte d'Aranda, etc. — Ah! tant pis! — Pas tant pis, car il ne m'en arriva rien, et l'on crut que j'étais un des hommes les plus puissans du royaume. Pour occuper les loisirs que tant de grands intérêts laissaient encore à mon activité, j'entrepris une belle édition de Voltaire, que je finirai peut-être; je fis des comédies, et lançai plusieurs pamphlets contre un ministre dont le génie avait jeté sur toutes les parties de l'administration une lumière éblouissante, insupportable. Impatienté de toutes nos petites persécutions, l'honnête homme se crut obligé de demander sa retraite, et bientôt après tout rentra dans l'ordre accoutumé. Eh bien, le croi-

(1) A Londres, à Vienne, etc. (*Note de Grimm.*)

(2) Voyez la Lettre de M. le comte d'Estaing à M. de Beaumarchais sur le combat de la Grenade. (*Note de Grimm.*)

rez-vous? après tant de services rendus à l'État, à l'univers, on me refusa inhumainement le plaisir de faire jouer, sur le Théâtre de la nation, une farce fort gaie où je cherchai à consoler les petits en les faisant rire aux dépens des grands; ce qui, quoi qu'on en ait pu dire, me paraît encore assez neuf, assez original. — Ah! tant pis! — Pas tant pis encore; car, après l'avoir défendue pendant deux ans, on la permit un beau jour, et le succès en fut bien plus inouï, grace aux honneurs de la victoire que j'eus l'air d'avoir remportée sur l'autorité même. On chercha, l'on trouva des allusions partout, et ma pièce, objet de la curiosité universelle, parut tout à la fois un chef-d'œuvre d'esprit, de hardiesse et de verve comique. Redouté de tout le monde, il ne tint qu'à moi de penser que l'heureuse audace de mon caractère était devenue une puissance réelle. Je voulus consacrer mon triomphe par une bonne œuvre, et je destinai le riche produit de mon *Figaro* à un établissement aussi utile que respectable. — Ah! tant mieux! — Pas tant mieux; cela me donna le goût de la bienfaisance; hélas! ce goût, pour moi tout neuf encore, m'a conduit par une fatalité étrange... où?... Je m'avisai de donner et de faire donner l'aumône à une pauvre infortunée dont le mari venait d'être écrasé sur le port Saint-Nicolas; ma manière de faire la charité déplut à un philosophe (1), si philosophe, qu'il ne fit jamais rien. Tandis que tout le monde paraît me craindre, c'est lui qui ose m'attaquer. — Quoi! sans égard pour l'effroi de votre nom? — Je m'abaisse à lui répondre; dans ma surprise, dans ma colère, j'ai le malheur de parler de lions et de tigres; je ne songeai qu'à l'opposition de leur force, de leur puissance, à la faiblesse

(1) M. Suard, de l'Académie Française. (*Note de Grimm.*)

méprisable du vil insecte auquel je comparai mon adversaire (1). On prête à cette platitude le sens le plus noir, le plus odieux, et me voilà conduit..... à Saint-Lazare (2). — La leçon est fâcheuse, à la vérité; et il est dur de la recevoir pour une bêtise, avec tant de talent pour la mériter à d'autres titres; mais, après tout, ce n'est pourtant qu'une plaisanterie. — Une plaisanterie! O mes bons amis de cour, est-ce une arme qui convienne à l'autorité?..

Cette question sans doute est assez délicate, assez importante pour désirer de la voir discuter quelque jour avec une discrétion respectueuse.

Tout le monde, disait d'Alembert, avait le droit de tuer M. de Lally, excepté le bourreau. Tout le monde, dirait-il peut-être aujourd'hui, avait le droit de faire l'épigramme la plus cruelle contre le sieur de Beaumarchais, excepté le Gouvernement.

(1) Voici la phrase fâtale: « Quand j'ai dû vaincre lions et tigres pour « faire jouer une comédie, pensez-vous, après son succès, me réduire ainsi « qu'une servante hollandaise à battre l'osier tous les matins sur l'insecte vil de « la nuit...? » Un honnête Hollandais lisant au café cet article du Journal, s'est écrié que l'auteur en avait menti, et qu'il manquait très-indécemment de respect à la propreté hollandaise; mais il n'y a pas vu d'autre crime. (*Note de Grimm.*)

(2) Sur un ordre écrit de la main du roi à M. le baron de Breteuil, et conçu, dit-on, à peu près dans ces termes: « Aussitôt cette lettre reçue, vous « donnerez l'ordre de conduire le sieur de Beaumarchais à Saint-Lazare. Cet « homme devient aussi par trop insolent; c'est un garçon mal élevé dont il « faut soigner l'éducation... » Il n'y est resté que quatre ou cinq jours. On a prétendu qu'un des motifs qui a fait hâter sa sortie a été la crainte que le ridicule des chansons et des sarcasmes où on le traitait par dérision de chevalier de Saint-Lazare ne finit par compromettre plus ou moins la dignité d'un Ordre dont MONSIEUR a relevé la gloire et auquel par là même il prend un intérêt tout particulier. (*Note de Grimm.*)

Voici la lettre attribuée à M. Suard, qui a donné tant d'humeur à M. de Beaumarchais.

A M. Caron de Beaumarchais.

« Monsieur, tout le monde connaît votre bienfaisance; permettez-moi de venir la réclamer dans le journal même où elle se manifeste avec tant d'éclat.

« Je suis ecclésiastique; une femme de la famille Valois, qui depuis long-temps a de la confiance dans mon zèle, mais qui n'ose pas prendre la liberté de vous écrire, m'a prié de vous faire part de son chagrin et de ses inquiétudes. En voici le motif.

« Depuis que vous avez annoncé au monde la malheureuse situation d'Élisabeth Valois, veuve L'Écluse, et les trois louis dont vous l'avez gratifiée, d'autres personnes charitables, mais qui ne se sont pas nommées, lui ont aussi envoyé des secours.

« Ne croyez pas, Monsieur, que je veuille faire une observation désobligeante; chacun fait le bien à sa manière; qu'on le fasse, c'est le point essentiel. La morale sublime, qui veut que la main gauche ignore le bien que fait la main droite, n'est plus guère à la portée de nos mœurs; aussi est-ce une perfection, non un précepte. Il faut respecter la charité qui se cache; il faut louer encore la charité qui, en se montrant, électrise gaiement celle des autres. Un peu de vanité est un bien petit péché; la vanité qui soulage les misères de ceux qui souffrent est bonne à encourager. Nous ne sommes pas dans un temps où il faille chicaner les motifs des bonnes actions.

« Pardonnez cette petite bouffée de morale à mon état

et à l'habitude de mes fonctions; pour changer de sujet, parlons de vous, Monsieur, de vos comédies et de ce qu'elles ont produit.

« Je ne les connais pas par moi-même; mes devoirs et mes principes m'interdisent le théâtre; mais il n'y a personne dans Paris qui puisse en ignorer la célébrité.

« Le bruit de votre nom et de vos succès a retenti jusqu'aux Halles et au port Saint-Nicolas. Il n'y a pas un gagne-denier ni une blanchisseuse un peu renforcée qui n'ait vu au moins une fois *le Mariage de Figaro*, et qui n'en ait retenu quelques traits facétieux qui égaient à chaque instant leurs conversations. Vous leur avez appris à rajeunir ingénieusement des proverbes qu'ils commençaient à trouver usés. *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle s'emplit*, se répète dix fois de suite dans leurs joyeux propos, et dix fois de suite excite des éclats de rire sans fin. *Gaudeant benè nati*, est devenu pour ceux qui savent seulement lire au lutrin une maxime de morale, comme un trait d'esprit.

« Un grand nombre de ces bonnes gens, qui ne connaissaient pas même le nom du Théâtre Français, ont voulu voir votre comédie; et comme ils n'y ont rien compris d'abord, ils y sont retournés. Le plaisir et l'instruction qu'ils y ont trouvés les ont conduits naturellement aux Théâtres des Boulevards, où ils aiment à revoir Figaro sous toutes les formes, et toujours avec son esprit et son ton.

« Ce qui les charme surtout, c'est de retrouver dans votre comédie, comme dans celles des Grands Danseurs du roi, des mœurs qu'ils connaissent beaucoup, un langage qui leur est déjà familier, et des plaisantèries qui sont à leur usage.

« Je ne m'y connais pas beaucoup ; mais il me semble, Monsieur, que le but du poète comique est de faire passer sur le théâtre les mœurs du peuple, et que son succès est de faire passer dans la bouche du peuple les plaisanteries du théâtre. Je ne sais pas jusqu'à quel point la langue des seigneurs et des dames s'est enrichie des phrases de Figaro et de Basile ; mais je suis sûr que, si votre pièce se perdait (ce qu'à Dieu ne plaise !), le dialogue s'en retrouverait presque en entier dans les bonnes sociétés des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau.

« On dit d'ailleurs que les héros de votre comédie sont un grand seigneur, de qui tout le monde se moque, ce qui n'est pas commun ; un valet insolent qui se moque de tout le monde, ce qui doit amuser bien des gens ; et un petit page qui court après toutes les filles, et à qui une belle comtesse trouve la peau très-douce et le bras bien rond, ce qui ne peut manquer de plaire aux jeunes garçons et aux grandes dames. Tout cela est bien fait pour charmer toutes les classes du public.

« Vous ne connaissez peut-être pas toute votre gloire, Monsieur. Le nom de Figaro est devenu immortel dans la bouche du peuple, comme celui de Tartuffe dans la bouche des gens du monde. Mais celui-ci est borné à désigner un hypocrite, au lieu que l'autre s'applique à toute espèce de mauvais sujets ; on le donne même aux chiens, aux chats, aux chevaux de fiacre. J'entendis l'autre jour un porteur de chaise dire, en voyant un chien des rues qui aboyait à tous les passans : *Assommons ce vilain Figaro.*

« Comment n'avez-vous pas pressenti que ce nom, prodigué à ce qu'il y a de plus bas et de plus ridicule, devenait une insulte ponr une brave femme à qui on

l'applique si légèrement? L'influence de ces sobriquets parmi le peuple est plus importante qu'on ne pense; ils ne se perdent presque jamais. La plupart des noms propres n'ont été dans leur origine que des sobriquets.

« La parente de la veuve L'Écluse, qui *invoque* ici votre humanité *par ma plume*, a vu avec douleur que quelques-uns de vos amis, qui, à votre exemple, envoyaient au *Journal de Paris* des secours pour cette pauvre veuve, les adressaient *à la petite Figaro*. Heureusement que les gens de son quartier ne lisent pas le *Journal de Paris;* sans cela, ce nom de *Figaro* deviendrait une tache ineffaçable pour cette femme, pour le jeune enfant qu'elle allaite, et pour d'autres *marmots*, si elle en a, qu'elle voudra *empâter*, comme vous l'avez si bien dit, *de son lait maternel*. Il ne serait plus en votre pouvoir de réparer le mal que vous auriez fait à toute cette famille. Quel est le bourgeois un peu délicat qui voudrait épouser une *petite Figaro*, et l'honnête artisan qui, entaché de ce nom dès son enfance, pourrait aspirer à devenir syndic de sa communauté?

« Je vous soumets, Monsieur, ces réflexions, et je ne doute pas que vous ne vous occupiez à prévenir le malheur dont cette honnête famille est menacée.

« Pardonnez si je vous ai occupé si longuement de vous et de vos ouvrages; je me suis laissé aller au plaisir de m'entretenir avec vous, parce que j'ai vu que vous aimiez à répondre à tout le monde. Je me trouverai infiniment honoré d'un mot de réponse, et je vous assure, en attendant, des sentimens très-distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc...

« P. L. P. F. C. L. »

La réponse de Beaumarchais à cette lettre se trouve dans le *Journal de Paris* du 7 mars 1785 (1).

On a donné, le 15 février, sur le théâtre de la Comédie Italienne, la première représentation de *la Femme jalouse*, comédie, en cinq actes et en vers, de M. Desforges, auteur des *Marins*, de *Tom-Jones à Londres*, du *Temple de l'Hymen*, de *l'Épreuve villageoise*, etc.

La marche de la nouvelle production de M. Desforges est assez compliquée. Ce sujet avait déjà paru sur la scène italienne; Riccoboni, auteur estimé de l'ancien Théâtre Italien, en avait fait une pièce à canevas, dont Joly fit une comédie en vers et en trois actes, qui fut jouée avec succès en 1726; ces deux ouvrages n'ont d'autre ressemblance avec la pièce de M. Desforges que le titre. C'est *la Femme jalouse*, ou *The jealous Wife*, de M. Colman, jouée avec le plus grand succès, sur le Théâtre de Londres, en 1763, et supérieurement traduite en français par madame Riccoboni, qui semble avoir fourni à M. Desforges l'idée de sa nouvelle comédie; cependant il assure, dans sa préface, n'avoir connu la pièce anglaise qu'après avoir fini la sienne, et l'on serait presque tenté de le croire. L'auteur de *Tom-Jones à Londres*, s'il eût connu l'ouvrage de Colman, se serait bien gardé sans doute d'établir la plus grande partie de l'intrigue de sa comédie sur le double fond d'une boîte trouvée si à propos dans un secrétaire ouvert; il eût employé par préférence le moyen plus théâtral et plus naturel en même temps dont s'est servi l'auteur anglais. Dans la pièce de M. Colman, la scène s'ouvre par les

(1) Elle a été depuis recueillie dans les *Œuvres de Beaumarchais*, t. VI, p. 388, de l'édition publiée chez Furne; Paris, 1826.

reproches que madame Belton fait à son mari; elle a surpris une lettre adressée à Charles Belton, neveu de sir Belton, logé chez son oncle, qui l'a élevé. Cette lettre est de sir Thomas Clifford, père d'une jeune personne qui s'est sauvée de la maison paternelle pour fuir un hymen qu'elle déteste, parce qu'elle aime et qu'elle est aimée de Charles Belton. Le père de miss Henriette Clifford croit ce jeune homme auteur de l'enlèvement de sa fille; et madame Belton, dans les mains de qui sa lettre est tombée, en accuse son mari, parce qu'en effet la lettre est adressée à M. Belton, sans que rien puisse désigner si c'est l'oncle ou le neveu. Cette exposition, tout à la fois simple et dramatique, jette un intérêt réel sur la pièce, et lui donne un mouvement qui commence dès la première scène, et marche sans le secours de tous les petits incidens auxquels l'auteur français s'est vu obligé de recourir. Une jalousie de seize ans est peut-être plus bizarre, plus monstrueuse qu'un amour octogénaire. Un amour qui dure depuis tant d'années pour une femme jalouse est, au moins dans nos mœurs actuelles, un phénomène peu croyable. Ce qui paraît plus ridicule encore, c'est de ne donner, au bout de seize ans, à cette femme, d'autre prétexte pour justifier sa jalousie que la malheureuse découverte d'une boîte à double fond; une passion si cruelle ne peut être intéressante, sur la scène comme dans le monde, que lorsqu'elle est excitée, entretenue par quelque événement dont les apparences puissent excuser en quelque manière ses soupçons et ses fureurs. C'est ce qu'a très-bien senti M. Colman, et c'est ce que prouve encore l'intérêt qui règne dans les trois derniers actes de la nouvelle *Femme jalouse*.

Malgré les défauts qu'on vient de remarquer, et plu-

sieurs autres dont le détail deviendrait ici trop ennuyeux, cette nouvelle comédie de M. Desforges a eu beaucoup de succès, et ce succès est à quelques égards bien mérité; l'intrigue en est conduite assez heureusement, puisqu'elle est claire, quoique fort compliquée; la scène a toujours du mouvement; ce mouvement n'est souvent que du fracas, mais il est varié et produit de l'effet. Les caractères sont soutenus et contrastés avec art : celui d'Eugénie appartient absolument à l'auteur; ce caractère, qui est de l'intérêt le plus aimable, repose doucement l'ame et l'esprit fatigués par des situations fortes et des incidens trop multipliés. Le style est la partie la plus faible de cet ouvrage; il a paru même au-dessous de celui de *Tom-Jones à Londres;* il n'est facile qu'à force de négligence, et manque presque toujours également d'esprit, de grace et de précision.

Dans la liste mortuaire des nouveautés qui ont paru et disparu sur la scène Italienne, nous avons oublié, je crois, *les Amours de Colombine, ou Cassandre pleureur.* Cette pièce n'a pas été achevée. Les paroles sont de M. Le Fort, secrétaire de M. le duc de Fronsac, la musique de M. Champein.

Parodie du Vaudeville de FIGARO.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Par Beaumarchais offensés,
Calmez vos frayeurs cruelles,
Les vices sont terrassés.
Cet auteur n'a plus les ailes
Qui le faisaient voltiger;
Son triomphe fut léger. (*bis.*)

Oui, ce docteur admirable,
Qui faisait hier l'important,
Devient aujourd'hui traitable,
Il a l'air d'un pénitent.
C'est une amende honorable
Qu'il devait à l'univers
Pour sa prose et pour ses vers. (*bis.*)

Le public, qui toujours glose,
Dit qu'il n'est plus insolent
Depuis qu'il reçoit la dose
D'un vigoureux flagellant (1).
De cette métamorphose
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts lui font la loi. (*bis.*)

Un Lazariste inflexible,
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos;
Par ce châtiment horrible
Caron est anéanti.
Paveant malè nati. (*bis.*)

Goëzman, ce gosier d'autruche,
Au lieu de crier holà!
Chante au fessé qui trébuche
Ce proverbe qu'il chanta:
Tant à l'eau s'en va la cruche
Qu'enfin elle reste là.
Ami, note bien cela. (*bis.*)

Quoi! c'est vous, mon pauvre père,
Dit Figaro ricanant,
Qu'avec grands coups d'étrivière
On punit comme un enfant!

(1) Il venait d'être enfermé à Saint-Lazare. (*Note de Grimm.*)

Cela vous met en lumière
Que tel qui rit le lundi
Pleurera le mercredi. (*bis.*)

Bride-Oison, qui voit la fête,
En paraît tout satisfait.
Ah! dit-il, branlant la tête,
Comme un sot il me peignait;
Mais si je suis une bête,
Avec son esprit, ma foi,
Le voilà plus sot que moi. (*bis.*)

Or, Messieurs, la tragédie
Qu'il vous donne en ce moment
Va réprimer la manie
De cet auteur impudent.
On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons;
Plaignons-le par des chansons. (*bis.*)

Chanson nouvelle.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Tandis que l'on chante Morel,
Plus fat, plus sot que criminel,
Voici du vin un grand apôtre
Que l'on met, pour apaiser Dieu,
En sûreté dans certain lieu
Qui lui convient mieux que tout autre.

Voulez-vous qu'il y soit traité
Comme on sait qu'il l'a mérité
Aux yeux du goût ainsi qu'aux vôtres?
Donnez-lui pour frères fouetteurs
L'Aréopage des neuf Sœurs,
Ou Thalie au défaut des autres.

De pleurs d'abord il la mouilla,
Puis de fange il la barbouilla,
Peignant ses mœurs plus que les nôtres;
Pour expier ce double tort,
O Muse, appliquez-lui bien fort
Cent coups de fouet, puis deux cents autres.

Au lieu d'aller, dans ce saint temps,
Te damner peut-être à Longchamps,
Beaumarchais, dis ta patenôtre;
Te voilà bien pour ton salut :
On sauverait là Belzébuth,
On t'y sauvera comme un autre.

Vrai modèle de Figaro,
Au théâtre ainsi qu'au barreau,
Tes bons mots effaçaient les nôtres;
Mais par un trop juste retour
On le fait ta barbe à ton tour,
Comme tu la fis à tant d'autres.

Ni de Beaumarchais, ni Caron
N'est un assez illustre nom
Pour l'illustre auteur de *Tarare* (1);
On t'appellera désormais
Non plus Caron, ni Beaumarchais,
Mais chevalier de Saint-Lazare.

ÉPIGRAMME, *par M. G......*

Le roi, plus calme et surtout plus sensible,
Veut réparer l'honneur de Beaumarchais;

(1) Opéra très-original, dont le but moral est de prouver qu'on n'est heureux que par son caractère et non par son état. C'est un soldat de fortune qui, après avoir éprouvé tous les malheurs de la misère et de l'esclavage, finit par enlever au Sultan son empire et sa maîtresse. Cette fable a fourni à l'auteur un grand nombre de situations très-neuves et très-dramatiques. On dit que le sieur Salieri s'est chargé de mettre ce poëme en musique. (*Note de Grimm.*)

L'Académie en fera tous les frais;
Suard s'y prête : aux rois tout est possible.
Mais Beaumarchais, instruit par la publique voix
Des royales bontés qu'au Louvre on lui prépare :
« Je n'en veux pas, dit-il en se mordant les doigts;
C'est bien assez de Saint-Lazare. »

Le Cheval et la Fille, Conte, sur deux rimes données (1).

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille.
J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup-d'œil sur la fille.
Voilà, dis-je, un fort beau cheval!
Qu'elle est bien faite cette fille!
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille;
Je m'approche de ce cheval,
Et zest il emporte la fille;
Car j'avais fait peur au cheval,
Et je vis chanceler la fille;
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval:
Le sac, tombant avec la fille,
Me renverse aux pieds du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas; la pauvre fille!
Craignant coups de pied de cheval,

(1) Par Boufflers; recueilli dans ses *Œuvres*.

Bien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un franc cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval.
Moi, j'aide au besoin femme ou fille.
Le sac remis sur le cheval,
Je voulais remonter la fille,
Mais prrr, voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille.
Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille.
« Il paraît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille, »
Lui dis-je; « au lieu de ce cheval
Ayez un âne, belle fille;
Il vous convient mieux qu'un cheval;
C'est la monture d'une fille.
Outre le danger qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille. »

Impromptu sur l'ouvrage de M. Necker (1), *par M. le président d'Alco, de Montpellier.*

De *Tusculum* l'éloquent solitaire,
Pour ses amis ne pouvant plus rien faire,
Sur l'amitié fit ce Traité charmant,
De tout bon cœur lecture la plus chère,
Dernier bienfait de l'homme bienfaisant.

(1) *De l'Administration des finances de la France*, 1784, 3 vol. in-8°.

Ainsi Necker, aux jours de sa puissance,
A fait cinq ans le bonheur de la France;
Et lorsqu'enfin Necker, calomnié,
Perd son pouvoir, et nous nos espérances,
Le peuple au moins n'en est point oublié :
Ce bel ouvrage, écrit sur les finances,
Est son Traité de l'Amitié.

Distique impromptu, par M. le vicomte de Ségur.

Je ne décide point entre Genève et Lille (1);
Necker était nécessaire, et Calonne est utile.

M. Target, avocat au Parlement, élu par l'Académie Française à la place de M. l'abbé Arnaud, y est venu prendre séance le jeudi 10 mars. Son Discours a paru plein de sagesse, de modestie et de dignité; ce qui en distingue particulièrement le mérite est ce sentiment juste et délicat de toutes les convenances, qui n'est pas sans doute une des parties les moins essentielles de l'orateur. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis la mort de Patru et de Barbier-d'Aucour, qui ne survécut que peu d'années au premier, et dans ce long intervalle aucun avocat n'était parvenu aux honneurs académiques. Le fameux Le Normand s'y refusa, je crois. Il semblait décidé que la gloire du Barreau ne serait plus associée à celle des Lettres; l'Ordre des avocats avait même arrêté, dans une de ses assemblées, qu'il ne convenait point à la sévérité de leur ministère d'aspirer à une distinction qu'on ne pouvait plus obtenir sans l'avoir sollicitée. C'est à la considération personnelle dont jouit M. Target à

(1) La dernière Intendance administrée par M. de Calonne.
(*Note de Grimm.*)

plus d'un titre qu'il était réservé de franchir ces barrières. La modestie avec laquelle s'exprime sa reconnaissance est du ton le plus aimable. « Vous avez pensé, Messieurs, dit-il, que le temps est venu où les récompenses préparées pour les Lettres doivent entrer dans tous les états qui ne leur sont pas étrangers; c'est le barreau français que vous avez voulu adopter, en y laissant tomber presque au hasard un rayon de votre gloire; aussi ne m'avez-vous pas demandé de titres littéraires; je n'en possédais aucun, et si j'avais pu vous en offrir, j'aurais été moins propre à faire sentir l'intention de votre choix. »

La suite du Discours de M. Target est employée à nous retracer rapidement le tableau des principales révolutions de l'éloquence, révolutions attachées aux plus beaux monumens de l'histoire; car toutes les grandes choses, comme il le dit, ont été faites par la puissance de la parole, depuis la fable d'Orphée jusqu'à l'époque dont nous sommes témoins, époque intéressante où nous voyons « les lettres s'emparer de la science et y répandre leur éclat sans rien diminuer de son exactitude; la magie du style s'unir aux mystères de la physique; l'art de la parole pénétrer dans les doctrines les plus arides; mille graces nouvelles nées de cette espèce de société; c'est de là, ajoute-t-il, que nous vient cette éloquence qui éclate à chaque page dans la sublime histoire de la nature, qui a répandu ses charmes dans les *Lettres sur l'Atlantide*, et placé tant de beautés imprévues jusqu'au milieu des détails de la finance... » Ces derniers mots ont suffi pour rappeler à l'assemblée l'immortel ouvrage sur les finances, de M. Necker (1); un murmure flatteur a fait retentir avec

(1) M. de Condorcet l'avait prévu; aussi avait-il exigé avec instance qu'ils

transport ce nom plus cher que jamais à la France, et l'auteur s'est vu interrompu par des applaudissemens renouvelés à plusieurs reprises.

Voici quelques traits de l'Éloge de l'abbé Arnaud.

« Né sous le beau ciel de nos provinces méridionales, il avait reçu de la nature une imagination brillante et l'heureux don d'une sensibilité vive qui le passionnait pour les arts; à la vue de leurs belles productions, il éprouvait le besoin de communiquer aux autres les transports qui l'agitaient, et rencontrait sans dessein ces termes énergiques qui sont comme le burin de la pensée, et qui gravent profondément tout ce qu'ils expriment. Les écrits et les arts des beaux siècles de la Grèce faisaient sur lui les plus fortes impressions; il adorait de loin ces beautés majestueuses reculées dans la profondeur des temps : *cela est antique*, voilà le mot qu'il employait souvent pour mettre le dernier trait à ses éloges.

« Sa principale étude fut celle d'Homère, célébré comme le plus philosophe des poètes, de Platon, surnommé l'*Homère des philosophes*, de la belle langue dont tous deux ont fait un si brillant usage, et que tous deux ont dotée des trésors de leur génie. Il démêla avec sagacité les vraies sources de cette mélodie du discours, autrefois si nécessaire à l'oreille d'un peuple ingénieux et sensible. Il analysa les beautés de la poésie, qui lui présentait avec un charme plus doux encore la nombreuse élocution et les sons harmonieux dont il était

fussent supprimés; mais quelque intime que soit leur liaison, il n'avait pu obtenir ce sacrifice de la candeur inaltérable de son nouveau confrère.

(*Note de Grimm.*)

épris... (1). Quelquefois, dans ces compositions animées, M. l'abbé Arnaud paraît vouloir secouer le joug des règles et les renvoyer à la médiocrité; mais ce qui est digne de remarque, presque toujours il les respecte. Me trompé-je en jugeant que son oreille était le frein de son imagination? Le tour nombreux de sa phrase arrêtait l'essor de ses idées; ce qu'il avait dans l'esprit d'audace et d'impatience restait comme enchaîné dans la mesure de ses périodes, et le sentiment de l'harmonie qui gouvernait son style le soumettait à des principes qu'il observait sans les aimer, etc.»

Pour peindre la bonté du caractère de l'abbé Arnaud, notre orateur se borne à un seul fait.

«Un curé de son abbaye lui demande le paiement d'une portion congrue: il veut se défendre; le curé vient, lui expose son indigence, et n'a pas de peine à l'émouvoir. M. l'abbé Arnaud soulagera le curé pendant sa vie, il s'y engage et tient parole; mais il n'a point de loi à prescrire après sa mort: que fera-t-il donc? Il peut désirer de perdre sa cause, et il le désire; il peut chercher des titres contre lui-même, et il en cherche: il est assez heureux pour en trouver; il en arme son adversaire, et à force de soins il parvient à être condamné. Ce n'est pas tout encore (ajoute M. Target); ce trait si attendrissant et si noble, c'est moi qui le premier le fais connaître au public et même à ses amis.»

Dans la réponse que M. le duc de Nivernois a faite à

(1) Dans son *Discours sur les Langues*, inséré dans les *Variétés littéraires*, dans plusieurs articles du *Journal étranger*, dans ses *Dissertations* sur Platon, sur le genre d'ironie qui caractérise quelques dialogues de ce philosophe, sur le génie de la prose grecque, etc. Voyez les Recueils de l'Académie des Inscriptions. (*Note de Grimm.*)

ce Discours, il loue avec cette simplicité noble et familière qui n'appartient qu'à lui et l'Académicien que nous venons de perdre et celui qui le remplace; il l'avoue franchement, si, comme homme d'esprit, le premier a passé sa vie dans l'exercice des belles facultés qu'il avait reçues de la nature, comme homme de lettres il en a fait peu d'usage. Ce n'est pas non plus sur ses succès littéraires (1) que l'Académie a choisi son successeur; mais elle a cru honorer son suffrage en l'accordant à un homme d'une réputation intacte, dont les mœurs et les productions fussent également irrépréhensibles; mérite qu'il ne paraît plus sans doute aujourd'hui très-facile de trouver parmi les lettres. Pour faire de ses éloges une leçon utile, en parlant du *Journal étranger*, le principal ouvrage de l'abbé Arnaud, M. de Nivernois s'est attaché à développer les devoirs du journaliste; il a développé ensuite ceux de l'orateur du barreau en s'adressant au récipiendaire. En qualité de journaliste, comment se refuser au plaisir de citer quelques traits du premier morceau? On n'a jamais parlé avec plus de dignité d'un métier que la plupart de ceux qui l'ont fait n'ont que trop avili. « Dans un temps où le progrès des connaissances inspire à tout le monde le goût et l'émulation du savoir, mais où tout le monde n'a pas le temps ou n'a pas la patience d'étudier, les journaux sont utiles, peut-être même nécessaires; et l'emploi de journaliste est digne d'être exercé par les meilleurs esprits...; car le journaliste remplit une sorte de ministère public et légal...; c'est un rapporteur,

(1) M. Target n'a jamais rien publié que des Mémoires; aussi nos faiseurs de calembours n'ont-ils pas manqué de dire qu'il n'avait été reçu à l'Académie que *pour mémoire*. (*Note de Grimm.*)

ses fonctions sont de rigueur, et il doit être impassible comme la loi, etc. »

Cette séance a été terminée par une des lectures les plus orageuses que nous ayons jamais entendues à l'Académie, des *Réflexions* de M. l'abbé de Boismont *sur les assemblées littéraires;* à ce titre, tout le monde comprit que ce serait une espèce de mercuriale pour la scène indécente qui s'était passée à la dernière séance (1), à l'occasion de l'ennuyeuse diatribe de M. Gaillard sur Démosthène; et le public parut s'armer d'une attention toute nouvelle, comme pour se défendre d'une attaque qui semblait porter atteinte à ses droits. Malheureusement pour l'Académie et pour son orateur, l'assemblée était excessivement nombreuse et la moitié des auditeurs debout; attitude qui semble toujours disposer les hommes rassemblés à une plus grande liberté : malheureusement l'orateur s'était persuadé, je ne sais comment, que, pour gagner son auditoire et le rendre plus docile à la censure, il fallait commencer par l'égayer à tout prix. Cette ruse lui réussit on ne peut pas plus mal; ce n'est pas en se familiarisant avec ses juges qu'on leur en impose : en conséquence, tout ce que M. l'abbé de Boismont avait pris la peine d'employer d'esprit et de grace pour persuader au public de porter à l'avenir aux séances académiques plus d'indulgence et de réserve ne servit qu'à produire un effet tout contraire à celui qu'il s'était proposé; jamais rien ne fut écouté avec plus d'impatience et de sévérité. Lorsqu'il se permit de dire, d'une manière au moins fort déplacée dans la bouche d'un ecclésiastique, que l'oisiveté nous promenait indifféremment à tous les spectacles, à l'Académie, aux *Variétés amu-*

(1) Voir précédemment page 281.

santes, même au sermon, *lorsqu'on pouvait espérer que le talent ferait oublier qu'on y parlait de Dieu*; une voix de l'assemblée osa lui répondre assez haut :

Hé quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

Et la réflexion fut soutenue de murmures et de huées; on vit tout le cours de la lecture interrompu ainsi à chaque instant, ou par des éclats de rire, ou par d'autres marques de désapprobation trop prononcées pour qu'il fût possible de s'y méprendre; mais voici sans doute la plus simple et la plus plaisante tout à la fois. L'orateur disait que l'Académie n'appelant point le public à ses exercices comme juge mais comme témoin, il devrait se borner à ne marquer son mécontentement que par le silence. A ce mot, d'un coin de la salle on entendit, à travers le tumulte et le brouhaha général, une voix claire et perçante crier : *Silence! silence!* La justesse de l'à-propos, comme on peut croire, ne rendit point à l'orateur le respect et l'attention qu'on s'obstinait à lui refuser; mais il eut la fermeté de braver l'orage, ne parut pas se déconcerter un instant, et il n'y eut que les personnes très-attentives à le suivre qui s'aperçurent de l'empressement avec lequel il tâchait de gagner le port, ou, pour parler sans figure, la conclusion de son Discours.

Très-affligée d'avoir échoué dans cette tentative faite pour ramener le public à son devoir, l'Académie a décidé que, pour courir moins de risques d'être huée, il fallait avoir moins d'auditeurs. Cet arrêté a paru d'une décision géométrique; en conséquence, on donnera beaucoup moins de billets à l'avenir, et l'on tâchera surtout de les distribuer avec plus de choix et de précaution.

Épigramme sur la mercuriale prononcée à l'Académie par l'abbé de Boismont.

Oh! que le Français dégénère!
Oh! qu'en tout nous sommes tombés!
Le Pinde moderne et Cythère
Restent en proie à des Abbés.
Dictateurs de l'Académie,
Ces fanfarons pédans et lourds,
Tancent le public qui s'ennuie,
Et le prêchent en calembours;
Et sitôt que Boismont renifle
Ou que Gaillard vient à brailler,
Leur Phébus ne veut plus qu'on siffle,
Il ne permet que de bâiller.

Vers pour être mis au bas du portrait de M. l'abbé Arnaud; par M. le marquis de Montesquiou.

Né pour tous les beaux arts, pour leur culte enflammé,
Adorateur des Grecs, et Français plein de grace,
Il eût également charmé
Le siècle de Platon, de Voltaire et d'Horace.

AVRIL.

Paris, avril 1785.

On a donné, le mardi 12 avril, sur le théâtre de la Comédie Française, la première représentation des *Deux Frères*, comédie, en vers et en cinq actes, de M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur d'une traduction en vers de *l'Iliade* et de *l'Odys-*

sée, très-peu lue, quoiqu'on vienne de lui faire l'honneur de l'imprimer à l'Imprimerie Royale.

Cette pièce, que les Comédiens n'ont jouée que par ordre, a été fort mal reçue du public, et son mécontentement s'est manifesté d'une manière si sévère, surtout aux derniers actes, qu'elle a couru le risque de n'être pas achevée.

La conception de cet ouvrage est faible, et la conduite en est encore plus maladroite; ce sont des méprises et des reconnaissances éternelles sur lesquelles se fonde tout l'intérêt de la pièce; et ridiculement attendues, elles arrivent d'une manière encore plus ridiculement précipitée. Cette comédie, si l'on peut s'exprimer ainsi, se joue en dedans au lieu de se jouer en dehors; le spectateur voit si clairement d'avance ce qui ne peut manquer d'arriver, que tous les personnages de la pièce voyant toujours de travers, ou plutôt ne voyant jamais rien, doivent lui paraître nécessairement ou des imbéciles ou de vrais automates dont on dirige à volonté chaque pas, chaque intention, et que l'on estropie même au besoin pour les empêcher de suivre le mouvement qu'on en devrait naturellement attendre.

Le style de cet ouvrage est encore plus froid qu'il n'est faible et négligé; en voici un trait que tout le monde a retenu. Lucile, dit le Comte, *Lucile est adorable*,

Je dirais même plus, elle est incomparable.

Études de la Nature; par Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre. Trois volumes in-12, avec cette épigraphe :

Miseris succurrere disco.

M. de Saint-Pierre est déjà connu par un *Voyage* as-

sez intéressant *à l'Ile-de-France*, et par une théorie plus que romanesque sur le principe de la végétation des plantes et des fleurs; suivant lui, ce sont les produits divers de l'instinct d'animaux invisibles à qui elles servent d'enveloppe ou de demeure (1). Autant valait-il revenir aux formes plastiques de Cudworth, si l'on n'eût mieux aimé encore s'en tenir aux fables riantes de Flore et de Pomone.

Ses *Études de la Nature* ne sont, comme il nous l'annonce lui-même, que les débris, ou pour mieux dire les premiers matériaux d'une Histoire générale de la nature dont il avait conçu, il y a quelques années, le projet, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon et de quelques autres philosophes modernes.

S'il en faut croire M. de Saint-Pierre, il s'est proposé un plan; mais ce plan n'est pas facile à suivre à travers la foule et la confusion des détails dont il se trouve embarrassé. Il est clair cependant que l'objet essentiel, qu'il ne perd jamais de vue, est de justifier la Providence en développant tantôt avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité, tantôt avec une dialectique fort arbitraire, plus souvent encore avec une subtilité pénible et minutieuse, le grand argument des causes finales. Il aperçoit dans tout ce qui existe, ou des contrastes heureux, ou des rapports harmoniques, et, comme le docteur Pangloss, il en conclut perpétuellement que tout dans la nature est au mieux. Je ne crois pas qu'aucun homme se soit encore avisé de reconnaître ou d'attribuer à la Providence plus d'attentions fines, plus de recherche de goût, plus de délicatesse de sentiment. Cette idée est poussée au-

(1) Il paraît reconnaître aujourd'hui lui-même combien cette opinion était imaginaire. (*Note de Grimm*.)

delà de toutes les mesures, et fait tomber quelquefois l'auteur dans la niaiserie, dans des futilités bizarres et puériles; mais elle lui inspire aussi très-souvent des peintures charmantes, pleines de grace, de douceur et de poésie; son livre n'est pour ainsi dire qu'un long recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence. Que nos grands philosophes après cela le dédaignent, le méprisent ou le persiflent; ce qu'un raisonnement peut avoir de faible ou de ridicule ne nous empêchera pas de sentir ce que l'image qui le suit nous offre de touchant et de vrai.

Il est si facile de déclamer contre l'ordre de la nature! Que cet ordre existe ou non, puisqu'il doit tenir à l'ensemble des choses, comment n'échapperait-il pas à la faiblesse de notre vue? On a donc beaucoup d'avantages lorsqu'on se permet d'argumenter contre l'auteur de la nature, en faisant valoir tous les désordres apparens du monde moral et du monde physique; mais qu'y a-t-il à gagner dans cette audacieuse et triste lutte? On n'en peut sortir victorieux sans en être plus à plaindre, moins disposé à faire le bien, et plus sensible à tous les maux qui environnent notre frêle existence. Nous en appelons à l'auteur de *Candide*; c'est lui-même qui a dit dans celui de ses ouvrages où il raisonne le plus sérieusement: « Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisque en effet peu d'hommes souhaitent la mort..... On aime à murmurer, il y a du plaisir à se plaindre; mais il y en a plus à vivre. Lisez les Histoires, nous dit-on, ce n'est qu'un tissu de crimes et de malheurs. D'accord; mais les Histoires ne sont que le tableau des grands événemens. On ne conserve que la mémoire des grandes tempêtes; on ne prend point garde au calme;

on ne songe pas qu'en général il y a plus d'années tranquilles que d'années orageuses, qu'il y a plus de jours innocens et sereins que de jours marqués par de grands crimes et par de grands désastres, etc. »

En effet, quelle compensation pour les peines les plus vives que le bonheur attaché au seul sentiment de l'existence! Quelle consolation dans les douleurs les plus sensibles que la facilité de mourir, lorsqu'on est véritablement las de vivre! quelle diversion au malheur le plus réel, la crainte de la mort, que le charme de l'espérance qui nous accompagne presque tous jusqu'au terme fatal! Quelle foule de peines et de maux la nature n'épargne-t-elle pas enfin à notre sensibilité, ou en épaississant sur nos yeux le voile de l'avenir, ou en détruisant par l'effet même de la douleur le sentiment que nous en aurions eu, où en disposant les impressions dont nous sommes susceptibles à se succéder si rapidement, que même les plus vives ne laissent que des traces fugitives et légères!

Il me semble qu'une des plus douces occupations de la vie serait de se rendre attentif à tous les biens que la nature nous prodigue, à tous les maux dont elle nous garantit. Il en résulterait une impression habituelle de reconnaissance qui serait la plus sainte, la plus pure et la plus raisonnable de toutes les religions; car je ne conçois point de sentiment plus propre à modérer les passions funestes à notre bonheur, je n'en conçois point qui puisse disposer plus heureusement notre ame à la patience, à la douceur, à cette bienveillance universelle pour les autres, que l'homme sensible regardera toujours comme le seul moyen d'acquitter en quelque manière ce qu'il doit à la nature et au pouvoir qui préside

à notre destinée. Je vois tout le mal qu'a fait la religion; mais la religion n'a jamais été qu'un lien de crainte et de terreur; n'en faites plus qu'un culte d'amour et de reconnaissance : l'influence de ce culte, j'en conviens, sera moins puissante; les prêtres de ce culte auront peu de revenus et peu de crédit; mais quels torts la philosophie et l'humanité auraient-elles encore à lui reprocher?

Je crois m'apercevoir que le zèle du nouvel apôtre me gagne, et je crains de ne pas prêcher aussi bien que lui; il est donc temps de finir mon sermon pour revenir au sien. Le sien, comme nous l'avons dit, est en trois volumes.

Dans le premier, il expose les objections qu'on a faites dans tous les temps contre la Providence, et, pour y répondre, il cherche à établir quelques opinions que nous abandonnerons à la dispute des physiciens. Il démontre un peu plus clairement que la plupart des maux de l'humanité naissent du vice de nos institutions politiques, et non pas de la nature, etc.

Dans son second volume, il attaque le principe de nos sciences; il veut faire voir qu'elles nous égarent, ou par la hardiesse de leurs recherches, ou par la faiblesse de leurs méthodes; que, s'étant séparées les unes des autres, chacune d'elles a fait pour ainsi dire un *cul-de-sac* du chemin par où elle est entrée, etc. L'attraction de Newton n'est pas mieux traitée que les tourbillons de Descartes. Il cherche une faculté plus propre à découvrir la vérité que notre raison; il croit l'avoir trouvée dans cet instinct sublime appelé *le sentiment*, et sur ce point l'on ne saurait guère le blâmer; car il est très-évident que notre philosophe a bien les meilleures raisons

du monde pour faire beaucoup plus de cas de la sensibilité que de la raison.

Son troisième volume présente l'application de ses principes à la nature même de l'homme. Il fait voir qu'il est formé de deux puissances, l'une physique, l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux sentimens contraires, dont l'un est celui de sa misère, et l'autre celui de son excellence. Il prétend que tout ce qui nous paraît délicieux et ravissant dans nos plaisirs naît du sentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui se montre à nous à l'extrémité de nos perspectives; que nos maux et nos erreurs ne viennent que de ce que nous portons trop souvent le sentiment de l'infini sur les objets passagers de ce monde, et celui de notre misère et de notre faiblesse sur les plans immortels de la nature. Cela peut être fort sublime, mais cela n'est pas fort intelligible. Ce qui l'est beaucoup plus, ce sont ses vues sur l'intérêt général des sociétés, sur le moyen de réformer nos institutions politiques, de fournir au peuple plus de ressources, de subsistances et de bonheur, enfin de ranimer chez lui l'esprit de religion et de patriotisme, sans lequel, dit-il, le bonheur d'une nation est bientôt épuisé, quand on le composerait d'ailleurs des plans les plus avantageux de finances, de commerce et d'agriculture. Ces différens projets sont terminés par l'esquisse d'une éducation nationale. Quelque chimérique que soit encore une grande partie de ces dernières vues, l'objet en est si important, l'ame honnête et sensible de l'auteur s'y peint d'une manière si vraie et si touchante, qu'on ne saurait les lire sans intérêt.

Nous venons d'indiquer la marche générale du livre,

mais ce n'est presque en donner aucune idée; l'auteur s'en écarte à chaque instant, et ne saurait mieux faire; car le fonds de l'ouvrage ne porte, comme l'on voit, que sur des observations fausses, des principes de physique tout-à-fait erronés; il n'offre que des idées communes ou la métaphysique du monde la plus obscure; mais tout cela est mêlé de tant de peintures riches et variées, de tant de digressions intéressantes, que le talent de l'écrivain fait oublier à tout moment ce qu'il a dit ou ce qu'il va dire d'absurde et de ridicule; l'ensemble de l'ouvrage respire d'ailleurs une mélancolie si douce, une sensibilité si aimable, un amour si vrai pour tout ce qui est honnête et vertueux, que, si la critique n'en est pas entièrement désarmée, il ne peut manquer au moins de laisser une impression très-favorable à l'auteur.

Un Défenseur du peuple à l'empereur Joseph II, sur son Réglement contre l'Émigration (1). C'est une déclamation aussi respectueuse qu'elle est franche et hardie, et l'on ne peut en blâmer l'intention, puisqu'il s'agit de la défense des droits de l'homme et de sa liberté; mais elle n'apprend rien de neuf. On sait fort bien qu'en général ce n'est guère par les lois ou par la force qu'on doit se flatter de prévenir ni les émigrations, ni les suicides; cependant est-il bien certain que l'homme né et élevé dans une société quelconque ait le droit de se dispenser des charges que lui imposent les lois de cette société, aussitôt qu'il lui plaira de se persuader qu'il est de son intérêt particulier de renoncer aux avantages

(1) 1785. C'est une des premières brochures politiques de Brissot Warville.

dont elle l'a fait jouir jusqu'alors? S'il est permis d'en douter, nous osons croire encore que, en supposant même cette vérité bien démontrée en morale ou en métaphysique, ce serait trop exiger sans doute des gouvernemens que de les inviter à la mettre en maxime ou à en faire un principe d'administration. Notre défenseur du peuple va bien plus loin; il ne se borne pas à soutenir que les émigrations sont légitimes, il semble même vouloir prouver qu'elles sont utiles et commodes.

« Les émigrans n'enlèvent pas le sol d'un pays, et c'est dans le sol seul que sont les vraies richesses des nations (comme s'il pouvait exister un sol riche sans culture et sans population). L'appauvrissent-ils en emportant des meubles, leur argent? Emporter des meubles d'un pays, c'est lui rendre un double service, c'est introduire un vide dans la consommation, un vide à remplir, de nouveaux besoins à satisfaire. L'émigrant porte ces meubles dans d'autres pays, il en fait naître le goût; avant qu'on y en fabrique de semblables, il s'écoulera un certain temps; on en fera venir de son ancienne patrie : nouvelle consommation, débouché nouveau. Qui a répandu les modes, les livres, les marchandises de la France dans toute l'Europe? L'émigration perpétuelle de ses légers habitans, l'émigration forcée des protestans. »

Ceci n'aurait-il pas l'air d'une mauvaise plaisanterie, si le ton dominant de ce petit ouvrage pouvait en laisser le soupçon? Une si sublime politique nous rappelle la réponse du roi de Prusse à un ministre de France (1), qui, en prenant congé de lui, s'avisa de lui demander très-officieusement ce qu'il pourrait obtenir du roi son

(1) M. le marquis de Valory. (*Note de Grimm.*)

maître de plus agréable à Sa Majesté. *Ah! si vous pouviez*, lui dit le roi, *m'obtenir une seconde révocation de l'Édit de Nantes!*

« Le jugement sur l'ouvrage de M. Necker », disait l'autre jour M. Cérutti, « est comme le jugement dernier; il sépare les bons d'avec les méchans. »

« En fait de fortune, » dit M. Franklin, « assez, c'est justement un peu plus qu'on n'a. »

On parlait l'autre jour devant mademoiselle Arnould de la triste maladie de M. de La Harpe, maladie fort célèbre dans l'antiquité : « Oui » dit-elle, « c'est la lèpre, « et c'est tout ce qu'il a des anciens. »

Feu madame la duchesse d'Orléans avait bien voulu céder enfin, dans les derniers jours de sa vie, aux instances qu'on lui avait faites pour recevoir le curé de Saint-Eustache. Ce bon curé lui dit beaucoup de choses, qu'il croyait fort édifiantes, de la part de Dieu. Elle paraissait l'écouter avec une grande attention : « Comment, monsieur le curé, c'est Dieu qui a dit tout cela? — Oui, Madame. — En êtes-vous bien sûr? — Oui, sans doute, Madame, c'est Dieu lui-même. »

On a donné, le 18 avril, sur le Théâtre Italien la première représentation de *Théodore*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Marsollier des Vivetières, auteur du *Vaporeux*, comédie qui a eu une sorte de succès; des *Deux Aveugles de Bagdad* et de quelques autres opéra comiques, tous assez

mal reçus. La musique de celui-ci est le premier essai dans ce genre de M. Davaux, connu très-avantageusement par un grand nombre de symphonies charmantes et des quatuors pleins de grace et de facilité.

Le sujet de *Théodore* est tiré d'une pièce anglaise; l'intérêt en est faible, sa marche languit dès la fin du premier acte. L'amour de Théodore et de Belton intéresse peu, parce qu'il est peu développé dans les premières scènes; le danger qui le menace, éloigné au moins jusqu'à l'arrivée de Colmann, ne paraît point assez pressant pour déterminer si promptement cette jeune personne à fuir avec Belton, un époux qu'elle ne connaît pas encore. Son retour à ce qu'elle doit à son père et à la générosité de son procédé ne produit pas tout l'effet que l'on devait attendre d'une situation aussi intéressante, parce qu'elle n'est point préparée; le dénouement au contraire, prévu dès la première scène du troisième acte, n'en pouvait produire et n'en a produit aucun. Cette nouvelle pièce de M. Marsollier offre d'ailleurs des détails agréables, un style assez correct, et nous croyons que, réduite en deux actes, elle eût obtenu un succès plus décidé (1).

L'ouverture de cet opéra comique et les symphonies jouées dans les entr'actes ont fait le plus grand plaisir; plusieurs morceaux de chant ont été applaudis, quelques-uns même, principalement dans le rôle de la soubrette, ont été redemandés avec empressement; presque tous, s'ils n'ont pas le mérite d'être neufs et piquans, ont au moins celui de la clarté et d'une intention propre au

(1) Nous venons d'apprendre que M. Desprès, jeune homme connu par plusieurs pièces fugitives, pleines d'esprit et de gaieté, a beaucoup de part au dialogue de ce petit drame. (*Note de Grimm.*)

sens des paroles, au caractère des interlocuteurs et à leur situation.

La Poétique de la Musique, par M. le comte de Lacépède, des Académies et Sociétés royales de Dijon; Lyon, Toulouse, Rome, etc. Deux volumes in-8°. Ces deux volumes sont employés à nous apprendre avec beaucoup d'esprit et de peine, quelquefois avec une grande profusion de métaphores et d'images, plus souvent encore avec trop d'emphase, que les principes qui dirigent le génie poétique doivent diriger également le génie musical. Cette idée est plus vraie sans doute qu'elle n'est neuve et utile; l'auteur en a suivi tous les développemens, en l'appliquant aux trois grandes divisions de l'art, à la musique de théâtre, à la musique d'église et à la musique de concert; mais quant aux procédés particuliers à la musique pour produire les différens effets que le poète doit attendre du compositeur, il les a traités d'une manière un peu trop vague et trop générale. Concevoir l'ensemble d'un ouvrage comme M. le chevalier Gluck, faire l'ouverture d'un opéra, en composer le récitatif, les airs, les scènes, les *duo*, les *trio*, et le chant et l'orchestre toujours comme M. le chevalier Gluck, c'est de toutes les leçons données dans ces deux volumes à nos jeunes artistes celle qui nous a paru la plus claire; peut-être est-elle aussi la plus originale.

MAI.

Paris, mai 1785.

La tragédie d'*Albert et Émilie*, donnée au Théâtre Français, pour la première et la dernière fois, le samedi 30 avril, est de M. Dubuisson, auteur de *Thamas Kouli-Kan*, du *Vieux Garçon* et de plusieurs autres pièces reçues, mais non encore jouées, telles que *Constantin d'Écosse*, dont M. le Garde des Sceaux n'a pas voulu permettre la représentation, parce que c'est un amour incestueux qui en fait tout l'intérêt. Le fonds de celle qui vient d'éprouver une censure beaucoup plus fâcheuse encore est tiré d'une tragédie allemande, *Agnès Bernau* (1); M. Friedel nous apprend qu'elle est l'ouvrage d'un comte de l'Empire, Bavarois de nation, qui, voué au service de l'État, n'a écrit cette pièce que pour se délasser d'affaires plus importantes; c'est un sujet historique, l'événement est de l'année 1435.

Dans la pièce originale, la scène est tantôt dans le château de Vohbourg, tantôt sur les bords du Danube, tantôt dans une place de Ratisbonne, tantôt aux environs de Straubing, etc.; dans la pièce française, nous ne sortons point de la résidence du duc; mais, pour conserver cette régularité, il nous en a coûté sans doute plus d'une invraisemblance d'un autre genre.

Si cette pièce offre quelques situations intéressantes, ne sont-elles pas consacrées depuis long-temps au théâtre

(1) On la trouve dans le quatrième volume du nouveau *Théâtre allemand*. (*Note de Grimm.*)

dans des ouvrages du plus grand effet? Comment se flatter de réussir en se bornant à des ressources si connues, et dont on ne fait pas un emploi plus sage et plus heureux? C'est avec le fonds d'*Inès de Castro*, c'est avec ce que le spectacle de *Tancrède* a de plus pathétique et de plus imposant que M. Dubuisson est parvenu à faire une des plus mauvaises farces tragiques que nous ayons vues depuis long-temps. Si le plan de l'ouvrage est mal conçu, l'exécution a paru plus négligée encore; c'est du bruit sans mouvement et sans intérêt; ce sont des personnages et des caractères tourmentés, sans énergie et sans passion; aucun développement de sensibilité naturel et vrai, aucun morceau d'éloquence digne d'être remarqué, pas même cette chaleur, cette fièvre de style qui dans *Thamas Kouli-Kan* avait laissé concevoir quelque espérance des talens de l'auteur pour la scène tragique.

Sur l'entrée de l'abbé Morellet à l'Académie Française (1).

Ce timbalier philosophique,
Admis, parmi les vétérans,
Dans le fauteuil académique,
Prend la palme des mécréans.
Mais qu'on plaisante ou qu'on raisonne
Sur ce choix tant que l'on voudra,
Il est certain qu'il est mieux là
Qu'il ne fut jamais en Sorbonne.

On a donné, le mardi 3, sur le théâtre de l'Opéra,

(1) L'abbé Morellet fut élu en 1785 à la place de l'abbé Millot, et vint prendre séance le 16 juin.

la première représentation de *Pizarre, ou la Conquête du Pérou*, opéra en cinq actes; les paroles sont de M. le chevalier Duplessis, la musique de M. Candeille.

La manière défavorable dont le public a accueilli cette première production de M. le chevalier Duplessis a dû ne lui laisser aucune incertitude à cet égard. Ce n'est pas qu'on lui ait su mauvais gré d'avoir essayé de traiter, comme tant d'autres l'ont fait avant lui, un événement pris ailleurs que dans les siècles héroïques de la Grèce, et d'avoir espéré qu'un fait historique pourrait réussir sur le même théâtre où *les invraisemblables aventures de l'étrange famille d'Agamemnon* ont fait répandre tant de larmes; on aurait seulement désiré qu'il eût senti que le costume original du peuple péruvien, l'appareil imposant de ses cérémonies religieuses, le tableau de l'invasion de ses conquérans avides, et la destruction même du temple du Soleil à grands coups de fusées, ne suffisaient pas pour faire un bon opéra; on eût désiré que, en dédaignant cette mythologie à qui l'antiquité doit tant de chefs-d'œuvre si heureusement imités par nos modernes, M. Duplessis n'eût pas présenté dans son opéra une intrigue purement romanesque, qui n'a de vrai que les noms de Pizarre et d'Atabalipa; on eût désiré qu'il eût conservé à ses Américains cette énergie et ces mœurs presque sauvages dont M. de Voltaire nous a laissé un si beau modèle dans sa tragédie d'*Alzire*. M. Duplessis a cru qu'il lui suffisait d'attacher l'intrigue la plus usée et la plus mal conduite au grand événement de la conquête du Pérou, pour intéresser ses spectateurs; mais on a trouvé avec raison que l'amour de Pizarre était sans vraisemblance, et celui de Zamore et d'Alzire sans caractère et sans mouvement. Le rôle

d'Atabalipa a paru dégradé gratuitement et presque inutile à l'action. Tous les événemens se succèdent avec une rapidité si précipitée qu'il n'en est aucun qui produise l'effet qu'on en devrait naturellement attendre. Quant au style, il est presque toujours d'une négligence et d'une faiblesse que la musique même qui a fait réussir *Panurge* n'aurait pu dissimuler.

Celle de cet opéra est de M. Candeille, ancien chanteur des chœurs de l'Opéra. Le compositeur a prouvé dans cet ouvrage combien les compositions des Gluck, des Piccini, des Sacchini, des Grétry et des Philidor étaient présentes à sa mémoire; son opéra les rappelle continuellement, et souvent il n'a pas même l'art si facile de placer à propos les motifs de ces grands maîtres; il semble quelquefois ne les employer que pour contrarier et le sens des paroles et le sentiment de la situation qu'il avait à exprimer. Mais c'est trop s'arrêter à l'une des plus faibles compositions qui aient encore paru sur notre scène lyrique.

On parle beaucoup dans ce moment de deux jeunes personnes, nommées l'une *Paméla* et l'autre *Erminé*, qui, après après avoir été élevées par madame la comtesse de Genlis comme deux orphelines anglaises, se trouvent être aujourd'hui les filles de cette dame; son mari vient de les reconnaître, et madame de Montesson se charge de les doter comme elle a doté leurs sœurs aînées. C'est un essai, dit-on, que madame de Genlis a voulu faire sur la différence que pourrait laisser l'éducation entre un enfant qni aurait toujours connu son origine et celui qui l'aurait ignorée jusqu'au moment où sa sensibilité se trouverait entièrement développée; elle

a voulu éprouver aussi ce que pourrait produire sur une ame bien née le sentiment du plus grand des bienfaits; on assure que l'expérience a réussi au-delà de toute espérance, ces deux enfans s'annonçant par les dispositions les plus heureuses et un caractère vraiment céleste. La malignité, qui fait beaucoup de commentaires sur ce roman d'un genre assez nouveau, ajoute que M. le duc de Chartres donne cent mille écus à M. de Genlis pour avoir si bien gardé le secret qu'on avait exigé de sa tendresse paternelle.....

Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus, ou Imitation d'un pamphlet anglo-américain, par M. le comte de Mirabeau; suivies de plusieurs pièces relatives à cette institution, avec cette épigraphe, tirée d'une lettre du général Washington.

> *The glory of soldiers cannot be completed without acting well the part of citizens.*

Si cette diatribe n'est quant au fond qu'une imitation d'un pamphlet imprimé l'année dernière à Philadelphie, elle appartient au moins tout entière à M. de Mirabeau, par un style qui a un caractère de chaleur, de véhémence et de liberté, auquel on ne saurait se méprendre. On y attaque l'institution de l'ordre des *Cincinnati*, comme la création d'un véritable patriciat, d'une noblesse militaire qui ne tardera pas à devenir une noblesse civile, comme une aristocratie d'autant plus dangereuse, que, étant née hors de la constitution et des lois, les lois n'ont pas pourvu aux moyens de la réprimer, et qu'elle pèsera sans cesse sur la constitution dont elle ne fait point partie, jusqu'à ce que, par des

attaques, tantôt sourdes et tantôt ouvertes, elle s'y soit mêlée, ou que, après l'avoir long-temps minée, elle l'ébranle à la fin et la détruise, etc.

Tout ce qu'un homme d'autant plus passionné pour la liberté qu'il a passé la moitié de sa vie en prison, tout ce qu'un écrivain plein de Jean-Jacques et de sa philosophie peut dire sur un pareil sujet, n'est pas difficile à imaginer; des discussions de ce genre ne sont guère susceptibles d'une analyse suivie. Si la plus grande partie des reproches qu'on fait à l'institution tombe d'elle-même depuis que la société a renoncé au statut qui rendait la dignité des *Cincinnati* héréditaire, il n'en est pas moins vrai que tout signe extérieur de distinction, quelque patriotique qu'en soit l'origine, se conciliera toujours difficilement avec l'égalité républicaine, et paraît surtout diamétralement opposé à cette loi de la confédération générale des États américains, qui porte en termes exprès *que les États-Unis assemblés en congrès, ni aucun d'eux en particulier, n'accorderont aucun titre de noblesse.* « L'ordre des *Cincinnati* usurpe donc, dit notre auteur, une noblesse qui n'est ni donnée ni accordée par la législation; il la confère en violant et pour ainsi dire en défiant les lois du Congrès et des États qui se sont interdit cette liberté; il commence la guerre à son pays.... »

On aurait pensé tout ce qu'ose dire M. de Mirabeau, qu'on aurait dû s'arrêter, ce semble, à la seule idée que le général Washington n'a pas dédaigné d'être à la tête de l'institution. Un héros citoyen tel que lui n'aime sûrement pas moins que M. de Mirabeau la gloire et la liberté de son pays; il n'en respecte pas moins les lois et le bonheur; les dangers attachés à une société de ce

genre n'ont pu échapper à la pénétration de ses vues; mais il a jugé sans doute que l'utilité en était assez importante pour balancer ces risques. Peut-être n'existait-il à ses yeux point de moyen plus propre à entretenir l'esprit militaire qui fonda la nouvelle république, et qui peut seul encore en assurer la conservation; point de lien plus propre à réunir au besoin les défenseurs de la patrie que la paix venait de séparer, à rapprocher plus facilement les intérêts divers de toutes les provinces de la confédération, à former une sorte d'influence secrète capable de maintenir sans effort l'autorité du Gouvernement dans les temps de trouble et de division; enfin, point de gage et plus simple et plus honorable de la reconnaissance des Américains pour la nation qui fit de si généreux sacrifices à l'établissement de leur puissance et de leur liberté.....

Une des idées les plus originales de l'ouvrage de M. de Mirabeau, c'est sans doute son calcul sur l'honneur de succession, qui lui paraît d'autant plus ridicule qu'il s'accroît dans l'opinion à mesure qu'il s'affaiblit réellement en s'éloignant de plus en plus de sa source.

« En effet, dit-il, on conviendra que le fils d'un homme n'appartient que pour moitié à la famille de son père, l'autre moitié appartient à la famille de sa mère; ainsi, quand le fils entre dans une autre famille, la part du père de celui-ci sur son petit-fils n'est que de $\frac{1}{4}$, sur l'arrière-petit-fils de $\frac{1}{8}$, à la génération suivante de $\frac{1}{16}$, ensuite de $\frac{1}{32}$, et progressivement ainsi, de sorte qu'en neuf générations qui embrasseront environ trois cents ans, tel qui est aujourd'hui chevalier de l'ordre de *Cincinnatus* ne participera que pour $\frac{1}{512}$ dans le chevalier existant alors; ce qui, en admettant comme indubitable

la fidélité des femmes américaines pendant neuf générations, mérite si peu de considération, qu'il n'est pas un homme raisonnable qui, pour aspirer à un si mince avantage, voulût courir les dangers de la jalousie, de l'envie, de la malveillance de ses compatriotes... »

L'honneur rétroactif chez les Chinois lui paraît bien plus raisonnable; il encourage, dit-il, les parens à donner à leurs familles une éducation vertueuse, et c'est ainsi qu'il rend héréditaire la vraie noblesse, celle de l'ame. L'honneur de succession, tombant sur une postérité qui ne peut prendre aucune part à ces vertus passées dont il est pourtant la récompense, nuit à cette postérité même, parce qu'il lui est plus commode de jouir d'une dignité de convention que de se faire une dignité personnelle, parce qu'il la rend fière et paresseuse, etc.

De l'Amour de Henri IV pour les Lettres; un volume in-16, avec cette épigraphe :

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent sa tête.

Ce petit ouvrage est de l'abbé Brizard, qu'on avait désigné pour successeur à M. Chérin, généalogiste du roi, qui vient de mourir ces jours passés. Nous attendons du même auteur de nouveaux Mémoires sur la vie privée de Henri IV, où l'on a rassemblé tout ce qui concerne sa jeunesse et son éducation; ces Mémoires seront suivis d'un recueil des lettres les plus intéressantes de ce prince. Il en existe un très-grand nombre, près de trois mille dans les seuls Mémoires de Sully, beaucoup davantage à la Bibliothèque du Roi, à celle de l'Hôtel-de-

Ville, dans les différens cabinets de l'Europe, et plus encore peut-être entre les mains des descendans ou des héritiers de ceux qui furent les compagnons de sa gloire et de ses travaux.

Quoique toutes les anecdotes contenues dans cette petite brochure ne soient pas nouvelles, on les relit avec intérêt; plusieurs du moins étaient peu connues. En voici une qui nous a paru trop digne d'être remarquée pour nous refuser au plaisir de la transcrire ici.

« Henri avait onze ans, on venait de lui lire la Vie de Camille et celle de Coriolan. La Gaucherie, son précepteur, lui demanda auquel des deux héros il aimerait mieux ressembler; le jeune homme, charmé de la vertu de Camille, lui donna la préférence sans balancer...; et rappelant lui-même les exploits des deux Romains, il se passionnait autant pour la générosité du premier qu'il s'indignait contre le crime du second. La Gaucherie le voyant ainsi échauffé: « Eh bien, lui dit-il, vous avez un Coriolan dans votre famille; » alors le sage instituteur lui raconta l'histoire du connétable de Bourbon... Pendant ce récit, le jeune homme s'agitait, allait et venait par la chambre, s'asseyait, se levait, frappait des pieds, versait des larmes de dépit qu'il s'efforçait vainement de cacher; enfin, n'y pouvant plus tenir, il prend sa plume, court à une carte généalogique de la Maison de Bourbon qui était contre la muraille, en efface le nom du Connétable, et écrit à sa place celui du *chevavalier Bayard.* »

Comment oublier encore ce trait non moins précieux de la lettre que ce prince écrivit, à l'âge de vingt-quatre ans, à M. de Batz, qui lui avait offert son château de Suberbye? « Combyen que soyés de ceus là du pape, je

ne avès come le cuydyés mesfyance de vous dessus ces choses. Ceus quy suyvent tout droyt leur consyance sont de ma relygyon, et moy je suys de cele de tous ceus là quy sont braves et bons. »

Les Deux Mentors, traduction libre de l'anglais; par M. D. L. P., c'est-à-dire de La Place, à qui nous devons les premières traductions du *Théâtre anglais* et celle de *Tom-Jones*.

Le but de l'ouvrage est très-moral, la fin n'est pas même entièrement dépourvue d'intérêt; mais nous osons douter qu'il y ait beaucoup de lecteurs assez intrépides pour arriver jusque-là; car il faut braver au moins un volume et demi de la narration la plus traînante et la plus fastidieuse, du style tout à la fois le plus difficile et le plus négligé. Il s'agit de prouver que

Dût-il à la fortune allier la grandeur,
Tout mortel sans vertu cherche en vain le bonheur.

C'est une vérité dont assurément l'on peut se convaincre sans faire de pénibles efforts.

Épigramme, par M. Dupuy-des-Islets.

D'un air contrit certain folliculaire
Se confessait au bon père Pascal:
« J'ai, disait-il, délateur et faussaire,
Vendu l'honneur au poids d'un vil métal.
Dans le mépris je consume ma vie;
Ennemi-né du goût et du génie,
J'arme contre eux la sottise et l'envie;
Ce qui fut bien me parut toujours mal.....
— Ah! laisse là ce détail qui m'attriste,

Que ne dis-tu tout d'un coup, animal,
Que ton métier est d'être journaliste! »

Le bon Siècle, *par le même.*

O le bon siècle! on sait apprécier
Tous les talens; le sexe aime le sexe;
Nul prince n'a cet orgueil qui nous vexe;
L'un est marchand, l'autre banqueroutier.
A la vertu s'immolant tout entier,
Monsieur Caron (1) prêche la bienfaisance;
Sans y penser notre archevêque pense;
Et malgré lui de Grasse est un guerrier (2).

On a donné, le jeudi 5, sur le Théâtre Français, la première représentation de *la Comtesse de Chazelles*, comédie en cinq actes et en vers. Le nom de l'auteur a été long-temps un secret gardé avec le plus grand soin par l'acteur qui avait été chargé de la présenter à la Comédie, le sieur Molé; et ce secret était d'autant plus propre à piquer la curiosité, qu'on se permettait d'avouer que l'ouvrage était d'une personne aussi distinguée par son esprit que par son rang. Le public l'avait donné tour à tour au marquis de Montesquiou, à M. de Ségur, à madame la marquise de Montesson, à madame la comtesse de Balby, et même à Monsieur, frère du roi. Ce n'est que la veille de la représentation qu'on en a soupçonné le véritable auteur; et ce n'est qu'après la chute de cette comédie que madame de Montesson a eu le courage de l'avouer. Son sexe, une sorte de respect que devaient naturellement inspirer les liens secrets qui

(1) Beaumarchais.

(2) L'amiral de Grasse; voir tome XI, p. 134 et note.

l'unissent à M. le duc d'Orléans, les succès qu'elle a obtenus sur son théâtre et comme actrice et comme auteur, rien n'a pu gagner en sa faveur l'indulgence du public que cette nouveauté avait attiré en foule. Les gens de la cour, qui ce jour-là ne formaient pas la classe des spectateurs la moins nombreuse, ont prouvé, par l'accueil sévère avec lequel ils ont reçu l'ouvrage dès la première scène (1), qu'ils pardonnaient encore moins à madame de Montesson ses prétentions à l'esprit que le rang secret où la fortune et le goût du premier prince du sang l'ont fait monter. Ce sont les gens de lettres, qui d'ordinaire supportent si difficilement toute incursion faite sur leur domaine par les femmes ou par les gens du monde, qui l'ont traitée avec le plus d'indulgence; peut-être qu'un succès mérité les eût ramenés à leurs principes d'usage. Au reste, leur sévérité a été suppléée au-delà même de toute mesure par celle des spectateurs que nous venons de désigner; il semblait qu'ils eussent à se dédommager des applaudissemens que la politesse leur avait souvent fait prodiguer à l'auteur sur son théâtre particulier, et l'on ne peut dissimuler qu'ils lui ont fait payer assez cher, dans cette occasion, la gloire de ses succès domestiques.

Le fonds de la pièce est tiré en grande partie du roman des *Liaisons dangereuses*, de M. de La Clos, et de celui de *Clarisse*, de Richardson; l'auteur a emprunté de ce dernier et le caractère de la jeune fille que Love-

(1) Il suffira de citer une seule preuve de cette mauvaise disposition. La comtesse de Chazelles dit à son amant. « Pouvez-vous me cacher votre cœur... *quand j'ai tant de plaisir à vous ouvrir le mien?* » Quelque mauvais plaisant s'est rappelé malheureusement *les Cœurs* du chevalier de Boufflers, et l'expression la plus indifférente en elle-même est devenue aux yeux du public une équivoque grossière dont on a ri aux éclats. (*Note de Grimm.*)

lace appelle son *Bouton de rose*, et la catastrophe du dénouement.

La comtesse de Chazelles, conçue d'après la présidente de Tourvel des *Liaisons dangereuses*, est une jeune veuve, retirée depuis six mois à la campagne, chez une tante du comte de Surville; c'est le héros de la pièce; il participe également du caractère de Valmont et de celui de Lovelace, bien supérieur au premier.

On ne peut se dispenser de convenir que l'intérêt de cette comédie-drame est très-faible pendant les quatre premiers actes, et qu'il est souvent suspendu par des scènes tout-à-fait inutiles à l'action. Le rôle du séducteur, M. de Surville, a paru mal conçu; le récit qu'il fait de ses séductions dans le premier acte annonce bien son caractère; mais son inaction prolongée pour ainsi dire jusqu'à la fin de la pièce ne le développe point assez, ne jette pas sur l'intrigue le mouvement, l'intérêt de curiosité que promettait le rôle d'un homme aussi dangereux; tout ce qu'il avait à faire pour arriver à son but est consommé avant que la pièce commence; il n'a plus personne à séduire; il ne nous montre ainsi que ce que son caractère a de plus vil et de plus odieux : on ne lui reconnaît aucun des charmes qui ont pu faire illusion en sa faveur; on n'est jamais tenté de partager celle des personnages qui l'entourent; il ne produit jamais qu'une impression triste et pénible. La scène qui se passe, au second acte, entre la comtesse de Chazelles et la jeune Nanine, cette situation si heureuse et si piquante n'excite que l'intérêt du moment; l'auteur n'a pas continué de lier à la marche de sa pièce ce rôle si propre à lui donner du mouvement, à développer l'intrigue, l'adresse et les ressources dont le caractère du séducteur

semblait naturellement susceptible. Le rôle de madame d'Auvray, toujours annoncée et ne paraissant jamais, a été trouvé insignifiant et froid; presque étranger à toute l'action, il ne sert qu'au dénouement, et c'est un ressort pour ainsi dire trop loin de la scène pour y pouvoir être d'un grand effet. Enfin on a jugé que les principaux caractères de cette comédie étaient fort au-dessous de ceux qui leur avaient servi de modèle; mais on a rendu trop peu de justice au rôle de madame de Chazelles, continuellement intéressant, à un style facile et presque toujours correct, à un dialogue plein de naturel et souvent de sensibilité, à quelques critiques de nos vices et de nos ridicules bien saisis, enfin à plusieurs détails agréables qui méritaient sûrement plus d'indulgence et de faveur que la pièce n'en a obtenu.

L'auteur de cette comédie, dans des transes que n'éprouva jamais un jeune poète qui attendrait du succès de sa pièce et sa fortune et sa réputation, était au Rainey, terre appartenant à M. le duc d'Orléans. Ce prince n'avait pu tenir au désir de venir lui-même à Paris pour être informé plus tôt du sort d'un ouvrage auquel il prenait un intérêt que justifie assez son attachement pour l'auteur. Sa sensibilité fut mise à de rudes épreuves: on venait l'instruire à chaque instant de ce qui se passait à la Comédie, et d'acte en acte les mécontentemens se manifestaient davantage. On rassembla le même soir, chez M. le duc d'Orléans, le peu d'amis qui avaient été dans la confidence; tous demeurèrent convaincus que cette chute était essentiellement l'effet d'une cabale puissante, dont les intentions malévoles, dès les premiers vers de la pièce, n'avaient pu paraître douteuses (1). On

(1) M. l'abbé Aubert, auteur des Petites-Affiches, a montré à M. le duc

arrêta donc d'en essayer une seconde représentation, avec des retranchemens et des changemens que l'on crut propres à en rétablir le succès. Madame de Montesson, arrivée le lendemain à Paris, s'empressa de s'en déclarer l'auteur, en annonçant qu'elle se serait interdit cet aveu si la pièce eût eu du succès (abnégation d'amour-propre dont une grande souveraine seule a, dit-on, donné l'exemple) (1); mais que la pièce étant tombée, elle ne voulait pas qu'on pût en accuser un autre. Elle s'occupa sur-le-champ à faire les changemens qui lui avaient été indiqués; la seconde représentation fut annoncée sur l'affiche pendant plusieurs jours, et l'on dit dans le monde que l'événement de la mort de M. le duc de Choiseul, à qui madame de Montesson avait été fort attachée, était l'unique cause de ce retard. Avant d'en appeler cependant à un second jugement, quelques amis conseillèrent à l'auteur de faire relire son ouvrage devant un comité, composé du marquis de Montesquiou, du maréchal de Duras, du comte de Bissy, de quelques autres gens de la Cour, et de M. Suard, homme de lettres, qu'on avait jugé plus propre qu'un autre à être appelé à ce conseil; il fut d'avis d'en hasarder une seconde représentation. Tous les autres, plus éclairés ou plus adroits (car il n'y a aucun risque à conseiller de ne pas donner un ouvrage), furent d'une opinion contraire, et madame de Montesson consentit à retirer sa pièce. Elle va la faire imprimer et

d'Orléans un billet anonyme qu'il avait reçu le jour de la première représentation de *la Comtesse de Chazelles*, où on le menaçait de cent coups de bâton s'il ne disait pas de l'ouvrage tout le mal qu'il y aurait à en dire. Beaucoup de gens ont osé soupçonner la probité de l'abbé Aubert et l'accuser d'être lui-même l'auteur de cette proposition incivile. (*Note de Grimm.*)

(1) Il est vrai que, pour s'y résoudre, l'on sait que dans ce genre même elle a obtenu plusieurs fois le plus brillant succès. (*Note de Grimm.*)

distribuer dans le public, pour se disculper au moins du reproche d'immoralité qu'on a cherché à répandre sur cet ouvrage, et peut-être aussi pour prouver au lecteur calme et sans prévention que la pièce méritait un traitement moins sévère que celui qu'elle a eu le malheur d'éprouver.

JUIN.

Paris, juin 1785.

M. DE PAULMY vient de faire imprimer un nouvel ouvrage de feu son père, M. le marquis d'Argenson, sous le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne, composés, en 1736, par l'auteur des Considérations sur le Gouvernement de France*; un volume in-8°, de plus de 400 pages. Quoique ce dernier ouvrage, ainsi que l'éditeur veut bien l'avouer lui-même, *soit de bien moindre conséquence que le premier*, il nous avait paru fait pour intéresser la curiosité de nos lecteurs; comme il ne se vend point, comme il n'en existe même qu'un fort petit nombre d'exemplaires, nous n'avons rien négligé pour nous en procurer un, et nous allons tâcher de rassembler ici ce qu'on y a cru voir de plus neuf et de plus intéressant.

«Un homme en place, un ministre qui, après avoir observé les hommes, après s'être observé lui-même avec la philosophie de Montaigne, oserait encore écrire ses pensées avec la même bonne foi, la même énergie et la même naïveté de style, ferait sans doute le livre du monde le plus utile et le plus piquant; mais ce genre de caractère si original et si rare, il ne faut pas espérer, en dépit du

titre, le revoir dans ces nouveaux *Essais;* ils ne sont pas plus dans le goût de Montaigne que les Histoires de feu M. Rollin ne sont dans le goût de celles de Tacite ou de Salluste. Il n'y a pas plus de rapport entre la manière d'écrire qu'entre la manière de sentir des deux écrivains; le ton de franchise qu'on ne peut refuser entièrement à l'auteur des nouveaux *Essais*, quelque sincère qu'il puisse être, n'a cependant ni la bonhomie, ni la hardiesse, ni, si j'ose m'exprimer ainsi, cette intimité de confiance qui fait le premier charme de Montaigne. Ce qu'on y trouve bien moins encore, c'est cette variété continuelle de faits et d'idées, cette foule de traits également fins et profonds, cet aimable abandon, cette sève de génie enfin qui donne au livre le plus inimitable tant de grace, d'intérêt et d'originalité.

Les *Essais* de M. d'Argenson n'offrent qu'un mélange assez peu varié de pensées et d'anecdotes, dont les premières n'ont pas à beaucoup près le mérite d'être fort ingénieuses, ni les autres celui d'être bien neuves; mais on y verra quelques faits qu'on chercherait, je crois, vainement ailleurs, et l'on y reconnaîtra toujours, comme l'observe l'éditeur, l'homme qui a vécu dans la bonne compagnie et qui a été instruit de ce que tout le monde ne savait pas.

M. de Paulmy nous apprend dans son avertissement que, en rédigeant l'ouvrage de son père, il s'est permis de le réduire et d'adoucir les traits de quelques portraits qui pourraient encore aujourd'hui paraître tracés avec trop de force, quoique de tous les personnages présentés dans ce volume, il n'y en ait plus un seul qui soit en vie. Il nous permettra de regretter qu'il se soit donné cette dernière liberté; on lui eût pardonné bien plus volontiers

de retrancher encore de ce recueil ces jugemens si communs sur les hommes les plus célèbres de l'antiquité; jugemens qui, pour être d'un esprit fort sage, n'en sont pas moins ennuyeux, et ne nous apprendront sûrement pas à connaître tous ces grands hommes mieux que nous ne les connaissions déjà, grace aux pinceaux de Tacite et de Plutarque.

Ce que nous avons lu avec le plus d'intérêt, c'est ce qui concerne les hommes illustres de notre histoire. Un des articles les plus étendus de cette partie de l'ouvrage est celui du cardinal d'Amboise : voici quelques-unes des vues qui ont arrêté notre attention.

« Il y a des règnes qui doivent tout aux ministres, tel est celui de Louis XIII sous le ministère de Richelieu; d'autres où les rois et leurs ministres ont concouru si bien ensemble, que les peuples leur doivent une égale obligation, tels sont ceux de Henri IV et de Louis XIV... Il me semble que le règne de Louis XII prouve qu'il y en a pendant lesquels un bon roi opère seul le bien, et le ministre n'est qu'un simple exécuteur de ses sages volontés..... Le cardinal d'Amboise n'eut, à mon avis, d'autres vertus que celles de son maître; mais Louis XII en possédait qui lui ont acquis le beau titre de *père du peuple.* George d'Amboise avait de l'esprit, de l'habileté, de l'adresse; il s'en est principalement servi pour faire sa fortune, et ce n'est pas sa faute s'il ne l'a pas poussée plus loin; mais je pense que tout ce qui s'est fait de bien sous le règne de Louis XII appartient au monarque même, et que le blâme de ce qui s'est fait de mal doit tomber sur son premier ministre.... Louis ne voulut point absolument charger son peuple de nombreux impôts; mais le cardinal lui fit entreprendre des guerres

dispendieuses; il lui proposa un moyen en apparence plus doux que l'impôt, mais dont on peut dire que les suites sont devenues bien funestes; ce fut la vente des offices. On accuse généralement le chancelier Duprat d'être l'auteur de la vénalité des charges; il est vrai qu'il est le premier qui ait mis cette vente en règle; mais le cardinal d'Amboise a commencé à l'introduire, et elle n'en était que plus dangereuse avant d'être devenue générale et régulière; les abus pouvaient en être plus grands et plus profitables au ministre qui accordait l'agrément, et par les mains de qui passait la finance, etc. »

Dans l'article de Sully, M. d'Argenson nous apprend que c'est lui qui engagea l'abbé de l'Écluse à rédiger les mémoires de ce ministre, qui avaient paru d'abord sous le titre d'*Économies royales*, énorme recueil, mal écrit, surchargé de calculs et de détails peu agréables.

« Nous avons actuellement en France, dit notre auteur à la suite de l'Éloge de Sully, un premier ministre, M. le cardinal de Fleury, qui possède une partie des vertus de Sully; ces principales qualités paraissent cependant n'être que dans un degré inférieur; mais peut-être cette différence est-elle uniquement due à celle de leur état et des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. L'un était militaire, l'autre est ecclésiastique... Le premier avait eu à rétablir partout l'ordre et l'économie; le dernier qu'à maintenir l'ordre sagement établi. Sully éprouvait des contradictions de la part de son maître... M. le cardinal n'éprouve aucune opposition, si ce n'est sur de misérables objets. Je suis sûr qu'il résisterait à de plus fortes, et c'est peut-être un malheur pour lui qu'il n'en ait pas essuyé de plus grandes... On lui

refuse d'avoir un vaste génie; mais nous sommes dans un temps où l'on peut se passer de ceux de cette trempe. Enfin ce ministre me semble fait pour augmenter le bonheur dont nous jouissons sans l'altérer, et c'est tout ce que nous pouvons désirer; car la France est à présent au point de pouvoir dire : *Que les Dieux ne m'ôtent rien, c'est tout ce que je leur demande.* »

C'est ce qu'il écrivait vers la fin de 1736. Quelques années après, il se crut obligé d'ajouter à ce beau panégyrique le triste revers que voici :

« Des négociateurs ou plutôt des intrigans, plus dangereux et moins délicats, troublèrent la tête du premier ministre de quatre-vingt-six ans, et la ruine de la maison d'Autriche fut résolue. On la lui fit regarder comme si aisée, qu'il aurait eu à se reprocher d'avoir manqué une aussi belle occasion d'effacer presque jusqu'à la mémoire de la prétention de Charles-Quint à la monarchie universelle. Le pauvre cardinal en fut si persuadé, qu'il ne disputa plus que sur les grands frais dans lesquels cette entreprise jetterait la France; il craignit qu'elle n'épuisât ses épargnes et ne dérangeât son système d'économie. On lui fit entendre que la France en serait peut-être quitte pour se montrer seulement, ou du moins qu'il en coûterait peu d'hommes et peu d'argent. Il se laissa séduire; il donna beaucoup plus qu'il ne voulait, beaucoup moins qu'il ne fallait, et il mourut décrié aux yeux de l'Europe, trahi par une partie de ses alliés, haï par l'autre, ayant manqué de se concilier ceux dont il devait le plus s'assurer, tel que le roi de Sardaigne. Il laissa la France dans la plus grande détresse, et engagée dans une guerre par mer, sans avoir pris aucune mesure pour l'empêcher ni la soutenir, etc. »

M. d'Argenson passe en revue tous les ministres de la fin du règne de Louis XIV et tous ceux de la Régence; il s'attache surtout à développer le caractère du chancelier d'Aguesseau et celui de son père; mais, quoique toute cette galerie de portraits soit en général assez curieuse, comme la plupart n'ont guère que le mérite d'une ressemblance très-facile à saisir, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter davantage; ce qu'il ne faut pas oublier cependant, c'est un petit mot sur M. de Maurepas.

« Le jeune ministre de la marine est bien plus aimable que n'était son père, mais encore moins instruit. Il se plaît plutôt à faire des plaisanteries, que l'on peut appeler des mièvreries de jeune courtisan, que des vraies méchancetés et des noirceurs dont on assure que son père était capable; mais il a connu de trop bonne heure les douceurs et les avantages du ministère, et il ne paraît pas qu'il sache encore quels en sont les devoirs et les principes. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsque ses commis lui ont dit : « Monseigneur, amusez-vous, et laissez-nous faire. Si vous voulez obliger quelqu'un, faites-nous connaître vos intentions, et nous trouverons les tournures convenables pour faire réussir ce qui vous plaira. D'ailleurs les formes et les règles s'apprennent à mesure que les affaires et les occasions se présentent, et il vous en passera assez sous les yeux pour que vous soyez bientôt plus habile que nous..... » Cependant il faut convenir qu'on passerait toute une longue vie à travailler sans principes, que l'on n'apprendrait jamais rien, et que l'expérience est bien plutôt le fruit des réflexions sur ce qu'on a vu, que le résultat d'une multitude de faits auxquels on n'a pas donné toute l'attention qu'ils méritent. »

Pour n'être pas obligés de revenir une seconde fois sur ce Recueil, nous croyons devoir ajouter ici encore ce petit nombre de traits détachés, dont l'expression du moins nous a paru assez neuve, assez ingénieuse pour mériter d'être remarqués.

« Il faut absolument s'aimer soi-même; mais, comme disait un homme d'esprit de mes amis, il faut s'aimer en tout bien et en tout honneur, comme on aime une honnête fille qu'on veut épouser, et non comme une malheureuse créature qu'on cherche à débaucher. »

*

« Frayons le chemin au bonheur et aux plaisirs doux et tranquilles dans lesquels il consiste véritablement; mais ne nous tourmentons pas pour l'appeler, et ne nous fatiguons point à courir après la fortune et la volupté; ce sont des oiseaux auxquels il ne faut que préparer leurs nids, et qui viennent d'eux-mêmes y pondre. »

*

« Non-seulement il faut s'écarter quelquefois des meilleurs principes, mais à la longue il faut ou les abandonner tout-à-fait, ou du moins les modifier. Il n'y a si bons meubles qui ne s'usent; mais les bons ménagers ne jettent rien par la fenêtre qu'ils ne soient bien sûrs qu'il n'y a plus aucun parti à en tirer. »

*

« J'ai souvent entendu dire que *tout ce qu'on pouvait faire soi-même il ne fallait pas le laisser faire par autrui;* pour moi, je pense et je soutiens tout le contraire: *Tout ce qu'on peut faire par autrui, il faut s'épargner la peine de le faire soi-même;* mais s'il ne faut pas tout faire, il ne faut rien dédaigner.... Savoir gouverner les causes secondes, et non être gouverné par elles, c'est à

cela qu'on reconnaît l'homme d'État, l'homme capable de faire de grandes chose. »

*

« Je suis du sentiment de madame Cornuel, qui disait qu'on ne pouvait pas être long-temps amoureux sans faire beaucoup de sottises, ni parler long-temps de l'amour sans en dire. »

*

« J'ai lu quelque part qu'il ne faut jamais renvoyer l'air d'autorité si loin qu'on ne puisse le retrouver dans l'occasion, parce que souvent l'air d'autorité est nécessaire pour constater l'autorité même. »

*

« A l'âge de cinquante ans, le président Hénault déclara qu'il se bornait à être studieux et dévot; il fit une confession générale des péchés de toute sa vie, et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant : *On n'est jamais si riche que quand on déménage.* »

Complainte de M. de Corancez, à propos de la suspension du Journal de Paris, *dont il est le principal propriétaire.*

Ce Journal a été suspendu depuis trois semaines, à cause d'une vieille chanson du chevalier de Boufflers (1), sur son ambassade auprès de la princesse Christine de Saxe, que le rédacteur s'était avisé d'y insérer en rendant compte d'un Recueil de vers et de prose, intitulé *les Quatre Saisons littéraires*, où se trouve cette malheureuse chanson, faite il y a plus de vingt ans, et que tout le monde sait par cœur. On ne peut nier que ce ne

(1) Voir ses *Œuvres*, Paris, Furne, 1827, t. I, p. 146. Le *Journal de Paris*, suspendu le 4 juin, à la demande du comte de Lusace, frère de la princesse Christine, reparut le 27.

soit une grande sottise d'imprimer dans une feuille qu'on envoie à toute la famille royale des vers où l'on s'est permis de tourner en ridicule la tante de Sa Majesté; mais il n'est pas moins certain que ce n'est que par pure ignorance qu'on a commis une pareille faute; que la chanson est assez ancienne pour qu'on ait pu en oublier le véritable sujet, et qu'après tout le rédacteur de l'article n'a fait que citer des couplets qu'on avait imprimés impunément avant lui dans un livre publié et vendu depuis deux mois, avec privilège et approbation. Quoi qu'il en soit, si MM. les rédacteurs méritaient une petite leçon pour n'être pas mieux instruits de ce que dans la bonne compagnie personne n'ignore, il y a eu des gens d'esprit qui ont fort bien jugé que cette leçon pourrait avoir plus d'un côté utile; en conséquence, on a fort exagéré les torts de leur étourderie. Le privilège du Journal leur a été retiré par ordre exprès du roi. On a répandu adroitement le bruit qu'il pourrait bien être supprimé tout-à-fait, que Sa Majesté ne voulait plus en entendre parler, qu'elle avait décidé du moins que cette feuille ne serait plus rédigée par les mêmes personnes, et qu'il se présentait des compagnies qui en sollicitaient le privilège, en offrant des sommes considérables, etc. Des avis si alarmans pour les propriétaires d'une entreprise qui rend aujourd'hui plus de cent mille francs de produit net les ont déterminés enfin à s'adresser à M. Suard, à le supplier très-humblement de vouloir bien sauver leur propriété en la mettant sous l'abri de son nom, et à recevoir pour prix de sa complaisance un quart ou du moins un cinquième des bénéfices. La délicatesse de notre académicien n'a pas cru devoir accepter une pareille proposition; mais, après beaucoup d'in-

stances, et de la part des malheureux propriétaires, et de la part de M. le garde des sceaux qui les protège, il s'est enfin laissé persuader à recevoir, avec le titre de rédacteur du Journal, un traitement fixé par le roi, avec un petit intérêt particulier dans l'affaire, qui puisse la lui rendre encore plus personnelle; on estime que les deux objets réunis ne passeront guère quinze à vingt mille francs; c'est ce que son désir d'obliger a pu obtenir de sa délicatesse. Grace à cet arrangement et à quelques autres sacrifices moins connus, le privilège vient d'être rendu aux anciens propriétaires, MM. Corancez, Romilly, Cadet et d'Ussieux; mais M. Suard sera seul responsable de l'usage qu'ils en pourront faire à l'avenir. Ce risque-là sans doute vaut bien la peine qu'on le paie généreusement.

Enivré du brillant poste
Qui me rendait important,
Je menais d'un train de poste
Le public et son argent.
Au fait de mon ambassade,
Du reste n'entendant rien,
Je pouvais être malade
Quand Sautrean (1) se portait bien.

L'œil rouge et la mine enflée,
Je promenais gravement
Ma vanité boursouflée
Et mon air de président,
Quand tout à coup un orage
Dérangea tout mon calcul,
Et sa bourrasque sauvage
Faillit à me rendre nul.

(1) Un des principaux rédacteurs du Journal, à 1,800 livres d'appointement. (*Note de Grimm.*)

D'un membre d'Académie,
Fort avide de bonheur,
La finesse et le génie
Combinèrent mon malheur.
Ma Feuille était fort courue;
Mais il fallut ajouter
Au plaisir de l'avoir eue
Le chagrin de la quitter.

De huit mille écus de rente
Perdant jusqu'au dernier quart,
D'une plume pénitente
J'écris à monsieur Suard:
Je conviens que d'une tante
Le prix par moi méconnu
Méritait que de ma rente
On m'ôtât le revenu.

Touché de ma repentance,
Épris d'argent et d'amour,
Mon patron rompt une lance
Dans le cercle de la Cour:
On me rendit mon pupitre;
Et le bon monsieur Suard
Chez moi ne voulut qu'un titre,
Avec sa prébende à part.

Bouts-rimés, par M. le chevalier de Boufflers (1).

Il était autrefois un jeune prince — *grec*,
Un ange pour l'esprit, pour la figure un — *singe*,
Amant d'une beauté qui lui refusa — *sec*
De lui montrer le dessous de son — *linge*.
Le prince de dépit se jette au bas d'un — *pont*;
Il y trouve une fée assise auprès de — *l'arche*,
Qui dit: Pour te calmer, sur la rivière — *marche*,
Au bord d'elle il en est qui t'en — *consoleront*.

(1) Non recueillis dans ses *Œuvres*.

Vers, pour être mis au bas du portrait du pauvre Lantara, peintre plein de talent, et mort dans la misère.

Tu vois le pauvre Lantara (1):
La Foi lui tenait lieu de livre;
L'Espérance le faisait vivre,
Et la Charité l'enterra.

A une femme qui avait des vapeurs.

Enfin ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines;
Mais qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez pas eus!

La malheureuse destinée de M. Pilâtre des Rosiers a excité la plus vive sensibilité. On ne peut assez déplorer le sort d'un jeune homme estimable qui, après avoir osé tenter le premier une des plus étonnantes expériences qu'ait jamais conçues l'industrie humaine, a fini par en devenir la première victime. Il y avait huit mois qu'il attendait un moment propice pour exécuter son projet, qu'à la veille de l'exécution il avait toujours vu retardé par des obstacles aussi imprévus qu'insurmontables; et quoiqu'il eût montré dans toutes les expériences précédentes une intrépidité, pour ne pas dire une témérité à

(1) Simon-Mathurin Lantara, né près de Montargis en 1745, mourut à Paris, à l'hôpital de la Charité, en 1778. Peintre spirituel et facile, Lantara, dont les productions étaient fort recherchées, eût pu faire une fortune brillante; mais il se reposait tant qu'il avait un écu et ne travaillait guère que pour payer sa dépense au cabaret. Son nom sert de titre à un vaudeville où il est mis en scène.

toute épreuve, l'infortuné jeune homme ne s'obstinait à suivre celle-ci que parce qu'il y croyait son honneur engagé. Il avait obtenu de la protection du Gouvernement des avances considérables; on n'avait rien épargné pour faire construire son ballon, non-seulement avec tout le soin, mais encore avec toute la magnificence et tout le luxe dont la machine pouvait être susceptible. Elle était décorée de fort belles peintures; on y avait représenté d'un côté des Aquilons soutenant les armes de Monsieur (1), de l'autre une Renommée ou le Génie de l'Immortalité portant des inscriptions à la gloire de M. Montgolfier, et ces deux vers pour M. de Calonne :

> Calonne, des Français enflammant le génie,
> Sait animer ainsi les arts et l'industrie.

Quand l'infortuné jeune homme eut eu, peut-être par sa faute, le chagrin de se voir prévenu par le sieur Blanchard, il fut bien tenté de renoncer à une entreprise dont il ne voyait plus que les risques; mais on lui fit sentir que le Gouvernement lui saurait mauvais gré, et avec raison, d'avoir sollicité des préparatifs si dispendieux, et auxquels on avait donné tant d'éclat, pour n'en faire ensuite aucun usage. Déterminé par des considérations si justes et si pressantes, il n'eut pas la force d'y résister, quoiqu'il fût toujours tourmenté par les pressentimens les plus funestes; un esprit aussi éclairé que le sien devait-il leur abandonner le soin de régler sa conduite?

Quoi qu'il en soit, c'est dans la nuit du mardi 14 qu'il se décida enfin à partir le lendemain à la pointe du jour. Les préparatifs furent longs; il se trouva à la

(1) A qui le sieur Pilâtre avait l'honneur d'être attaché. (*Note de Grimm.*)

machine plusieurs trous qu'il fallut raccommoder; on fut obligé de replacer la soupape, et l'aérostat ne fut rempli au tiers qu'à dix heures du matin. Le lendemain, à sept heures sept minutes, tout se trouva prêt; la rupture d'équilibre fut de trente livres, et l'aéro-montgolfière (1) s'éleva majestueusement, faisant avec la terre un angle de soixante degrés. A deux cents pieds de hauteur le vent de sud-est parut diriger la machine, et bientôt elle se trouva sur la mer; différens courans l'agitèrent alors pendant trois minutes; le vent du sud-ouest devint enfin dominant, et le globe regagna la côte de France. Suivant quelques relations, à sept heures trente-cinq minutes on a vu s'élever au-dessus du ballon une colonne de flamme qui a été aperçue par le plus grand nombre des personnes que l'expérience avait rassemblées; au même instant la machine a paru éprouver deux ou trois secousses, et la chute s'est déterminée de la manière la plus violente et la plus rapide; les deux malheureux voyageurs, M. Pilâtre et M. Romain, un des artistes employés à la construction de la machine, sont tombés et ont été trouvés fracassés dans la galerie et aux mêmes places qu'ils occupaient à leur départ. Pilâtre a été tué du coup; mais son infortuné compagnon a encore survécu dix minutes à cette chute affreuse; il n'a pu parler, et n'a donné que de très-légers signes de connaissance. La montgolfière n'était ni brûlée ni même déchirée; le réchaud, encore au centre de la galerie, s'est

(1) Cet aréostat présentait deux formes, l'une sphérique et l'autre cylindrique. Le globe, de trente-deux pieds et demi de diamètre, était rempli d'air inflammable, au cylindre en dessous était adapté un petit réchaud dont la vapeur devait servir à maintenir l'équilibre où l'égalité de plénitude du globe rempli d'air inflammable, et ce cylindre avait pour base une galerie circulaire de vingt-deux pieds de diamètre. (*Note de Grimm.*)

trouvé fermé. Au moment de la chute la machine pouvait être environ à seize cents pieds en l'air; elle est tombée à cinq quarts de lieue de Boulogne, et à trois cents pas des bords de la mer, vis-à-vis la tour de Croy.

On a donné, sur le Théâtre Italien, le mardi 24 mai, la première et la dernière représentation de *la Dupe de soi-même*, comédie, en prose et en trois actes, de M. Goldoni. En la traduisant lui-même, il a cru l'adapter aux convenances particulières de notre Théâtre; mais ce nouvel essai lui a mal réussi.

Le fonds de l'action a paru si peu vraisemblable et le style tellement négligé, qu'on a été beaucoup plus frappé de ce que la prévention et la vengeance du principal personnage ont de bête et d'odieux qu'on ne l'a été de l'excellent comique de situation qui en résulte, et qui produit au moins deux ou trois scènes d'imbroglio assez gaies.

Lettre du lord Shelburne, marquis de Lansdown, à M. l'abbé Morellet.

De Bowood, le 22 mai 1785.

« Mon cher abbé, j'ai différé de vous écrire jusqu'à ce que nos nouveaux arrangemens avec l'Irlande fussent terminés, parce que j'ai voulu vous rendre compte des progrès qu'ont faits parmi nous les nouveaux principes de l'administration du commerce. Il s'opère en effet ici une grande révolution qui me semble devoir devenir bientôt générale, ou s'étendre du moins aussi loin que l'influence de notre nation sur le système de l'Europe. Je ne puis me rappeler que trois événemens qui peuvent

vous intéresser en votre qualité de professeur d'économie publique et d'avocat des nations : l'affaire du thé, celle du commerce de nos îles avec nos anciennes colonies du continent de l'Amérique, enfin le réglement de notre commerce d'Irlande.

« Quant au thé, la diminution des droits sur cette marchandise a eu des suites si avantageuses qu'elles ont passé nos espérances. Les ventes ont augmenté de cinq millions de livres pesant à douze millions ; malgré beaucoup de circonstances défavorables, il est vraisemblable qu'elles s'élèveront très-promptement à quinze ou seize, et dans fort peu de temps à dix-huit ; mais, outre cet avantage, nous avons retiré de cette opération celui d'affaiblir tellement tout le système de la contrebande, que le revenu général se trouve augmenté à un degré dont tout le monde est étonné. Quant à moi, je n'ai jamais mieux vu que dans cette occasion, et par tout ce qui s'est passé, *combien notre Compagnie des Indes orientales est funeste à la prospérité de notre commerce général.*

« Nous avons renvoyé à l'année prochaine les réglemens à faire pour le commerce de nos îles de l'Amérique avec nos anciennes colonies ; mais je ne puis vous exprimer mon étonnement sur ce qui s'est passé chez vous au sujet de votre commerce avec vos îles. Je n'en sais que ce que j'en ai lu dans une Gazette de Leyde ; mais j'ai vu l'extrait d'une lettre du parlement de Rouen, si absurde et d'après des principes si étroits, que je serais bien étonné de les voir avancer ici, même par nos gens de parti et pour servir un intérêt du moment. J'ai lu un pamphlet que le sieur Franklin a envoyé à M. Vaughan sur la même matière, et je l'ai trouvé si bien fait et si bien

dans tous les principes que vous me connaissez et qui me sont communs avec vous, que je l'aurais cru écrit par vous-même, sans la persuasion où je suis que, si vous en étiez l'auteur, vous me l'auriez envoyé, ou que vous m'en auriez fait quelque mention. Quoi qu'il en soit, je suis entièrement de l'avis de cet écrivain, et je crois ses raisonnemens clairs et ses principes incontestables.

« Il n'y a point eu parmi nos négocians d'opposition au projet de rendre le commerce libre entre nos îles et le continent de l'Amérique, excepté de la part de ceux qui sont intéressés aux établissemens de la nouvelle Écosse ou au commerce de ce pays, et qui ont besoin du monople pour cette double raison, et peut-être parce qu'ils se proposent, en laissant subsister les prohibitions, de faire la contrebande pour leurs voisins de la nouvelle Angleterre. La cause de la liberté l'aurait cependant emporté malgré leur opposition, sans l'obstacle qu'y ont mis quelques restes de l'ancien ministère et des anciens principes. Soit préjugé, soit désir de se rendre populaires, ces gens rappellent l'acte de navigation à cette occasion comme à toutes les autres; mais il est vrai cependant que notre public, en y comprenant nos marchands mêmes et nos manufacturiers, a agrandi ses idées et s'est éclairé à un point qui m'étonne moi-même.

« Quant aux obstacles qu'ont rencontrés les propositions de l'Irlande, ils ne portent que sur de fausses bases: d'abord l'esprit de parti des hommes qui veulent entrer dans le ministère, et qui ne cherchent, jusqu'à ce qu'ils y parviennent, qu'à embarrasser le Gouvernement; les opposans sont, en second lieu, les manufacturiers en coton qui voudraient se débarrasser de quelques taxes mises sur eux très-maladroitement; enfin,

quelques citoyens qui désirent avec raison que les droits sur les matières premières des ouvrages soient les mêmes dans les deux pays. Le ministère a mis tant de négligence à traiter avec ces deux dernières classes d'opposans, que ceux-ci, craignant de ne pas réussir dans leurs demandes, ont eu recours, contre leur propre pensée, aux anciens préjugés qui agissent toujours sur l'esprit du plus grand nombre; inconvénient terrible d'un gouvernement populaire, qui peut entraîner les plus funestes conséquences. Mais, avec tout cela, le corps de nos manufacturiers qui ont le plus grand intérêt à la chose, comme tous ceux dont je suis environné à Wiltshire, et tous les négocians, particulièrement ceux de Londres, sont parfaitement convaincus de la solidité du principe général de la liberté.

« J'ai mandé à Favre de vous envoyer de Londres deux pamphlets de M. Rwiming sur le thé, un autre sur le sel, du lord Demdmald, et un excellent petit écrit du doyen Tucker, sur l'affaire d'Irlande. Vous devez vous rappeler que M. Rwiming est le plus grand marchand de thé que nous ayons. Son pamphlet est important, parce qu'il montre l'étendue incroyable qu'avaient prise la contrebande et les fraudes de toute espèce; conséquences nécessaires des forts droits et des prohibitions..... »

Après avoir vu tomber si malheureusement quatre pièces de suite sur le même théâtre, il est doux d'avoir enfin à parler d'un succès, et celui de *Roxelane et Mustapha*, tragédie, en cinq actes, de M. Maisonneuve, représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français, le lundi 6, paraît fait pour intéresser à plus

d'un titre. L'ouvrage est estimable en lui-même; il renferme au moins quelques beautés vraiment dignes de l'accueil qu'il a obtenu, et c'est le premier essai dramatique d'un homme qui en sollicitait la représentation depuis près de quinze ans. Le malheureux auteur, n'ayant pas eu assez de protection pour jouir de cette faveur plus tôt, avait quitté, en attendant, Melpomène pour la veuve d'un marchand de toiles; il l'avait épousée, et vivait, depuis plusieurs années, très-ignoré, au fond de sa boutique. Il a plu enfin à MM. les Comédiens de l'en faire sortir; mais sa timidité naturelle était si découragée par tous les obstacles qui l'avaient arrêté à l'entrée de la carrière, que, la veille même de la première représentation, il espérait si peu de son ouvrage, qu'il avait demandé la permission de le retirer. Très-heureusement pour lui, les acteurs, qui ne voulaient pas avoir perdu tout-à-fait le temps donné à l'étude de leurs rôles, s'y refusèrent.

Le sujet de *Mustapha* est assez connu, tant par la pièce de M. Bélin, qui eut plus de succès que de réputation, que par celle de M. de Chamfort, qui paraît avoir eu plus de réputation que de succès.

Cette pièce a paru très-faiblement écrite; mais tout faible qu'il est, ce style a quelquefois une simplicité touchante, un ton sensible et vrai, des mots d'ame et de situation. Il n'y a pas beaucoup plus d'invention dans le plan de cette tragédie que dans celui de la tragédie de M. de Chamfort; les combinaisons les plus essentielles appartiennent au sujet, et avaient déjà été employées avec assez de succès par M. Bélin; mais n'y aurait-il pas dans celle-ci plus de mouvement et de chaleur? La Roxelane de M. de Chamfort a, ce me semble, et plus

d'adresse et plus de dignité; son caractère paraît moins odieux. Il n'y a, pour ainsi dire, dans la pièce de M. de Maisonneuve, qu'un seul rôle qui soit développé, c'est celui de Zéangir; mais il faut convenir qu'il l'est de la manière la plus heureuse, et ce qui ajoute sans doute encore au mérite de ce rôle, c'est qu'il inspire ce grand intérêt par le seul sentiment de l'amitié; car l'auteur n'a pas eu recours au moyen dont presque tous ceux qui ont traité ce sujet avant lui avaient cru avoir besoin, celui de supposer les deux frères rivaux : M. de Maisonneuve a fort bien compris que, lorsqu'on voulait intéresser en faveur de l'amitié, il ne fallait pas lui donner un voisin aussi dangereux que l'amour. Quelque prévue que soit la catastrophe, dès la première scène on l'oublie, le zèle, le dévouement de Zéangir a tant d'énergie et de vérité, qu'il entretient continuellement les spectateurs dans l'espérance de le voir triompher enfin de toutes les puissances armées contre ce frère qu'il brûle de défendre; et la justice de Soliman, que le poète a eu le talent de ne point avilir, favorise encore cette erreur, à laquelle tient peut-être tout le charme de l'ouvrage.

La présence de la reine à une des dernières représentations de cette tragédie y avait attiré une affluence de monde extraordinaire. L'intérêt que Sa Majesté a témoigné y prendre en a, pour ainsi dire, renouvelé le succès; on a demandé l'auteur à la fin de la pièce comme le premier jour, et Sa Majesté n'a pas dédaigné de joindre son vœu à celui du public. L'auteur a paru et a été comblé d'applaudissemens; Sa Majesté l'a fait venir ensuite dans sa loge, et lui a dit les choses du monde les plus flatteuses avec cette grace qui n'appartient qu'à elle. Nous n'en citerons qu'une qui, bien ou mal redite, pa-

raîtra sans doute encore aimable : « La manière dont on avait traité ce sujet m'avait tant intéressée, je l'avoue, que je ne croyais pas qu'il fût possible de m'intéresser encore davantage. »

Quoiqu'il y ait lieu de craindre que la pièce ne perde à la lecture, nous serions bien trompés si, loin même des illusions du théâtre, on n'y reconnaissait encore un mérite réel, les élans d'une ame douce et sensible, des mouvemens et des effets d'une conception vraiment dramatique.

M. de Carrère ayant été désigné un moment pour remplacer M. Le Noir, la licence chansonnière s'est hâtée de le peindre avec sa fidélité accoutumée dans les couplets que voici :

Air : *Malbrough s'en vat en guerre.*

Connaissez-vous Carrère ?
Rions un peu du pauvre hère.
Connaissez-vous Carrère,
Intendant d'Orléans,

Intendant d'Orléans.
Il a bien soixante ans.
Il s'est mis dans la tête,
Vit-on jamais rien de plus bête ?
Il s'est mis dans la tête,
Avec ses cheveux blancs,

Avec ses cheveux blancs
Et ses crachats gluans,
Son teint de pain d'épice,
Son air d'un bâton de réglisse,
Son teint de pain d'épice,
De venir à Paris.

De venir à Paris,
Dont il brave les cris.

. . . .

Déjà dans ses chausses il pisse.
Plus brave et moins novice,
Sa femme aussi le veut,

Sa femme aussi le veut,
Disant que tout se peut,
Et que ce n'est qu'un jeu.
Quant à son cher beau-frère,
On sait bien lui faire faire
Des tours beaucoup plus forts.

Avec quelques efforts
On monte ses ressorts.
Sans persuader personne,
Elle dit qu'ils sont à l'aumône :
L'occasion est bonne
Pour fuir la pauvreté.

C'est une charité
Bien juste en vérité.
Oh ! voilà bien la dame !
Ma foi, c'est une bonne lame ;
Elle fera la gamme
A son benêt d'époux.

Nos catins, nos filoux
N'auront qu'à filer doux.
. . . .
. . . .
. . . .
Ah ! que nous sommes fous !

Vers de M. l'abbé Porquet à M. de Vaux.

Tous les malheurs des gens heureux,
J'en conviens, assiègent ta vie ;

Cependant souffre qu'on t'envie,
Et plains-toi, puisque tu le veux.
Le ciel te prodigua tous les défauts qu'on aime.
Tu n'as que les vertus qu'on pardonne aisément.
Ta gaîté, tes bons mots, tes ridicules même
Nous charment presque également.
Philosophe à la Cour, et commère à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait amuser autrui de son oisiveté,
Minauder, discuter, composer vers ou prose,
Et nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose?
Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant;
D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe;
A tout l'esprit d'un philosophe
Ne joins plus le cœur d'un enfant.

Réponse du même à des Réflexions trop justes sur les dégoûts et les chagrins de la vie; à madame de Boufflers.

Appréciez bien moins la vie,
Si vous voulez en mieux jouir;
Avec trop de philosophie
On parviendrait à la haïr.
Ou désirs ou regrets, voilà notre partage;
Mais sous ce triste aspect pourquoi l'envisager?
Vivre, dit-on, c'est voyager;
Dans les distractions achevons le voyage,
Le sommeil vient sans y songer.

Le *Mercure de France* est une entreprise typographique dont le produit appartient au département du ministre de Paris. La majeure partie est affectée à des pensions; le reste est distribué annuellement en gratifi-

cations aux jeunes littérateurs qui ont travaillé à ce journal. Dans la distribution que M. de Breteuil vient de faire de ces bénéfices, il a compris pour trois cents livres tournois, une fois payées, M. Garat. Ce jeune philosophe, couronné trois fois par l'Académie, et l'un des coopérateurs les plus laborieux et les plus distingués du *Mercure de France,* s'est trouvé si humilié de l'exiguité de cette récompense, qu'il s'est permis d'adresser à son bienfaiteur la lettre que voici :

« Monsieur le baron,

« M. Panckoucke m'a appris que vous m'accordiez une « gratification de cent écus sur les fonds du *Mercure.* Je « n'en suis pas, M. le baron, à cet état d'humiliation et « de détresse qui peut réduire un homme de lettres à « accepter une gratification de cent écus. Sans doute il « vous sera aisé de faire une disposition plus heureuse de « cette somme, et peut-être aussi il est trop de gens assez « malheureux pour la recevoir sans honte et avec recon- « naissance.

« Je suis avec respect, etc. »

La différence extrême que la faveur a mise entre M. Garat le philosophe, à qui elle offre pour premier bienfait une gratification de cent écus, et son neveu M. Garat le chanteur, qui a obtenu, presque en arrivant dans ce pays-ci, une pension de deux mille écus, nous rappelle le quatrain de M. de Rivarol, que nous croyons avoir oublié dans le temps :

Deux Garat sont connus; l'un écrit, l'autre chante.
Admirez, j'y consens, leur talent que l'on vante;
Mais ne préférez pas, si vous formez un vœu,
La cervelle de l'oncle au gosier du neveu.

On a donné, le 20 de ce mois, sur le Théâtre Français, la première représentation de *l'Épreuve Délicate*, comédie, en vers et en trois actes, de M. Grouvelle, secrétaire des commandemens de M. le prince de Condé (1). Il y a de lui plusieurs jolies pièces fugitives dans les dernières années de l'*Almanach des Muses*.

Le conte moral de M. Marmontel intitulé *le Scrupule*, dans lequel un jeune officier, pour éprouver l'amour de sa maîtresse, lui écrit qu'il a perdu un œil à l'armée, et voit bientôt disparaître un amour qu'il croyait absolument indépendant de tous les avantages extérieurs, a fourni à M. Grouvelle le fonds de sa comédie. Le même sujet avait déjà été traité sur le théâtre de Londres, en 1761, sous le titre de *The Devil is in him*, ou *Il est Possédé*. M. Grouvelle a suivi en partie le plan et la marche de la pièce anglaise; il lui doit surtout un rôle de médecin assez plaisant, et dont la gaieté pouvait trancher d'une manière fort originale avec le sérieux métaphysique qui domine nécessairement dans ce sujet; mais l'auteur anglais avait fort bien jugé qu'un pareil fonds ne comportait pas plus de deux actes; il y avait même attaché une double intrigue dont l'intérêt, quoique romanesque, donne au moins à l'action une sorte de mouvement. M. Grouvelle a cru qu'il pouvait se passer de cet épisode, et que le seul développement du conte de M. Marmontel lui suffirait pour remplir trois actes. Il s'est trompé; on a trouvé la pièce froide et mono-

(1) Philippe-Antoine Grouvelle naquit en 1758; ayant adopté les principes de la révolution il perdit sa place chez le prince de Condé. Secrétaire du conseil exécutif provisoire en 1792, il fut chargé de lire à Louis XVI le décret de la Convention qui le condamnait à mort. En 1794, on l'envoya en Danemark comme ministre de France; en 1800 il fut nommé membre du Corps Législatif, place qu'il a occupée jusqu'à sa mort en 1806.

toue, et l'action, continuellement languissante, n'a paru se traîner qu'avec peine jusqu'au dénouement.

On eût peut-être pardonné à M. Grouvelle, qui débute dans la carrière du théâtre, le mauvais choix du sujet; mais ce qu'on ne lui a point pardonné, ce sont plusieurs expressions précieuses ou de mauvais goût, un style en général trop plein de manières et d'afféterie, plus déplacé sans doute encore dans la comédie que dans aucun autre genre de littérature. En voici quelques exemples. Le cœur, dit le médecin, « le cœur est un viscère.» La soubrette : « On sait ce que c'est qu'un amant; mais la patrie est faite on ne sait pas comment..... » Il semble que nos jeunes auteurs dédaignent trop l'invention des choses pour courir après celle des mots, et ces mots n'appartiennent presque jamais à la langue de la société qu'ils veulent présenter sur la scène. Ce reproche mérité tant de fois, on l'a fait plus durement à M. Grouvelle; à peine le parterre a-t-il permis d'achever sa pièce. Quelques détails cependant, écrits avec beaucoup d'esprit et de facilité, semblaient mériter plus d'indulgence qu'ils n'en ont obtenu.

La malveillance décidée avec laquelle le public a reçu ce premier essai des talens d'un jeune homme eût été bien décourageante pour lui, si le prince auquel il a le bonheur d'être attaché ne l'eût consolé de ce mauvais succès, en lui disant avec une bonté charmante : « Mon cher Grouvelle, je vous dirai, comme le prince de Condé au marquis de Créqui après la première bataille qu'il eût perdue : *Il ne vous manquait plus que cette leçon pour devenir un bon général.* »

Explication du Système de l'Harmonie pour abréger

l'étude de la Composition et accorder la Pratique avec la Théorie; par M. le chevalier de Lirou, auteur des paroles de l'opéra de *Diane et Endymion*, mis en musique par M. Piccini. Cet ouvrage, absolument systématique, offre sur les principes et les diverses marches de l'harmonie une théorie nouvelle, mais plus ingénieuse que satisfaisante.

L'auteur a divisé son ouvrage en vingt chapitres. Dans le premier il analyse l'accord parfait, et il trouve, comme tous les théoriciens, que la douzième ou quinte juste, première combinaison donnée par la nature, est l'intervalle constitutif de tous les accords. Chacun des deux sons de cet intervalle constitutif pouvant appartenir à deux accords parfaits différens, cette succession produit le tétracorde; la réunion de deux tétracordes, produits par deux sons consécutifs, donne l'échelle diatonique, engendrée par conséquent par un seul son générateur.

C'est ce son générateur qui sert de base au système de M. de Lirou. Il en fait le point central d'un cercle. Il trouve dans cette figure géométrique le vrai type de l'harmonie, et dans ce type un entrelacement non interrompu de toutes les quintes et sixièmes naturelles, fausses ou dissonnantes qu'admettent ou que rejettent les praticiens. Tous les différens modes, leur origine et leur marche, se démontrent dans ce système par ce cercle harmonique. Il faut avoir les plus grandes connaissances de l'art pour suivre les idées systématiques de M. de Lirou, et vérifier sur le clavecin des assertions que l'expérience dément, et des successions de sons et d'accords que l'oreille repousse. Cet ouvrage, que le sens qui juge l'art pour lequel il est fait contredit dans presque tous

les nouveaux accords que l'auteur croit avoir créés à l'aide de son système, est terminé par deux chapitres qui traitent de l'harmonie figurée et des accords par suspension. M. de Lirou y distingue avec soin les suspensions d'harmonie d'avec celles produites par des notes supposées; il en fait voir l'origine d'une manière aussi claire que précise, et il apprend à distinguer facilement celles qui doivent porter l'harmonie et celles qui sont destinées à faire des feintes et à lier les phrases de chant.

L'auteur avait soumis son ouvrage au jugement de l'Académie des Sciences, et ce jugement était peu favorable à presque tous les systèmes; ils croyaient que l'étude de celui de M. de Lirou devait piquer la curiosité de tous les artistes, sans leur permettre cependant d'espérer qu'il leur offrirait de nouvelles routes ou un procédé propre à servir officieusement les progrès de l'art musical.

JUILLET.

Paris, juillet 1785.

Ce qu'il ne faut pas oublier d'abord de remarquer sur la dernière séance publique de l'Académie Française (le jeudi 16 juin) pour la réception de M. l'abbé Morellet, c'est que, grace au nouveau régime établi sur la distribution des billets d'entrée, on y était à l'aise comme aux sermons de l'abbé Cottin. L'auditoire, en conséquence plus choisi, plus tranquille, s'est montré aussi beaucoup plus bénévole; et quoique le Discours du récipiendaire et celui du directeur soient tous les deux fort longs, ils

ont été écoutés sans impatience, au moins sans aucun murmure désobligeant. M. l'abbé Morellet n'emploie que cinq ou six pages à nous prouver que, depuis qu'il était reconnu qu'un penseur pouvait être aussi académique qu'un poète ou un bel-esprit, il osait se flatter d'avoir quelque droit aux honneurs du fauteuil, puisque, *occupé* depuis vingt ans du développement de la théorie générale du commerce, l'un de ses soins avait été de rectifier et de compléter le vocabulaire de cette science, et de contribuer ainsi de loin au grand travail dont *s'occupe* l'Académie, etc. Le reste de son Discours est consacré presque tout entier à l'éloge de l'académicien qu'il remplace, et cet éloge nous a paru fait d'une manière assez intéressante. En voici le précis.

« M. l'abbé Millot fut élevé chez les Jésuites. Son premier emploi dans cette société fut d'être professeur d'éloquence; cet emploi le condamnait à faire tous les ans une tragédie latine; il avait la docilité de la faire et la sagesse de la brûler. Son premier ouvrage fut un Discours sur un prix proposé par l'Académie de Dijon : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* Ce Discours se ressent du défaut de précision de la question proposée; mais on y remarque une singularité qui intéresse en faveur de l'écrivain. M. l'abbé Millot n'avait encore vécu qu'avec les livres, et c'est au commerce des hommes qu'il donne la préférence. Il osa, dans ce Discours, louer Montesquieu et défendre *l'Esprit des Lois*; cette noble hardiesse indisposa contre lui ses confrères...; mais cette disgrace lui fut utile, en le faisant sortir du vaisseau avant le naufrage...

« Maître du choix de ses occupations, il s'exerça d'abord dans l'art si difficile d'écrire, par la pratique la plus

utile de toutes, la traduction; mais dans le choix de ses modèles il consulta plus son admiration pour eux que ses forces. Démosthène fut l'un des auteurs qu'il essaya de traduire... Ce même sentiment fut peut-être ce qui le jeta dans la carrière des Bourdaloue et des Massillon. La faiblesse de son organe, sa timidité, l'embarras même de son maintien, l'empêchaient de prendre l'empire que doit exercer l'orateur sur ceux qui l'écoutent. Il se rendit justice; et après avoir prêché sans succès un Avent à Versailles et un Carême à Lunéville, il se livra tout entier à la littérature, qui lui promettait plus de gloire, et qui n'a pas trompé ses espérances...

« Parmi les différens objets qui s'offraient à sa constante activité il choisit l'histoire; et le désir qu'il eut toujours d'être utile à la jeunesse borna son travail à des Abrégés, je dis des Abrégés et non des Élémens, quoiqu'il ait donné le titre d'*Élémens* à ses ouvrages historiques. L'histoire qui peut choisir les faits a des abrégés, les sciences seules ont des élémens... En abrégeant ainsi l'histoire, M. l'abbé Millot semble n'avoir fait que se soumettre d'avance à l'inévitable loi qu'imposera le temps. Lorsque je jette les yeux sur ces vastes dépôts des productions de l'esprit humain, je ne puis me défendre d'une pensée moins douloureuse sans doute, mais semblable à celle qui frappa Xercès à la vue de son innombrable armée; il pleura sur cette multitude d'hommes qui avant la révolution d'un siècle ne seraient plus...

« Concis avec clarté, pur sans recherche, ni trop précipité ni trop lent dans sa marche, le style de l'abbé Millot est précisément celui qui convient à des Abrégés.... Il avait conçu en homme de sens que si les faits accompagnés de trop de détails surchargent et rebutent le lecteur,

trop dépouillés aussi des circonstances qui les entourent, ils ne donnent plus de prise à la mémoire et ne se gravent point dans l'esprit; le fait principal ne s'attachant, pour ainsi dire, au sol où l'on veut le planter qu'à l'aide des faits accessoires qui en sont comme les racines. A ce premier mérite, M. l'abbé Millot ajoute un goût sûr; il choisit avec sagacité les faits qui ont un caractère de grandeur ou d'intérêt, ou qui, sans offrir au premier coup d'œil la même importance, peuvent fournir des réflexions utiles et des résultats intéressans. En imitant Hume, Voltaire, Robertson dans le choix des grands faits et des grands résultats de l'histoire, il exécute enfin le noble projet qu'il annonce lui-même dans la préface de son *Histoire de France*, de répandre cet esprit vraiment philosophique qui n'est que la raison même, libre des erreurs vulgaires, qui, en respectant les lois divines et humaines, sans lesquelles il ne resterait ni ordre, ni paix, ni sûreté dans le monde, dissipe tous les préjugés pernicieux, pour établir sur leurs ruines les idées justes qui peuvent seules conduire les sociétés au bonheur.....

« Son *Histoire de France* et son *Histoire d'Angleterre* avaient déjà paru lorsque M. le marquis de Félino, ministre de Parme, désirant de répandre l'instruction parmi la jeune noblesse de Parme, voulut établir une chaire d'histoire, et reçut des mains de M. le duc de Nivernois M. l'abbé Millot, comme l'homme de lettres le plus capable de seconder ses vues. C'est des leçons qu'il donnait à cette jeune noblesse que se sont formés ses *Élémens d'Histoire générale ancienne et moderne*, où son plan s'agrandit et où il ne demeure point au-dessous de son sujet.....

« M. l'abbé Millot s'occupait de ce grand travail,

lorsque des divisions intestines vinrent troubler le pays qu'il habitait et le calme de ses études. M. le marquis de Félino devint l'objet d'un mouvement populaire, qui alla jusqu'à mettre en danger sa personne et le petit nombre d'amis que lui laissait le malheur. L'homme de lettres était de ceux que l'adversité n'écarte pas. Le ministre n'osait plus se montrer en public, il était menacé d'être brûlé dans sa maison; dès-lors l'abbé Millot ne le quitte plus. On a beau l'avertir des périls auxquels il s'expose et lui annoncer la perte inévitable de sa place: *Ma place*, dit-il, *est auprès d'un homme vertueux, mon bienfaiteur, et qu'on persécute; je ne perdrai pas celle-là.* »

Nous passons ici une longue critique des *Mémoires du maréchal de Noailles* (1), ainsi que tous les lieux communs que débite notre orateur sur l'importance de l'éducation des princes.

« Le caractère de l'abbé Millot offre des singularités plus piquantes peut-être que ses écrits. Il eut pour la retraite et la solitude un goût ou plutôt une passion qui lui a été commune avec d'autres gens de lettres; mais il y joignit une manière qui lui fut propre, de se rendre solitaire au sein même des sociétés. Au milieu des hommes il avait l'air d'un étranger qui entend la langue du peuple chez lequel il vit, et qui n'a pas l'habitude de la parler. En s'adressant à lui, on s'apercevait qu'on interrompait ses pensées et qu'on lui demandait un effort, et il avait autant de peine à sortir de lui-même que la plupart des hommes en éprouvent à y rentrer. Aucune discussion ne

(1) Le dernier ouvrage de l'abbé Millot, et dont nous avons eu l'honneur de vous parler dans le temps. (*Note de Grimm.*) — Voir au mois de mars 1777, tome IX, page 334.

découragcait son silence, parce qu'aucun désir de briller ne flattait son amour-propre. Il pratiquait à la lettre la maxime de quelques moralistes outrés et du grand monde aussi sévère qu'eux, de ne laisser jamais paraître comme de ne laisser jamais entendre le *moi*..... Ce silence habituel cependant ne pouvait ni inquiéter ni déplaire. M. l'abbé Millot avait l'art d'écouter, auquel Fontenelle attachait un si grand prix, et que dans sa vieillesse il trouvait déjà rare....; et son absence laissait un vide dans ces mêmes sociétés où présent, il ne paraissait tenir aucune plaee..... M. d'Alembert disait que de tous les hommes qu'il avait connus, M. l'abbé Millot était celui en qui il avait vu le moins de préventions et le moins de prétentions. »

Avec un pareil caractère, M. l'abbé Millot fut-il heureux? Nous qui l'avons beaucoup vu, nous n'en savons rien; M. l'abbé Morellet, qui ne l'a presque jamais rencontré, nous assure que oui: « L'homme de lettres, dit-il, ainsi retiré au dedans de lui, jouit mieux de la satisfaction intime et douce que donne l'exercice des forces de l'esprit; il trouve un plaisir plus vif dans la méditation, parce que son attention est plus profonde, et que ce plaisir est toujours proportionné à l'énergie de l'attention..... » Pour être heureux, suffit-il donc de l'exercice des forces de l'esprit? Le peu de bonheur dont nous pouvons jouir ne vient-il pas bien plus de nos sentimens que de nos idées? et tout sentiment qui ne peut se communiquer aux autres, fût-ce même celui de la gloire, paraît bien triste et bien froid.

Ce qui, nous ne saurions le dissimuler, n'a paru ni beaucoup plus chaud, ni beaucoup plus intéressant, c'est l'éloquent panégyrique par lequel M. le marquis de

Châtellux a répondu, en qualité de directeur, au discours du récipiendaire. Il n'y a pourtant aucun des titres académiques de M. l'abbé Morellet qu'on ait oublié d'y faire valoir, et son *Manuel des Inquisiteurs*, et ses *Mémoires contre la Compagnie des Indes*, et sa traduction du *Traité des Délits et des Peines*, et son magnifique projet d'un *Dictionnaire du Commerce*, et tous ses sublimes travaux sur l'économie publique, sur la liberté, etc. « De si grands objets, lui dit avec un calme plein de finesse l'auteur de la *Félicité publique*, de si grands objets n'échauffent pas moins votre ame que la mienne... » Et n'est-ce pas tout dire?

Nous n'ajouterons rien à un éloge si justement mérité, mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici avec quelque douleur que l'empire des lumières philosophiques n'est pas encore tout-à-fait aussi absolu que pourrait le désirer l'ame brûlante du marquis de Châtellux ou de l'abbé Morellet; c'est au moment qu'on célèbre avec tant de complaisance la victoire remportée par ce dernier sur l'ancienne Compagnie des Indes que le Gouvernement a osé se permettre d'en former une nouvelle; c'est au moment même qu'on cite en pleine Académie la belle lettre de mylord Shelburne, où ce ministre reconnaissant remercie le nouvel académicien d'avoir *libéralisé* ses principes, de l'avoir éclairé sur les avantages de la liberté du commerce; liberté précieuse qui sait concilier tous les intérêts; c'est dans ce moment même que la France et l'Angleterre s'avisent de renouveler la réciprocité de leurs lois prohibitives dans toute l'étendue, dans toute la rigueur dont elles sont susceptibles. Et puis croyez encore, messieurs les philosophes, que les nations, devenues plus dociles, cherchent véritablement

à s'instruire. Hélas! je crains bien que vous ne soyez encore réduits long-temps à ne chercher qu'au fond de la Chine ou du Monomotapa la preuve triomphante des progrès que vos ouvrages ont fait faire au genre humain.

Si avec infiniment d'esprit le discours de M. le marquis de Châtellux a produit peu d'effet, le morceau qu'a lu ensuite M. Marmontel, *de l'Autorité de l'usage sur la Langue*, a excité les applaudissemens les plus vifs et les plus universels; on y a trouvé plusieurs observations fines et justes, un style plein d'énergie et de grace, une foule d'expressions piquantes et d'images ingénieuses. Qu'il nous soit permis d'en citer les traits les plus remarquables.

« Dans la manière de s'exprimer, comme dans celle de se vêtir, l'usage diffère de la mode en ce qu'il a moins d'inconstance; mais l'usage comme la mode ne reconnaît pour règle que le goût; et selon que les mœurs publiques, le caractère et l'esprit dominant rendent le goût d'une nation plus raisonnable ou plus fantasque, l'usage est aussi plus sensé ou plus capricieux dans ses variations. »

« Quand l'usage prescrit, sa loi porte, il est vrai, quelque atteinte à la liberté, mais ne la détruit pas. Je puis par un détour éluder sa décision, et par une façon de parler qui me plaise éviter celle qui me déplaît; ce sera une gêne, mais non pas une servitude.... Si les lois positives de l'usage sont défectueuses, le mal est fait; la langue est telle; des hommes de génie n'ont pas laissé de la rendre éloquente.... Il reste à la parler comme eux. »

« Si l'expression nouvelle ou rajeunie est douce à l'oreille, claire à l'esprit, sensible à l'imagination; si la

pensée la sollicite et si le besoin l'autorise; si le tour en est animé, précis, naturel, énergique; si elle est conforme à la Syntaxe et au génie de la langue; si elle ajoute à sa richesse; si par elle on évite une périphrase traînante, une épithète lâche et diffuse; si elle n'a point d'équivalent pour exprimer une nuance intéressante ou dans le sentiment, ou dans l'idée, ou dans l'image, où est la raison de ne pas l'employer? »

« Ce qu'ont fait les Latins pour donner de la grace à une langue toute guerrière est le chef-d'œuvre de l'industrie; et dans les vers de Tibulle et d'Ovide elle semble réaliser l'allégorie de la massue d'Hercule dont l'Amour, en la façonnant, se fait un arc souple et léger. »

« Rien ou presque rien de la langue de Pascal n'a vieilli; cela prouve sans doute un goût pur et sévère, mais trop sévère et trop exquis. Pascal, en épurant la langue, l'a pour ainsi dire passée à un tamis trop fin. »

« La Cour, dont le langage roule sur un petit nombre de mots, la plupart vagues et confus, d'un sens équivoque ou demi-voilé, comme il convient à la politesse, à la dissimulation, à l'extrême réserve, à la plaisanterie légère, à la malice raffinée ou à la flatterie adroite, la Cour a pu dans tous les temps négliger une infinité d'expressions naïves ou franches dont elle n'avait pas besoin.... L'expression fine et piquante a dû lui être chère; elle l'a dû conserver; elle a dû conserver de même le langage du sentiment dans toute sa délicatesse comme essentiel au caractère de politesse et de galanterie qui est la surface de ses mœurs; mais son dictionnaire n'a pas dû s'étendre au-delà du cercle de ses besoins... Il ne peut suffire à l'homme qui pense fortement et qui veut s'exprimer de même. »

« Une communication habituelle entre les différentes classes de la société fait que la langue du peuple dérobe tous les jours quelque chose à celle d'un monde plus cultivé; et celle-ci, pour se dédommager, usurpe tous les jours quelques termes du langage plus relevé de l'éloquence de la poésie; ainsi, par degré, l'héroïque devient familier, le familier devient populaire; en sorte que la langue écrite est à l'égard de la langue usuelle comme une île au milieu d'un fleuve qui la ronge insensiblement et finira par la submerger. »

M. Lemierre a terminé cette séance par la lecture du quatrième acte de sa tragédie de *Barnevelt;* on en a beaucoup applaudi le dernier vers. Le fils de Barnevelt a pénétré dans la prison; il présente, en détournant les yeux, un poignard à son père, et l'exhorte à prévenir la main des bourreaux en se donnant lui-même la mort : *Caton*, lui dit-il, *se la donna. Socrate*, répond le père, *Socrate l'attendit.*

Copie d'une lettre de Sa Majesté le roi de Suède à M. Rochon de Chabannes, qui lui a dédié sa comédie du Jaloux (1).

De Stockholm, le 12 avril 1785.

« M. Rochon de Chabannes, j'ai lu avec un véritable plaisir votre comédie du *Jaloux;* elle ajoute encore à l'opinion qu'on s'est formée des talens distingués de l'auteur du *Seigneur Bienfaisant.* Il serait à souhaiter que la scène française s'enrichît souvent de pareilles pièces; elle conserverait par là son empire sur les mœurs, et ne

(1) Représentée le 11 mars 1784; voir l'examen de cette pièce page 91 de ce volume.

cesserait de transmettre au public les sentimens du goût et du comique épuré.

« La dédicace que vous m'en faites est donc un hommage qui ne peut que me plaire, et ce sera pour moi un délassement agréable de voir votre pièce jouée sur le théâtre de Stockholm. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. Rochon de Chabannes, en sa sainte garde.

« Votre affectionné GUSTAVE. »

Copie d'une lettre de S. A. S. le duc régnant des Deux-Ponts au chevalier de Kéralio, maréchal de camp au service de France, qui a été son gouverneur (1).

De Carlsberg, le 23 février 1785 (2).

« J'ai appris, mon cher chevalier, que vos correspondans approuvaient ma conduite politique au milieu des événemens qui agitent l'Europe. Votre suffrage m'est plus précieux que tout autre, d'autant qu'en sacrifiant personnellement des avantages immenses au bien de ma maison, à l'amour de mes sujets, à mon inébranlable fidélité envers mes alliés, et enfin à mon honneur et à ma gloire, je n'ai fait que réduire en pratique les principes que vous m'avez inspirés. C'est une satisfaction bien pure de remplir ses devoirs d'honnête homme et de souverain; je croirai pouvoir m'y livrer sans réserve dans cette conjoncture, si votre amitié en devient le gage assuré, et elle y mettra le sceau. Recevez, mon cher

(1) Louis Félix Guinement de Kéralio, né à Rennes en 1731, dirigea avec Condillac l'éducation du prince de Parme. Il mourut en 1793.

(2) Cette lettre remarquable ne nous a été confiée que sous le sceau du secret; mais, en la recueillant dans ces feuilles, nous n'avons pas pensé le trahir. (*Note de Grimm.*)

chevalier, les nouveaux témoignages de la sincère amitié avec laquelle je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« CHARLES, P. P., duc des Deux-Ponts. »

Nous croyons devoir nous dispenser de faire l'analyse d'*Agnès Bernau*, drame héroïque, en quatre actes, en vers, donné, pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le mardi 21 juin. Il suffira sans doute de rappeler à nos lecteurs que c'est le même sujet qu'on a vu traduit dernièrement, avec si peu de succès au Théâtre Français, par M. Dubuisson, sous le titre d'*Albert et Émilie*. De ces deux imitations de la pièce allemande, la plus fidèle, au dénouement près, c'est celle qui en a conservé le titre; mais sa destinée n'en a guère été plus heureuse. Les trois premiers actes sont fort languissans. Les scènes burlesques qu'on a obligé l'auteur d'attacher à chaque acte, pour ne pas blesser le privilège exclusif qu'a la Comédie Française de jouer des pièces purement héroïques, sont d'autant plus absurdes, qu'elles ne tiennent point du tout à l'action, et ne produisent par conséquent aucun effet, aucun contraste vraiment théâtral. La situation du quatrième acte, où le duc force son fils à déterminer en sa présence Agnès à renoncer à lui pour détourner le glaive dont elle est menacée, a paru du plus grand intérêt; elle est forte et pressante, et les développemens de cette scène, qui appartient tout entière à l'auteur français, sont ménagés avec assez d'art. Quelques autres beautés de détail semées dans ce dernier acte, et le dénouement où le père attendri confirme le mariage de son fils, ont trouvé grace devant le parterre; il a

même demandé l'auteur avec assez d'empressement; on est venu lui annoncer que l'auteur était absent, mais qu'il se nommait *M. Milcent*, directeur du *Journal de Normandie*. Ce nom, ce titre fastueux n'ont pas eu l'air de lui inspirer une grande considération. La pièce a été donnée encore depuis quatre ou cinq fois, mais n'a pas été beaucoup plus suivie que si elle n'eût eu aucun succès le premier jour. Le style de ce drame est lâche et plein de négligence.

Claude et Claudine, opéra en vaudevilles, de M. Mencion, secrétaire de M. de Beaumarchais, donné le mardi suivant (1), a été bien maltraité. En voici le sujet, si tant est que c'en soit un.

Claude et Claudine s'aiment; mais l'un et l'autre ignorent ce que c'est que le mariage. Claude s'éloigne, on ne sait où il va; mais à son retour il nous apprend qu'on l'a mis au fait. Claudine sort aussi; elle s'endort et se trouve instruite à son réveil. Après cette éducation, si ingénieusement conduite, un seigneur qui leur veut du bien les marie. La niaiserie de ce sujet n'est rachetée par aucun détail agréable; mais le couplet suivant qui termine la pièce n'en a pas été moins vivement applaudi.

Quand une pièce est applaudie,
C'est pour nous un très-grand bonheur;
Cela redouble notre envie
De plaire encore au spectateur.
Mais quand l'amateur fait la mine
Et ne veut point revoir l'acteur,
La pièce alors est la Claudine,
Et le vrai Claude c'est l'auteur.

---

(1) Le 28 juin 1785.

Le Théâtre Italien a été bien dédommagé du peu de succès de toutes ces nouveautés par le début intéressant de mademoiselle Renaud, qui aux graces de son âge (elle vient d'atteindre à peine sa quinzième année), à une figure aimable et décente, à la plus délicieuse voix que nous ayons jamais entendue, réunit encore un goût de chant naturel infiniment rare et la plus excellente méthode. Sa voix a peu d'étendue; mais il paraît impossible d'en concevoir une plus juste, plus pure et plus facile; sans recherche, sans manière, elle n'est belle que de sa propre beauté; sans effort, elle fait sentir jusqu'aux moindres nuances et du chant et des paroles; l'ariette la plus difficile semble s'échapper de ses lèvres comme le chant le plus propre à sa voix; et cette espèce de talent, à nos yeux du moins, paraît tenir du prodige. Tout Paris l'a vue avec ivresse et ne se lasse point de l'entendre. Si la manière dont elle joue la scène laisse beaucoup à désirer, la timidité de son âge peut lui servir sans doute d'excuse; et quoique son jeu ne soit jamais aussi animé qu'il devrait l'être, il ne paraît manquer au moins ni de finesse ni d'intelligence. Les rôles de son début qu'elle a rendus avec le plus d'intérêt sont ceux de *Zémire* et de *la Belle Arsène;* elle les a chantés tous avec une supériorité qui promet de laisser bien loin derrière elle et ses émules et ses modèles.

---

*Testament de M. Fortuné Ricard, maître d'arithmétique, à D***, lu et publié à l'audience du bailliage de cette ville, le* 19 *août* 1784; brochure in-8°, de trente-six pages.

Cette plaisanterie est de M. Mathon de La Cour, des Académies de Lyon, de Villefranche; auteur d'une *Dis-*

sertation sur la décadence des lois de Lycurgue, qui a remporté le prix à l'Académie des Inscriptions; du *Journal de Musique;* de plusieurs articles du *Journal des Dames*, etc., et qu'on ne pardonnerait point à la postérité de confondre avec M. Maton, auteur des *Victimes*, de *Vanbrok*, et de beaucoup d'autres poésies d'une originalité fort insipide.

L'auteur dispose dans ce testament d'une somme de cinq cents livres, produit d'un louis que lui avait donné son grand-père, il y a soixante-deux ou trois ans, en lui disant qu'avec l'économie et le calcul rien n'est impossible à l'homme....

Pour remplir complètement le vœu de son aïeul, il partage cette somme en cinq portions de cent livres chacune, qu'il ordonne de faire valoir comme les premières vingt-quatre livres sur le pied de cinq pour cent, en ajoutant toujours au capital l'intérêt de l'intérêt.

Au bout de cent ans, la première somme sera portée à treize mille cent livres. Il veut qu'on en forme un prix pour la meilleure dissertation théologique, dans laquelle on aura prouvé la légitimité des intérêts des prêts de commerce.

Avec la seconde somme, qui au bout de deux cents ans ne sera pas moins d'un million sept cent mille livres, il fonde quatre-vingts prix pour l'encouragement des lettres, des sciences, des arts, de toutes les connaissances et de toutes les vertus.

La troisième portion, qui aura produit plus de deux cent vingt millions, est destinée à établir cinq cents caisses patriotiques de prêt gratuit pour secourir les citoyens les plus honnêtes et les plus industrieux; il n'en

réserve que trente millions pour fonder douze Musées dans les principales villes du royaume.

La quatrième somme, cent ans après, se montant à près de trente milliards, sera employée à faire bâtir dans les situations les plus agréables qu'on pourra trouver en France cent villes de cent cinquante mille ames chacune.

Enfin, la dernière somme de cent livres s'élevant, avec tous les intérêts de cinq cents ans, à plus de trois mille neuf cents milliards, il en sera fait l'emploi suivant.

« Six milliards seront consacrés à payer la dette nationale de la France, sous la condition que les rois nos bons seigneurs et maîtres seront suppliés de permettre qu'à l'avenir les contrôleurs-généraux subissent, avant d'entrer en place, un examen préalable sur l'arithmétique.

« Douze milliards seront employés de même à payer la dette de l'Angleterre. Je suppose, comme on le voit (dit Fortuné Ricard), que ces deux dettes nationales n'auront fait que doubler avant ce temps; ce n'est pas que je doute du talent de certains ministres pour les porter bien plus haut, mais leurs opérations en ce genre se trouvent ordinairement contrariées par une infinité de circonstances; ce qui me fait présumer que ces dettes ne feront au plus que doubler....

« Je supplie les Anglais de ne pas refuser cette légère marque de souvenir d'un homme qui, à la vérité, est né Français, mais qui estimait sincèrement leur nation, et qui surtout a toujours été l'admirateur du magnifique ouvrage que Newton a intitulé *Arithmétique universelle*. Je désirerais bien que, en reconnaissance de ce legs, la

nation anglaise consentît à appeler les Français ses *voisins* et non ses *ennemis naturels...;* mais je n'ose rien exiger à cet égard.

« Trente milliards seront employés à faire les fonds d'une rente de quinze cents millions à partager en temps de paix entre toutes les puissances de l'Europe. En temps de guerre, la portion de l'agresseur sera donnée à ceux qui auront été attaqués injustement. »

On offre à Sa Majesté six milliards pour remplacer le produit des loteries; un milliard pour ajouter à la portion congrue de tous les curés; deux milliards pour payer les mois de nourrice; quatre milliards pour des défrichemens; deux milliards pour l'affranchissement des vassaux; vingt milliards pour fonder quarante mille maisons de travail ou ateliers publics, etc.

A travers tous ces calculs de millions et de milliards on rencontre quelques vues, quelques projets d'utilité publique d'autant plus intéressans, qu'il serait possible de les exécuter sans attendre qu'on eût accumulé toutes les ressources offertes par la générosité de Fortuné Ricard (1).

Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Voltaire, dans lesquels on trouvera divers écrits de lui peu connus sur ses différends avec Jean-Baptiste Rousseau et d'autres gens de lettres; un grand nombre d'Anecdotes et une notice critique de ses pièces de théâtre. Deux petits volumes in-12. A Amsterdam, 1785 (2).

(1) Cinq ans plus tard le vertueux Francklin proposa aux villes de Boston et de Philadelphie, l'exécution d'un semblable projet, dans un codicille annexé à son testament le 23 juin 1789. *Mélanges de morale extraits des ouvrages de Benjamin Francklin,* t. II page 229, édition de Renouard 1826.

(2) Barbier qui, en 1814, dans ses notes sur Grimm, disait avoir entendu

Nous n'avons pu découvrir encore qui était l'auteur de cette compilation; mais on est assez tenté de le prendre pour un homme de jugement; car il a si bien senti lui-même le peu de raison, le peu d'esprit qu'il pouvait avoir, qu'il s'est déterminé à n'en faire à peu près aucun usage. Il n'y a pas, je crois, en tout, dans ces deux volumes, vingt pages qui appartiennent à M. l'anonyme; et il suffit de lire une seule des réflexions dont il s'est cru obligé d'enrichir ce recueil, pour reconnaître qu'on ne peut lui savoir trop de gré d'une semblable réserve. Les successeurs de maître Fréron ont été ravis d'y voir rappeler l'anecdote suivante.

On avait découvert que le jeune Arouet voulait enlever mademoiselle *Pimpette*, la plus jeune des filles de madame du Noyer. Il fut renvoyé à Paris à son père, qui ne voulut pas le voir, et qui obtint une lettre de cachet pour le faire enfermer : « Je n'ose me montrer (écrivait alors le jeune poète); j'ai fait parler à mon père : tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles, avec du pain et de l'eau... » Que de scandales! s'écrie pieusement l'honnête journaliste; que de scandales épargnés à l'église et aux bonnes mœurs, si la Providence avait permis qu'un projet si raisonnable eût été exécuté à la lettre!... — Que de pareilles atrocités sont édifiantes! elles sont trop risibles au moins pour qu'on puisse en être indigné.

Avec quelque platitude que ces Mémoires soient rédigés, on les parcourt sans ennui, parce qu'on y trouve

attribuer cet ouvrage au marquis de Puységur, le même à qui l'on doit l'*Analyse du spectacle de la nature de Pluche*, et *la Sanction de l'Ordre naturel*, en 1823, dans sa seconde édition du *Dictionnaire des Anonymes*, le met sur le compte de Chandon.

un grand nombre de lettres et de pièces fugitives de M. de Voltaire, dont quelques-unes n'avaient point encore paru, ou qui étaient du moins peu connues.

Poésies diverses de M. Hoffman, un volume in-12. M. Hoffman a recueilli dans ce volume les petites pièces fugitives qu'il avait répandues depuis quelques années dans plusieurs ouvrages périodiques : elles ont bien pu perdre quelque chose à se trouver ainsi rassemblées; mais on y reconnaîtra souvent encore avec plaisir ce ton aimable, ce ton mêlé de philosophie, de finesse et de naïveté qui a fait remarquer ses premiers essais, et particulièrement ses Fables.

Odes, par M. Castéra, un volume in-18. Ce qui manque le plus essentiellement à ces Odes, c'est la verve, l'élan propres à la poésie lyrique. On y trouve quelques strophes agréables, des vers faciles. L'auteur célèbre ceux de nos guerriers qui ont fait les dernières campagnes de l'Amérique et qui s'y sont illustrés, M. le comte d'Estaing, M. le marquis de Bouillé, etc.; mais assurément ce n'est pas ainsi que les eût chantés Pindare ou Tyrtée.

AOUT.

Paris, août 1785.

Il n'y a encore jusqu'ici que cinq spectacles ouverts tous les jours dans la nouvelle enceinte du Palais-Royal, les *Ombres chinoises*, les *Pygmées français*, les *Vrais*

Fantoccini italiens, les *Variétés amusantes*, et les *Petits Comédiens de M. de Beaujolais*. Cette dernière troupe, voyant que ses bamboches, ses grandes marionnettes de bois attiraient peu de monde, vient de hasarder une nouveauté qui lui a parfaitement réussi; ce sont de petits opéra comiques dont des enfans jouent la pantomime sur le théâtre, tandis qu'on chante ou qu'on joue leur rôle dans la coulisse (1). L'exécution en est conduite avec tant d'intelligence qu'il est difficile, sans l'avoir vue, de se faire une idée de l'illusion qu'elle produit; l'accord du geste et de la parole est si juste et si parfait, que, même après en avoir été prévenu, on est tenté encore de douter qu'il y ait véritablement deux personnes qui se partagent ainsi le même rôle. Avec quelque clarté que l'abbé Dubos ait tenté d'expliquer tous les passages de Quintilien, de Sénèque et de Cicéron, relatifs à ce partage que les anciens avaient cru devoir faire de la déclamation; comme l'imagination, ainsi qu'il l'observe lui-même, ne supplée point au sentiment, cet essai, fait avec tant de succès sous nos yeux, en a rendu l'explication bien plus sensible encore. Sénèque a remarqué que l'on voyait avec étonnement sur la scène le geste des comédiens habiles atteindre la parole et la joindre pour ainsi dire, malgré la vitesse de la langue; mais tout étonnant sans doute que peut paraître cet accord, il est fondé sur un principe fort naturel, et dont les anciens avaient développé la théorie et la pratique avec un soin extrême; ce principe, c'est qu'il est une musique pour les mou-

(1) Les deux premiers ouvrages de ce genre qui ont été joués sur ce théâtre sont *le Vieux Soldat* et *l'Amateur de Musique*. Nous ignorons l'auteur des paroles; celui de la musique est M. Fromeut, un des premiers violons de l'Opéra. (*Note de Grimm.*)

vemens du corps comme pour les progressions de la voix; on distinguait en conséquence la musique hypocritique qui enseignait à suivre la mesure en faisant les gestes, de la musique métrique qui enseignait à la suivre en récitant; ainsi l'acteur qui récitait et l'acteur qui faisait les gestes étaient obligés de suivre une même mesure dont l'un et l'autre devaient également observer les temps, et leur déclamation la plus simple était toujours une véritable musique, puisqu'elle était notée.

Ce qui avait donné sans doute aux anciens la première idée de partager de cette manière entre deux personnes l'exécution du même rôle, c'est l'immensité de leurs théâtres, où l'acteur récitant, obligé de donner à sa voix toute l'étendue dont elle était susceptible pour se faire entendre, n'aurait plus conservé assez de force pour joindre à ce premier effort ceux qu'exigent les gestes d'une action vive et soutenue. Peut-être est-ce en effet un travail au-dessus des forces humaines que celui de donner en même temps à sa voix et à ses gestes la chaleur, la vivacité, l'expression, l'harmonie et la force qu'exige une exécution parfaite; car il ne faut pas oublier qu'il n'y a point d'effet dramatique sans une sorte d'exagération, et cette exagération simultanée des gestes et de la voix suppose, même sur nos théâtres ordinaires, un effort dont la violence et la fatigue sont extrêmes.

Les Comédiens Italiens se sont dispensés de faire toutes ces réflexions; le succès de cette nouveauté leur a paru une atteinte formelle au privilège exclusif de chanter qu'ils ont acheté de l'Académie royale de Musique, et comme leurs parts annuelles ne passent guère de trente à trente-deux milles livres, ils se sont plaints hautement de la ruine prochaine dont les menaçait une concur-

rence si redoutable. Leurs sollicitations ont été si pressantes, qu'on a interdit, au moins provisoirement, à la petite troupe de continuer les représentations de ce genre; il ne lui est plus permis de jouer que des pantomimes muettes ou des bambochades.

Les acteurs du Théâtre Français ont jugé sans doute aussi ce moment plus favorable qu'un autre à renouveler leurs persécutions contre tous les théâtres forains. Ils viennent de répandre un Mémoire très-grave et très-moral, dans lequel ils font valoir avec beaucoup de dignité tous les anciens titres qui leur ont été accordés par Louis XIV et par son successeur; oubliant entièrement leur intérêt personnel, ils ne sont occupés que de la cause des mœurs et du bon goût..... (Pouvait-elle être en de meilleures mains?) Un des principes les plus neufs que nous ayons remarqués dans cet étrange Mémoire, c'est que l'émulation, utile dans les métiers, n'est que dangereuse dans les arts, et particulièrement dans celui de la Comédie; que si la concurrence des talens peut produire quelque bien lorsqu'elle est renfermée dans les limites du même théâtre, elle devient funeste lorsqu'elle a lieu entre deux troupes différentes.....(c'est-à-dire que l'amour-propre des talens n'est pas d'une rue à l'autre ce qu'il est sous le même toit, etc.) Ce Mémoire est signé *La Malle;* et nos faiseurs de calembours n'ont pas manqué de dire que *La Malle* raisonnait comme un *coffre*.

Les directeurs des petits spectacles ont répondu à cet écrit par un autre qui n'est guère plus raisonnable; ce sont deux coups de pistolet en l'air; il ne s'ensuivra, selon toute apparence, ni mort ni jugement.

Théâtre à l'usage des jeunes Personnes; un volume in-8°, avec cette épigraphe :

> Leçon commence, exemple achève.
>
> LA MOTHE.

Ce nouveau volume des Œuvres de madame la comtesse de Genlis ne contient que des drames tirés de l'Écriture Sainte, *la Mort d'Adam*, imitée de l'allemand de Klopstock, *Agar dans le Désert*, *Isaac*, *Joseph*, *Ruth et Noémi*, la *Veuve de Sarepta*, le *Retour de Tobie.* A l'exception des deux premières pièces, où l'on trouve quelques traits d'une conception assez poétique, toutes les autres ont paru froides et sèches. Ce qui leur manque essentiellement est cette simplicité de mœurs et d'expression, cette teinte austère, antique, le seul charme dont de pareils sujets pouvaient être susceptibles. Il n'y a vraiment que l'ame et l'imagination d'un grand poète qui puissent nous transporter avec succès dans ces temps reculés de l'enfance du monde, dans ces temps dont la peinture offre si peu d'objets, si peu de couleurs à saisir, et qui ne peut intéresser que par le caractère d'originalité le plus simple, le plus pur et le plus vrai.

On a donné, le lundi 8, sur le Théâtre Français, la première représentation de *Verseuil et Melcour*, comédie, en vers et en un acte, de M. André de Murville, auteur de celle du *Rendez-vous du Mari*, représentée il y a quelques années sur le même théâtre.

L'intrigue de cette petite pièce est la même absolument que celle de *la Fausse Inconstance*, comédie, en un acte, jouée il y a sept mois sur le Théâtre Italien;

dont nous eûmes l'honneur de vous rendre compte dans le temps (1). M. Radet, auteur de *la Fausse Inconstance*, en faisant paraître sa pièce, annonça dans les journaux qu'il était instruit que M. de Murville s'était occupé du même sujet pour la scène française; mais qu'il croyait que ce sujet appartenait à tout le monde. M. de Murville avait cependant quelques droits à en regarder la propriété comme un bien de famille; car le fonds de cette comédie est à mademoiselle Arnould, sa belle-mère. Cette actrice célèbre, qui a fait si long-temps l'ornement de notre scène lyrique, vivait depuis plusieurs années avec le sieur Bélanger, architecte de M. le comte d'Artois. Il se plaignit des assiduités de Florence, un des plus tristes acteurs du Théâtre Français. Ses reproches la fatiguèrent enfin, et mademoiselle Arnould lui écrivit qu'elle voulait rompre avec lui, et le priait de ne plus remettre le pied chez elle. Le sieur Bélanger, en recevant cette lettre, imagina de s'en servir pour tourmenter son inconstante et son heureux rival; il la renvoya à celui-ci sous une autre enveloppe, à son adresse, entre trois et quatre heures du matin. Florence, qui n'ignorait pas la jalousie du sieur Bélanger, qui savait qu'il avait exigé depuis long-temps son renvoi, ne douta pas un instant que mademoiselle Arnould ne l'eût sacrifié à son ancien amant, et ne reparut plus chez elle. Mademoiselle Arnould ne concevait rien à ce procédé; et Bélanger eut le plaisir de jouir de sa petite vengeance,

(1) *La Fausse Inconstance* fut représentée le 26 novembre 1784. La lettre à laquelle Grimm renvoie ici n'a point été retrouvée. Cette lacune, en ce qui concerne cette pièce, ne serait point à regretter si l'on s'en rapporte au jugement qui en est porté dans les *Mémoires secrets*. « Cette pièce, dont le fonds est peu saillant, ne mérite pas qu'on en parle plus au long; si l'on voulait s'y arrêter, on en pourrait critiquer jusqu'au titre qui n'est pas juste. »

en retardant autant qu'il put l'explication qu'il était impossible qu'elle n'eût pas enfin avec Florence. On ose croire que cette actrice, sans avoir besoin, comme dans la pièce de son gendre, de deux explications pour démêler ce petit incident, eut l'art d'arriver plus vite au dénouement; et M. de Murville eût bien fait sans doute de l'imiter en ce point.

Les deux comédies, quant à la conduite de l'intrigue, diffèrent assez peu l'une de l'autre; mais celle de M. de Murville est généralement mieux écrite que celle de M. Radet : les vers en sont plus soignés, les premières scènes sont remplies de détails qui ont été fort applaudis; les dernières ont paru languissantes; le dénouement, retardé trop long-temps sans aucune vraisemblance, ne pouvait être et n'a été d'aucun effet.

On a donné, le jeudi 18, sur le même Théâtre, la première représentation de *Lucette*, comédie, en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Lantier, connu par deux comédies représentées au Théâtre Français, *l'Impatient* et *le Flatteur*, et par un Recueil de vers et de prose, intitulé les *OEuvres de l'abbé Mouche*, etc. La musique est de M. Friziéri, auteur de celle des *Souliers mordorés*, qui eut dans le temps une sorte de succès.

Cette nouveauté a été si mal accueillie qu'il n'a pas été possible de l'achever; elle a été interrompue à la moitié du second acte. Le sujet de la pièce, autant que nous avons pu le deviner, paraît avoir été emprunté du roman de *Paméla*; mais la maladresse du poète n'en a pas su tirer une seule situation intéressante, et la musique, sans intention, sans caractère, n'a pas peu con-

tribué à augmenter encore l'ennui et la mauvaise humeur du public; il y a long-temps qu'on ne l'avait vu exercer une justice aussi sévère.

Dans le nombre des suicides commis cette année à Paris il n'en est aucun qui ait inspiré autant de regrets que celui de M. Pierre Chabrit, conseiller au Conseil souverain de Bouillon et avocat au Parlement de Paris. Il n'avait guère plus de trente ans, et s'était déjà fait connaître d'une manière très-estimable par un ouvrage intitulé *De la Monarchie française, ou de ses Lois*, ouvrage assez inégalement écrit, qui laisse beaucoup à désirer quant à la clarté du style et au choix des matières, mais où l'on trouve sur les antiquités de notre législation des recherches utiles et savantes. L'Académie Française avait disposé l'année dernière, en sa faveur, du prix fondé par M. de Valbelle; il avait encore osé compter cette année-ci sur la même ressource. Grace aux intrigues ou aux sollicitations de M. de La Harpe, ce bienfait lui a été enlevé pour être donné au sieur André de Murville, dont la femme, fille de mademoiselle Arnould, est une blonde très-blonde, mais d'une physionomie assez piquante. L'honnête M. Chabrit, réduit à six cents livres de rente, s'est permis de croire, dans un de ces malheureux momens d'humeur, qui font voir les choses comme elles sont, que dans sa position il était infiniment plus aisé de mourir que de vivre, et il a eu recours à une forte dose d'opium; on l'a trouvé mort dans son lit. Cet infortuné s'était trop pressé; car, le matin même qu'il venait de terminer sa carrière, un ami allait lui annoncer qu'il avait obtenu de M. le contrôleur-général une pension qui aurait suffi à ses besoins. Feu M. Diderot

l'avait recommandé il y a quelques années à Sa Majesté l'Impératrice de Russie, par une lettre qu'on vient d'imprimer à la tête du second volume de son Livre, lettre que Sa Majesté Impériale n'a peut-être jamais reçue, et dont les exagérations d'ailleurs n'auraient été guère propres à lui donner une grande confiance; notre bon philosophe y proteste que M. Chabrit est au-dessus de lui Diderot (tout juste) autant qu'il est au-dessous de l'auteur du Bréviaire de Sa Majesté Impériale..... l'*Esprit des Lois*.

Une mort bien plus généreuse que celle de M. Chabrit est celle d'une pauvre courtisane, nommée *Pauline*. Elle aimait un jeune officier que son père avait fait enfermer, parce qu'il craignait que le jeune homme ne fît la folie de l'épouser. Elle s'est empoisonnée avec de l'eau-forte mêlée avec du sublimé, après avoir écrit au père pour lui demander la liberté de son fils comme le prix de la mort à laquelle elle se dévouait, et qui rendrait désormais sa captivité aussi inutile qu'elle était injuste et barbare. Au défaut de la lettre originale qu'il ne nous a pas été possible de nous procurer, voici celle qui a été recueillie dans tous les papiers publics; elle est de M. Artaud, qui connaissait beaucoup cette intéressante victime d'un amour bien digne, sans doute, et d'une origine plus pure et d'un meilleur sort.

« Monsieur votre fils m'aimait, et je l'aimais beaucoup « moi-même. Vous avez craint que cette vive inclination « ne finît par le déshonneur, et cette crainte a fini par « vous rendre à son égard plus barbare qu'il n'est peut-« être permis à un père de l'être. Je croirais l'être encore « plus que vous, Monsieur, si je ne prouvais à cet objet « chéri que son bonheur a toujours été l'unique but de

« son amie. Sa captivité doit cesser au moment où vous « apprendrez que je ne suis plus. J'ai pris une route sûre « pour arriver promptement au tombeau. Voici les der- « niers caractères que je trace, et je charge une amie d'y « joindre mon extrait mortuaire. C'est vous qui m'avez « tuée; mais je ne vous le reproche pas. Lisez ceci de « sang-froid comme je vous l'écris; rendez la liberté à « votre fils, rendez-la lui généreusement, et n'empoison- « nez pas ce don en lui apprenant tout ce qu'il me coûte, « il ne le saura que trop tôt; il saura comment je me « suis punie pour lui seul d'un attachement qui ne devait « finir qu'avec mes jours. Celui-ci est le dernier de l'in- « fortunée

« PAULINE. »

Le Cousin Jacques est déjà connu dans la république des lettres par plusieurs poëmes passablement lunatiques, tels que *Hurluberlu*, *Turlututu*, *Marlboroug*, et *les Petites-Maisons du Parnasse*. Aucun de ses ouvrages n'avait fait beaucoup de sensation. Le dernier nous avait appris que l'auteur se nomme *M. Beffroi de Reigny* (1): tout ce que nous en avons pu savoir de plus, c'est que c'est un jeune homme assez bien né, mais sans fortune, et que l'abbé Aubert, le rédacteur des *Petites-Affiches*, a bien voulu prendre sous sa digne protection. Tous les écrits du *Cousin Jacques* se distinguent par un tour d'esprit naturel et gai, mieux encore par un ton infiniment facile et léger; mais le titre de ses différentes productions est bien plus singulier, bien plus bizarre que n'en est le fonds ou le style; on n'y rencontre ni pensées neuves ni images hardies, point d'écart d'esprit ou d'imagination;

(1) Louis Abel Beffroy de Reigny, né à Laon en 1757, mort Paris en 1810.

c'est un badinage continuel, mais dont l'heureuse simplicité pourrait plaire, si de tous les genres de monotonie celle de la frivolité ne devenait pas à la longue la plus fatigante et la plus ennuyeuse. Le poëme de *Marlboroug* est peut-être le plus soigné quant à la versification, la couleur en est plus vive, plus animée; mais le fonds est également dépourvu d'intérêt et de poésie. On aperçoit du moins dans *les Petites-Maisons du Parnasse* une sorte de dessein; ce sont quelques idées du *Temple du Goût*, du *Pauvre Diable*, du *Russe à Paris*, délayées bien légèrement dans un assez gros volume. *Les Lunes* promettent plus de variété; le conte de *M. l'Amoureux*, la *Relation de l'Ermite de Paris* offrent des détails agréables, la narration en est assez rapide; quelques-unes des pièces fugitives rassemblées dans ce Recueil sont encore d'une touche aimable et spirituelle. Tout cela annonce de l'esprit et du talent; mais jusqu'ici c'est de l'esprit et du talent qui ne s'appliquent à rien. Voulût-on n'être que plaisant, on ne l'est pas long-temps avec succès sans un fonds d'idées et de connaissances plus ou moins riche, ou sans une imagination assez originale, assez féconde pour y suppléer.

Épigramme, par M. Masson de Morvilliers.

Lorsqu'autrefois on a vu Rivarol (1),
Vrai Laridon, né dans un tourne-broche,
Se nommer comte en descendant du coche,
Bien est-il vrai qu'il a fait par ce vol

(1) L'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française*, dont M. Garat vient de donner dans le *Mercure* un *bon extrait, bien juste*, comme on les fait sans jalousie et sans partialité lorsqu'on croit avoir à se plaindre de l'auteur à qui l'on veut rendre justice. (*Note de Grimm.*)

Rire Paris et son bourg de Bagnol (1);
Mais aujourd'hui que Garat lui reproche
D'avoir pillé Condillac et Buffon,
L'on ne rit plus, et de par Apollon
Au pilori du Parnasse on accroche
Le plagiaire et le comte gascon.

M. de La Clos, auteur des *Liaisons Dangereuses*, se trouvant dans un souper où des puristes qui n'écrivent point s'égayaient sur la dureté des vers de M. Lemierre, s'est permis de faire ainsi son épitaphe précoce. Quelque plaisante que soit l'harmonie imitative qui en fait le mérite, on ne se pardonnerait pas de rappeler ici cette épigramme, si la malignité s'était moins pressée à la répandre. L'homme de lettres sur qui porte cette malice est si estimable, que l'envie même ne peut s'empêcher de le respecter. Tout inculte qu'est souvent le style de ses ouvrages, il restera de lui sans doute bien plus de beaux vers que d'un grand nombre de nos poètes à qui la critique n'eut jamais à reprocher la même négligence.

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc
Un rare et grand auteur qui passa la noire onde,
Ravi d'avoir avant tiré de son estoc
Le trident de Neptune est le sceptre du Monde (2).

Nicolas-Thomas Barthe, de l'Académie de Marseille, auteur de la *Lettre de l'abbé de Rancé*, de *l'Amateur*, des *Fausses Infidélités*, de *la Mère Jalouse*, de *l'Homme*

(1) Bourg où les pères de Rivarol ont toujours été cabaretiers. (*Note de Grimm.*)

(2) Il faut savoir que M. Lemierre appelle *mon vers* ce dernier vers, qui est tiré d'une de ses premières pièces couronnées par l'Académie. On l'a gravé sur la porte de l'Arsenal de Toulon. (*Note de Grimm.*)

Personnel, de *l'Ami du Mari*, est mort à Paris, le 17 juin, des suites d'une hernie négligée. Il n'avait que cinquante et un ans, et venait de terminer un poëme en quatre chants, imité de l'*Art d'aimer*, d'Ovide.

Né à Marseille, de parens honnêtes et qui avaient acquis dans le commerce une fortune assez considérable, il fut élevé chez les Pères de l'Oratoire, dans le collège de Juilly, et se livra de bonne heure au goût que lui avait inspiré la lecture des poètes. Il ne s'en laissa distraire que par les amusemens de la société, où l'agrément et la vivacité de son esprit l'auraient fait accueillir avec plus d'empressement encore si les défauts de son caractère n'avaient pas nui trop souvent à l'aménité de son commerce.

Le climat brûlant sous lequel il était né, en exaltant sa tête et son imagination, avait influé fort désagréablement sur son humeur; il était sujet à des accès de violence, qu'il avait d'autant plus de peine à se pardonner lui-même, que leur explosion était presque toujours encore plus ridicule pour lui qu'elle n'était fâcheuse pour les autres; c'était la colère, l'impatience d'un enfant mal élevé.

Si l'amour des lettres et de la célébrité fut sa passion favorite, cette passion avait pourtant trois ou quatre rivales fort dangereuses, la passion du jeu, celle de la bonne chère, et sur toutes choses la personnalité la plus décidée, la plus minutieuse et la plus comique peut-être qu'on ait jamais songé à présenter au théâtre; aussi, lorsqu'il nous eut donné son *Homme Personnel*, qui ne réussit que fort médiocrement, l'on ne manqua pas de dire : Comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce

personnage? Pour le voir dans son véritable jour, le modèle était trop près du peintre.

Ses travers cependant tenaient bien moins à son ame qu'à son caractère, à ses habitudes; il ne manquait au fond ni de bonté, ni de justice, ni même de sensibilité. Il eut des amis dont il fatiguait souvent l'indulgence, mais dont il mérita de conserver l'attachement. Lié depuis long-temps avec le vertueux M. Thomas, il le suivit dans plusieurs des voyages qu'il fut obligé de faire pour sa santé. Lorsqu'on leur servait quelque bonne crême, il en laissait à la vérité le moins qu'il pouvait à son ami malade; mais c'était cependant pour ne point se séparer de lui qu'il avait abandonné tous les amusemens qui l'attachaient au séjour de Paris, et cet ami, quoique absent au moment de sa mort, a été encore le dernier objet de ses soins et de sa pensée. Une des dépenses qu'il faisait avec le plus de plaisir était de donner à dîner; mais à la tête de la liste des convives, qu'il ne manquait jamais d'écrire lui-même, se trouvait toujours *Moi*. Il avait la vue fort basse; lorsqu'il ne pouvait distinguer un plat d'un bout de la table à l'autre: En ai-je mangé? disait-il à son domestique; vite, apportez-le-moi...; et après l'avoir examiné à son aise, il le renvoyait sans façon, et faisait prier la personne devant laquelle le plat était placé de lui en servir.

Colardeau avait été de ses amis, mais il ne le voyait plus qu'assez rarement. Ayant appris qu'il était à toute extrémité, il vole chez lui, et le trouvant encore en état d'écouter ce qu'on lui disait: « Je suis désespéré de vous voir si malade, lui dit-il, et j'aurais pourtant une grace à vous demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme Personnel*.— Songez donc, mon ami, lui répondit

Colardeau, que je n'ai plus que quelques heures à vivre. — Hélas! oui; mais c'est justement pourquoi je serais bien aise de savoir encore ce que vous pensez de ma pièce... » Il insista au point que le mourant fut forcé de consentir, et après l'avoir écoutée jusqu'au bout sans rien dire: « Il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau. — Vous me l'allez dire? — Oui, lui répliqua-t-il en riant; c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes... » Eh bien! ce même homme si étrangement égoïste dans ce moment, la veille de sa mort ayant reçu la visite du marquis de Villevieille, lui dit tranquillement: « Mes médecins disent que je suis mieux; je sens trop à l'excès de mes douleurs que je n'en puis revenir; mais ce n'est point de cela qu'il faut s'occuper, laissez-moi jouir du plaisir de vous voir, et donnez-moi des nouvelles de l'Opéra... » Paraissant oublier ainsi son état et ses souffrances, il ne lui parla plus que d'*Iphigénie*, et des succès de mademoiselle Dozon, dont les talens dans ce rôle l'avaient singulièrement intéressé.

Avec l'esprit vif et très-preste à la repartie, il ne se permettait guère un trait qui pût affliger quelqu'un; on ne connaît de lui aucune épigramme amère; mais lorsqu'il avait dit un mot qu'il croyait plaisant, armé d'une lorgnette, l'un de ses gros yeux blancs ne manquait jamais de faire le tour de l'assemblée pour recueillir les suffrages. Un jour M. de Monticour, dont le sang-froid était si mordant, voyant cette lorgnette fixée sur lui, le démonta bien cruellement en lui disant d'un air tranquille et poli: *Monsieur Barthe, je ne ris pas.* C'est une leçon qu'il ne put jamais pardonner; il s'en est vengé en faisant, dans *la Mère Jalouse*, un portrait

de M. de Monticour, qui n'est malin que parce qu'il ressemble.

Les torts les plus réels de M. Barthe n'étaient jamais que de l'emportement, de l'inquiétude ou de la tracasserie, sans fiel et sans méchanceté. Il s'était marié; mais on comprend aisément que sa femme ne put vivre longtemps avec lui. Lorsqu'il fut question de s'en séparer, elle découvrit qu'il avait mis la plus grande partie de sa dot en rente viagère sur sa tête à lui; ce n'était que par une suite de l'habitude qu'il avait de ne jamais songer qu'à sa propre personne. On ne lui eut pas plus tôt fait sentir l'injustice d'une pareille distraction, qu'il s'empressa de la réparer de la meilleure grace du monde.

Ses premiers essais de poésie ont été, je ne sais pourquoi, des héroïdes et des églogues. Dans le temps qu'il avait la fantaisie de s'occuper d'un genre si peu fait pour le caractère de son esprit et de son talent, Dorat l'aperçut un soir tout seul devant le grand bassin du Luxembourg, frappant du pied et se tordant les bras comme un furieux. Il s'approche de lui : « Eh! qu'avez-vous donc, mon ami? — J'enrage; voilà près d'une heure que je suis ici à lorgner la lune. Vous savez tout ce qu'elle inspire à ces diables d'Allemands; eh bien! à moi pas la plus petite chose; je reste plus froid, plus stupide que la pierre, et je m'enrhume. Que le diable emporte la lune et tous ses poëtes dont la tendresse me confond! »

La seule de ses pièces de Théâtre qui ait eu un grand succès, ce sont *les Fausses Infidélités;* c'est un fonds très léger, mais dont il a tiré le parti le plus heureux; le dialogue en est tout à la fois naturel et plein d'esprit; la double confidence des deux amans qui se croient trahis en même temps par leurs maîtresses forme une

scène dont les développemens sont neufs et d'un comique excellent. Il y a du mérite et dans *la Mère Jalouse* et dans *l'Homme Personnel*, des scènes bien conçues et des détails charmans. Les défauts qui ont nui le plus au succès de ces deux ouvrages tiennent au choix du sujet; le caractère des principaux personnages est plus odieux qu'il n'est comique, et l'auteur n'a pas eu l'art de les entourer assez heureusement pour en faire ressortir le ridicule, ou par des contrastes piquans, ou par l'effet même des situations. Il est dommage que la décence de nos mœurs de théâtre ne permette guère la représentation de *l'Ami du Mari;* c'est un tableau qui nous a toujours paru plein de finesse et de vérité. Les pièces fugitives de M. Barthe ont une touche quelquefois un peu sèche, mais une manière spirituelle qui leur est propre, de la précision, du mouvement, et une sorte d'originalité qui n'est point dépourvue de grace et de goût. Le plus soigné de tous ses ouvrages, à en juger du moins par les lectures particulières que nous en avons entendues, c'est son *Art d'aimer* (1), ou plutôt son Art de séduire; la versification de ce poëme est tout à la fois plus brillante et plus moelleuse : on y trouve tous les tons, de l'esprit très-moderne, une poésie digne d'Ovide, de la philosophie de Ninon, et quelquefois des traits de la sensibilité la plus délicate et la plus touchante; nous n'en citerons qu'un seul exemple tiré d'un épisode sur

(1) M. de Choisy, après la lecture de ce poeme, avait adressé à M. Barthe des vers où il l'appelait *vainqueur de Bernard et d'Ovide.* « Ah! vainqueur! lui dit M. Barthe, cela est trop fort, beaucoup trop fort; j'exige que vous changiez cela. — Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je mettrai rival... » On parle d'autre chose; M. Barthe, après quelques momens de recueillement se rapproche de lui et lui, dit affectueusement : « *Vainqueur est plus harmonieux.* » (*Note de Grimm.*)

les amours de Laure et de Pétrarque; l'amour qu'elle inspira, dit-il en parlant de cette amante tout à la fois si tendre et si sévère,

L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.

C'est à M. Thomas que M. Barthe a ordonné de remettre tous ses manuscrits; il est à désirer que sa santé, toujours assez languissante, ne prive pas trop long-temps le public de ceux qu'il croira dignes d'honorer la mémoire de son ami.

---

*La Paysanne Pervertie ou les Dangers de la ville, ou Histoire d'Ursule R***, faite sur les véritables lettres des personnages.* Huit parties, en quatre volumes in-12, avec gravures. Il ne faut pas confondre cette *Paysanne* du sieur Rétif avec celle du sieur Nougaret, petit auteur, ainsi que l'a dit très-naïvement le sieur Rétif, petit auteur sans imagination, sans connaissance de la condition des paysans ni de celle du monde, et dont le roman n'est qu'un misérable assemblage de lettres sans sel, sans but, sans style, d'une morale niaise, et auquel on aurait pu donner tout autre titre que celui de *la Paysanne*, si l'on avait voulu.

Il n'y a pas moyen de reprocher les mêmes torts au sieur Rétif de La Bretonne; la nouvelle production de ce génie inépuisable remplit parfaitement toute l'étendue de son titre. C'est à la lettre le complément de son *Paysan Perverti*; on y voit reparaître Ursule, son frère Edmond, M. Gaudet, madame Parangon, le Marquis, la Marquise, Zéphirine, etc.; et le caractère de tous ces personnages est merveilleusement bien soutenu; ce sont les peintures les plus vives des séductions du vice et du

libertinage mis en contraste avec les mœurs les plus simples, les plus pures, les plus patriarcales, et les suites les plus effrayantes d'une vie déréglée. Il y a dans ces tableaux une chaleur, une négligence, une vérité de style qui donne de l'intérêt et même une sorte de vraisemblance aux événemens les plus extraordinaires et le plus légèrement motivés; la bonne foi de l'imagination de l'auteur est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la magie de son talent, et l'illusion en est entraînante pour tous ceux du moins dont le goût n'est pas trop susceptible; car le choix de ses sujets et la bizarrerie sauvage de ses expressions doivent les blesser souvent; aussi les hait-il de toute son ame: « Les puristes, dit-il quelque part, sont les ennemis nés de tout bien. » Il assure qu'il a composé près de la moitié de cet ouvrage la larme à l'œil et le cœur gonflé; on peut le croire, il ne vous permet pas même d'en douter. « Malheur, ajoute-t-il à la manière de Jean-Jacques, malheur sur celui que ces lettres n'auront pas ému, touché, déchiré; il n'a pas l'ame humaine, c'est une brute..... » Une brute ou un puriste, à la bonne heure.

A la fin de ces quatre volumes l'on voit un catalogue raisonné de ses nombreux ouvrages. Il a l'amour-propre d'apprendre à ses lecteurs que, lorsqu'il quitta son premier état de prote d'imprimerie, il n'avait que six ou sept cents francs devant lui, avec une femme et quatre enfans; aujourd'hui, grace aux fruits de ses veilles, il fait subsister douze ou treize pères de famille, tant imprimeurs que brocheuses, relieurs, dessinateurs, graveurs, taille-douciers, etc. Ne faut-il pas convenir avec lui que c'est là véritablement l'existence d'un citoyen utile, estimable, honorable?

L'Enfer, poëme du Dante, traduction nouvelle, avec cette épigraphe :

> *Qui mi scusi*
> *La novità, se fior la lingua abborra.*
> CANTO XXV.

A Londres, et se trouve à Paris. Belle édition de Didot le jeune. Un volume in-8°. Cette traduction nouvelle est de M. de Rivarol, auteur du *Discours* qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin *sur l'Universalité de la langue française*. Elle est précédée d'un excellent morceau de littérature sur la vie et les poëmes du Dante, sur celui de *l'Enfer* en particulier, et sur la méthode que l'auteur a cru devoir se prescrire et dans la traduction qu'il nous en a donnée et dans les notes qu'il a jugé nécessaire d'ajouter à la fin de chaque chant. Quoique le ton de cette nouvelle traduction ne soit pas également soutenu, quoiqu'elle nous ait paru manquer souvent tout à la fois et d'élégance et de fidélité, nous y avons trouvé de grandes difficultés heureusement vaincues; et n'en déplaise à l'ineptie ou à la sévérité de ceux qui l'ont critiquée avec tant d'acharnement (1), nous osons penser qu'elle est bien supérieure à toutes celles que nous connaissions. La physionomie du Dante, l'odeur de son siècle y transpirent du moins à chaque page; ce sont les expressions de l'auteur de l'avertissement, hasardées à la vérité comme le sont quelquefois

(1) Voyez l'analyse qu'en a faite l'illustre M. Framery dans le *Mercure de France*. Il veut absolument qu'on applique à Virgile ce vers :

> *Risposi lui con vergoghosa fronte,*

et qu'on traduise *risposi lui* par *me répondit-il*. Avant de faire le métier de régent, ne conviendrait-il pas d'apprendre à conjuguer un peu mieux.

(*Note de Grimm.*)

celles du traducteur, mais pleines cependant de justesse et d'énergie.

On a donné, pour la première fois, le mardi 26 juillet, sur le théâtre de l'Opéra, un nouveau ballet-pantomime du sieur Gardel. Ce ballet, intitulé *le Premier Navigateur, ou le pouvoir de l'Amour*, est en trois actes.

C'est le charmant poëme du *Premier Navigateur*, de Gessner, qui a donné au sieur Gardel l'idée de ce ballet; mais si l'invention de la fable appartient au poète allemand, celle des moyens qui en forment l'action et la marche dramatique appartient tout entière au sieur Gardel. On croit cependant qu'il eût mieux rendu ce que le titre annonçait, si l'amour n'eût pas offert à Daphnis une barque toute faite, tout armée de voiles et de rames, s'il se fût borné seulement, comme dans le poëme, à inspirer à ce berger, dans un songe, l'idée d'abattre un arbre creusé par le temps, et d'en former un simple canot, cette intention eût été plus naturelle et plus vraie; on eût éprouvé plus d'intérêt et plus d'effroi en voyant cet amant s'embarquer dans une nacelle informe et sauvage, que dans la jolie gondole que le sieur Gardel a cru devoir lui substituer. Au reste, le plan de ce ballet est bien conçu, l'action en est facile à saisir, d'un intérêt gradué, et, à quelques longueurs près, assez attachant. Les airs, tirés de nos meilleurs opéra comiques, sont d'un choix heureux, et très-propres à caractériser l'expression souvent trop vague et trop insignifiante du geste et de la pantomime.

Extrait d'une lettre de M. Campion, de Marseille (1).

... « Madame Saint-Huberti a donné ici vingt-trois représentations; je n'en ai pas manqué une. Toutes les chambres étaient autant de *bains de vapeur*. Cette femme est étonnante. On lui a prodigué les vers, les fêtes, les couronnes; elle en a emporté sur l'impériale de sa voiture plus de cent, parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs d'un très-grand prix. La fête qu'on lui a donnée sur mer était digne d'une souveraine. J'y fus invité, je l'ai vue dans tous ses détails, et je vais vous en rendre compte.

« Madame Saint-Huberti, vêtue ce jour-là *à la grecque*, est arrivée par mer sur une très-belle gondole portant pavillon de Marseille, armée de huit rameurs, vêtus de même à la grecque; elle était suivie de deux cents chaloupes chargées de ceux qui voulaient voir la fête, et encore plus celle qui en était l'objet. Elle a débarqué sur le rivage, au bruit d'une décharge de boîtes et des acclamations du peuple. Un moment après elle a remis en mer pour jouir du spectacle d'une joute. Le vainqueur lui a apporté la couronne, et l'a reçue de nouveau de ses mains avec le prix de son triomphe. On a voulu ensuite procurer à madame Saint-Huberti le plaisir de la pêche; mais l'affluence des bateaux était si grande qu'on n'a pu retirer un immense filet, et l'on s'est décidé à reprendre terre. A la sortie de sa gondole, madame Saint-Huberti a été saluée d'une seconde salve. Le peuple a dansé autour d'elle au son des *tambourins* et des *galoubets*, tandis que, couchée à la turque sur une espèce de *divan*, elle recevait en souveraine les hommages des

(1) Du 15 août 1785.

spectateurs des deux sexes (1). On l'a conduite ensuite, à travers une haie de pavillons illuminés, dans une maison de plaisance voisine; elle s'est reposée un instant dans une salle de verdure, éclairée par des feux de diverses couleurs. Elle est entrée ensuite sous une espèce de tente où l'on avait élevé un petit théâtre champêtre sur lequel on a représenté une petite pièce allégorique. Euterpe, Melpomène, Thalie et Polymnie y vantent leurs talens, et chacune prétend à la prééminence. Apollon termine leurs débats en leur présentant madame Saint-Huberti, qui réunit tous leurs talens et les fait valoir les uns par les autres. On veut la couronner; mais où trouver une couronne? Elle a déjà épuisé tous les lauriers. Apollon détache la sienne et la place sur la tête de la *dixième Muse* au bruit de l'artillerie et des applaudissemens. Pendant le bal qui a suivi, l'héroïne était placée sur une estrade entre Melpomène et Polymnie. On a servi ensuite un souper splendide sur une table de soixante couverts, dressée dans une salle fermée, suivant l'usage du pays, par une grille de bois, précaution bien nécessaire; car le peuple s'y pressait au point que la *dixième Muse* et ses convives eussent risqué d'être étouffés. Le souper a été des plus gais; on a chanté sur la fin, le peuple a fait chorus et a fait répéter plusieurs airs. Madame Saint-Huberti a couronné sa complaisance en chantant quelques couplets en patois provençal. On a porté sa santé au bruit des *vivat*, et une salve générale a terminé la fête.»

Tel est l'enthousiasme ou le délire qu'a inspiré madame Saint-Huberti aux habitans de nos provinces méri-

(1) C'était, comme vous voyez, à la beauté près, Cléopâtre même sur le Cydnus. (*Note de Grimm.*)

dionales, où elle a passé près de deux mois. Paris, qui rend justice au rare talent qu'elle eut peut-être la première de réunir l'art si difficile du chant à un jeu plein d'expression, quoique souvent exagéré, a trouvé ces fêtes, ces honneurs au moins ridicules; mais la complaisance qu'a eue celle qui en était l'objet d'y jouer le premier rôle n'a surpris personne; il est analogue au caractère de cette actrice, plus excellente comédienne encore dans la société que sur la scène. Comment donc ne pas regretter de n'avoir pas vu couronner par Apollon cette *dixième Muse*, de ne l'avoir pas vue surtout, *vêtue à la grecque*, couchée négligemment sur un *divan*, recevoir les hommages du peuple qui vit naître chez lui les *troubadours*, et dont les têtes et les affections se ressentent si fort du climat qu'ils habitent? Marseille a rendu à madame Saint-Huberti des honneurs que ne reçurent jamais à Rome les Ésope et les Roscius; les Garrick et les Oldfields n'en obtinrent jamais de pareils dans le pays où la reconnaissance de la nation a placé souvent le tombeau de ses grands artistes à côté de celui de ses rois; Paris, qui n'oubliera jamais Le Kain et l'immortelle Clairon, ne les accorda pas même à ces sublimes modèles, qu'on n'espère plus voir remplacer jamais, et qui laisseront toujours entre eux et le talent de madame Saint-Huberti, quelque précieux qu'il soit à l'Opéra, une immense distance.

SEPTEMBRE.

Paris, septembre 1785.

L'Académie Française a tenu, selon l'usage, une séance publique le 25 du mois dernier, jour de Saint-Louis. M. Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie, a annoncé que le prix d'encouragement avait été donné à M. de Murville; que celui destiné à l'ouvrage le plus utile avait été réservé pour l'année prochaine, et qu'il serait double; que la médaille consacrée à l'action la plus vertueuse avait été décernée à M. Poultier, huissier-priseur, qui l'a méritée par le désintéressement avec lequel il a refusé un legs de deux cent mille livres, en exhortant celui qui voulait lui léguer ainsi la plus grande partie de son bien à le laisser à ses héritiers naturels. M. Poultier a ajouté un nouveau prix à cet acte de désintéressement, en remettant la valeur de la médaille (1) au portier de la maison de M. de Villiers, directeur des domaines, pour une action du même genre que la sienne, et d'une vertu peut-être encore plus sublime, mais que l'Académie n'a pu couronner parce qu'elle n'avait pas été faite dans l'année, ainsi que l'exige expressément la loi du fondateur. Ce portier, nommé Chassin, avait jadis soigné et nourri pendant plusieurs mois un commissionnaire de son quartier, malade et alors sans asile. Celui-ci, mort quelques années après, avait légué à son bienfaiteur tout le fruit de ses petites épargnes; mais Chassin n'a pas jugé que cet héritage

(1) De douze cents livres. (*Note de Grimm.*)

dût lui appartenir; il a fait prendre des informations sur les parens qu'il pouvait avoir laissés en Auvergne, et les ayant découverts après beaucoup de soins, cet homme vertueux leur a remis la somme de six cents livres, montant de la succession du défunt..... M. Marmontel a annoncé ensuite que le prix d'éloquence dont le sujet était l'éloge de Louis XII, père du peuple, était remis à l'année prochaine; que dans le petit nombre d'ouvrages qui avaient été envoyés au concours, l'Académie en avait distingué un (1) où elle avait reconnu du talent et de la sensibilité, mais que la forme du dialogue que l'auteur avait cru devoir employer ne lui paraissait guère propre au genre d'éloquence qu'elle désirait dans ces sortes de discours.

M. de Saint-Lambert, qui comme chancelier de l'Académie la présidait en l'absence de M. de Buffon, directeur, a lu des *Réflexions sur le véritable objet des éloges qu'elle propose.* Il a tracé une espèce de plan de celui de Louis XII; si ce n'est pas le plus avantageux que puisse suivre l'orateur qui traitera ce sujet, c'est au moins une esquisse assez bien faite et du règne et du caractère de ce roi. M. de Saint-Lambert a exhorté dans ce discours nos jeunes orateurs à éviter ce luxe ou cet abus de l'esprit philosophique qui depuis quelque temps paraît avoir pris à tâche de substituer toujours les subtilités de l'analyse à l'effet des grandes masses, la discussion au mouvement, et remplacer ainsi les premiers ressorts de l'art oratoire par une accumulation de sentences et de pensées qui souvent même n'ont pas le mérite d'être neuves. Il a ajouté encore, avec beaucoup de raison,

(1) Cet Éloge, qui vient d'être imprimé, est de M. de Florian. Nous aurons l'honneur de vous en rendre compte incessamment. (*Note de Grimm.*)

que, à force de vouloir penser et analyser éternellement tout ce qu'ils pensent, nos nouveaux orateurs, grace à cette fastidieuse abondance, semblent n'avoir d'autre objet que celui d'interdire à leurs lecteurs l'exercice d'une faculté dont on serait tenté de croire qu'ils prétendent s'arroger le privilège exclusif. Ces réflexions, dirigées évidemment contre l'auteur de l'*Éloge de Fontenelle*, ont été fort applaudies.

En parlant de l'excellente administration de Louis XII, M. de Saint-Lambert s'est permis de dire que ce prince avait réformé la discipline de tous les grands corps, et qu'il détruisit l'abus honteux qui s'était introduit dans les tribunaux de justice de se partager les dépouilles de ceux qui étaient condamnés, quelquefois même avant qu'ils le fussent. Cette assertion a révolté M. Séguier (1), avocat-général du Parlement et l'un des Quarante; il s'est levé à la fin du discours, et a dit à l'orateur « que pour l'honneur de la magistrature il croyait devoir lui observer que, sous le nom de grands corps et de tribunaux de justice, il n'avait sûrement entendu parler que des commissions et non des parlemens, qui jamais dans aucun cas ne s'étaient partagé les confiscations. » La vérité de l'histoire justifie une réclamation dont M. Séguier a donné le premier exemple à l'Académie; il est sûr que c'étaient des commissaires qui, sous le règne despotique de Louis XI, se partageaient souvent d'avance les biens de ceux que les haines particulières de ce roi leur ordonnaient de condamner; que cet abus, si destructif de toute justice, fut réformé avant le règne de Louis XII, sous la minorité de Charles VIII, par les fameux états-généraux de Tours, et que jamais nos parlemens, ni

(1) Antoine-Louis Séguier, né en 1726, mourut en 1806.

aucun de nos grands corps de magistrature, ne se rendirent coupables d'une iniquité aussi révoltante. Malgré la justice de la remarque, assez généralement applaudie, et à laquelle M. de Saint-Lambert n'a pas jugé à propos de répondre (1), l'Académie n'a pu voir sans chagrin l'un de ses membres contredire ainsi publiquement l'orateur qui la présidait; ce démenti formel lui a paru scandaleux, contraire à l'usage, et surtout au respect que ce corps littéraire paraît si jaloux d'inspirer au public pour les oracles qu'il prononce.

M. l'archevêque d'Aix a mieux observé que M. Séguier les égards académiques; il s'est contenté de se plaindre, à l'oreille des confrères ses voisins, d'une autre sortie assez forte et peut-être plus déplacée que s'est permise encore M. de Saint-Lambert contre le clergé, en parlant du concile de Milan, que Louis XII assembla, sous le prétexte de réformer l'Église, mais dans le fait pour déposer Jules II, son ennemi personnel.

Au discours de M. de Saint-Lambert a succédé la lecture d'un article de M. Marmontel, *sur les Études relatives à l'Éloquence*. La première partie de ce morceau de littérature, composé de préceptes connus de tout le monde, a paru très-bien faite pour être placée dans un dictionnaire tel que la nouvelle *Encyclopédie*, mais trop longue et trop peu piquante pour être lue dans une séance académique. Ce défaut de convenance a été racheté à la fin par une péroraison très-brillante et pleine de mouvement. M. Marmontel, en convenant que les assemblées publiques et populaires, les grands intérêts

(1) « Il n'a tenu à rien, nous dit-il après la séance, que je ne lui aie répondu : *Monsieur, il y a des temps où tout est corruption, comme du temps de la Fronde tout était faction.* » (*Note de Grimm.*)

des républiques de Rome et d'Athènes offraient à l'éloquence le théâtre le plus vaste et le plus propre à faire briller toute l'énergie et toute la magnificence de ses moyens, a développé ensuite, avec une chaleur vraiment éloquente et d'un caractère digne de la tribune antique, tout ce que l'état actuel de nos mœurs et la forme de nos gouvernemens laissaient encore de ressources à l'art qui immortalisa les Cicéron et les Démosthène. L'énumération de tous ces objets, dignes d'exercer de nos jours les talens de l'orateur, a amené l'éloge très-mérité du discours prononcé le matin, dans la chapelle du Louvre, par M. l'abbé de La Boissière. Conformément à l'arrêté fait l'année dernière par l'Académie, ce jeune orateur avait remplacé, par un excellent sermon *sur la Bienfaisance chrétienne*, le panégyrique de saint Louis; ce panégyrique, répété tous les ans depuis plus d'un siècle, n'offrait plus à nos orateurs qu'un sujet épuisé. M. l'abbé de La Boissière, dans ce discours qui fait concevoir les plus grandes espérances de son talent, avait présenté comme un modèle de la bienfaisance chrétienne le dévouement sublime du prince Léopold de Brunswick; et ce tableau touchant de la mort d'un prince protestant que son humanité rapprochait si fort du Dieu auquel doivent se rapporter toutes les religions de la terre, avait fait couler les larmes du nombreux auditoire catholique, et la sainteté du lieu avait seule empêché qu'on ne l'applaudît. Le dévouement héroïque de ce prince est le sujet d'un prix extraordinaire que M. Marmontel nous a annoncé dans ces termes :

« Une personne du plus haut rang, qui ne veut pas être nommée, propose une médaille d'or de la valeur de trois mille livres pour l'ouvrage en vers dans lequel on

aura célébré le plus dignement, au jugement de l'Académie, le dévouement héroïque du prince Maximilien-Jules-Léopold de Brunswick, qui a péri dans l'Oder, en allant au secours de deux paysans entraînés par les eaux. »

L'annonce de ce prix a été reçue avec transport; et si le prince (1) qui le donne eût été présent, il n'eût pu voir sans en être attendri avec quelle complaisance le cœur des Français le bénissait de consacrer par cet acte de piété une action qui honore l'humanité, et plus particulièrement encore tous ceux que le sort a fait naître dans le rang du prince de Brunswick.

M. Gaillard, le même qui fut, il y a quelques mois, le premier exemple peut-être d'un académicien sifflé dans ses propres foyers, a voulu prendre en quelque sorte sa revanche en nous lisant une petite dissertation assez bien écrite *sur l'histoire de la Pucelle d'Orléans*, considérée comme sujet épique. Il regarde ce sujet comme un des plus favorables que notre histoire puisse fournir à l'épopée, et s'afflige que les vers froids et barbares de Chapelain l'aient fait tomber dans l'oubli, et que le génie brillant de M. de Voltaire ne l'en ait tiré que pour le livrer au ridicule éternel de la plaisanterie la plus gaie et la plus ingénieuse. C'est une vérité reconnue depuis long-temps; Boileau même, qui s'est tant moqué des vers de Chapelain, convenait que le plan de son poëme était excellent. M. Gaillard, pour prouver que le sujet de *la Pucelle* est plus épique que celui de *la Henriade*, n'a guère employé d'autre art que celui de rassembler les faits les plus importans du règne de

(1) On sait aujourd'hui que c'est M. le comte d'Artois qui a donné ce prix. (*Note de Grimm.*)

Charles VII, avec les circonstances les plus touchantes de la vie et de la mort de la Pucelle. Son discours, qui n'offrait d'ailleurs aucune idée nouvelle, a été écouté avec un silence presque aussi fâcheux que l'auraient été des sifflets.

La séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. Bailly d'un *Éloge de Marivaux*, par feu M. d'Alembert. Cet éloge doit être imprimé avec plusieurs autres qui ont été trouvés dans le porte-feuille de l'auteur : la manière sévère dont le public accueillit le dernier, celui de Saint-Aulaire, l'avait dégoûté de lire à l'Académie. Celui-ci a paru excessivement long, quoique semé quelquefois de traits assez piquans, et qui peignent avec beaucoup de vérité le caractère et le genre d'esprit de Marivaux : en voici une anecdote que nous croyons peu connue.

M. de Marivaux portait dans la société une humeur fort susceptible; il recevait une pension d'Helvétius, auteur du livre de *l'Esprit;* mais la reconnaissance ne le rendait pas plus complaisant pour les opinions de son bienfaiteur; il lui résistait souvent. L'ayant quitté un jour fort brusquement, à la suite d'une discussion très-vive et pleine d'aigreur à laquelle Helvétius avait fini par n'opposer que le silence : « Ah! comme je lui aurais répondu, dit le philosophe quand il fut sorti, si je ne lui avais pas l'obligation d'avoir bien voulu accepter de moi une pension qu'il eût refusée de tout autre...! » Il eût été plus délicat sans doute de le laisser penser aux assistans que de les en avertir.

Au reste, on a trouvé que le discours de M. d'Alembert ressemblait beaucoup plus à une satire qu'à un éloge : ce qui n'a encore échappé à personne, c'est que, en

critiquant avec raison le ton métaphysique et maniéré qui règne dans les ouvrages de Marivaux, M. d'Alembert semble avoir presque cherché à l'imiter; ses reproches et ses louanges ne sont souvent que du *marivaudage* tout pur, quelquefois même avec un ton de familiarité presque niaise que M. d'Alembert avait adopté dans ses derniers éloges, et que l'auteur de *Marianne* eut toujours le bon goût d'éviter, même dans le genre de romans qui en paraissait le plus susceptible.

Épigramme sur M. Sautreau, par M. Masson de Morvilliers.

Qu'il est petit ce petit éditeur,
Qui tous les ans de petites notices
Flanque un recueil dont il est rédacteur,
Et plus souvent de petites malices
Larde en cachette un journal imposteur;
Dans ses extraits petit flagellateur
De grands esprits immortels par leurs veilles,
Et quelquefois petit admirateur
De petits noms qu'il égale aux Corneilles;
Dans son livret dont il n'est point l'auteur
Petit frêlon de petites abeilles!
Enfin chez lui, pour mettre à son portrait
La ressemblance avec le dernier trait,
Tout est petit, excepté les oreilles.

Vers de madame Cromot du Bourg à madame de La Reynière.

C'est peu de vous offrir des nœuds,
Mais de ma main ils sont l'ouvrage;
De l'amitié ce faible gage
Est l'emblème de tous mes vœux.

Les nœuds d'un petit Dieu volage
Ont moins de prix aux yeux du sage;
Mais ce Dieu n'entre ici pour rien.
De l'amitié le doux lien
Est à l'abri de l'inconstance;
Je vois entre eux la différence
Du nœud coulant au nœud *gordien*.

M. de Beaumarchais a obtenu enfin une réparation pour sa petite retraite à Saint-Lazare. D'abord il lui a été payé plus d'un million à compte de ses comptes avec le Gouvernement; ensuite il a reçu de M. de Calonne une lettre infiniment honorable, par laquelle ce ministre lui mande que les services qu'il avait rendus à l'État dans la dernière guerre ayant été mis sous les yeux du roi, Sa Majesté l'a chargé de lui en témoigner sa satisfaction, et de l'assurer qu'elle saisirait avec plaisir les occasions de lui donner des marques de sa bienveillance. En lui remettant cette lettre, le ministre ajouta, dit-on, verbalement, qu'il avait lu lui-même au roi son dernier Mémoire justificatif (1), et que Sa Majesté avait été fort contente de la justesse et de la modération avec lesquelles ce mémoire était écrit, et qu'elle lui en savait gré. On lui a offert de plus, s'il en faut croire au moins ses meilleurs amis, une pension, sur la cassette, de cent pistoles ou de douze cents francs; mais la modestie ou la fierté, le désintéressement ou la justice rigoureuse de M. de Beaumarchais, a cru devoir la réduire à la somme de cent livres. Les représentations du *Mariage de Figaro* ont repris leur cours, et la soixante-douzième n'a pas

(1) Sur la terrible querelle excitée dans le *Journal de Paris*, au sujet des bonbons et des aumônes de la petite Figaro. (*Note de Grimm.*)

attiré moins de monde que la première (1). Le public a fait à l'auteur l'application la plus flatteuse de plusieurs traits; il a surtout applaudi avec l'affectation la plus marquée ce mot du fameux monologue : « Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. » Peu de jours après cette glorieuse reprise, *le Barbier de Séville* a été représenté sur le petit théâtre de Trianon, dans la société intime de la reine, et l'on a daigné accorder à l'auteur la faveur très-distinguée d'assister à cette représentation. C'était la reine elle-même qui jouait le rôle de Rosine, M. le comte d'Artois celui de Figaro, M. de Vaudreuil celui du comte Almaviva; les rôles de Bartolo et de Basile ont été rendus, le premier par M. le duc de Guiche, et le second par M. de Crussol. Le petit nombre des spectateurs admis à cette représentation y a trouvé un accord, un ensemble qu'il est bien rare de voir dans les pièces jouées par des acteurs de société; on a remarqué surtout que la reine avait répandu dans la scène du quatrième acte une grace et une vérité qui n'auraient pu manquer de faire applaudir avec transport l'actrice même la plus obscure. Nous tenons ces détails d'un juge sévère et délicat qu'aucune prévention de cour n'aveugla jamais sur rien.

— —

Le Jaloux sans amour, comédie en cinq actes et en vers libres, de M. Imbert, représenté pour la première fois en 1781 (2) avec assez peu de succès, vient d'être remis au théâtre avec quelques changemens qui lui ont valu un accueil infiniment plus favorable. Ces changemens

(1) On a remarqué que presque tous les ministres y avaient assisté. (*Note de Grimm.*)

(2) Grimm a rendu compte de cette représentation; tome X, page 377.

ne sont guère que des coupures; mais ces coupures sont très-heureuses; si elles ne donnent pas à l'action de la pièce beaucoup plus de mouvement et de chaleur, elles en font paraître au moins la marche et plus nette et plus rapide. Le rôle de la comtesse, joué dans la nouveauté par mademoiselle Doligni, l'a été à cette reprise par mademoiselle Contat, qui lui a prêté uu nouvel intérêt, et par les graces de sa figure, et par des nuances de jeu plus justes et plus fines; on s'est même accordé à trouver que cette charmante actrice avait montré dans ce rôle des ressources qu'on ne lui connaissait pas encore, un caractère de noblesse plus soutenu, et des inflexions de voix plus sensibles et plus touchantes. Les autres rôles ont été remis également avec tout le soin possible. Le caractère du chevalier, qui fait contraster d'une manière assez originale la sensibilité d'un cœur honnête avec le ton léger de la mode, a été parfaitement bien saisi par le sieur Fleuri; il n'a pas laissé perdre de vue ce qu'expriment ces deux vers de son rôle.

J'ai bien changé mes mœurs; mais, ma foi, jusqu'ici
Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.

La pièce a été réimprimée conformément aux dernières représentations; elle est dédiée à M. le comte de Vaudreuil.

M. d'Alayrac, garde de M. le comte d'Artois, auteur de la musique de *l'Éclipse totale*, du *Corsaire*, etc., s'est amusé à faire de nouveaux airs pour *l'Amant Statue*, petit opéra comique, de M. Desfontaines, donné il y a quelques années sur la Théâtre Italien, avec des airs de vaudeville. Quoique la nouvelle musique n'ait pas un ca-

ractère bien neuf, bien saillant, elle a paru agréable, et la voix enchanteresse de mademoiselle Renaud lui a mérité le plus brillant succès. Nous avions remarqué dans le temps que le ton de ce petit ouvrage offrait un mélange bizarre d'indécence et de fadeur; si la licence du vaudeville rendait ce mauvais ton plus sensible, la musique de M. d'Alayrac, la figure aimable et décente de mademoiselle Renaud l'ont fort adouci; et telle qu'on la donne aujourd'hui, cette bagatelle peut paraître mériter sa bonne fortune.

Précis historique de la Vie de M. de Bonnard (1), *par M. Garat;* petit in-16, de cent neuf pages, avec cette épigraphe (2):

Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus mori.
HORAT.

Ce n'est point ici, l'auteur en convient lui-même, l'éloge d'un homme dont la renommée a parlé, d'un militaire illustré par des victoires, ou d'un écrivain qui a laissé des ouvrages sublimes; on n'en a pas moins retrouvé trop souvent dans ce Précis l'emphase académique et le ton du panégyriste; avec beaucop d'esprit et de talent, M. Garat ne nous a pas encore prouvé qu'il eût acquis celui de suspendre à propos le développement de ses idées, de passer heureusement d'une manière à l'autre et de plier toujours son style au caractère de son sujet.

(1) Bernard de Bonnard, mestre de camp d'infanterie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien sous-gouverneur des enfans de M. le duc de Chartres, de l'Académie de Dijon. (*Note de Grimm.*)

(2) Il y en a eu une contrefaçon qui a quelque chose de plus que l'original.

Le tableau des vertus domestiques du chevalier de Bonnard est fait cependant pour inspirer le plus tendre intérêt; comme fils, comme frère, comme ami, il montra toujours un cœur plein des affections les plus touchantes et les qualités sociales les plus distinguées. Essayons de rassembler ici les traits qui nous ont paru les plus dignes d'être remarqués.

M. de Bonnard fut élevé dans la petite ville de Semur en Bourgogne, où il naquit, en 1744, de parens honnêtes, mais dénués de fortune. Dans la pension où il passa ses premières années il était le plus faible de ses camarades, et cependant il régnait : « Nous faisons toujours sa volonté, disaient-ils, et nous ne savons pas pourquoi. »

S'étant destiné au service de l'artillerie, il y fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt distingué de ses chefs. A Paris, il mérita l'accueil le plus flatteur de M. de Buffon, de MM. de Mortemar, de M. le duc d'Harcourt, de M. de Maillebois. « Ce dernier (dit notre historien *à suo modo*) forma sur lui des projets dès qu'il le connut, et le *jugea digne d'entrer dans les espérances d'une destinée qui semble agrandir toutes les fois que quelque nation dans l'Europe a besoin d'un grand talent.* »

Il n'était pas aisé d'apercevoir d'abord dans M. de Bonnard ce qui lui faisait obtenir des succès si universels; aucune qualité brillante ne forçait l'attention à se fixer sur sa personne ou sur ses discours. Il parlait très-bien, avec pureté, avec élégance, mais, sans se faire remarquer par le talent de la parole (il avait même dans son accent je ne sais quelle langueur douce et niaise), il disait des choses fines; mais elles étaient si raisonna-

bles que rarement elles étaient piquantes. Il était très-sensible, mais sa sensibilité restait presque toujours cachée dans son ame... On voyait bien en lui le désir de plaire à tout le monde; mais on n'en voyait jamais l'empressement. Peut-être dans ce monde, où tant de passions s'agitent et trouvent la fatigue plus souvent que le plaisir, la douceur, l'aménité constante de son caractère étaient-elles une espèce de repos pour tous ceux qui en étaient témoins, etc.

Sa candeur énonçait avec force ce que son goût ou son ame avait senti sans se laisser ni intimider ni emporter; il défendait contre vingt personnes une opinion dans laquelle il était tout seul..... Je l'ai vu souvent remporter de ces triomphes; il en paraissait heureux, mais jamais vain.....

Une femme demandait un jour de ses nouvelles à un de ses camarades, et ne se rappelant point son nom; « celui, dit-elle, qui est si heureux. »

Appelé à faire l'éducation des enfans de M. le duc de Chartres, toutes ses vues et toutes ses espérances furent consacrées à cette tâche importante; mais lorsque madame de Genlis, qui dirigeait déjà l'éducation des princesses, fut chargée de présider encore à celle des princes, il crut devoir lui céder la place tout entière, et dévora en silence la douleur d'être séparé de deux jeunes princes auxquels il avait rendu trop de soins pour ne pas beaucoup les aimer. L'estime et les bienfaits de monseigneur le duc de Chartres le suivirent dans sa retraite et la rendirent honorable.

M. de Bonnard s'était marié peu de temps après qu'il avait été nommé sous-gouverneur des princes. Il avait trente-cinq ans; la jeune personne qu'il épousa n'en avait

pas tout-à-fait quinze; cette union cependant fut parfaitement heureuse : « J'avais toujours entendu répéter, disait souvent M. de Bonnard, que les passions étaient des erreurs, et je n'avais jamais compris ce qu'on voulait dire; le bonheur dont je jouis dans mon mariage me l'a fait comprendre..... » Ce bonheur devait être court.

Ayant fait inoculer son fils, et s'étant obstiné à rester auprès de lui, quoiqu'il fût bien sûr de n'avoir jamais eu la petite-vérole, il la prit de lui, et cette maladie se déclara mortelle dès les premiers jours. Il ne voulut jamais permettre que sa femme approchât de son lit dans ses derniers momens : « Éloigne Sophie, disait-il à son frère; mon visage doit faire peur; elle est jeune; à son âge ces tristes images peuvent gâter toute la vie... » Il mourut le 13 septembre 1784.

Voici une lettre écrite par M. Garat, à l'occasion de cette petite brochure, à M. Grouvelle, auteur de *l'Épreuve Délicate*.

« Je ne suis point surpris que la Vie du chevalier de Bonnard vous ait fait quelque plaisir. Il y a dans des vertus si aimables un fonds d'intérêt que la plume la plus maladroite ne peut détruire; c'est le cas de dire avec Pline le Jeune que l'*Histoire plaît, de quelque manière qu'elle soit écrite*. Peut-être aussi ai-je assez aimé les vertus que je peignais pour répandre dans mon style quelques-uns des sentimens de mon cœur. Ce petit ouvrage, plein de la bonté de M. de Bonnard et de la mienne, j'ose le dire, a pourtant mis une personne en fureur, et c'est madame de Genlis (1). J'ai dit d'elle

(1) L'article en question, le voici.

« Son *Théâtre d'Éducation* avait présenté les vérités les plus simples de la

tout le bien que j'en pensais; mais je n'ai pas dit celui que je n'en pensais pas, et en femme habile elle a entendu mon silence. Il n'y a pas eu beaucoup d'habileté dans sa colère et dans celle qu'elle a inspirée au duc de Chartres. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est que dans le même temps qu'elle se plaignait amèrement de l'ouvrage beaucoup de gens se plaignaient vivement à moi du bien que j'ai dit d'elle; et puis songez à contenter tout le monde!

« J'ai appris, mon cher Grouvelle, que vous veniez d'éprouver aussi combien cela est difficile. Je suis très-fâché de ne point connaître votre pièce; car je suis persuadé que j'y trouverais aisément de quoi vous consoler du succès qui lui a manqué. Je jetai un jour les yeux sur votre manuscrit lorsqu'il était entre les mains

morale à l'enfance, de manière à faire le charme de tous les âges. *Adèle et Théodore* n'avaient pas obtenu un succès aussi universel; le succès devait être plus important, il fut plus contesté; la première fois on avait jugé madame la comtesse de Genlis comme une femme d'esprit, on la jugea la seconde fois comme un homme de lettres... On chercha inutilement dans cet ouvrage quelques-unes de ces lumières nouvelles sur l'éducation que Locke et Rousseau avaient puisées dans une analyse profonde de toutes les facultés de l'esprit humain. On reprocha à madame de Genlis d'avoir donné trop d'importance à de petites pratiques déjà connues pour rendre l'instruction plus facile, à des tapisseries de Chronologie, de Géographie, d'Histoire, etc. L'ambition d'être gouvernante des petits-fils de Henri IV parut extraordinaire dans une femme; mais ses talens n'étaient pas plus communs, et M. le duc de Chartres les jugea suffisans pour élever madame de Genlis à des fonctions qu'on croyait ne devoir jamais être confiées qu'à des hommes, etc. »

Cet article a si fort irrité madame de Genlis, qu'elle a engagé M. le duc de Chartres à se plaindre à M. le garde-des-sceaux, non pas de ce qu'on avait dit d'elle, mais de ce qu'on avait osé imprimer sans son aveu la lettre honorable que ce prince écrivit à M. de Bonnard lorsqu'il lui eut demandé sa démission. Quoique l'ouvrage n'ait point été mis en vente, on a cru devoir à la plainte de M. le duc de Chartres la punition de l'imprimeur; et le sieur Didot a été passer, dit-on, deux fois vingt-quatre heures à la Bastille.

(*Note de Grimm.*)

de M. Suard, et j'en lus les deux ou trois premières scènes, où je trouvai de très-jolies choses, et non-seulement des vers, mais des morceaux très-bien faits. J'ai toujours désiré de vous en parler, et j'en ai parlé à notre ami Régnier. Il est vrai que le sujet ne me paraît pas heureusement choisi; il faut jouer les ridicules, mais non pas les illusions. C'en est une charmante dans une femme de croire que ce ne sont pas les agrémens extérieurs qu'elle aime dans un amant qui est très-joli; lorsqu'un emplâtre et une jambe de bois lui prouvent le contraire, on n'est pas tenté de rire d'elle, on souffre même de sa confusion, c'est une humiliation pour tout le monde. Si je vous avais rencontré depuis, en vous disant le bien que je pensais des morceaux que j'avais lus, je vous aurais conseillé de ne pas laisser jouer la pièce. J'imagine aussi qu'elle aura été mal jouée; Dugazon aura fait de votre Médecin un turlupin, et ce n'était pas ce qu'il devait être. Au reste, je l'ai imprimé quelque part, et je le pense, le talent comme la vertu se fortifie dans le malheur; il ressemble à ce géant qui devenait invincible en touchant la terre. On m'a dit que vous aviez montré beaucoup de fermeté, et que personne n'avait parlé plus gaiement que vous de votre malheur littéraire; je vous en fais mon compliment, les succès viendront; mais le courage de caractère ne serait jamais venu si vous ne l'aviez pas eu la première fois. Vous pouvez voir aussi des prospérités qui sont très-propres à vous consoler de votre disgrace. J'ai vu le nouveau *Mustapha :* j'ai trouvé qu'il était supérieurement joué, et que celui de M. de Chamfort était supérieurement écrit.

« Adieu, je vous salue et vous embrasse. »

Réponse de M. Grouvelle à M. Garat.

« J'ai voulu, mon cher Garat, attendre pour vous répondre le moment où je serais à la campagne. Ce retard, cette retraite ont produit ce que je vous envoie. Que vous me lisiez avec autant de plaisir que je vous ai lu, c'est ce que je désire sans que mon amour-propre s'en inquiète.

« Il est certain que vous m'avez écrit une lettre dont je suis fier. Votre distinction entre l'effet comique d'une illusion ou d'un ridicule est parfaite. Vous êtes le seul qui ait touché la véritable plaie; je connaissais, mais je cachais mon mal. L'ouvrage était fait, il fallait le risquer; c'était, comme je le disais souvent, un mauvais sujet que je voulais mettre dans le monde, parce que son éducation m'avait coûté beaucoup, et qui, s'il n'avait rien pour être recherché, n'avait pas du moins de quoi se faire chasser. Mes amis en paraissaient aussi sûrs que moi; selon toute apparence, j'aurais pu me soutenir si l'on ne m'avait pas un peu trop aidé à perdre l'équilibre; cela était frappant, il m'est sorti de dessous terre une légion, je n'ose dire d'ennemis, cela est trop beau pour eux et pour moi, mais de malveillans bruyans et obscurs, presque tous gens qu'on ne rencontre que dans la rue(1), sans excepter M. Fréron, qui s'est fort distingué. Les détails de tout cela sont fort bizarres; il n'y a pas jusqu'à M. de Charnois qui m'a doctoralement admonesté; il ne sait pas qu'avec ses

(1) Des garçons orfèvres, joailliers, ses parens ou ses anciens camarades d'école, piqués de voir la petite fortune que lui ont value une figure aimable, de l'esprit et quelques jolis vers. (*Note de Grimm.*)

extraits il risquerait de faire tomber aussi *le Mercure*, si on le lisait en public. N'y a-t-il pas quelque lieu de s'étonner que la magistrature de la scène française soit dans de certaines mains? Un poète dramatique d'Athènes n'était pas jugé, avant sa représentation, par des comédiens, et après par des Aubert et des Charnois. Laissons tout cela; faire mieux et garder l'anonyme, c'est la double morale qu'il en faut tirer; c'est le seul souvenir qui me reste de ce mauvais rêve; car on vous a dit vrai sur ce que vous appelez mon courage: j'ai été content de moi, surtout en pensant qu'apparemment j'aurais de même soutenu un succès. Je n'en travaillerai pas plus; mais je n'en aimerai pas moins les lettres et même la comédie.

Neque si malè cesserat, unquam
Decurrens aliò, neque si benè.

« Venons à vous, mon cher Garat. Votre lettre est d'autant plus aimable, qu'elle parle de vous, que cette confiance amène heureusement vos consolations amicales; ce n'est pas l'esprit qu'il faut remercier de cette grace délicate, ce n'est pas lui non plus qui vous en remercie.

« Madame de Genlis est tourmentée par les Euménides dont parlent mes vers. Plaignez-la, mon cher ami, puisqu'elle n'a pu vous faire de mal. Je savais tout ce qui s'était passé; quelqu'un disait fort bien devant moi que ce qui l'avait fâchée c'étaient vos louanges et non pas vos critiques; vous lui faisiez sa part, et celle qu'on fait à des vanités aussi robustes n'est jamais bonne; en fait de louanges, celle-ci dirait comme cet enfant gourmand : *Donnez-m'en trop.*

« Comment ferez-vous pour lire tout cela? Comme j'ai fait pour l'écrire, en pensant que c'est de l'amitié à l'amitié. »

Bouts-rimés remplis à Genevilliers, chez M. le comte de Vaudreuil, par M. de Chamfort, de l'Académie Française, pour madame Le Brun.

Sur le trône ou sur la —*fougère*,
A la Cour ou dans un —*hameau*,
Le Brun, souveraine ou —*bergère*,
Animerait mon luth ou bien mon —*chalumeau.*

Vers sur la mort de M. Thomas (1), *qu'on s'obstine à donner à M. de Chamfort, quoiqu'il ne les avoue point.*

Vous jugez bien qu'à la mort de Thomas
A Saint-Ouen ce fut un grand fracas,

(1) M. Thomas est mort, le 17 septembre, d'une fièvre maligne, à Oullins, près de Lyon, où il avait loué une petite maison de campagne avec sa sœur et son ami M. Ducis. Dans tout le cours de sa maladie il ne s'est pas douté un seul instant de son danger; cependant il a bien voulu recevoir les sacremens; mais nos philosophes ont eu grand soin de faire constater le plus authentiquement qu'ils ont pu qu'il ne l'avait fait que par égard pour M. l'archevêque de Lyon, qui, instruit de son état, le fit transporter sur-le-champ au château qu'il a près de là, sur la rive droite du Rhône, pour être plus à portée de lui donner tous les secours dont il pouvait avoir besoin. Cet écrivain, plus respectable encore par ses vertus que par ses talens, laisse six chants de sa *Pétréide* entièrement finis, sept ou huit presque achevés, et tout le projet du poëme, qui devait en avoir vingt-quatre, écrit en prose; des fragmens d'un ouvrage sur le génie des différens siècles, un excellent morceau sur la langue poétique (c'est le dernier travail dont il se soit occupé); plusieurs pièces fugitives et une correspondance fort intéressante. Mademoiselle Thomas a chargé M. Ducis, M. Deleyre, auteur d'une *Analyse de la Philosophie de Bacon*, et M. Garat, de présider à l'édition complète des Œuvres de son frère, qui, dans un testament fait avant son départ de Paris, l'a nommée sa légataire universelle. (*Note de Grimm.*)

Et Necker désolé fit, sans être en délire,
Un serment d'un genre nouveau :
Puisqu'un ami si cher, dit-il, est au tombeau,
Je jure de ne plus écrire (1).

On a donné, le 13 septembre, sur le Théâtre Italien, la première représentation de *Rose, ou la suite de Fanfan et Colas*, comédie en trois actes et en prose, de madame de Beaunoir; car c'est sous ce nom que son mari, connu par plusieurs pièces jouées sur nos théâtres des boulevards, a fait paraître encore celle-ci.

Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps du succès mérité de *Fanfan et Colas* (2). L'auteur, après avoir montré le danger qui résulte trop souvent de la tendresse aveugle d'une mère pour son fils, a voulu, dans ce dernier ouvrage, présenter l'influence de l'éducation sur le caractère et la manière dont elle modifie nos sentimens et nos mœurs. Il a donc mis en opposition un jeune paysan sensible et bon, mais dont l'éducation n'a été que celle que comporte l'état dans lequel il est né, avec un jeune homme de qualité que l'on a de bonne heure accoutumé à vaincre ses passions. Il a cru avec raison répandre un intérêt de plus sur l'action de ce drame, en y employant les personnages déjà si connus de *Fanfan et Colas;* mais Fanfan n'est plus ici

(1) M. de Chamfort se connaît trop bien en style pour confondre de bonne foi le style de M. Thomas avec celui de M. Necker; il sait aussi parfaitement combien par son caractère et par son génie, par ses vertus et peut-être même par ses défauts, M. Necker est loin d'avoir jamais pu se résoudre à emprunter la plume de qui que ce soit; mais ce que M. de Chamfort sait encore mieux, c'est que le moindre mérite d'une épigramme est d'être vraie, et qu'une petite noirceur est toujours bonne, pourvu qu'elle soit gaie ou plaisante.
(*Note de Grimm.*)

(2) Représenté le 7 septembre 1784. Voyez page 198 de ce volume.

cet enfant gâté par la tendresse d'une mère; la leçon qu'il a reçue dans la pièce précédente a corrigé cette hauteur qui faisait détester son caractère; elle a développé chez lui la sensibilité du plus excellent naturel; bon, bienfaisant, plein d'affabilité, le jeune marquis de Fierval (c'est ainsi qu'on le nomme) est adoré de tout ce qui l'entoure; il fait le bonheur de sa mère, de son instituteur devenu son ami, et tout l'espoir du baron de Fierval, son oncle, vieux gentilhomme, fort engoué de la noblesse de sa race. Le marquis de Fierval a déjà dix-sept ans, et vient d'entrer au service. Colas, ce fils de la bonne nourrice Perrette, a, comme dans la première pièce, un an de plus que le jeune marquis son frère de lait. Colas aime déjà et est aimé de Rose, fille d'un certain Guillaume, vigneron de ce village. Guillaume, ancien ami du père de Colas, veut bien donner sa fille à son fils; mais il a exigé, avant de la lui accorder, que ce jeune paysan fût travailler pendant deux ans hors du village et qu'il eût gagné cent écus; c'est à ce prix qu'il a mis la main de Rose. Colas s'est soumis à cette épreuve; il a quitté sa mère depuis un an et travaille chez un fermier, frère du vigneron Guillaume, établi à six lieues du village, dont la marquise de Fierval a acquis la seigneurie. Elle est venue l'habiter depuis six mois avec son fils, son oncle, et cet excellent précepteur, dont le rôle, si moral et si intéressant dans la comédie de *Fanfan et Colas*, ne l'est pas moins dans celle-ci.

Depuis la *Suite du Menteur*, comédie du grand Corneille, jusqu'à celle de *Fanfan et Colas*, les *Suites* ont toujours été malheureuses, ou du moins n'ont jamais eu le même succès que les ouvrages dont, sous ce titre, elles offraient la continuation. Cette fatalité est au moins fort

singulière; quelques réflexions qui tiennent à l'art même de la comédie pourront servir peut-être à résoudre ce petit problème dramatique.

Les pièces que l'on nous donne sous le titre de *Suites* ne sont en général que des fables déjà connues, dont on prolonge ou continue l'action par des incidens différens de ceux que l'auteur avait déjà employés pour présenter le caractère, les vertus ou les ridicules de ses principaux personnages. Ces moyens, que l'imagination varie en raison de sa fécondité, peuvent offrir une grande diversité dans les développemens de l'action, mais ne changent rien au fonds réel du sujet; un menteur, un avare, un jaloux ne peuvent cesser d'être tels, sous quelque point de vue que l'auteur les présente et de quelque manière qu'il les fasse agir. Il peut concevoir un nouveau plan, créer une nouvelle intrigue; le fonds des caractères et du sujet doit toujours être essentiellement le même, sans quoi ces *Suites* seraient des comédies auxquelles il faudrait donner un autre nom. C'est sur le caractère du principal personnage que doit porter l'intérêt d'une comédie. Si ce caractère, si les principaux traits de sa physionomie ont été bien saisis, si l'auteur les a rendus avec les couleurs qui leur sont propres, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que dans un second ouvrage la seule différence des incidens fournisse des nuances assez neuves, assez piquantes pour ajouter beaucoup à l'intérêt d'un caractère déjà connu. De là ces répétitions presque inévitables, cette espèce de monotonie que l'on reproche en général aux *Suites* de toutes nos comédies.

Ce ne sont point ces causes cependant qui ont rendu le succès de la première représentation de *Rose, ou la*

Suite de Fanfan et Colas si douteux. Rien ne se ressemble moins que ces deux ouvrages; l'action, l'intérêt diffèrent absolument. L'espace de dix ou douze ans qui s'est écoulé entre la première pièce et sa *Suite*, ce laps de temps si court en lui-même, mais, relativement à ce premier âge, si immense, offre Fanfan et Colas dans la crise où la première effervescence des passions décide le caractère et lui donne une façon d'être absolument différente; ce sont deux personnages que l'on ne connaissait pour ainsi dire que de nom et par un trait de leur enfance, dont le souvenir semble même leur attacher un intérêt de plus.

Ce qui a nui le plus au succès de la première représentation de cet ouvrage, c'est, avec quelques longueurs, un oubli impardonnable de nos conventions sociales qui ne pouvait manquer de déplaire. L'auteur, au second acte, dans la scène où le jeune marquis de Fierval avoue à Colas son amour pour Rose, faisait proposer par celui-ci à ce jeune gentilhomme un duel au pistolet; il le faisait paraître encore au troisième acte, armé d'un bâton, cherchant un rival à qui la différence de sa naissance et son état d'officier défendaient de se mesurer avec un paysan. Ces deux incidens, si contraires à nos mœurs, à nos usages, à cet ordre qui dans la civilisation semble presque être une seconde nature, ont disparu à la seconde représentation; l'auteur a supprimé de même quelques expressions dont le ton presque tragique était trop étranger au sujet de ce drame. Cette seconde représentation a eu un succès plus faible à la vérité que celui de *Fanfan et Colas*, mais qui sera peut-être plus durable; ce qu'on ose assurer du moins, c'est qu'on n'a vu depuis long-temps aucune nouveauté de ce

genre qui, par le but moral et l'intérêt même de l'action, mérite mieux de rester au théâtre.

Souhaits d'une jeune demoiselle.

De bien aimer je me sens bonne envie;
N'est-il pas temps à quinze ans d'y songer?
Quand j'aimerai, ce sera pour la vie;
Mais qui voudra pour toujours s'engager?

Point n'ai d'appas, le temps sait les détruire;
Point de trésors, le sort peut les ôter.
Je n'ai qu'un cœur, las! il devrait suffire;
Mais qui d'un cœur voudra se contenter?

Tous mes désirs mon amant fera naître,
Ma seule loi sera sa volonté;
Le doux plaisir il me fera connaître,
Celui qui doit ravir ma liberté.

S'il est berger qui soit sincère et tendre,
Et qui veuille être aimé de bonne foi,
Dieu des amours, ah! fais-lui bien entendre
Qu'il ne saurait être heureux qu'avec moi.

Réponse aux Souhaits d'une jeune demoiselle.

De bien aimer je n'avais nulle envie,
Un jeune objet vient m'y faire songer;
Je l'aimerais, j'en jure sur ma vie,
Si pour toujours il pouvait s'engager.

Illusion que le temps peut détruire,
Cruel amour, ne va pas me l'ôter!
Je crois encor qu'un cœur peut me suffire,
Et que le mien saura s'en contenter.

Dieux ! quels désirs dans mon ame a fait naître
Son tendre aveu ! Las ! si sa volonté
Était un jour de se faire connaître,
Que deviendrait ma douce liberté ?

Ne suis berger, mais pourtant je suis tendre ;
Je l'aimerai toujours de bonne foi.
Dieu des amours ! si j'ai bien su l'entendre,
Elle n'aura de bonheur qu'avec moi.

Réponse de M. l'abbé Delille à une lettre de M. le bailli de Freslon (1).

Au Lazaret de Marseille, le 10 septembre 1785.

« Monsieur le bailli, si quelqu'un avait jamais pu révoquer en doute la loyauté des chevaliers de Malte, votre lettre suffirait pour le réfuter ; on ne peut répondre d'une manière plus noble, plus solide, à l'accusation absurde dont je viens d'être l'objet ; et quand je serais coupable, votre lettre pleine de noblesse serait encore la vengeance la plus digne d'un brave et généreux chevalier.

« J'ai cherché dans ma mémoire ce que je puis avoir dit d'offensant pour l'ordre respectable dont vous êtes un des membres les plus distingués ; je me suis rappelé qu'en effet je m'étais plaint amèrement de la blancheur éblouissante de vos murailles, qui en huit jours aurait achevé de m'aveugler. Je me suis permis encore des plaintes et même des déclamations violentes contre l'insupportable chaleur que nous avons essuyée dans

(1) Le bailli de Freslon, colonel du régiment de Naples, dans une lettre du 25 mai 1785, entreprit de venger l'Ordre dont l'abbé Delille avait parlé plus que légèrement dans la lettre à madame de Vaines, page 283 de ce volume.

votre ville. Voilà les atrocités dont je suis obligé de m'avouer coupable.

« Parlons sérieusement, monsieur le bailli. Il est bien étrange que l'on veuille me rendre responsable de ce qu'on a pu insérer dans une lettre sans signature et sans aveu, et falsifiée peut-être autant de fois qu'elle a été copiée. La boule de neige poussée par des polissons, à mesure qu'elle roule, se grossit et se salit; voilà sans doute le sort de cette lettre dont il a couru dans le monde tant de copies plus ou moins infidèles (1). Celles où l'on dit que votre ordre est la seule école d'héroïsme qui existe dans le monde, où l'on vante l'esprit de politesse, de loyauté, d'hospitalité qui distingue vos chevaliers, ces copies-là, je les avoue avec plaisir; celles où l'on se permet des observations ou trop libres ou même injurieuses, je les désavoue absolument, et votre lettre, monsieur le bailli, me dispense d'en détailler les raisons. Accueilli de la manière la plus distinguée par votre illustre et vertueux souverain, lié depuis nombre d'années avec plusieurs de vos chevaliers qui m'honorent de leur amitié, cultivant un art qui fait profession d'admirer et de chanter les vertus héroïques, avec quelle vraisemblance a-t-on pu m'attribuer les phrases hardies et répréhensibles dont on se plaint?

« J'ai l'honneur d'être avec respect, etc. »

De la Musique, considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre, par M. de Chabanon, de l'Académie Française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux

(1) Celle que nous avons eu l'honneur de vous envoyer a été faite sur l'original même, et n'en est pas moins *reniable*. (*Note de Grimm.*)

petits volumes in-12. Cet ouvrage est le même que publia il y a quelques années M. de Chabanon sous un titre moins étendu (1); nous eûmes l'honneur de vous en rendre compte dans le temps. L'auteur n'y traitait que de la musique considérée en elle-même et simplement comme une succession de sons agréables à l'oreille. Aujourd'hui il embrasse un champ plus vaste; il considère l'art sous tous ses rapports; la propriété musicale des langues occupe seule le second volume, et cette partie de l'ouvrage est absolument nouvelle.

La musique est l'art des sons, celui de les perfectionner en cherchant à les rendre retentissans, purs et sensibles. La grande puissance de la musique tient donc à la qualité même des sons. Si un des moyens reconnus propres à embellir la voix est de n'en jamais resserrer l'organe, de lui laisser dans le gosier et dans la bouche un passage libre et facile, il n'est pas douteux que la langue dans laquelle domineraient le plus de sons, tels que *a*, *ès*, *ói*, serait la plus facile à prononcer, et celle qui offrirait en même temps le plus de sons purs, doux et mélodieux. Une langue au contraire qui abonderait en voyelles, telles que *e*, *i*, *o*, *u*, en tenant le gosier dans une sorte de rétrécissement, concentrerait le son et lui donnerait un retentissement intérieur et guttural tout-à-fait pénible; il en cite surtout, comme l'exemple le plus frappant, la voyelle *u*, prononcée à l'italienne. Cette assertion de M. de Chabanon a déjà été soutenue avec beaucoup de subtilité par un écrivain suisse, M. Garcin, dans un ouvrage sur le mélodrame, imprimé à Lausanne il y a quinze ou seize ans (2).

(1) *Observations sur la musique, et principalement sur la métaphysique de l'art.* Paris, 1779, in-8°.

(2) Grimm indique d'une manière assez vague M. Garcin de Neufchâtel

Une autre assertion de M. de Chabanon qui appartient encore à M. Garcin, c'est que l'idée la plus destructive de toute mélodie serait celle d'asservir les procédés du chant à ceux de la parole. Il est certain que, si l'on adoptait le rapport des valeurs musicales avec la quantité prosodique de la langue, il n'existerait pas dans l'univers une langue sur laquelle on pût appliquer une succession de sons mesurés; et l'inimitable début du *Stabat*, où tous les sons sont filés longuement et également sur des mots composés de longues et de brèves, ne serait alors qu'un contre-sens. Puisqu'un asservissement exact à la prosodie serait presque destructif de toute mélodie dans le chant, nous croyons que M. de Chabanon est fondé à dire que la langue dont la prosodie n'est pas fixée et n'assigne point à chaque syllabe une quantité bien appréciée, a presque un avantage musical. Ce sentiment, bien contraire à celui du célèbre citoyen de Genève dans sa *Lettre sur la musique*, est mieux justifié encore par les chefs-d'œuvre dont les Piccini, les Sacchini, les Gluck et les Grétry ont enrichi notre scène, que par des raisonnemens métaphysiques, toujours trop incertains quand de grands exemples ne viennent pas les confirmer.

M. de Chabanon, après avoir essayé de prouver ainsi par une logique assez adroite que la langue française se prête plus qu'aucune autre aux procédés de la musique, considère ensuite cet art relativement à la tragédie chan-

comme l'auteur du *Traité du Mélodrame* publié en 1772, contre le marquis de Chastellux. M. le baron de Chambrier, ancien ambassadeur, retiré aujourd'hui à Neufchâtel sa patrie, a bien voulu me marquer que l'opinion de Grimm était conforme à la vérité, avec cette différence seulement, que ce n'est pas à Lausanne qu'a été imprimé le *Traité du Mélodrame*, mais à Paris, chez Vallat-La-Chapelle. (B.)

tée. Il observe avec raison que, si son but est d'inspirer la terreur et la pitié, la puissance des sons, qui ne paraît jamais davantage que lorsqu'elle a ces sentimens à peindre, devient par-là même un des moyens les plus propres à produire dans la tragédie les grands effets que cet art doit se proposer. Le succès de la tragédie chantée semble avoir alarmé parmi nous quelques partisans de la saine et haute littérature; ils y ont voulu voir la dégradation du talent, la corruption du goût; ils se sont plaints de ce que nos plus belles tragédies, les *Iphigénie*, les *Andromaque*, tronquées, mutilées par la coupe lyrique, étaient dévouées par cette espèce de travestissement au triomphe de la musique. M. de Chabanon remarque fort bien que c'est un grand préjugé en faveur de la musique que de lui voir transporter avec honneur sur son théâtre ce que cent ans de succès ont naturalisé sur un autre, et que c'est peut-être une gloire de plus ajoutée à celle qui a consacré les chefs-d'œuvre de la scène française que de les faire concourir aux progrès et aux succès d'un art dont les procédés ajoutent un accent de plus au langage des passions, toujours supérieur, toujours plus pénétrant et plus sensible que celui de la simple déclamation.

Tout ce que M. de Chabanon dit de la comédie en musique et de l'opéra comique est finement et très-bien exprimé. Il observe que la tragédie a avec la musique une analogie plus simple et plus vraie que la comédie. La tragédie et la musique tendent à émouvoir; leurs moyens, différens dans leurs procédés, mais semblables quant au but, s'adressent directement à l'ame. La relation la plus directe de la comédie est avec l'esprit, et les sons n'ont aucune puissance sur l'esprit. La musique peut imiter le rire, le provoquer par des contrastes plai-

sans qui lui appartiennent; mais elle ne rendra jamais l'esprit et la raison du dialogue du *Misanthrope*, et les mots les plus plaisans de Molière ou de Regnard la servent bien moins heureusement que ce vers d'un chœur du *Devin du Village* :

Chantez, dansez, amusez-vous.

Cette opinion nous paraît contredite par les excellens opéra comiques que l'on joue chaque jour sur nos théâtres et sur tous ceux de l'Europe; et si le Tartufe, le Misanthrope, le Glorieux, sont des caractères que la musique ne peut pas rendre, combien en voyons-nous d'autres auxquels elle prête des accens ou plus comiques ou plus piquans, et dont elle renforce souvent le ridicule ou la gaieté?

Tout ce que dit M. de Chabanon de l'arbitraire de l'art est d'une vérité démontrée pour tous ceux qui s'en sont occupés ou qui ont réfléchi sur ses effets. Combien de morceaux de musique faits originairement sur des paroles comiques ont été transportés par différens maîtres sur des paroles d'un poëme tragique, sans que cette mélodie parût étrangère à l'emploi qu'ils en faisaient! Cela tient au vague même de l'art; et ce je ne sais quoi de vague est peut-être un des moyens qui le sert le plus avantageusement. La musique n'exprime rien, proprement dit, elle renforce l'expression; il faut que la parole lui en présente une à rendre. C'est une langue sonore, sensible, mais sans expression exacte ou déterminée; c'est une langue enfin que l'on peut regarder comme toute composée de consonnes, qui ne peut rien prononcer si les paroles auxquelles on l'attache ne lui servent de voyelles.

M. de Chabanon a terminé son ouvrage par des considérations sur le génie des langues, leur harmonie, leurs progrès, et sur ce qui détermine l'idée qu'on se fait de leur point de perfection. Il résulte de ses réflexions :

« Qu'une langue est réputée barbare tant que nul grand écrivain ne l'a épurée en en manifestant les ressources;

« Que c'est une suite de bons ouvrages qui font successivement une langue polie d'un idiome réputé brut; et qu'enfin l'époque où une langue a formé les plus beaux ouvrages est réputée celle où cette langue fut à son point de perfection. »

Cet ouvrage, en général plein d'excellentes vues sur un art que M. de Chabanon a cultivé toute sa vie, en offre plusieurs qui n'ont pas le mérite de la nouveauté, et d'autres que les faits contredisent. C'est un tort qu'il est difficile d'éviter quand on veut soumettre à l'analyse tous les procédés d'un art, et rendre compte d'effets purement physiques par des idées purement logiciennes. Un amateur tel que M. de Chabanon, un écrivain aussi instruit que lui, aurait pu être souvent plus clair, moins abstrait et surtout moins diffus. Ce que l'on a singulièrement remarqué dans les changemens considérables que M. de Chabanon a faits à la première partie de son ouvrage, c'est qu'il y cite souvent M. Piccini, dont il n'avait presque pas prononcé le nom lorsqu'il la fit paraître la première fois. Mais ce qui est plus important à observer, parce que la vérité ne dépend point des noms de parti, et qu'on l'altère ou la déguise trop souvent pour servir ceux sous les étendards desquels on est enrôlé, c'est que M. de Chabanon avoue que toute la puissance de la musique existe dans la mélodie, que cette mélodie est produite uniquement par le chant, auquel ne suppléera

jamais la plus longue succession d'accords. Il a fallu toute la longue succession de succès des Piccini et des Sacchini pour faire convenir un Académicien, un philosophe, un amateur éclairé, d'une vérité que démontre la nature même des sons, et que la défense du système de Gluck l'avait condamné jusqu'ici à nier presque hautement.

Éloge de Court de Gebelin, de plusieurs Académies, censeur royal et président honoraire perpétuel du Musée de Paris; par M. le comte d'Albon, de la plupart des Académies de l'Europe; avec cette épigraphe :

Nullius in verba.

Brochure de quarante-quatre pages, ornée d'une assez mauvaise gravure représentant le *tombeau de Court de Gebelin, transporté à Franconville, et inhumé dans les jardins de madame la comtesse d'Albon, le* 10 *juillet* 1784.

Ayant eu peu d'occasions de voir M. de Gebelin, qui vivait dans une assez grande retraite, et ne connaissant même personne qui fût à portée de nous instruire de ce que sa vie et son caractère personnel pouvaient offrir d'anecdotes curieuses ou de traits intéressans, nous attendions avec impatience l'Éloge que nous avons l'honneur de vous annoncer; mais nous sommes obligés d'avouer qu'il n'a pas trop répondu à notre attente. Sans être fort éloquent, le discours de M. d'Albon est cependant plus oratoire qu'il n'est historique, et contient peu de faits. Voici tout ce que nous y avons trouvé de plus remarquable.

M. Court de Gebelin naquit à Nîmes, en 1725, de parens honnêtes. Son père, qui était protestant, obligé

par les conjonctures de quitter la France, fut s'établir en Suisse, et, ayant obtenu des lettres de naturalité, il devint pasteur de Lausanne. Ce père chérissait trop son fils pour confier son éducation à des mains étrangères; il fut son premier instituteur, et peut-être cette éducation exigeait-elle tous les soins et tout l'intérêt de la tendresse paternelle; car, doué d'un esprit actif et précoce, d'une conception prompte, d'une imagination forte, d'un jugement juste et d'une merveilleuse sagacité, le jeune Gebelin reçut de la nature des organes qui ne se formèrent que lentement; à l'âge de sept ans il ne parlait presque pas encore. Ce n'est pas le seul exemple fameux de tout l'avantage qui peut résulter de ces développemens tardifs, et il n'est pas difficile d'en rendre raison; cette marche plus lente de la nature sauve à notre enfance beaucoup de distractions nuisibles et semble donner aux facultés intellectuelles le temps d'acquérir dans cette espèce de repos plus de consistance et de maturité.

Un désir insatiable de savoir anima les premières études du jeune Gebelin; on peut dire qu'il n'eut dans son enfance que des livres pour hochets. A douze ans, il étonnait par l'étendue de ses lumières et de ses connaissances : il avait appris plusieurs langues, possédait l'histoire et la géographie, et savait encore le dessin et la musique; il copiait avec la plus grande facilité les caractères des plus anciennes langues, et avait une très-belle plume, qu'il perfectionna de plus en plus. On le vit ensuite s'attacher à la gravure; ce qui lui a été d'une grande utilité pour l'exactitude et la correction des planches de son ouvrage.

Dès qu'il eut fini ses études, son père lui fit embrasser

le ministère de l'Évangile; mais il ne tarda pas d'y renoncer pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Il pensait que, pour parvenir à son but, il fallait fuir toute entrave; il consentit cependant à devenir instituteur, et sut frayer à ses élèves les voies d'instruction les plus sûres et les plus courtes en créant des méthodes particulières... Quelles étaient donc ces méthodes? c'est ce qu'on n'a pas jugé à propos de nous apprendre; c'était pourtant bien la peine d'en dire quelque chose.

La mort de son père lui aurait enlevé la plupart de ses ressources, s'il ne les eût retrouvées dans la vive amitié de M. Chéseaux de Lausanne, connu par quelques ouvrages de mathématiques fort estimés; mais ces liens auxquels il dut quelque temps son bonheur ne tardèrent pas à se rompre. Ayant eu le malheur de perdre son ami, qui mourut dans un âge où l'on peut se promettre encore de longs jours, abandonné à lui-même, « il prend, dit notre panégyriste, une nouvelle vigueur, et, plein du sentiment de ses forces, il médite un sacrifice... » Lecteurs sensibles, ne soyez point trop effrayés de ce sacrifice annoncé avec tant de solennité. « Depuis long-temps, continue notre orateur, Paris était à ses yeux la patrie des talens, le séjour des arts, l'empire du goût; il forme le dessein de s'y rendre. Avant de l'exécuter, il entreprend le voyage du Languedoc, qu'il se rappelait toujours avec attendrissement. En quittant cette province, il cède à sa sœur le petit patrimoine qui lui reste, et vient dans la capitale, n'emportant que les richesses de son génie, qui ne suffisaient pas à beaucoup près pour ses besoins. »

A Paris il est bientôt en commerce avec les personnes les plus éclairées, c'est-à-dire avec les chefs de la confrérie

économiste, les Quesnai, les Mirabeau, les La Rivière, les Roubaud, les Dupont, etc. Comment s'étonner que, entouré d'hommes si sages et si modestes, il se trouve tout à coup, ainsi que l'observe M. d'Albon, « haut de douze coudées sans que l'orgueil l'ait placé sur un faux échafaudage? Le docteur Quesnai, le Confucius, le Lycurgue, le Solon de nos jours, l'appelait son disciple bien-aimé, dans qui il avait mis toute sa confiance, etc. »

C'est échauffé par les lumières de cette illustre société, qu'il conçut le plan de son *Monde primitif.* Il passa dans la retraite près de dix années, uniquement occupé à méditer, à faire mûrir ses idées, et à rassembler les matériaux qui devaient servir à cet immense ouvrage, destiné à dévoiler tous les mystères de la plus haute antiquité.

Quelque opinion qu'on puisse avoir prise de l'utilité de ces recherches, ce qu'on ne peut refuser sans doute à leur auteur, c'est une érudition d'une étendue effrayante, une sagacité d'imagination prodigieuse, avec plusieurs vues très-philosophiques sur l'histoire des langues et sur les premières origines de nos institutions sociales.

Si la santé de M. de Gebelin fut épuisée par les travaux excessifs que lui coûta l'exécution d'une entreprise si vaste et si pénible, elle fut plus altérée encore par les chagrins que lui causa l'embarras des affaires où l'avait engagé l'établissement de son *Musée.* La science économique avec laquelle il avait dirigé les fonds de cet établissement ne l'avait pas empêché de se trouver chargé d'une dette de trente à quarante mille livres, et sans autre moyen de l'acquitter que l'honnêteté de ses vues et la pureté de ses sentimens.

Son mérite lui acquit plus d'estime et de considération

que de bonheur et de fortune; il n'aurait pas même eu les ressources nécessaires pour publier son ouvrage sans le secours de deux amies, mesdemoiselles Linotte et Fleury. La première, qui mourut il y a quelques années, avait appris la gravure pour l'aider et diminuer les frais de son entreprise; plusieurs planches du *Monde primitif* sont son ouvrage. La seconde lui avança cinq mille livres quand il fit imprimer son premier volume.

L'homme qui avait tout sacrifié à son amour pour les lettres et les sciences ne trouva pas même dans le fruit de ses immenses travaux de quoi s'assurer sa subsistance. L'Académie lui adjugea deux fois le prix fondé par le comte de Valbelle pour l'homme de lettres le plus digne et le plus pauvre. C'est la seule récompense qu'il ait jamais obtenue; il est vrai qu'il ne songea jamais à en solliciter aucune.

Tout entier à ses études, il ne pouvait se résoudre à les quitter que pour servir les malheureux; mais c'est une distraction que son cœur lui demandait souvent. Dénué de tout, il a rendu les services les plus essentiels et les plus désintéressés aux protestans de sa province. Il ne dut qu'au courage de ses prières et de ses sollicitations la liberté de plusieurs de ces malheureux qui gémissaient encore dans les chaînes d'une servitude cruelle, pour avoir paru trop attachés à une religion qui autrefois servit de prétexte aux violences les plus révoltantes, et que le fanatisme, malgré le progrès des lumières qui en ont borné la puissance, conserve toujours le droit de persécuter avec plus ou moins d'avantage.

La santé de M. de Gebelin avait été prodigieusement épuisée par son application continuelle à l'étude; une pierre formée dans les reins, et dont la nature le délivra

sans aucun secours étranger, en fut la triste suite. Il était dans l'état de dépérissement le plus désespéré au moment où la folie du mesmérisme commençait à tourner toutes les têtes. Le mystère de cette doctrine le séduisit peut-être par les rapports qu'il lui trouva avec les initiations mystérieuses des anciens. Le magnétisme n'ôta point la cause de ses souffrances; mais il parut les suspendre un moment, et ce fut assez pour la reconnaissance de M. de Gebelin; il écrivit en faveur de Mesmer avec l'enthousiasme d'un apôtre, et le jour même de sa mort il donna encore la preuve la plus forte de sa confiance pour le nouveau thaumaturge. Ses chagrins et ses maux lui avaient rendu la vie insupportable; il résista long-temps à ses amis qui l'exhortaient à se faire transporter chez Mesmer, en leur disant: *Non, je crains de n'y pas mourir.* Enfin il y consentit pourtant, et n'en expira pas moins au bout de quelques heures, à la grande consternation de tous les adeptes qui pleurèrent sa perte, mais bien moins sans doute que celle du plus beau miracle dont leur saint eût encore à se vanter.

Nous ignorons l'auteur d'un ouvrage qui a paru sous le titre d'*Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau, de Genève, et de M. Court de Gebelin, auteur du Monde primitif, par un solitaire* (1); *à Genève*, un volume in-8°; mais c'est un précis assez exact de la philosophie de ces deux écrivains. Il résulte de ce dépouillement de leurs principes que l'un et l'autre ont eu pour objet de conduire les hommes au bonheur, mais par des méthodes très-différentes. Rousseau pense que ce sont les institutions sociales qui ont dépravé l'espèce humaine, qui ont

(1) L'abbé Legros, prévôt de Saint-Thomas-du-Louvre, député de Paris aux États-Généraux de 1789, mort la même année. (B.)

altéré chez elle le sentiment naturel du vrai, du beau, du juste. M. de Gebelin soutient au contraire que c'est la société qui a élevé notre instinct à l'idée de ce *grand ordre* qui règne dans la nature, et qui doit nous diriger dans le choix des moyens les plus propres à nous rendre heureux.

Tout cela pourrait bien n'être au fond qu'une dispute de mots. Isolé de toute société, l'homme est à peine un être moral. A mesure que la société développe nos facultés, elle a nécessairement augmenté la masse de nos forces et de nos lumières; elle a par conséquent donné beaucoup plus d'étendue à la possibilité de nous rendre ou beaucoup plus heureux ou beaucoup plus malheureux que la nature ne nous a faits. Si l'on était libre de choisir entre la simplicité de l'état de nature et la plus grande perfection de la vie sociale, le problème en question mériterait sans doute encore la peine d'être discuté; mais, vu le point d'où nous sommes forcés de partir, il paraît évident que c'est à perfectionner par tous les moyens possibles la société où le sort nous a fait naître que doivent tendre aujourd'hui nos vœux et nos travaux.

On voyait autrefois dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois l'épitaphe suivante, que l'abbé Mignon en fit ôter lorsqu'il en était doyen :

Ci-gît qui en son temps faisait
Quatre métiers de gueuserie :
Il peignait, rimait, soufflait,
Et cultivait philosophie.

Épigramme de M. Watelet sur Mesmer, qui avait décidé qu'il ne passerait pas l'automne.

Docteur, tu me dis mort, j'ignore ton dessein;
Mais je dois admirer ta profonde science :
Tu ne prédirais pas avec plus d'assurance
Quand tu serais mon médecin.

On a donné, le vendredi 13 septembre, sur le Théâtre Français, la première représentation de *l'Hôtellerie, ou le Faux Ami*, comédie, en cinq actes et en vers, imitée de l'allemand, par M. Bret, auteur d'une *Vie de Ninon*, de plusieurs comédies peu connues aujourd'hui (1), et d'un long *Commentaire sur les œuvres de Molière.*

Cette pièce, très-mal reçue à la première représentation, n'a pas reparu depuis. C'est une imitation pour ainsi dire, acte par acte, scène par scène, de *l'Hôtel garni*, comédie allemande de M. J. C. Brandes. Nous nous bornerons à en rappeler la marche le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Cette marche a été assez difficile à suivre à travers les brouhaha qui n'ont presque pas discontinué depuis la première scène jusqu'à la dernière. La pièce était déjà connue heureusement ou malheureusement par la traduction que nous en a donnée M. Friedel dans le sixième volume de son *Théâtre allemand;* c'est le septième ouvrage de ce *Théâtre* qui tombe successivement sur la scène française.

La pièce de M. Bret offre, comme l'original, quelques

(1) Telles que *le Jaloux*, *le Faux Généreux*, *l'École amoureuse*, *la Double Extravagance*; cette dernière est la seule qui ait eu quelque succès dans sa nouveauté. (*Note de Grimm.*)

scènes et quelques situations d'un assez grand intérêt; mais il n'en est presque aucune qui soit préparée raisonnablement. L'exposition de la pièce française est aussi lente, aussi obscure que celle de la pièce allemande; ce n'est guère qu'à la fin du troisième acte qu'on a pu entendre clairement que madame Dormin est fille du comte de Werling, que son époux est fils du comte d'Olbron, et que Thoreck a dû l'épouser et en conserve encore l'espoir; ce n'est même que dans le cours du quatrième acte que l'on apprend par quelle sorte de hasard le comte d'Olbron, qui voyageait au moment de la disgrace de son père, a pris le nom de Dormin, a vu la fille du comte de Werling à Dresde, l'a suivie dans les lieux qu'habitait son père, s'est introduit dans sa maison, et a fini par l'enlever. Ces faits, motivant d'une manière touchante la misère et l'état d'abandon où se trouvent ces deux époux, eussent jeté un intérêt plus attachant sur leur situation si l'auteur avait eu l'art de les présenter plus à propos. C'est de l'intérêt seul que l'on peut attendre le succès des ouvrages de ce genre; ne pas l'obtenir, c'est manquer absolument le but de la plus facile de toutes les compositions dramatiques; car il est bien plus aisé sans doute de concevoir et d'arranger pour la scène une action qui n'a d'autre objet que celui d'attacher le spectateur par les mêmes moyens que l'on emploie presque toujours avec succès dans les romans, qu'il ne l'est d'étudier et de présenter les divers caractères de la société, en saisir les vices et les ridicules, les mettre en mouvement par les passions qui leur appartiennent, et de ce contraste si souvent comique tirer ces grandes leçons de morale qui corrigent les mœurs par le ridicule, et qui doivent être le but principal de la vraie comédie.

Le drame proprement dit, la comédie romanesque tient à l'enfance de l'art (1), et telle fut sa marche chez toutes les nations lorsqu'il a commencé à sortir du berceau. L'impuissance des auteurs français de nos jours semble vouloir l'y ramener; mais dans cette pénurie et de talens et d'invention ils ont bien tort de puiser leurs sujets ou comiques ou tragiques dans le théâtre allemand; sans aller plus loin, notre ancien théâtre leur fournirait des conceptions à peu près semblables, et qui sembleraient aujourd'hui et plus nouvelles et plus originales. Que faisaient nos Garnier, nos Jodelle, nos Mairet, si ce n'est de mettre en action et de revêtir d'un dialogue excessivement plat, il est vrai, la fable de quelque roman ? Que sont autre chose les pièces qui nous restent de ces auteurs? Nulle exposition, une action romanesque, mal conçue, marchant par sauts et par bonds, peu ou point de développemens, aucune étude des caractères, des ridicules et des passions, des incidens aussi invraisemblables que mal préparés, des situations presque toujours forcées, et dont l'effet est continuellement affaibli par des accessoires étrangers ou nuisibles à l'action; voilà tout ce qu'offrit notre scène jusqu'au siècle qui vit naître Corneille et Molière, et ce qu'on trouve encore dans presque tous les ouvrages dramatiques allemands que l'on a traduits dans notre langue. Nous ne doutons point que nos poètes du quinzième et du seizième siècle ne crussent, comme M. Lessing, que ces romans dialogués surchargés d'événemens qui souvent distraient de l'intérêt principal ou ralentissent sa marche, ne fussent le

(1) Peut-être serait-il tout aussi vrai de dire que le drame tient à la vieillesse de l'art, à sa décadence. Térence a suivi Plaute, Ménandre n'est venu qu'après Aristophane. (*Note de Grimm.*)

comble de l'art; ils étaient pardonnables, Molière n'était pas né; ils ne connaissaient pas ces chefs-d'œuvre, modèles indestructibles d'un art si difficile, dont ce grand homme avait étudié les règles dans les ouvrages des anciens; ces règles que M. Lessing se plaît à tourner en ridicule, et dont il estropie quelquefois le sens pour le plier à son nouveau système dramatique, au lieu de les expliquer de bonne foi par le succès de tant de chefs-d'œuvre antiques et modernes, d'après lesquels elles furent faites. Toutes ces règles, dictées par la raison, ne sont que l'expression des modèles d'une nature embellie. L'exacte vérité ne saurait plaire dans aucune production des arts. Les irrégularités qu'offre un très-grand ensemble ne peuvent blesser nos yeux, parce qu'elles échappent pour ainsi dire à l'étendue de nos regards; mais lorsqu'on veut copier la nature, lorsqu'on veut essayer surtout de représenter les principales circonstances d'une action dans un espace beaucoup plus resserré que celui dans lequel l'ordre ordinaire des choses en eût développé la suite, l'art doit élaguer alors tout ce qui est étranger à l'intérêt principal, tout ce qui pourrait l'affaiblir. C'est au goût seul à faire ce choix toujours dépendant des convenances, de ce sentiment juste et délicat du vrai et du beau idéal. Ce principe universel de tous les arts doit s'appliquer plus particulièrement encore aux conceptions dramatiques. Peut-être les Français, trop esclaves de leur règle d'unité, de temps et de lieu et d'action, se sont-ils souvent privés des beautés qui pouvaient naître d'une plus grande variété d'incidens et d'un intérêt plus vif, plus étendu, plus compliqué. Peut-être se sont-ils vus souvent réduits par cette extrême sévérité à ne remplacer le mouvement de l'action que par la ré-

gularité de sa marche. Peut-être ont-ils trop préféré à cette grande diversité de caractères dont se glorifient quelques théâtres modernes, l'art si difficile de les approfondir et de les développer; mais c'est peut-être aussi ce défaut de mouvement et d'action que l'on reproche à quelques-unes de leurs meilleures comédies qui les a forcés à sauver cette espèce de monotonie par la sagesse d'une conduite toujours bien motivée, par le charme d'un dialogue toujours facile, tour à tour spirituel, plaisant ou profond; mérite qui distinguera éternellement la véritable comédie de ces croquis informes dont le succès même le plus brillant ne saurait justifier l'inconséquence et le mauvais goût.

Voyage de Figaro en Espagne (1), deux petits volumes in-16. Ce n'est qu'une rapsodie de critiques et de sarcasmes sur les mœurs et les usages de la nation espagnole. Elle fut assez long-temps obscure; étant tombée heureusement entre les mains de M. le comte d'Aranda, il exigea la suppression de ce libelle; et la première édition, dont personne n'avait voulu d'abord, se trouvant bientôt épuisée, on en fit une seconde. M. l'ambassadeur crut remplir mieux son objet en faisant au voyageur anonyme l'honneur de faire réfuter son livre pour ainsi dire article par article; cette réponse a paru sous le titre de *Dénonciation du Voyage de Figaro*, un petit volume

(1) La première édition de cet ouvrage parut en 1784, la seconde en 1785, et la troisième en 1786, sous le nouveau titre de *Voyage en Espagne, par le marquis de Langle*: cette dernière fut poursuivie et condamnée par le Parlement. L'auteur s'écriait plaisamment à cette occasion: « Mon ouvrage sûrement sera réduit en cendres, tant mieux, tant mieux! mille fois tant mieux! Cela porte bonheur; salut aux ouvrages qu'on brûle, le public aime les ouvrages brûlés. »

in-12, imprimé avec beaucoup de soin; mais la réponse à un pareil ouvrage ne pouvait guère être qu'un démenti perpétuel, et ce démenti n'a pas paru à beaucoup près aussi amusant que les mensonges qu'il cherchait à détruire; tout cela n'a servi enfin qu'à engager le nouveau Figaro, qui, grace aux petites persécutions qu'il éprouvait, s'est cru un personnage d'importance, à nous en donner une troisième édition, à la tête de laquelle il a mis son nom; c'est *M. le marquis de Langle*, du moins à ce qu'il dit. On sait que c'est sous ce nom qu'il voyage en Suisse, avec tout le costume et toutes les allures d'un aventurier.

Il y a dans son livre quelques traits plaisans, un style en général assez vif, assez léger; mais de toutes les personnes qui ont été à portée de voir l'Espagne, je n'en connais aucune qui ne m'ait assuré que le fonds de l'ouvrage n'était qu'un tissu de faussetés absurdes. Était-il donc si nécessaire de mentir pour dire du mal des préjugés ou des abus qui ont empêché jusqu'à ce jour les Espagnols de partager tous les avantages que nous devons au progrès des lumières de la philosophie de ce siècle?

Traité sur le Venin de la Vipère, etc., par M. l'abbé Félix Fontana, physicien de Son Altesse Royale monseigneur l'archiduc grand-duc de Toscane. Deux volumes in-4°, avec figures. Cet excellent ouvrage est le résultat de six mille expériences auxquelles M. l'abbé Fontana a sacrifié trois mille vipères. On y prouve, par une suite de recherches aussi exactes qu'ingénieuses, que la morsure de la vipère n'est pas absolument mortelle à l'homme, c'est-à-dire la morsure d'une vipère; car l'homme

pourrait succomber à celle de plusieurs. La quantité de venin que la vipère a dans sa vésicule est environ de deux grains; d'après les calculs de M. l'abbé Fontana, il faudrait trois grains pour tuer un homme. Le travail de cet illustre physicien ne s'est pas borné à des recherches sur le venin de la vipère et quelques autres poisons; il embrasse les parties les plus importantes de la physiologie, et son livre contient de savantes observations sur la structure primitive du corps animal, sur la reproduction des nerfs, avec une description très-curieuse d'un nouveau canal de l'œil. Nos savans regardent ce Traité comme un des meilleurs ouvrages de physique qui aient paru depuis long-temps.

Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro, brochure in-12 : on la croit imprimée à Bâle. A en juger par toutes les anecdotes, ou fausses ou hasardées, que renferme cette brochure, et par la manière vive et piquante dont elle est écrite, on est fort tenté de croire qu'elle pourrait bien être l'ouvrage du marquis de Langle (1), auteur du *Voyage de Figaro en Espagne*. Quoi qu'il en soit, comme cette singulière production est encore fort peu répandue, nous nous pressons de vous en offrir ici les traits les plus curieux.

« Le comte de Cagliostro était né sans fortune, d'une famille obscure (2), avec des passions fougueuses : il

(1) M. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, l'attribue au marquis de Luchet. On verra plus tard Grimm lui-même confirmer cette assertion.

(2) On le croit Napolitain; il a non-seulement l'accent de Naples, mais encore des tournures de phrase qui n'appartiennent, dit-on, qu'à l'idiome des Lazzaroni. (*Note de Grimm.*)

voulut essayer si la fortune, qui favorise tant d'ineptes personnages, le dédaignerait... Il commença par se titrer; ce n'était pas trop de se faire comte. C'est dans les mauvais lieux de Venise qu'il chercha une femme propre à ses projets. Des malheurs inouïs avaient conduit dans les asiles de la misère bien plus que de la volupté une marquise génoise. Taille svelte, œil ardent, gorge à l'épreuve, démarche légère, haleine pure, voilà pour le physique. Le moral ne lui cédait pas : propos libertins, profonde dans les spéculations, calculatrice sous les dehors de l'étourderie, incapable du moindre sentiment, bref un sujet précieux pour séduire, tromper, parler de la vertu, employer le vice, et en imposer à la multitude.

« Ce couple bien assorti ne crut pas devoir se hasarder d'abord à Paris : « Nous ne sommes pas encore assez forts « pour ce pays, dit la marquise; c'est là que sont les pre- « miers roués de la terre, la Cour, la ville, le clergé, la « robe, la finance ont des sujets consommés... » Il fixa ses regards sur la Russie; l'argent manquait, la marquise fut chargée d'y pourvoir. Il y avait alors à Rome une foule d'Anglais; elle y vole pour les imposer. Un mois lui suffit pour réaliser cinq mille guinées. Il fallait là-dessus payer.....................; quoique les *Bonneaux* romains soient extrêmement chers, il lui resta encore de quoi acheter de mauvais diamans et tout l'équipage de la charlatanerie.... »

Telle est l'esquisse du portrait que l'auteur trace de ses héros. Il les conduit d'abord dans le Holstein pour faire au fameux comte de Saint-Germain l'hommage du désir de devenir *ses esclaves, ses apôtres et ses martyrs, et d'acquérir un des quatorze mille sept cents secrets*

qu'il porte dans son sein. Ce célèbre adepte n'est pas peint avec des couleurs plus favorables.

« Le comte de Saint-Germain, mort depuis quelques années et déjà oublié, était un fou sérieux, avait peu d'esprit, quelques connaissances en chimie, n'ayant ni l'impudence qui convient à un charlatan, ni l'éloquence nécessaire à un fanatique, ni la séduction qui entraîne les demi-savans (1). Étant à Chambéry, il offrit sa chimie au marquis de Bellegarde. Ils se mettent à souffler, le creuset donne une matière qui avait la couleur et le poids, mais non la ductilité de l'or. Ces opérations se faisaient dans une terre où, dans l'espace de sept mois, le comte fut trois fois père. L'argenterie devint incomplète; il avait emprunté de tous côtés, on lui conseilla de partir. A Paris, même aventure, etc..... »

Le comte et la comtesse de Cagliostro paraissent à Pétersbourg en qualité de médecins. Ils y montrent un désintéressement rare; cette marche leur réussit. La comtesse avait vingt ans et parlait sans affectatiou de son fils aîné, depuis long-temps capitaine au service de Hollande. « Un phénomène si peu ordinaire amenait la conversation sur son âge, et il se trouvait qu'une femme dont l'haleine, le sein, les dents attestaient la fraîcheur de l'extrême jeunesse, comptait déjà plus de huit lustres.... Les femmes, aussi adroites à se dérober des années que la marquise était empressée à s'en donner, viennent con-

(1) Ce portrait est faux à beaucoup d'égards. Le comte de Saint-Germain a paru à tous ceux qui l'ont connu un homme de beaucoup d'esprit. Il avait cette éloquence naturelle qui est la plus propre à séduire; il savait beaucoup de chimie et l'histoire comme peu de personnes l'ont apprise. Il avait le talent de rappeler dans la conversation les événemens les plus importans de l'histoire ancienne, et de les raconter comme on raconte l'anecdote du jour, avec les mêmes détails, le même degré d'intérêt et de vivacité. (*Note de Grimm.*)

sulter en secret le dépositaire de la *fontaine de Jouvence*. Il distribue les eaux, les trésors abondent chez lui. Les femmes ne rajeunissent point; mais les amans le leur disent, et Cagliostro est un Dieu.»

Un grand prince est sensible aux charmes de la comtesse et lui prodigue les présens. Un jour elle reçoit l'ordre de se rendre près de l'Impératrice. La comtesse, interrogée, mentit avec une adresse qui persuada la souveraine. L'ordre de quitter la Russie fut accompagné d'un présent de vingt mille roubles. Il était question d'un enfant soustrait et d'un autre supposé; voici comme on raconte le fait.

«Une mère était sur le point de perdre un enfant chéri, âgé de deux ans. Elle promet cinq mille louis à Cagliostro s'il le guérit. Il demande huit jours. Le second, la maladie augmente; il supplie qu'on lui laisse emporter cet enfant. Le cinquième jour il annonce un changement heureux; le huitième il assure la guérison; et enfin au bout de trois semaines il rend un enfant à sa mère attendrie. Un certain bruit se répand; on parle d'un enfant acheté. Cagliostro avoue que l'enfant rendu est substitué, que le véritable est mort, et qu'il a cru devoir tromper la douleur d'une mère pour un certain temps. La justice demande ce qu'est devenu le cadavre du premier; Cagliostro confesse l'avoir brûlé pour essayer la palingénésie. On lui demande les cinq mille louis, ils étaient disparus (1).»

En sortant de la Russie, le comte passa à Varsovie. Les rieurs n'étaient pas de son côté. Il vint s'établir

(1) Tout ceci paraît encore apocryphe. L'on sait du moins qu'une très-grande dame en Russie fut fort étonnée d'apprendre qu'un homme qui n'avait pu faire des dupes dans le pays du monde où les charlatans sont ordinairement le mieux accueillis en eût fait un si grand nombre en France. (*Note de Grimm.*)

modestement à Strasbourg; mais il changea sa marche, il mit dans son parti les prêtres et les pauvres. En vain les gazettes le dénoncèrent au petit nombre des sectateurs de la raison. Un des premiers de la ville paraissait s'en rapporter aux bruits publics; madame de Cagliostro trouva le moyen de le dissuader, et dans le même moment immola et sauva son mari.

Paris était le théâtre où Cagliostro devait briller: il s'y annonça comme le restaurateur de la franc-maçonnerie égyptienne, et prêt à restituer aux frères les mystères d'Isis et d'Anubis. « A l'instant les soixante-douze loges répandues dans cette capitale sont en l'air. Personne n'ignore qu'il y a une franc-maçonnerie de femme, une littéraire, une réformée, une franc-maçonnerie d'enfans. Cet institut, consacré jadis à l'union et à la charité, a été métamorphosé en académie, en lycée, en club, en salle de bal, en soupers fins..... Frappé de ces abus, Cagliostro apportait les constitutions de la franc-maçonnerie égyptienne, que Cambyse prit dans le temple d'Apis lorsqu'il fit fustiger ce dieu capricieux. »

La beauté de madame de Cagliostro faisait presque autant de sensation que la franc-maçonnerie égyptienne. Parmi une foule d'adorateurs elle distingua le chevalier d'Oisemont. Elle fit alors la connaissance de madame de La Motte-Valois: « Vous avez, lui dit celle-ci, un courtisan bien assidu; c'est un jeune homme; ne montrez jamais cela en compagnie. Qui vise à la célébrité doit écarter les chenilles titrées..... Si, comme je l'imagine, le mariage vous suffoque, prenez un homme de marque. Je puis vous donner un prince (1), beau,

(1) Voici encore un trait qui doit rendre la fidélité de notre historien fort

quoiqu'un peu usé; riche, mais avare; plein d'esprit, insolent, mais aimable, discret, point *sentimentaire*, mais homme à procédés.... » Madame de Cagliostro objecte d'abord que son mari a le secret d'être en plusieurs endroits à la fois, et de se rendre invisible où il est.

Pendant que M. de Cagliostro faisait souper les morts avec les vivans, son épouse, digne de lui, préparait une autre farce. Les femmes, curieuses à l'excès, se désolaient de n'être point admises à ces mystères, et sollicitaient madame de Cagliostro de les initier. Elle répondit avec beaucoup de sang-froid à la duchesse de T***, chargée de faire les premières ouvertures, que dès qu'on aurait trouvé trente-six adeptes elle commencerait son cours de magie. Le même jour la liste fut remplie. Les conditions préliminaires furent telles :

1° Que chaque initiée fournirait cent louis;

2° Que pendant neuf jours elle s'abstiendrait de tout commerce humain;

3° Qu'on ferait un serment de se soumettre à tout ce qui serait ordonné.

Le 17 du mois d'août fut le grand jour. On se rassembla à onze heures. En entrant, chaque femme était obligée de quitter son cul, sa bouffante, ses soutiens, son corps, son faux chignon (1), et de vêtir une *lévite* blanche avec une ceinture de couleur. Il y en avait six

suspecte. Ce n'est assurément pas madame de La Motte qui a donné M. de Rohan à madame de Cagliostro; son mari s'était emparé de l'esprit du cardinal long-temps avant qu'il eût quelque liaison avec madame de La Motte, et l'on assure qu'on a trouvé dans les papiers de M. de Rohan la preuve de plus de 100,000 francs donnés par Son Eminence au comte de Cagliostro.

(*Note de Grimm.*)

(1) Ajustemens du temps.

en noir, six en bleu, six en coquelicot, six en violet, six en couleur de rose, six en impossible (1). On les fit ensuite passer dans un temple éclairé, garni de trente-six bergères couvertes de satin noir. Madame de Cagliostro, vêtue de blanc, était sur une espèce de trône, escortée de deux grandes figures habillées de manière que l'on ignorait si c'était des spectres, des hommes ou des femmes. La lumière qui éclairait cette salle s'affaiblissait insensiblement, et lorsqu'à peine on distinguait les objets, la grande-prêtresse ordonna de découvrir la jambe gauche jusqu'à la naissance de la cuisse. Après cet exercice, elle ordonna de lever le bras droit et de l'appuyer sur la colonne voisine. Alors deux femmes, tenant un glaive à la main, entrèrent, et ayant reçu de madame de Cagliostro des liens de soie, elles attachèrent les trente-six dames par les jambes et par les bras.

La grande-prêtresse expliqua alors aux initiées que l'état où elles se trouvaient était le symbole de celui où les femmes sont dans la société, et de la dépendance où les hommes cherchent à les tenir : « Laissons-les, ajouta-t-elle, débrouiller le chaos de leurs lois; mais chargeons-nous de gouverner l'opinion, d'épurer les mœurs, de cultiver l'esprit, d'entretenir la délicatesse, de diminuer le nombre des infortunés. Ces soins valent bien ceux de prononcer sur de ridicules querelles. »

On détacha les liens et l'on annonça les épreuves. Les récipiendaires furent partagées en six groupes, et chaque couleur renfermée dans l'un des six appartemens qui correspondaient au temple. On leur déclara que celles qui auraient succombé ne rentreraient jamais. Des hommes arrivèrent bientôt dans chacun de ces appar-

(1) Couleur de fantaisie.

temens et employèrent tous les moyens de séduction. « Ni les raisonnemens, ni les sarcasmes, ni les larmes, ni les prières, ni le désespoir, ni les promesses ne purent rien, tant la curiosité et l'espoir secret de dominer sont des ressorts puissans chez les femmes. Toutes rentrèrent dans le temple telles que la grande-prêtresse l'avait ordonné..... » Après un quart d'heure de silence une espèce de dôme s'ouvrit, et sur une grosse boule d'or descendit un homme nu comme Adam, tenant dans sa main un serpent, et portant sur sa tête une flamme brillante : « Celui que vous allez entendre, dit la grande-prêtresse, est le célèbre, l'immortel, le divin Cagliostro, sorti du sein d'Abraham sans avoir été conçu et dépositaire de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera connu de la terre. — *Filles de la terre*, s'écria-t-il, *dépouillez ces vêtemens profanes, et si vous voulez entendre la vérité, montrez-vous comme elle.* » — En un instant tout fut nu comme la main.

S'il en faut croire l'historien, abjurer un sexe trompeur fut le conseil que le prétendu *génie de la vérité* donna à ses élèves : *Que le baiser de l'amitié*, leur dit-il en terminant son extravagant discours, *annonce ce qui se passe dans vos cœurs !* Et la grande-prêtresse leur apprit ce que c'était que le baiser de l'amitié.

De tels mystères étaient bien propres à mettre en vogue le comte et la comtesse de Cagliostro. Il saisit le moment de l'enthousiasme pour poser la première pierre de la franc-maçonnerie égyptienne. Il annonça aux *lumières* du *Grand-Orient* que l'on ne pouvait travailler que sous une triple voûte, qu'il ne pouvait y avoir ni plus ni moins de treize adeptes, qu'ils devaient être purs

comme les rayons du soleil et même respectés par la calomnie, n'avoir ni femmes, ni maîtresses, ni jouissances faciles; posséder une fortune au-dessus de cinquante-trois mille livres de rente, et surtout cette espèce de connaissances qui se trouvent si rarement avec les nombreux revenus.

Quelques notes rendent cette brochure encore plus piquante. On y peint ainsi nos différentes classes d'alchimistes.

« C'est dans le faubourg Saint-Marceau que se retirent les chimistes inconnus. Leur manie est de répandre que la police les persécute. Les uns font de l'or, les autres fixent le mercure. Ceux-ci soufflent et doublent la grosseur des diamans, ceux-là composent des élixirs. Les uns fabriquent des poudres, les autres distillent des eaux, tous possèdent des trésors et tous meurent de faim. Leur langage est inintelligible, leur extérieur est celui de la misère, leur habitation est sale et obscure, et lorsque la curiosité vous attire un moment dans un de ces tristes réduits, vous apercevez dans un coin une malhonnête créature qui a l'air d'une sorcière, et qui garde le laboratoire pendant que le chimiste cherche des dupes... Quant aux adeptes connus, ils ont de superbes laboratoires, garnis d'instrumens coûteux et de vases bien étiquetés. Deux ou trois garçons ont l'air de travailler, et lorsque le grand seigneur arrive, alors le directeur fait briller à ses yeux l'espoir de réaliser les plus beaux secrets; il lui montre *les plus heureux commencemens;* il lui promet qu'à la troisième lune on *verra. Voir* est un terme de l'art qui dit cent fois plus qu'on ne peut exprimer... Il y a cependant des êtres qui embarrassent même l'incrédulité. Ils n'ont

ni terres, ni contrats, ni rentes, ni familles, ni métier, et ils vivent, font même une certaine dépense; étrangers à l'agiotage, aux intrigues des femmes, où prendraient-ils des secours constans? Les inspecteurs des monnaies conviennent qu'on leur apporte une espèce d'or qui a été travaillé par la main des hommes. Enfin il y a des choses trop claires pour être rejetées, et trop obscures pour être adoptées. »

Épigramme.

Églé parle toujours bon sens
Et se conduit comme une folle:
Elle a des amis, des amans.
Toujours fidèle à sa parole,
Les premiers en sont fort contens;
Les seconds, elle les désole,
Tant elle est fidèle à ses sens.

Vers la fin de 1783 nous étions bien honteux, je ne sais pourquoi, d'avoir été mystifiés par un mauvais plaisant de Lyon, qui, pour éprouver notre crédulité, avait fait annoncer avec beaucoup de pompe la découverte prétendue de sabots élastiques avec lesquels on pouvait marcher sur l'eau sans craindre même d'avoir les pieds mouillés. Nous avons vu ce miracle il y a plus de deux mois, et le prodige a fait si peu de sensation que nous sommes presque excusables de n'en avoir pas encore parlé.

Un mécanicien espagnol a fait cette expérience, le lundi 5 septembre, dans l'enceinte de la Rapée, où se font les joutes. Il s'est placé sur l'eau sans autre secours que ses sabots; on l'a vu avancer sur la rivière, tantôt

suivant le courant, tantôt contre le courant; il s'est arrêté plusieurs fois, s'est baissé pour prendre de l'eau dans le creux de sa main, et dans ces deux situations il n'a pas paru dériver. Sa marche, lourde et lente, avait l'air d'être pénible, par la difficulté qu'il paraissait avoir de garder son équilibre; il glissait plutôt qu'il ne marchait, mais il y a lieu de croire que saint Pierre lui-même ne fit guère mieux, et ne le fit peut-être ni avec plus de grace, ni avec plus d'assurance. Il est resté sur l'eau de quinze à vingt minutes; et, avant de gagner le bord, il a quitté ses sabots, qu'il a laissés dans une espèce de boîte qui était à flot, afin d'en cacher la forme aux spectateurs. L'administration avait eu soin de faire tenir à quelque distance de lui un bateau qui fût à portée de le secourir en cas d'accident.

On conçoit que, pour assurer le succès de ce nouveau prodige, il suffit de déplacer une masse d'eau égale au poids du marcheur. Le pied cube d'eau pèse soixante-dix livres; en sorte que le déplacement de deux pieds doit nécessairement soutenir à la surface de l'eau un homme du poids de cent quarante livres. Ces sabots ne sont donc réellement qu'un bateau divisé en deux parties; ainsi, en supposant que le hasard eût fait faire la découverte de ces sabots espagnols avant celle d'un esquif ou d'un canot quelconque, un trait de génie plus heureux eût été de les réunir, et sous ce rapport on peut dire que la découverte en question est plutôt un pas en arrière qu'un pas en avant. Quant à la difficulté très-réelle de conserver l'équilibre dans cette position, c'est sans doute un talent qui demande autant d'adresse et d'exercice que la danse de corde et tous les autres tours de force de ce genre.

Nous n'avons pu savoir ni le nom du mécanicien espagnol, ni celui de son élève (1); car ce n'est pas l'inventeur de la machine lui-même qui en a fait publiquement l'essai; nous savons seulement qu'il s'était donné le titre d'académicien de Barcelonne et de pensionnaire de Sa Majesté Catholique, et que ces deux titres lui ont été disputés d'une manière assez humiliante, par M. l'abbé de Ximènes, dans une lettre envoyée au *Journal de Paris*.

OCTOBRE.

Paris, octobre 1785.

On a donné, le mardi 18 octobre, sur le Théâtre Italien, la première représentation de *Germance, ou l'Excès de la Délicatesse*, comédie en trois actes et en prose. C'est le premier ouvrage par lequel M. Misse, secrétaire de M. le duc de Lauzun, se soit fait connaître.

Ce drame a eu l'espèce de succès que de bons amis peuvent procurer si facilement au plus médiocre ouvrage, surtout lorsqu'ils composent la majeure partie d'un public aussi peu nombreux que l'était celui de la première représentation de *Germance;* la petite cabale a demandé à grands cris l'auteur, on est venu le nommer; mais, malgré cette formule que le parterre prostitue si souvent, la pièce n'a eu que cinq ou six représentations, et toutes fort peu suivies.

On a donné, le lundi 31 octobre, sur le même Théâtre,

(1) Suivant les *Mémoires de Bachaumont*, cet Espagnol se nommait Perès et faisait exécuter cette expérience par un Français, un Basque.

la première représentation de *l'Amitié au Village*, comédie, en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Desforges (1), auteur de *Tom-Jones à Londres*, de *la Femme Jalouse*, de *l'Épreuve Villageoise*. La musique est de M. Philidor.

Un trait historique, consigné dans l'*Encyclopédie*, a forni la première idée de ce nouveau drame.

« Jean-Philippe Fyot de La Marche, seigneur de Neuilly en Bourgogne, à l'imitation de la Rosière de Salency, instituée par saint Médard en 530, accorda chaque année un prix d'une médaille d'argent au garçon jugé par les pères de famille le plus sage et le plus vertueux. Cet établissement s'est conservé jusqu'à ce jour. En 1769, un jeune homme estimé dans le pays eut le malheur de se noyer dans la rivière d'Ouche, en conduisant un bateau de foin, quelque temps avant la distribution de la médaille. Celui qui l'obtint, jugeant le défunt plus digne de la recevoir, l'attacha à un rameau orné de rubans qu'il alla placer sur la tombe de son ami, au grand étonnement des assistans, en disant : *Je te la rends, mon cher ami; tu la mérites mieux que moi.* »

C'est ce trait, dont la modestie et la sensibilité annoncent sans doute l'ame la plus pure, que M. Desforges a essayé de transporter sur la scène; mais les incidens qu'il a cru devoir ajouter au fait historique pour le

(1) M. Desforges est fils naturel du docteur Petit, un des meilleurs anatomistes de la Faculté de Paris. Son père l'avait fait élever avec assez de soin et le destinait au barreau; mais, entraîné par son goût pour le Théâtre, il débuta sans succès, à Paris, à la Comédie Italienne, et fut jouer ensuite en province et sur quelques théâtres étrangers, nommément en Russie. Sa femme est encore aujourd'hui à la Comédie Italienne; c'est elle qui joue, dans *l'Amitié au village*, le rôle de la mère d'Élise. (*Note de Grimm.*)

rendre plus théâtral n'ont pas produit tout l'effet qu'il en attendait.

L'exposition de cette pièce a paru obscure; on en a trouvé la marche peu vraisemblable et fort embarrassée. Les situations les plus intéressantes ne font aucun effet lorsqu'elles sont mal préparées. Quant au style, il est d'une négligence que ne justifie ni celui de *la Femme Jalouse*, ni celui de *l'Épreuve Villageoise*. La musique a offert quelques morceaux dignes de la grande réputation de M. Philidor; mais cette composition a paru en général se ressentir trop de la langueur et de la tristesse du poëme. Cet ouvrage, dont la première représentation n'a eu qu'un succès fort douteux à Paris, était tombé ignominieusement à Fontainebleau.

Le pauvre Philidor, dont les digestions sont devenues depuis quelque temps fort laborieuses, s'était rendu à une des répétitions de son ouvrage à la suite d'un long déjeuner qui l'avait fort retardé. L'orchestre à jeun mourait de faim. Le compositeur, aussi peu sûr du mouvement de ses jambes que de celui de la plupart des morceaux de sa musique, les faisait recommencer à chaque instant. On le vit s'avancer en vacillant sur le bord du théâtre au moment où l'on allait exécuter une ariette qui devait être accompagnée par l'orchestre avec des sourdines, en criant, *les sourdines! Messieurs, les sourdines!* Un des exécutans lui répondit : *Ils sont doublement heureux;* calembour qu'on ne peut écrire, mais qui exprime assez plaisamment l'envie qu'on portait dans ce moment aux sourds qui avaient le bonheur de dîner et de ne pas entendre sa musique.

Malgré le peu de succès qu'a eu à Paris la première représentation de cet ouvrage, le public n'en a pas moins

demandé M. Philidor à la fin de la pièce. Ces applaudissemens, déterminés plutôt par l'envie de casser le jugement de la cour que par l'impression que l'ouvrage faisait éprouver aux spectateurs, ont pu consoler pourtant l'auteur de la manière plus que défavorable dont cet ouvrage avait été jugé à Fontainebleau. *L'Amitié au Village* est peut-être la première pièce donnée au Théâtre de la Cour que l'on se soit permis de huer et de siffler si distinctement malgré la présence du roi et de la reine.

Nous venons d'avoir deux débuts à la Comédie Française, celui de la demoiselle Candeille dans les grandes amoureuses tragiques, et celui de la demoiselle Vanhove dans les jeunes princesses (1).

Mademoiselle Candeille, fille du compositeur de ce nom, ancien choriste de l'Opéra et auteur de la musique de *Pizarre*, protégée très-particulièrement chez M. le baron de Breteuil, et l'élève du sieur Molé, n'a réussi que fort médiocrement dans les rôles d'Hermione, de Roxane, d'Aménaïde, et n'en est, dit-on, pas moins reçue. C'est l'ensemble d'une belle femme; mais le visage n'est que joli, peut-être même les traits en sont-ils trop mignons relativement à sa taille, qui au théâtre du moins paraît au-dessus de la taille ordinaire; elle a le front fort grand, des sourcils si fins qu'on les aperçoit à peine, les narines relevées et trop découvertes, la bouche presque ridiculement petite; mais le plus beau teint qu'il soit possible de voir, la tête parfaitement bien placée, et de très-beaux bras, quoiqu'un peu longs. Sa voix est distincte et sonore, mais grosse et sèche, sans inflexion et

(1) Mademoiselle Candeille débuta le 19 septembre, et mademoiselle Vanhove le 8 octobre.

sans éclat; c'est le tintement monotone d'une cloche. Ses gestes, toujours en avant, comme ceux de mademoiselle Raucour sont toujours en arrière, sont prodigués sans mesure et sans grace; ils feraient rire si tout l'air de sa figure n'avait pas quelque chose de très-noble et de très-imposant; on peut soupçonner même, à la manière de jouer de mademoiselle Candeille, qu'elle ne manque point d'intelligence, et l'on sait d'ailleurs qu'elle a de l'esprit et de l'instruction; mais il est aisé de s'apercevoir que les principes de son maître, quelque talent qu'il ait d'ailleurs lui-même, l'ont souvent égarée; et fût-elle douée du sentiment le plus juste, eût-elle les meilleures directions du monde, il serait encore permis de douter qu'elle puisse jamais suppléer aux défauts essentiels de sa voix. Elle avait débuté, il y a deux ans, sur le théâtre de l'Opéra, dans le rôle d'Iphigénie; quoique fort bonne musicienne, elle n'y eut aucun succès.

Ce que la nature a refusé à mademoiselle Candeille, elle l'a donné à un degré très-éminent à la demoiselle Vanhove, fille de l'acteur de ce nom. C'est une des voix les plus douces et les plus sensibles que l'on puisse entendre, c'est un son qui part de l'ame et qui va droit au cœur; les accens en sont naturellement variés et touchans. Sa figure, sans être fort jolie, est aimable, intéressante; son maintien n'a pas toutes les graces qu'on pourrait désirer; mais il a celles que l'art ne saurait donner, le charme de la décence, de la candeur et de la naïveté. Elle n'a pas quinze ans, et si tant d'heureuses dispositions sont bien cultivées, au lieu d'être corrompues par des succès prématurés, il n'est assurément point d'espérance qu'on n'en puisse concevoir. Elle a débuté dans la tragédie par le rôle d'Iphigénie, et dans

la comédie par celui de Marianne de *l'École des Mères;* c'est dans la comédie surtout qu'elle a excité le plus grand enthousiasme. Mademoiselle Contat, qui destinait ce dernier emploi à sa sœur cadette, a trouvé infiniment mauvais qu'on eût osé tenter de le lui ravir; voici comment elle s'en est expliquée dans une lettre à madame Vanhove, qui, grace au ton ridicule dont elle est écrite, a fort diverti la ville et la cour.

Lettre de mademoiselle Contat à madame Vanhove (1).

« Je suis très-fâchée, Madame, que M. Vanhove fût sorti de l'assemblée lorsqu'on y a parlé du début de mademoiselle votre fille. Je me serais expliquée à cet égard plus librement encore s'il avait été présent; mais, n'ayant pu le faire, j'ai l'honneur de m'adresser à vous pour vous rappeler de votre parole, vous réitérer la mienne, et vous avouer que je serais bien surprise qu'après m'avoir demandé non-seulement de ne me pas opposer à l'entrée de mademoiselle Vanhove, mais encore d'appuyer votre demande pour un ordre d'essai pour elle, vous voulussiez vous armer de mes propres efforts contre l'intérêt de ma sœur, en faisant jouer à mademoiselle Caroline les rôles qui sont propres à Émilie; ce serait, en manquant à votre parole, tenter une pénible entreprise; car j'ai bien eu l'honneur de vous prévenir que, tant que je pourrai l'empêcher, je ne souffrirai pas qu'une autre s'empare de la place que je lui ai destinée. Si tel est votre projet, Madame, j'aurai le chagrin de vous contrarier; absente ou présente, je veillerai aux intérêts de ma sœur : je ne vous cache pas mes projets

(1) Du 25 octobre 1785.

ni mes intentions; je désire qu'elles ne soient point opposées à vos vues, et j'ai cru avant tout devoir vous les communiquer encore. Vous m'avez dit et fait dire que mademoiselle Caroline jouerait la tragédie; madame Belcour a peut-être exagéré vos prétentions en voulant un début en règle pour la comédie, daiguez m'en instruire vous-même; j'ai toute fausseté en horreur : j'ai cru devoir vous répéter ce que j'ai dit; ma lettre vous prouvera ma franchise, et je ne doute pas que votre réponse ne me rassure sur la vôtre.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, votre, etc. »

Lorsque mademoiselle Contat, après une explication si impérieuse et si solenuelle, après tout le mouvement qu'elle s'était donné pour empêcher que cette jeune rivale n'osât paraître à la cour, a su qu'on l'avait mandée à Fontainebleau par l'ordre exprès de la reine, son génie étonné a cédé modestement à une protection si auguste, en s'écriant pourtant avec une sorte de surprise assez comique : « Cette reine a donc bien du crédit! »

Que Contat, nouvelle Eriphyle,
Contre toi de l'envie épuise tous les traits!
Paris répond avec Achille :
Vous m'en voyez encore épris plus que jamais.

Soit que notre jeune débutante fût plus intimidée, soit qu'elle fût jugée par des auditeurs moins indulgens, elle n'a pas eu, dit-on, à Fontainebleau le même succès qu'à Paris.

Portrait de Philippe II, roi d'Espagne. A Amsterdam, 1785, c'est-à-dire à Neuchâtel; un volume in-12.

Par M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, etc. C'est un drame politique dans le goût des drames allemands de feu M. Bodmer, le patriarche des Muses helvétiques. Le président Hénault avait déjà fait quelques essais du même genre, et l'on assure qu'il en existe encore de précieux modèles parmi les manuscrits de M. de Montesquieu, restés entre les mains du baron de Secondat, son fils. En juger par le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, c'est en concevoir une assez grande idée.

La forme dramatique, tout à la fois si simple et si intéressante, semble en effet la plus propre à donner du mouvement et de la vie aux personnages dont on veut peindre le caractère, les actions, la pensée; mais cette forme exige un degré de naturel, de vérité, auquel sans doute il n'est pas fort facile d'atteindre. L'historien ordinaire peut se contenter de peindre ses personnages de profil; l'historien dramatique s'impose la loi de les représenter pour ainsi dire de face; ce n'est plus un simple dessin qu'on attend de lui; c'est un tableau dont la composition, les traits, le coloris, ne blessent en rien ni la vérité de la nature, ni celle des mœurs.

Si dans un drame politique qui n'est pas destiné au théâtre l'on est dispensé de s'assujettir aux règles du drame ordinaire, on n'y est pas soutenu non plus par les mêmes ressources d'intérêt ou d'illusion. La fiction n'y doit paraître qu'en esclave de la vérité. Il n'est qu'un genre d'invention qu'il soit permis d'y employer, et peut-être est-ce celui qui offre le plus de difficulté; c'est la manière d'ordonner un sujet qui en développe le mieux les circonstances les plus intéressantes, et qui fasse ressortir avec le plus d'avantage tous les traits du caractère principal.

Nous n'entreprendrons point d'analyser, sous tous ces rapports, le nouveau drame de M. Mercier. Malgré tous les défauts qu'on aurait à lui reprocher, on est forcé d'avouer qu'à travers un style quelquefois barbare et presque toujours négligé, on y trouve une sorte de hardiesse, d'énergie et de vérité qui rend cet ouvrage tout-à-fait estimable.

Le despotisme superstitieux de Philippe II y est peint avec une naïveté qui approche souvent de la platitude ou de la niaiserie; mais il n'en inspire peut-être ni moins d'horreur, ni moins d'indignation; on éprouve, en lisant cet ouvrage, le même sentiment que l'auteur dut éprouver en l'écrivant : « Combien, dit-il lui-même, combien cette tête devenait effrayante à mesure que je la considérais! Si l'on vit jadis un statuaire tomber aux pieds d'un Jupiter que son ciseau venait de finir, je puis aussi dire avoir reculé d'effroi devant l'image que j'avais tracée. »

La mort de don Carlos forme l'action principale du drame; mais à ce cruel événement l'auteur a su enchaîner le souvenir de tous les autres crimes de Philippe II et de ses ministres, le tableau des horreurs commises en Flandre, et le terrible spectacle d'un auto-da-fé.

Les scènes les mieux faites de cet ouvrage prouvent encore la nécessité indispensable d'adoucir par le charme de la poésie l'impression des objets même qu'on ne nous présente que pour exciter notre haine ou notre horreur. Il y a des atrocités qu'on a bien de la peine à supporter en prose; pour qu'elles n'excitent pas plus de dégoût que d'horreur, il faut les revêtir absolument d'une expression imposante, de l'harmonie et de la pompe des vers.

Voyage dans les Deux-Siciles, *de M. Henri Swinburne*, *dans les années* 1777, 1778, 1779 et 1780; traduit de l'anglais par mademoiselle de Kéralio. Un volume in-8°. Tous les Voyages d'Italie connus n'empêcheront point de lire encore celui-ci avec plaisir. Un pays qui rassemble tant de monumens curieux, tant de souvenirs intéressans, tant de chefs-d'œuvre de l'art, antiques et modernes, offre des richesses qu'il ne paraît pas facile d'épuiser; il n'y a pas, comme disait madame la princesse d'Ascof, il n'y a pas jusqu'à la terre même en Italie qui ne soit classique. Swinburne a voyagé en philosophe et en littérateur; ses observations éclaircissent très-heureusement plusieurs passages des auteurs anciens; et cette partie de son ouvrage mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'appliquent à l'étude de l'antiquité. La traduction de mademoiselle de Kéralio est d'un style simple et pur; on ne peut douter qu'elle ne soit fidèle, puisqu'elle a été revue par l'auteur, qui sait très-bien notre langue.

Vers de madame d'Andlau, *mère de madame de Genlis et de M. le marquis Ducrest*, *à M. Seyffer*, *son médecin.*

O toi, qui seul soutiens ma très-faible existence,
Être sensible, bienfaisant,
Accepte ce tribut de la reconnaissance,
Comme les Dieux acceptent notre encens.
Comme eux ton ame noble et grande
Dédaigne le prix des présens;
Près d'eux et près de toi la plus légère offrande
S'enrichit de nos sentimens.
Exauce donc mon ardente prière,

Fais que du bonheur d'être mère
Je jouisse encor quelque temps.
Le monde n'a plus rien qui flatte mon envie;
Mais qui connaîtra mes enfans
Pourra me pardonner de chérir trop la vie.

---

*Vers de madame de*** sur l'abbé Porquet.*

Autrefois j'aimais Porquet,
Et Porquet m'avait su plaire:
Il devenait plus coquet,
Je devenais moins sévère;
J'estimais ses rabats,
J'admirais sa perruque.
Aujourd'hui j'en rabats,
Car je le crois eunuque.

Sur le mur qu'on fait autour de Paris; par M. le comte de La Touraille.

Pour augmenter son numéraire
Et rétrécir notre horizon,
La Ferme a jugé nécessaire
De nous mettre tous en prison.

NOVEMBRE.

Paris, novembre 1785.

On a donné, le lundi 14 novembre, au Théâtre Français, la première représentation d'*Edgar, ou le Page supposé*, comédie, en deux actes et en vers, de M. le cheva-

lier de Chénier (1). C'est le premier ouvrage d'un fort jeune homme, et ce début n'a été rien moins qu'heureux.

L'action du nouveau drame n'est pas très-compliquée. Edgar, roi d'Angleterre, s'est amusé à courir la campagne déguisé sous l'habit d'un page. Quand la pièce commence, il y a huit jours qu'il a été reçu, à la faveur de ce déguisement, chez un honnête gentilhomme dont la fille Pauline est fort jolie et n'a que quinze ans.

Il n'y a dans la manière dont cet ouvrage est écrit rien qui puisse soutenir un fonds si léger, si dépourvu d'intérêt, et il y a beaucoup de négligences propres à en faire ressortir l'invraisemblance ou la niaiserie.

Cette pièce n'a guère emprunté de l'histoire que le nom d'Edgar, qui mourut l'an 975. Il fut surnommé *l'Amour et les Délices de l'Angleterre*. C'est lui qui détruisit les loups en imposant à la principauté de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups. Il aima beaucoup les femmes; mais l'histoire de son mariage serait plutôt le sujet d'une tragédie que celui d'une comédie. Il avait entendu parler d'Elfride, fille du comte de Devon. Il chargea son favori Athelwold de voir par lui-même si ses charmes répondaient à sa renommée. Ce favori résolut de l'enlever à son maître, en lui persuadant qu'elle était fort laide; il obtint la permission de l'épouser comme un parti très-riche. Le hasard ayant fourni au roi l'occasion de se désabuser, il poignarda son favori dans une partie de chasse, et se chargea de consoler sa veuve en l'épousant lui-même peu de temps après. On voit que cette Elfride n'a rien de commun avec la Pauline du chevalier de Chénier.

(1) M. J. Chénier. Cette pièce n'a point été recueillie dans ses *Œuvres complètes*.

La Dot, opéra comique en trois actes et en prose, a été donnée, pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le lundi 21 novembre. Le poëme est de M. Desfontaines, la musique de M. Dalayrac, auteur de celle de *l'Éclipse totale*, du *Corsaire*, etc.

On prétend que le roi de Prusse, voyageant un jour avec peu de suite, rencontra une jeune paysanne d'une figure agréable et de la plus belle taille. Sa Majesté Prussienne, que cette fille ne connaissait pas, la chargea de porter au gouverneur de la ville la plus voisine une lettre par laquelle il lui ordonnait de marier celle qui la lui remettrait avec un des plus beaux soldats de sa garnison qu'il lui désignait. La jeune paysanne, qui avait peut-être un rendez-vous avec son amant et qui craignait d'y manquer, pria une de ses tantes d'un âge fort différent du sien de porter cette lettre à son adresse. Le gouverneur la lut, fit appeler le soldat que cette lettre lui désignait, et, malgré sa répugnance, s'empressa de l'unir à celle qui lui en avait apporté l'ordre; il en rendit compte ensuite au roi, et se permit d'ajouter quelques réflexions douloureuses sur l'âge et la figure de la mariée, qui laissaient peu d'espoir qu'une union si disproportionnée pût remplir les intentions de Sa Majesté. Le roi de Prusse soupçonna bientôt la méprise, et, après avoir ri d'un quiproquo aussi singulier, il dota la jeune paysanne qui s'était si heureusement pour elle fait remplacer par sa tante, et lui fit épouser son amant. Cette anecdote, dont nous ne garantissons pas l'authenticité, a fourni à M. Desforges le fonds du nouveau drame.

La Dot, dont le succès avait été plus que douteux à Fontainebleau, a été traitée plus favorablement à Paris. Les deux premiers actes n'offrent, pour ainsi dire, qu'une

répétition moins heureuse de ces brouilleries, de ces raccommodemens d'amans que l'on a déjà présentés tant de fois au théâtre et avec tant de succès dans *Blaise et Babet*, dans *l'Épreuve Villageoise*, etc.; mais la manière dont madame Dugazon a rendu le rôle de Colette y répand un charme toujours nouveau. Le troisième acte n'a pas été aussi bien accueilli, grace à quelques longueurs et à plusieurs détails de mauvais goût et d'un plus mauvais ton; ce troisième acte ne produit pas à beaucoup près l'effet que l'on devait se promettre d'une situation si susceptible tout à la fois de comique et d'intérêt.

La musique, sans être neuve, a souvent de la grace; c'est la manière de M. Grétry, imitée plus ou moins adroitement, mais quelquefois avec une facilité très-heureuse.

Sur les Actions des Eaux de Paris, par M. le comte de Mirabeau; brochure in-8°.

Pour répandre plus facilement l'eau de la Seine dans tous les quartiers de Paris, deux habiles mécaniciens, les frères Perrier, ont entrepris des pompes à feu dans le genre de celles qui existent depuis long-temps à Londres. Un établissement si dispendieux n'a pu se faire qu'à l'aide de fonds fournis par une compagnie, et ces fonds, divisés en actions (1), ont été livrés, comme tous nos autres effets publics, à cet agiotage inouï qui, dans le cours de cette année, a tourmenté, pour ainsi dire, l'esprit de la nation entière. Cette espèce de frénésie épidémique, si

(1) Ces actions étaient dans l'origine de mille deux cents livres. Après être tombées vers le commencement de l'année à mille cent, elles ont été portées jusqu'à quatre mille livres, quoiqu'elles n'aient encore rendu jusqu'ici que dix-huit livres de dividende par an, dividende qui a été pris plus réellement sur les fonds mêmes de l'entreprise que sur le produit net des bénéfices clairement établis. (*Note de Grimm.*)

contraire à tout principe de commerce, au crédit général et particulier, a fixé l'attention du Gouvernement ; un arrêt du Conseil vient d'établir une commission chargée de prononcer sur la validité de tant de paris à la hausse et à la baisse (1). La sagesse de cette opération, justifiée au moins par la nécessité des circonstances, en arrêtant la fureur d'un jeu si pernicieux (2), a fait baisser le cours de tous les fonds qui en étaient l'objet. Les actions des eaux de Paris ont suivi l'impulsion générale ; mais leur chute, quoique considérable, ne les a pas portées encore au prix pour lequel avaient parié MM. Panchaud, Clavière, etc. Il était donc pour eux de la plus grande importance d'opérer sur ces effets une révolution plus décisive, leur fortune en dépendait. Un pareil motif était trop puissant pour ne pas réveiller le zèle patriotique de leur ami le comte de Mirabeau. Ce digne censeur de toutes les puissances de l'Europe, nommément de l'administration de son pays, s'est empressé d'étayer l'arrêt du Conseil et les vues bienfaisantes de la commission par une brochure contre les pompes à feu. Il commence par demander pardon au public d'avoir tardé si long-temps à remplir les devoirs du ministère qu'il s'est imposé, celui d'éclairer la nation sur ses intérêts, et à détromper ainsi les pères de famille qui ont la faiblesse d'avoir quelque

(1) Il y en avait au moins pour huit à neuf cents millions. (*Note de Grimm.*)

(2) De puissans spéculateurs avaient soutenu long-temps que ce jeu était infiniment favorable au crédit public. Ils distinguaient subtilement entre le crédit réel et le crédit d'opinion. Le crédit réel, disaient-ils, n'a qu'une étendue toujours fort limitée ; le bon Necker ne connaissait que celui-là. Le crédit d'opinion est celui dont l'Angleterre a trouvé le secret ; il ne porte que sur des bases imaginaires, mais il est sans bornes, et rien n'est plus propre à l'augmenter que l'appât des grandes spéculations à faire en pariant sur les fonds publics. (*Note de Grimm.*)

confiance dans les projets des frères Perrier, et d'acheter encore des actions des eaux de Paris. On retrouve dans cet ouvrage tout ce qui caractérise le talent de cet écrivain, de la chaleur, mais beaucoup d'exagération et un ton déclamatoire qui fatigue encore plus qu'il n'éblouit.

M. de Beaumarchais, intéressé à soutenir les actions des eaux de Paris, a entrepris de répondre à M. de Mirabeau. Une lutte entre deux écrivains d'une célébrité qui, sans être absolument du même genre, semble au moins également remarquable, également singulière, ne pouvait manquer de piquer la curiosité du public. On s'attendait avec quelque espèce de raison à trouver dans la réponse de M. de Beaumarchais ce luxe de plaisanteries, de calembours et de jeux de mots que la gaieté de son esprit n'a guère dédaigné; on n'a pu voir sans surprise une réponse forte de raisons, écrite en général avec sagesse et presque toujours du ton le plus propre à la chose. Il était pourtant à peu près impossible à l'auteur de *Figaro* de ne pas laisser échapper encore dans cet écrit quelques-uns de ces traits qui semblent être le cachet de son style, et qui trop souvent le déparent. En parlant des divers pamphlets qui ont succédé à la *Libre navigation de l'Escaut*, M. de Beaumarchais dit que « dans trente ans on rira des critiques de ce temps-ci, comme on rit des critiques de ce temps-là. Quand elles étaient bien amères on les nommait des *Philippiques*. Peut-être un jour quelque mauvais plaisant coiffera-t-il celles-ci du joli nom de *Mirabelles*, venant du comte de Mirabeau, *qui mirabilia fecit*..... » Ce jeu de mots assez froid, assez recherché, est peut-être la seule tache que le bon goût puisse reprocher à cette nouvelle production de M. de Beaumarchais. Ses lecteurs lui ont tenu

compte d'une sobriété de mauvaises plaisanteries qui a dû lui coûter infiniment, et sa réponse à M. de Mirabeau a été presque universellement goûtée. Quant au fond de la question, elle tient à des données et à des calculs difficiles à vérifier; c'est au temps seul à prononcer entre les assertions des parieurs à la baisse et la destinée d'une entreprise dont l'utilité présente fait désirer au moins le succès, autant que le zèle et l'habileté de MM. Perrier semblent le garantir.

Dialogue entre le Député du Public et mademoiselle Contat, parodie de la seconde scène de Rhadamiste; *par M. Cailhava d'Estandoux.*

LE DÉPUTÉ.

Le public, équitable et libre dans son choix,
Qui près de vos grandeurs (1) daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que, toujours ferme en ses jugemens,
Il ne rende justice à vos heureux talens;
Il sait, comme un auteur a fort bien su l'écrire (2),
Qu'on vous voit à la fois et larmoyer et rire;
Et ce public si fier, content de vos progrès,
Par d'éclatans *bravos* couronne vos succès.
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Par un lait répandu (3), par des nerfs agacés,

(1) Grandeur d'ame, grandeur de crédit, grandeur de valeur, enfin c'est, comme le disait madame de Sévigné, une grande femme tout-à-fait. (*Note de Grimm.*)

(2) Voyez la préface du *Jaloux sans amour.* (*Note de Grimm.*)

(3) Mesdemoiselles Contat et Joly vont accoucher, mademoiselle Laurent en meurt d'envie; si par hasard madame Suin se trouvait dans le même cas, il

Il peut voir en un jour ses plaisirs traversés.
Le Théâtre Français a besoin de recrues
Qui promettent surtout et qui ne soient pas grues.
De votre camarade une fille à nos yeux
Se présente, nous plaît malgré les envieux;
Et vous de votre sœur fortement idolâtre,
Vous voulez écarter *Vanhove* du Théâtre!
Pour en venir à bout vous prenez le haut ton,
Et prétendez nous *faire avaler le goujon* (1)!
Le public, de ces traits qui s'indigne et se lasse,
N'avait point encor vu d'acteurs si pleins d'audace.
Je vous déclare donc qu'on ne souffrira pas
Que *Mimi* sur *Vanhove* usurpe enfin le pas.

MADEMOISELLE CONTAT.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, j'ai peine à souffrir tant d'audace.
De quel front, me berçant d'un trop vain pronostic,
Osez-vous m'apporter les ordres du public?
Moi qui, comme il me plaît, semant partout le trouble
Ai, malgré le public, défendu qu'on me double (2);

faudrait mettre la clef sous la porte. Par attention pour le public, ces dames devraient bien s'entendre, afin que ces sortes d'accidens n'arrivent point à la fois. On assure que l'abbé de Bourbon, avant de partir pour l'Italie, a fait un enfant à mademoiselle Contat, mais elle serait fort embarrassée de déterminer positivement à qui appartiennent les honneurs de la paternité.

(*Note de Grimm.*)

(1) Cette expression, qui paraît triviale, est ici fort à sa place; sa mère en vendait. (*Note de Grimm.*)

(2) Tout le monde sait que quand mademoiselle Contat ne veut pas jouer elle ne veut pas qu'on la double. Cet exemple est suivi par d'autres, et voilà d'où viennent ces changemens si fréquens sur le répertoire. Autrefois il y avait des doubles prêts à remplacer les acteurs qui ne pouvaient pas jouer dans les pièces; à présent mademoiselle Contat et le sieur Molé ne jouent plus guère que dans les pièces nouvelles; c'est pourquoi il y a tant de comédies anciennes de très-bons auteurs que nous ne voyons plus. Si le sieur Molé s'est aperçu qu'il n'y réussit pas, il n'a pas voulu que d'autres y réussissent: le public a donc été la victime de son amour-propre lorsqu'il a forcé le sieur La Rive à renoncer au comique et à vendre sa garde-robe. Baron, Quinault-Dufrêne,

Qui, décidant de tout selon ma volonté,
Ai su plier au joug ce public indompté;
Tandis que les acteurs, dont je suis seule arbitre,
Qu'autant que je le veux n'ont de voix au chapitre...
Que devient mon pouvoir? Que devient mon honneur?
Qui peut mieux remplacer une sœur que sa sœur?

LE DÉPUTÉ.

Le Théâtre Français penche vers sa ruine,
Et votre sœur n'est rien encor qu'une machine,
Qui, de l'art ignorant les premières leçons,
Paraît toujours danser le *ballet des dindons* (1).
Laissez-lui prendre au moins un peu de consistance,
Et pour tous ses défauts ayez moins d'indulgence.

MADEMOISELLE CONTAT.

Qu'entends-je? Jusque-là l'on ose m'insulter!
Ma sœur est tout pour moi, mais je vais tout quitter,
Et sur mes ennemis, envieux de ma gloire,
C'est ainsi que je veux remporter la victoire.
Vous me regretterez quand je n'y serai plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

LE DÉPUTÉ.

Pensez-y bien; quoi que vous puissiez dire,
D'une telle menace on ne fera que rire.
Gaussin et Dangeville, et Clairon et Le Kain,
Sitôt mis en oubli, je crois, vous valaient bien.
Que cet exemple serve à vous rendre plus sage.
Il est bon quelquefois de céder à l'orage;

Grandval, La Noue, jouaient également dans le tragique et dans le comique, et le public voyait alors toutes les pièces qu'on lui refuse aujourd'hui. Il serait aisé d'en faire une longue liste. Voilà l'effet de l'anarchie qui règne dans l'intérieur de cette administration; l'intérêt et l'amour-propre y sont en guerre ouverte. (*Note de Grimm.*)

(1) Voyez les *Étrennes de la Saint-Jean;* tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. (*Note de Grimm.*)

Gardez-vous de tout perdre en voulant tout braver,
Et vingt-cinq mille francs sont bons à conserver.

MADEMOISELLE CONTAT.

Cet objet, il est vrai, mérite que j'y pense;
Je dois beaucoup. Partez, et dites à Florence (1)
Que, sachant retenir l'effet de mon courroux,
Vanhove désormais ne craigne plus mes coups.
Préville la protège; et Vestris, dont j'enrage,
Et Belcourt et Saint-Val lui donnent leur suffrage.
Je saurai réprimer ce zèle peu discret;
En attendant, je vais vous dire mon secret (2).
Que Florence en public la vante, la caresse,
Mais que sans nul égard pour sa faible jeunesse,
Son début, promptement la forçant d'achever,
Pour notre bien il cherche à la faire crever;
Que lui faisant jouer souvent la même pièce,
Du public refroidi l'enthousiasme cesse,
Et par la nouveauté n'étant plus estimé,
Qu'on dédaigne à la fin ce qui fut admiré;
Que Raucour en faveur, criant comme une folle,
Ne lui laisse que l'air d'une petite idole,
Quelle l'écrase enfin du poids de sa grandeur;
Que Suin, la fixant, la glace de terreur;
Et pour lui souhaiter tous les malheurs ensemble,
Qu'à Laurent (3) et Candeille (4) un jour elle ressemble!

(1) Semainier perpétuel, qui seul fait le répertoire pour toute la semaine, sous les ordres de mademoiselle Contat et du sieur Molé. (*Note de Grimm.*)

(2) On trouvera peut-être déplacé que mademoiselle Contat confie son secret au public; mais la colère étouffe la prudence, et dans ces circonstances on ne se pique pas d'un raisonnement bien suivi. (*Note de Grimm.*)

(3) Jeune actrice, qui prétend être reçue avant la demoiselle Vanhove, et qui ne lui est supérieure que par la beauté de ses chevaux et de son équipage. On dit qu'elle est moins froide partout ailleurs qu'au Théâtre. C'est M. le duc de Lauzun qui prend soin d'elle. (*Note de Grimm.*)

(4) Élève du sieur Molé pour les gestes. D'ailleurs elle fait fort bien la statue. (*Note de Grimm.*)

Pitié, justice, rien ne saurait me toucher...
Ah! si je n'étais pas si prête d'accoucher,
Pour servir ma colère et remplir notre bourse,
Que *Figaro* serait d'une grande ressource!
Ah! je crève!

LE DÉPUTÉ.

Calmez ces violens transports,
Ils pourraient vous causer de terribles remords.
Vanhove, à votre Corps qui promet d'être utile,
Si jeune, devrait-elle allumer votre bile?
Ah! qu'elle saurait bien, embrassant vos genoux,
Vous inspirer bientôt des sentimens plus doux,
Vous dire tendrement : *Êtes-vous implacable?*
Ciel! pour tant de rigueurs de quoi suis-je coupable?
Non, je ne vous hais point... Se laissant désarmer,
Votre cœur attendri finirait par l'aimer.
O vous! en ce moment que tout Paris contemple,
A la postérité laissez un grand exemple
Du plaisir que l'on sent à se laisser fléchir.
Il est si doux d'aimer, si triste de haïr!

Vers de mademoiselle Aurore, de l'Académie royale de Musique, à M. le baron de Wurmser, qu'elle avait aidé à se relever dans une chute qu'il fit à Fontainebleau.

Ce monde est un sentier glissant
Où chacun tant soit peu chancelle;
Le sage au sens rassis, l'étourdi sans cervelle,
De faux pas en faux pas, tous vont diversement.
Souvent même à plus d'un amant
Le pied glissa près de sa belle.
De toutes ces chutes pourtant
Cette dernière est la moins dangereuse;
Qui la répare promptement

Peut même la trouver heureuse.
De celle dont je fus témoin
Vous m'accusez d'être la cause.
Voyez à quel reproche un tel soupçon m'expose !
Tant d'autres volontiers prendraient un autre soin.
Mes camarades sont si bonnes,
Que nulle assurément ne me démentira,
Et nos auteurs sont les seules personnes
Que nous ne parons pas de ces accidens-là ;
Les aider à tomber est tout ce qu'on peut faire ;
Les relèvera qui pourra,
Le public en fait son affaire.
Pour vous, depuis long-temps instruit dans l'art de plaire,
Sans craindre de faux pas, marchez dans la carrière.
Croyez, si par hasard vous bronchiez en chemin,
Que vous rencontrerez quelque ame généreuse
Qui pour vous relever vous offrira la main...
Jamais chute pour vous ne sera dangereuse.

Réponse. Impromptu au nom de M. le baron de Wurmser; par M. le comte d'Albaret.

Vous avez bien raison, ma chute était heureuse
Lorsque de vous j'ai reçu des secours,
Et que l'empressement, les Graces, les Amours
M'offraient par vous une main généreuse ;
En vous voyant j'éprouvais cette ardeur
Que ne connaît plus la vieillesse,
Et je doutais encor d'une telle faveur,
Même aux yeux de l'enchanteresse.
De l'Aurore j'appris que vous êtes la sœur,
Je ne fus plus alors surpris de mon bonheur,
Vous m'aviez rendu la jeunesse.

On a donné, le vendredi 25 novembre, sur le Théâtre Français, la première représentation de *l'Oncle et les*

Deux Tantes, comédie, en vers et en trois actes, de M. le marquis de La Salle, auteur de *l'Officieux*(1), pièce jouée avec une sorte de succès sur le Théâtre Italien.

Le marquis de Frinville aime Julie et en est aimé. La main de cette jeune personne dépend d'un oncle et de deux tantes. L'oncle est un homme engoué de tous les systèmes du jour et partisan outré des jardins anglais. L'une des deux sœurs est une vieille présidente, religieusement asservie à l'étiquette, n'aimant que les anciens usages et ne pouvant souffrir que les gens de robe. L'autre, la comtesse, est une femme frivole et légère qui n'est occupée que de bals, de concerts et de comédies. Tels sont les différens caractères des trois personnages dont Frinville a besoin de captiver la bienveillance pour obtenir la main de Julie. Sous le nom de Frinville, il feint avec l'oncle d'être amoureux de toutes les nouveautés et d'avoir comme lui la manie des jardins anglais. Avec la présidente, sous le nom de Prudeval, il paraît attaché aux mœurs antiques; et, pour devenir son neveu, il consent même à quitter l'état militaire et à faire son droit. Avec la comtesse sa sœur, sous le nom de Brillancourt, il est léger, livré à tous les plaisirs, à tous les amusemens à la mode. C'est par ce manège et sous ces différens noms que Frinville vient à bout de plaire à ces trois originaux, et, grace à une supercherie passablement usée au théâtre, un notaire qu'il a mis dans sa confidence fait signer son contrat de mariage avec Julie par l'oncle et par les deux tantes; tous trois pensent l'unir à l'époux que chacun a choisi séparément, et ce n'est qu'en voyant paraître Frinville seul avec leur nièce qu'ils apprennent enfin que cet amant a pris le nom de trois terres qui lui

(1) Représenté le 18 août 1780. V. t. X, pages 331 et 348.

appartiennent, et a feint de partager leurs goûts si divers pour leur plaire à tous trois également.

Le marquis de La Salle avait déjà traité ce sujet dans une comédie donnée, en 1781, au Théâtre Italien, sous le titre de *Chacun a sa folie* (1). Ce fonds n'a rien de neuf, c'est celui des *Trois Tuteurs* de M. Palissot, du *Dédit*, des *Trois Frères Rivaux*, etc. M. de La Salle, en traitant de nouveau ce sujet, a eu le talent de le développer plus heureusement que dans *Chacun a sa folie*, de faire marcher son intrigue sans avoir recours à ces travestissemens, toujours peu vraisemblables, et de la dénouer enfin par un moyen qui, sans être fort adroit, a paru simple et facile. Les caractères de *l'Oncle et des Deux Tantes* n'offrent rien de fort piquant, mais prêtent cependant à des contrastes assez gais et fournissent quelques scènes jolies, quelques traits vraiment comiques. On peut reprocher au style de n'être pas assez soigné et de manquer quelquefois également de mesure et de goût. C'est le caractère de l'amateur enthousiaste des jardins anglais, caractère qu'on n'avait pas encore songé à présenter au théâtre, qui a contribué peut-être le plus au succès de l'ouvrage, au moins du premier acte. Les deux autres n'ont pas aussi complètement réussi; c'est surtout dans le troisième qu'on a remarqué des longueurs et quelques plaisanteries d'un ton qui ne saurait convenir à la bonne comédie.

M. de La Salle, dans une scène absolument calquée sur celle de Francaleu et de son neveu dans *la Métromanie*, a voulu justifier le goût que l'on a pour la comédie, en comparant l'immoralité de nos anciennes pièces

(1) Grimm en a parlé dans le temps. V. t. X, page 414.

avec celles que l'on fait actuellement; il a terminé cette tirade assez bien écrite par ce vers :

Le spectacle à présent est l'école des mœurs.

Le rapprochement de cette assertion avec la morale de *la Folle Journée* a été généralement senti, et le vers applaudi en conséquence.

Le doyen des gens de lettres, M. l'évêque de Burigny, né à Reims, de l'Académie des Inscriptions, vient de terminer enfin sa longue carrière (1). Il vécut près d'un siècle, sans chagrin, presque sans infirmité, et peut-être n'y a-t-il que la douceur et la tranquillité de sa mort qui puissent paraître encore plus dignes d'envie qu'une existence si heureuse et si paisible. Il n'a pas senti l'approche de la mort plus douloureusement qu'on ne sent celle du sommeil; il a fait ses dispositions pour mourir comme on arrange son oreiller pour reposer plus doucement sa tête lorsqu'on sent le besoin de dormir. La seule légère inquiétude qu'il ait éprouvée dans ses derniers jours était de n'avoir pas cessé de vivre avant le retour de son amie madame de La Ferté-Imbault, chez qui il demeurait; elle était à la campagne, et il désirait aussi vivement qu'il pouvait désirer quelque chose de lui épargner la tristesse et l'embarras de son convoi; ce dernier vœu-là même n'a pas manqué d'être accompli. Le Sommeil et le Trépas sont frères dans l'*Iliade;* M. de Burigny aurait pu dire comme le vieux Gorgias qui, près de mourir, répondit à un de ses amis qui s'informait de son état : « Le Sommeil est sur le point de me remettre à la garde de son frère. »

Il y a dans les ouvrages qu'a laissés M. de Burigny

(1) Le 8 octobre 1785, à l'âge de 93 ans.

plus de savoir que d'esprit et de talent; mais le premier de ses écrits, son *Traité de l'Autorité des Papes*, fit cependant dans le temps une sorte de sensation. Nous avons de lui une *Histoire de la Philosophie païenne*, une *Histoire générale de Sicile*, un *Traité sur Porphyre*, *les Révolutions de Constantinople*, *la Vie de Grotius*, celle d'*Érasme*, celle de *Bossuet*, etc. Il fut un des plus humbles et des plus dévoués serviteurs de madame Geoffrin, et n'en fut pas plus à la mode. Lorsqu'elle était deux fois vingt-quatre heures sans le gronder, il se croyait oublié, perdu, et ce furent là, je crois, les plus rudes épreuves que sa philosophie eut peut-être à soutenir dans le cours d'une si longue vie. Il était né bon, timide et laborieux; mais il travaillait plutôt par goût que par ambition; et ce genre de travail qui l'occupait sans fatigue, sans tourment, ne pouvait guère altérer le calme et la paix de son ame.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois; par les missionnaires de Pékin. Tome x, in-4°. Ce volume contient la suite des portraits des Chinois célèbres, une longue lettre de M. Amyot, où l'on trouve des détails assez curieux sur l'administration de l'empereur Kien-Long et sur la submersion de l'île Formose, le 11 mai 1782, avec un recueil de pensées et de maximes extraites des divers livres chinois; par M. Cibot, missionnaire de Pékin. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici quelques-unes de ces pensées.

« Toutes les vertus qu'acquiert le prince sont des disgraces pour les méchans. »

« La raillerie est l'éclair de la calomnie. »

« Le repentir est le printemps des vertus. »

« Que deux cœurs sont près l'un de l'autre quand il n'y a aucun vice entre eux ! »

« Qui a dix lieues à faire en doit compter neuf pour la moitié. »

« Accueillez vos pensées comme des hôtes, et traitez vos désirs comme des enfans. »

« Quel a été le plus beau siècle de la philosophie? Celui où il n'y avait pas encore des philosophes. »

« C'est brûler un tableau pour en avoir les cendres que de sacrifier sa conscience à son ambition. »

« L'esprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais si loin. »

« L'on n'a jamais tant de besoin de son esprit que quand on a affaire à un sot. »

« A quoi se réduit le vice quand on retranche ce qui n'appartient à aucune vertu? »

Cette dernière pensée est peut-être encore plus subtile qu'elle n'est profonde; cela ne voudrait-il pas dire plus simplement qu'un homme qui réunirait toutes les vertus ne pourrait jamais avoir aucun intérêt à être vicieux? Car ce n'est peut-être que pour suppléer aux vertus qui leur manquent, ou dont l'habitude leur a paru trop pénible, que les hommes peuvent trouver quelque avantage à se livrer au vice comme à un moyen plus commode de parvenir au but qu'ils se proposent.

Nous savions depuis long-temps que c'était aux soins de M. Bertin que l'on devait la publication de cet ouvrage; mais ce que nous avions ignoré jusqu'ici, c'est le motif qui l'avait engagé à s'en occuper; le voici :

Louis XV, qui, comme disait M. Schomberg, était le plus grand philosophe de son royaume, sentait quelque-

fois parfaitement que tout n'allait pas en France le mieux du monde. S'entretenant un jour avec M. Bertin de la nécessité de réformer tant d'abus, il finit par lui dire qu'on n'y réussirait jamais sans refondre entièrement l'esprit de la nation, et le pria de songer de quelle manière on pourrait y parvenir plus sûrement. M. Bertin promit d'y rêver, et au bout de quelques jours il fut trouver le roi et lui dit qu'il croyait avoir trouvé enfin le secret de satisfaire aux vœux paternels de Sa Majesté. — Et quel est-il? — « Sire, c'est d'inoculer aux Français l'esprit chinois. » — Le roi trouva cette idée si lumineuse, qu'il approuva tout ce que son ministre crut devoir lui suggérer pour l'exécuter. On fit venir à grands frais de jeunes lettrés de la Chine; on les instruisit avec beaucoup de soin dans notre langue et dans nos sciences; on les renvoya ensuite à Pékin; et c'est des Mémoires de ces nouveaux missionnaires qu'on a formé le recueil dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici le dixième volume. L'esprit de la nation ne paraît pas à la vérité se ressentir infiniment de l'heureuse révolution que devait produire l'idée ingénieuse de M. Bertin; mais on se souvient encore qu'il y eut un moment où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois.

FIN DU TOME DOUZIÈME.





TABLE DES MATIÈRES.

1784.

1785.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.





